This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

Google

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Janvier 1734.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trevoux, & dediés à Son Altesse Sérénissime Monseigneur le DUC DU MAINE.

Janvier 1734.

A PARIS,

Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quay des Augustins, du côté du Pont S. Michel, à la Renommée & à la Prudence.

M. DCC. XXXIV.

Avec Approbation & Privilege du R

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701. & se vendent 15 ſ. le mois, en blanc, & brochés 16 ſ.

Années.

1701.	9. vol.	1718.	12. v.
1702.	12. v.	1719.	12. v.
1703.	12. v.	1720.	5. v.
1704.	13. v.	1721.	12. v.
1705.	12. v.	1722.	12. v.
1706.	12. v.	1723.	12. v.
1707.	12. v.	1724.	12. v.
1708.	12. v.	1725.	12. v.
1709.	12. v.	1726.	13. v.
1710.	12. v.	1727.	12. v.
1711.	12. v.	1728.	12. v.
1712.	12. v.	1729.	12. v.
1713.	12. v.	1730.	12. v.
1714.	12. v.	1731.	12. v.
1715.	12. v.	1732.	12. v.
1716.	12. v.	1733.	12. v.
1717.	12. v.	1734.	1. v.

Printed in France.

31472

AVERTISSEMENT.

PErsonne n'ignore que ce Journal Litteraire doit son établissement à la protection de Monseigneur le Duc du Maine, & qu'il a cours depuis l'année 1701 sous le titre de *Memoires* de Trévoux *pour servir à l'Histoire des Sciences & des beaux Arts*. En vertu du Privilége que les Jesuites ont obtenu de Sa Majesté, cet Ouvrage périodique, qui a paru & qui continuera de paroître sous les auspices de son Altesse Sérénissime, sera désormais imprimé à Paris & distribué chez Chaubert, à commencer du mois de Janvier de de l'année 1734.

Ce nouvel arrangement procure un double avantage aux continuateurs du Journal. L'Ouvrage ne sera plus, comme auparavant, abandonné à la *discrétion* d'un Libraire de *Province ; & imprimé* sous leurs

yeux, il aura du moins le mérite des Livres retouchés, revûs & corrigés de la main même des Auteurs. De plus, ils auront la satisfaction de servir le Public à point nommé, sans être asservis à la difficulté du transport, ou au caprice, ou aux lenteurs d'un commissionnaire.

On peut bien présumer que les Continuateurs sont engagés plus que jamais à redoubler leur attention & leurs soins, pour remplir avec honneur le plan qu'ils se sont tracés d'un Journal aussi intéressant par le choix & par la variété des sujets, que par la manière de les traiter. Il seroit inutile, & encore plus téméraire, d'oser se répondre du succès; c'est au Public de décider sur ces sortes d'Ouvrages, & d'en apprétier la valeur. Ainsi, sans faire parade des divers talens qu'on a réunis en commun pour donner à ces Mémoires une forme plus parfaite, nous attendrons avec docilité le jugement des Lecteurs éclairés, dont nous nous ferons gloire de suivre les lumières.

L'eſprit de partialité eſt un écüeil dangereux où bien des Journaliſtes ont échoüé. Le reproche qu'on fait encore à quelques-uns d'entr'eux de juger des Ouvrages d'autrui ſur le rapport de la paſſion & des préjugés, n'eſt que trop bien fondé, On nous ſçaura gré ſans doute des précautions que nous ſommes réſolus de prendre pour ménager la délicateſſe des Auteurs. Le devoir d'un Journaliſte ſe borne à rendre un compte fidéle des Livres dont il eſt chargé de faire l'analyſe. S'il lui faut emprunter le ſecours de la critique, la politeſſe, la probité & la Religion lui preſcrivent des regles dont il ne doit jamais ſe départir. Affecter les airs & le ton de cenſeur ou de juge, c'eſt uſurper un droit qui n'appartient qu'au public arbitre ſouverain de la réputation des Auteurs & du mérite de leurs Ouvrages.

Il eſt une ſorte d'Ecrits qui courent aujourd'hui le monde, & dont apparemment la ſource ne tarira pas ſi-tôt. De ceux-là le public veo

bien nous tenir quittes. Comme ils n'ont rien de commun avec les Lettres, ils ne sont point compris dans la sphére d'un Journal de Littérature, & on ne doit les considérer que comme des hors-d'œuvres, qui déraneroient la symmétrie d'un Ouvrage consacré à *l'Histoire des Sciences & des beaux Arts*. D'ailleurs, tous ces imprimés, qui paroissent sous la forme de brochures ou de feuilles volantes, n'ont pas besoin de notre plume pour être connus. D'autres, sans nous, se réservent le soin de les produire & de les multiplier. Ainsi ce seroit en vain que nous leur donnerions place dans nos Mémoires. Le Journal n'y perdra rien. A la faveur des correspondances que nous avons établies dans les Pays Etrangers, peu des Ouvrages qui s'impriment hors deFrance, échapperont à nos recherches.

Dans la vûë d'enrichir ces Mémoires, & pour l'intérêt des particuliers qui voudroient pressentir le jugement du public, nous leur offrons d'insérer à la suite de nos Ex-

...iere de Physique, de Mede-
le Mathématiques, de Belles
s, d'Histoire, de Chronolo-
&c.

...ddreſſe eſt au Pere Roüillé,
..., au Collége de Loüis le Grand,
...nt Jacques.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseign Garde des Sceaux, le present J aïant pour titre : *Memoires pour l'Hist Sciences & des beaux Arts*, dans le je n'ai rien trouvé qui puisse en em l'impression. A Paris ce 5 Mars

Signé, LE ROU

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
des Sciences & des beaux Arts.

Janvier 1734.

ARTICLE I.

NICOLAI CUSANI Cardinalis de novissimis diebus conjectura. *C'est-à-dire, Conjecture du Cardinal de Cusa sur les derniers jours.* Tom. II. p. 932. des Oeuvres Theolog. Philos. & Mathem. de ce Cardinal. Edit. de Basle, an. 1565.

BR.

NOus avons donné (au mois de Septembre 1733 article 69 p. 1507) un extrait de la Vie du

Cardinal de Cusa, où nous n'avons parlé qu'en deux mots de sa prétenduë conjecture sur *les derniers jours* ou *la fin du monde*. Comme cette conjecture, érigée en prophétie, a fait un certain bruit parmi les simples d'un certain monde, quelques personnes habiles ont souhaité que nous en fissions un article à part, & que nous en dissions notre sentiment, ou plutôt celui du public. Voici la piece entiere fidellement traduite du Latin. Elle est un peu longue, & sera sans doute ennuïeuse pour les Gens de Lettres. Mais il vaut mieux tout mettre, que de faire soupçonner des altérations par des retranchemens. Elle sera entremêlée & suivie de quelques réflexions, que le Lecteur un peu éclairé n'aura pas manqué de faire avant nous. Il faudra nous pardonner la latinité Allemande en François, en faveur de l'exactitude.

Conjecture, &c. » L'Univers en» tier dépend tellement de la vo» lonté du Tout-puissant, qu'aucun » homme, loin de pouvoir pénétrer

» dans les desseins de Dieu, ignore
» les pensées secretes d'un autre
» homme. Ainsi il ne nous appar-
» tient pas de fixer les événemens
» temporels qui sont en la puissance
» du Pere, à qui tout est présent
» d'une maniere indépendante du
» tems. Nous devons d'autant plus
» nous détourner de la recherche
» curieuse des choses futures (nous
» qui en comparaison de nos peres
» n'avons ni sainteté ni science) que
» presque tous ceux qui ont laissé
» jusqu'à présent quelques écrits sur
» le calcul des tems, ont été les dup-
» pes de je ne sçai quelle trompeuse
» conjecture. Cependant, tout or-
» güeil à part, je ne croi pas qu'on
» soit repréhensible d'user d'une pieu-
» se & édifiante recherche pour ti-
» rer des saintes Ecritures quelque
» conjecture de l'avenir, dans la vûë
» de nourrir & de consoler notre
» pieté dans le pelerinage de cette
» vie. Car nous faisons tous nos ef-
» forts pour connoître en cette vie
» l'incompréhensible verité, quoique
» nous sçachions bien que nous n'en

» pouvons approcher dans ce mon(
» que par le secours des Enigme:
» & que nous sommes toujours i
» finiment éloignés de la voir tel
» qu'elle est.

I. REFLEXION. Cet exorde dév
a bien l'air du oui ou du non, (
pour & du contre, c'est-à-dire d'
ne contradiction. Mais nous en tro
verons tant d'autres bien démontré(
qu'il ne faut pas d'abord chican
pour si peu.

» Voici l'unique point où je cr
» qu'un Chrétien doit se fixer dans
» considération de l'avenir. Paul apr
» avoir été ravi au troisiéme Ciel
» déclare que la seule science do
» il se fait honneur parmi les Sçavar
» c'est la connoissance du Christ cr
» cifié, en qui il disoit que tout
» les sciences possibles sont renfe
» mées comme dans le Trésor de
» Sagesse. Si donc nous voulons 1
» peu prévoir les tems du Christi
» nisme, autant qu'il convient à d
» Chrétiens, nous ne pouvons mie
» faire que de jetter les yeux sur
» pélerinage de Christ sur la ter

» Car, comme il nous l'enseigne,
» si nous voulons mener une vie chré-
» tienne, nous devons l'apprendre
» de lui-même, qui a dit : Appre-
» nez de moi que je suis doux &
» humble de cœur. Il nous a donné
» l'exemple, afin que nous marchions
» sur ses traces.

2. Reflex. Nous devons imiter J. C. en vivant chrétiennement. Donc nous devons nous regler sur sa vie mortelle pour juger quand le monde finira. La conclusion est admirable.

» Il nous instruit aussi (le Christ)
» comment tous les fideles sont ses
» membres, quand il dit que ce
» qu'on fait au moindre des siens,
» on le fait à lui-même. L'Eglise est
» donc son corps mystique. Elle suit
» son Chef qui a pénétré les Cieux ;
» & l'Ascension de l'un est le modele
» du pelerinage de l'autre. Le Christ
» a précédé comme modele : l'Eglise,
» comme image, le suit. Moïse vit
» la verité sur la montagne où elle
» se découvrit à lui tout à coup,
» comme il l'a expliquée depuis

» ſucceſſivement après que la viſion
» eut diſparu. Un homme qu'on va
» repreſenter ſe voit en un moment
» de la tête aux pieds. Mais le Scul-
» pteur qui entreprend d'en faire la
» ſtatuë a beſoin d'une ſuite & d'un
» intervale de tems.

3. Reflex. Remarquez un peu où va nous mener ce raiſonnement de *préceder* & *ſuivre*, de *moment* & de *ſucceſſion de tems.*

» Le Chriſt eſt entré en ce monde
» comme enfant. Il a crû en ſageſſe
» & en âge. Il eſt devenu homme,
» enſeignant la verité, & il y a mar-
» ché juſqu'à ce qu'il ait été mis à
» mort, pour avoir rendu témoigna-
» ge à la verité. Il a laiſſé ſa poſ-
» terité, ſçavoir l'Egliſe, dans la-
» quelle il eſt demeuré, comme
» Adam en Eve ſon épouſe formée
» de ſa chair & de ſes os; afin de
» nourrir cette Egliſe, ſa poſterité,
» comme une épouſe qu'il devoit
» faire paſſer dans la maiſon de ſon
» Pere. L'Egliſe en *renaiſſant* dans ce
» monde a paru comme enfant. Elle
» a crû en âge & en ſageſſe, & elle

» a *rempli* le pelerinage de ce monde.
» Comme donc il faut jetter les yeux
» ſur la verité exemplaire, nous con-
» jecturons avec raiſon que la vie
» mortelle de Chriſt doit s'expliquer
» par rapport à l'Egliſe.

4. Reflex. On ne nous accuſera point d'infidelité dans la traduction. Elle répond mot pour mot & penſée pour penſée au latin, d'un bout à l'autre.

» Or le Chriſt dit qu'il eſt *le fils*
» *de l'homme & du ſabbat*, & que
» c'eſt en ſa perſonne, que s'accom-
» plit ce qu'Iſaïe a prophetiſé de l'an-
» née du Seigneur, qui eſt l'année
» du Jubilé, c'eſt-à-dire, de la li-
» berté. Le nombre des années du
» Chriſt eſt donc un tems conſacré
» au Seigneur. C'eſt le ſabbat où
» Dieu doit ceſſer ſes ouvrages & où
» le tems doit finir. Il n'y aura plus
» d'autre tems de repos, puiſque
» Dieu ſe repoſe dans le Chriſt le
» dernier & le plus accompli de ſes
» ouvrages. (*complementum*)

5. Reflex. Saint Matthieu, c. 12. v. 8. dit, *Dominus enim eſt filius hominis etiam ſabbati.* Le fils de

l'homme eſt maître du ſabbat même. Le Conjecturеur traduit : J. C. eſt *le fils de l'homme & du ſabbat.* Cela ne vaut pas la peine d'être relevé. Venons au fait, en obſervant toutefois que tout le ſiſtême de la prophétie roule uniquement ſur ce *fils de l'homme & du ſabbat.*

» Si donc nous cherchons le jour
» du Chriſt, c'eſt un jour de ſabbat.
» Si nous cherchons l'année, c'eſt ſa
» *cinquantiéme* année qui eſt ſabbati-
» que, ou année du Seigneur, ou
» jubilaire. Tout le tems eſt partagé
» par le nombre de ſept, ſçavoir
» ſept jours, ſept années, & ſept
» fois ſept années ou 49 ; ainſi la cin-
» quantiéme année eſt l'année du
» grand ſabbat, où après une révo-
» lution pénible du tems, la ſervi-
» tude fait place à la liberté. On
» prend une année du Seigneur pour
» 50 années ordinaires. C'eſt pour-
» quoi l'Egliſe qui ſuit le Chriſt ſon
» Maître & Seigneur en l'expliquant
» (ou développant) met 50 années
» à expliquer (ou développer) cha-
» que année du Seigneur, qui eſt

» ſabbatique par complication:deſorte
» qu'une révolution jubilaire de l'E-
» gliſe en ſon pelerinage, répond à
» une révolution ſolaire du Chriſt;
» vrai ſoleil de juſtice. En raiſonnant
» ſur ce principe, nous conjecturons
» qu'il doit s'écouler plus de 50 Ju-
» bilés juſqu'à la réſurrection de l'E-
» gliſe : & qu'ainſi il y a déja 29
» Jubilés de paſſés, puiſque depuis
» l'Aſcenſion du Chriſt au tems où
» j'écris, nous comptons l'an 1452.

6. Reflex. La réſurrection de l'E-gliſe doit arriver au plus dans 50 fois 50 ans, c'eſt-à-dire en 2500 depuis l'Aſcenſion de J. C. & il s'eſt écoulé depuis l'Aſcenſion de J. C. juſqu'au tems où l'Auteur écrivoit 29 fois 50 ans ou 1450; le compte eſt juſte. Ceci commence à meriter l'attention du Lecteur, que nous prions de bien remarquer l'époque & le terme, ſçavoir l'Aſcenſion de J. C. & l'année 2500, d'où il ſuit, ſelon le calcul de l'Auteur, qu'en cette preſente année 1734 nous avons encore à attendre pluſieurs ſiecles pour *voir la réſurrection* de l'Egliſe. Re-

marquez que l'Auteur qui compte depuis l'Afcenfion de J. C. les années de l'Ere Chrétienne, va bientôt compter, comme nous, depuis la Nativité de J. C.

» Jean-Baptifte parut autrefois dans » le défert purifiant les pecheurs par » fon baptême & par fes difcours, » pour préparer au Seigneur un peu» ple parfait. Plein de l'efprit d'He» lie il rendit témoignage à la lu» miere de la verité, c'eft-à-dire au » Chrift : & nous croyons qu'il doit » bientôt s'élever des Difciples du » même efprit, parmi lefquels He» lie fe fera connoître par fes prédi» cations, en montrant du doigt le » Chrift & la verité de la vie & de » la juftice. Ils purifieront le corps » du Chrift, c'eft-à dire l'Eglife, de » forte que l'Efprit faint defcendra » comme vifiblement fur elle & fur » le Chrift fous la forme de la fim» plicité de Colombe. Alors quel» ques Saints fe féparant du monde, » s'adonneront à de longues macéra» tions, & victorieux du tentateur, » *ils reviendront* femer les paroles

» de vie. Alors ils opereront même
» des merveilles (ou miracles, *mira*)
» dans l'eſprit du Chriſt. L'eſprit de
» rigueur d'Helie ſouffrira perſécu-
» tion dans ſes premiers Prédicateurs,
» comme dans Jean, parce que le
» charme de la proſtituée de ce mon-
» de, qui cauſa la mort de Jean,
» ne les laiſſera pas vivre. Mais le
» nombre des fideles s'augmentera
» continuëment, & s'étendra ſuc-
» ceſſivement par l'éclat de la doc-
» trine juſqu'au 40e Jubilé.

7. Reflex. (40e Jubilé.) 40 fois 50 c'eſt 2000 ! Notez, que c'eſt toujours depuis l'Aſcenſion que notre Auteur fait ſon calcul. (*Reflex. 6.*) Notez encore que ce langage d'Apocalipſe ſur *la fin du monde*, &c. n'étoit pas nouveau du tems du Cardinal de Cuſa, & qu'il a été à la mode depuis. (Voyez l'Hiſt. Eccleſ.) Ce Cardinal, s'il eſt l'Auteur de cet Ouvrage, avoit la tête remplie de ce qui ſe diſoit alors.

» Et l'on fera dans elle (l'Egliſe apparemment, quoiqu'elle ſoit éloignée *de ſix lignes entieres*) » des

» signes & des prodiges, dont il est
» parlé dans les Evangiles, en ex-
» plication de la vie du Christ. Et
» il n'y aura point d'habitation dans
» le monde qui n'ait la connoissance
» du Christ & de la foi. Après cela
» l'esprit diabolique de l'Antechrist
» excitera une persécution contre le
» corps du Christ, qui est l'Eglise.
» Ce sera la derniere tribulation,
» telle qu'il n'y en a jamais eu de
» plus grande, & elle expliquera
» (ou exprimera) l'histoire de la pas-
» sion de Christ. «

8. Reflex. Où l'Auteur a-t'il pris que la derniere persécution de l'Antechrist exprimera la passion de J. C!

» Et l'Eglise même paroîtra s'é-
» teindre, (ou sera vûë s'éteindre)
» parce que les saints Apôtres prédi-
» cateurs de la parole de Dieu aban-
» donneront l'Eglise, & fuïront;
» nul d'eux ne demeurera ferme,
» pas même le successeur de Pierre,
» ou d'aucun autre Apôtre. Tous se-
» ront scandalisés. Mais tandis que
» le corps de Christ, comme enlevé
» au monde par la mort de la croix

» sera exposé ignominieusement aux
» yeux des insensés, les Saints re-
» prendront de nouvelles forces, &
» rentreront en eux-mêmes, parce
» qu'ils verront l'Eglise ressusciter
» avec un éclat glorieux peu de jours
» après la mort des Saints. Les dis-
» ciples de l'Antechrist voyant le
» triomphe de l'Eglise & leur dé-
» faite, céderont au Christ vain-
» queur, & toutes les nations re-
» viendront à lui, ensorte que l'he-
» ritage du Christ dans l'univers sera
» une seule bergerie d'un unique Pas-
» teur. Pierre pleurera amérement
» parce qu'il aura fui. Les autres Apô-
» tres, c'est-à-dire les Evêques & les
» Prêtres de l'Eglise en feront autant,
» & on leur donnera le tems de faire
» pénitence.

9. Reflex. L'Eglise ne peut jamais manquer, ainsi toutes ses prétenduës défections sont contraires aux promesses. Mais tous ces événemens fussent-ils aussi certains qu'ils sont témerairement avancés, leur accomplissement seroit encore bien éloigné.

» *L'Eglise par sa* glorieuse résur-

» rection après la persécution suscitée par l'Antechrist, se rendra visible à tous les chancelans, de maniere que ceux qui auront douté de la verité vivifiante qui est en Christ époux de l'Eglise, deviendront les témoins de sa glorieuse Résurrection, fallût-il sceller ce témoignage de leur sang.

10. Reflex. Voilà l'Eglise ressuscitée. Elle étoit donc dans un état de mort. Autre impieté. Au reste cette prétenduë résurrection est fixée par notre Auteur à l'année 2500 depuis l'Ascension de J. C. (*Voyez la 6. Reflex.*)

» Et après 2500, le monde subsistera encore pour faire pénitence. L'Eglise tranquille commencera de songer à l'éternelle paix (après 2500 années depuis l'Ascension de J. C.) & à soupirer après l'embrassement de son Epoux dans la gloire qu'elle obtiendra en s'élevant au-dessus de ce monde sensible. Mais ce jour n'arrivera pas tout aussi-tôt, afin que cette Epouse devenuë sans rides & sans tache

» soit renduë digne de son Epoux,
» qui est l'Agneau sans tache. Alors
» il viendra juger les vivans & les
» morts, & purifier l'univers par le
» feu, & il recevra son Epouse dans
» la gloire pour la faire regner éter-
» nellement avec lui. Chacun, sui-
» vant les textes de l'Evangile, pour-
» ra développer ces conjectures dans
» un plus grand détail. Ainsi en voilà
» assez sur cette matiere.

II. REFLEX. Sans développer autrement ces conjectures, il est évident que la fin du monde & l'ascension de l'Eglise, n'arriveront, suivant le progrès des raisonnemens du Conjectureur, qu'un tems considerable après 2500 années, à compter depuis l'Ascension de J. C. L'Auteur juge lui-même qu'il n'en a pas assez dit sur cette matiere, puisque nous ne sommes encore qu'à la moitié de sa prophétie, dont le reste est bien autrement curieux, que ce que nous venons de voir.

» Seulement en conjecturant sans
» temerité & en Chrétien, sur les
» *actions du Christ* & sur ce qui est

» arrivé à son égard depuis sa 29e
» année jusqu'au jour de sa Résur-
» rection, & faisant de chaque an-
» née du Seigneur un Jubilé (de
» cinquante ans) chacun pourra pré-
» voir plus vraisemblablement les
» événemens qui doivent arriver dans
» l'Eglise.

12. REFLEX. L'Auteur choisit 29 ans de J. C. en cet endroit (comme ci-dessus 6. *Reflex.*) On auroit droit de lui demander pourquoi, puisque J. C. a vêcu davantage. Mais y songe-t'il quand il supprime ici ces 29 ans, tandis qu'il les employe ailleurs (6 *Reflex.*)? Y songe-t'il, quand au même endroit (6. *Reflex.*) il compte ces 29 années depuis l'Ascension de J. C. tandis qu'ici il suppose ces 29. années avant la Résurrection de J. C. Voilà une contradiction compliquée, ou du moins un nouvel ordre de choses, un nouveau calcul différent du premier que nous avons expliqué. Ce nouveau calcul est aisé à faire. Depuis la 29e année de la vie de J. C. on compte d'ordinaire un peu plus de trois ans, jusqu'à sa Résurrection,

& il faut changer ces trois ans en Jubilés. Cela fait 150 années. Voyons si c'est là le compte du Conjecturreur.

» De cette façon l'on pourra esperer par la misericorde de Dieu la glorieuse résurrection de l'Eglise après l'expulsion de l'Antechrist, au 34e Jubilé depuis la Résurrection de Christ : ce qui arrivera après l'an 1700 de la Nativité du Seigneur, & avant l'an 1734.

13. Reflex. En faisant exactement le calcul suivant les regles de l'Auteur, nous venons de trouver depuis la 29e année de la vie de J. C. jusqu'à sa Résurrection trois ans, c'est-à-dire trois Jubilés, ou 150 ans. Mettez si vous voulez davantage pour concilier les divers sentimens sur l'âge de J. C. mourant ; au moins ne mettrez-vous pas 34 Jubilés, ce qui selon l'Auteur feroit 17 années entre la 29e de J. C. & sa Résurrection. Voilà donc un mécompte formel. Il est vrai que 34 fois 50 font 1700 ; le compte est

» vraye que les considérations des » autres, par plusieurs raisons : sur- » tout parce que Christ a enseigné à » ses Disciples qu'ils devoient juger » de leurs persécutions par les siennes » propres. *S'ils m'ont persécuté, ils » vous persecuteront aussi.*

15. Reflex. Nous laissons juger au Lecteur, quel nom convient à un pareil raisonnement.

» Ajoutez à cela que lui (Christ) » qui paroissoit en quelque sorte s'é- » loigner après sa Résurrection, de- » voit demeurer dans l'Eglise, jusqu'à » la fin du monde ; & qu'il prédit » avant sa glorieuse Résurrection » (est-ce de lui ou d'elle ?) l'oppres- » sion de l'Eglise telle qu'il n'y en » eut jamais de plus grande, comme » devant arriver dans les derniers » jours, de même qu'il l'avoit éprou- » vée (cette oppression) dans les » derniers jours de sa vie. Il nous a » renvoyés à deux exemples, sçavoir » à celui du déluge & à la prophétie » de Daniel. De même donc que le » peché fut détruit par les eaux du » déluge au tems de Noé, dans la

» 34^e^ année jubilaire depuis le pre-
» mier Adam, selon le très-sçavant
» Philon au Livre des Histoires, ainsi
» nous conjecturons que dans le 34^e^
» Jubilé depuis le second Adam, ar-
» rivera la destruction du peché par
» le feu du S. Esprit. D'un autre cô-
» té il a été révélé à Daniel que la
» derniere malédiction auroit son ef-
» fet, après que le Temple seroit
» purifié, & que la vision seroit ac-
» complie: & cela 2300 jours (7
» ans) depuis l'heure de la prophé-
» tie. Or la prophétie de Daniel est
» de la troisiéme année du Roi Bal-
» tazar, & de la premiere du Roi
» Cyrus, qui préceda le Christ d'en-
» viron 559 ans, selon la supputa-
» tion de S. Jerôme, de Jule l'A-
» fricain & de Josephe. Il est donc
» constant qu'en suivant le nombre
» susdit (2300) & prenant chaque
» jour pour une année, selon la ré-
» vélation faite à Ezechiel, la résur-
» rection de l'Eglise sera après l'an
» de Christ 1700, & avant 1750; ce
» qui s'accorde avec ce que nous
» avons dit ci-devant.

16. Reflex. Comme les 32 grands Jubilés qui répondent aux 32 années qu'on donne d'ordinaire à J. C ne font que 1600 ans, notre Auteur pour reculer le terme de sa prédiction jusqu'au 34ᵉ Jubilé, c'est-à-dire jusqu'à 1700 au moins, se regle sur le tems écoulé depuis le commencement du monde jusqu'au déluge. Variation toute pure. Mais où sont ces 34 Jubilés jusqu'au déluge ? Philon, dit-il, nous le dira. Or Philon fixe l'époque du déluge en 1652 du monde. *Erat tunc annus millesimus sexcentesimus quinquagesimus & secundus.* Cela est net, & il n'y a point là 34 Jubilés, mais 32. L'Auteur a donc falsifié Philon, aussi bien que les Actes des Apôtres dans le *Filius hominis & sabbati.* D'ailleurs, par quelle raison le Conjectureur veut-il changer les années solaires en jubilaires ? C'est que J. C. est *Filius sabbati.* Quel appui pour son calcul ! Est-il juste du moins ce calcul ? Non pas tout-à-fait. Car les 34 prétendus Jubilés jusqu'au déluge, donnent bien 1700 ; mais les 2300 jours

[illegible]niel convertis en années, si [illegible]en retranchez les 559 ans de [illegible]s jusqu'à J. C. ne donnent que [illegible], & non pas 1750, comme le [illegible] l'Auteur. Enfin voilà, de sa [illegible], trois époques de la résurrec[illegible] de l'Eglise à choisir. La pre[illegible], au bout de 2500 depuis l'As[illegible]on de J. C. La seconde, entre [illegible]7 & 1734 de la Naissance de [illegible]C. La troisiéme, entre 1700 & [illegible]750 de la Naissance de J. C. C'est [illegible] mettre au large pour attendre [illegible] fin du monde. Mais tout ceci n'est encore rien au prix de ce que nous allons bientôt voir : & nous aurons une quatriéme époque, qui heureusement est déja passée.

» Philon rapporte dans ses Histoi-
» res, que Moïse touchant à sa der-
» niere heure, demanda à Dieu com-
» bien il s'étoit écoulé de tems jus-
» qu'à lui, & combien il en restoit
» encore; que Dieu lui répondit :
» *Deux moitiés sont passées, & il en*
» *reste encore deux autres*; & que
» *Moïse comprit le sens de ces paro-*
» *les, & mourut.*

» de supputer les années, je croi tou-
» tefois qu'il est plus vrai de dire qu'il
» y a eu autant d'années jubilaires de-
» puis la mort de Moïse jusqu'au
» Christ, que depuis Adam jusqu'aux
» jours de Noé (ou du déluge) &
» qu'il y en a eu autant depuis le dé-
» luge sous Noé, jusqu'à la mort de
» Moïse.

19. REFLEX. Voilà évidemment trois parts égales. 1°. Depuis Adam jusqu'à Noé. 2°. Depuis Noé jusqu'à Moïse. 3°. Depuis Moïse jusqu'à J. C. Ecoutons notre Auteur.

» D'où je conclus qu'il y en aura
» autant (d'années jubilaires) depuis
» le Christ jusqu'au complément
» (*complementum*) du dernier quart;
» qui sera de 34 années jubilaires:
» desorte que la mort de Moïse, se-
» lon cette divine révélation, tombe
» justement au milieu du tems distri-
» bué en quatre parts, dont deux
» parts avoient précedé. (*Comple-*
» *tis.*)

20. REFLEX. Le dernier quart (suivant l'Auteur) depuis J. C. jusqu'à la fin du monde sera de 34 Jubilés

est merveilleux) de ces qua-
arts la premiere s'étend depuis
n jusqu'au déluge. Donc, *igi-*
la seconde depuis le déluge
'à Moïse, la troisiéme depuis
se jusqu'au Christ, & la qua-
ie depuis le Christ jusqu'à la
u monde. Donc, *igitur*, le
ier quart a commencé à la Ré-
ction de Christ. «

Reflex. Notre Auteur, que
ppose un Géometre (c'est-à-
Cardinal de Cusa) n'est pas
éometre dans ses *donc*, qu'é-
ins ses citations. Car que fait
résurrection de J. C. comme
du dernier quart du Tems ?
it aussi bien conclû pour l'As-
t qu'il nous a proposée tout
l. Mais n'interrompons pas
: fil de ce raisonnement. Re-
s.

st pour cela que les Saints
ellent (ce dernier quart) les
iers tems, la fin des siecles.
uoique les Juifs *véridiques*, les
ante, Joseph & Philon soient
peu d'accord sur la maniere

C'eſt celle que vous trouverez dans nos Memoires, Juillet 1733, art. 56, p. 1200 au ſujet du Jubilé de Lyon.

Quand Georges Dieu crucifiera,
Quand Marc le reſſuſcitera,
Et lorſque Jean le portera,
Le Jubilé dans Lyon ſera.

A la place du dernier Vers mettez
Alors le monde finira.

Et vous aurez la prophétie en queſtion. Elle dit que le monde doit finir dans l'année où le Vendredi-Saint arrivera le jour de S. Georges; Pâques le jour de S. Marc : & la Fête-Dieu le jour de S. Jean-Baptiſte. Ce qui ſe trouve juſte en cette année 1734, comme cela s'eſt trouvé aux années 1666, 1546, 1451, & toujours en remontant, & comme cela ſe trouvera en allant en avant. Le badinage de celui qui a imaginé de fixer la fin du monde en ces années eſt du moins ſpirituel, en ce qu'il ſçavoit bien que ſa prophétie venant à s'évanoüir en 1666 par exemple, elle renaîtroit parmi le peuple en 1734, & ainſi de

ſuite, à cauſe des longues révolutions qui ramenent après un grand intervalle ce concours de Fêtes. Mais la prétenduë prophétie du Cardinal de Cuſa n'a rien de fixe, rien de déterminé. Il vous donne ſucceſſivement quatre époques, prétendant vous fixer à chacune, & ne vous fixant à aucune en effet. Il ſe coupe & ſe dément à chaque inſtant dans ſon calcul ; ce que ne fait pas le quatrain populaire. D'où il faut conclure que ce quatrain eſt la vieille Chanſon du Miſantrope, qui vaut mieux que le Sonnet frelaté de l'Homme de Cour. Revenons à la conjecture.

» On trouve beaucoup d'autres » écrits ſur ce ſujet. Car bien des » gens ſe ſont fatigué la tête ſur-tout » cela. Mais la differente maniere » d'enviſager ces choſes, les a tous » jettés dans autant de ſyſtêmes qui » ne s'accordent point, parce que » chacun abonde en ſon ſens. Il s'eſt » déja écoulé bien des années que des » Sçavans même ne croyoient pas » *devoir venir. Pluſieurs* ſyſtêmes ſur » *la prophétie* de Daniel ſe ſont pa-

» reillement évanoüis, & bien d'au-
» tres s'évanoüiront encore. Pour moi
» j'ai cherché avec beaucoup de soin
» leurs écrits, & je n'y ai rien trou-
» vé qui eût rapport à ma conjectu-
» re. C'est pourquoi je l'ai mise par
» écrit à la priere d'un certain dévot
» Prêtre, me soumettant à toute cor-
» rection, & n'assûrant autre chose ;
» sinon que toutes les bornes de la
» terre (il veut dire les événemens
» de cette vie) sont en la main de
» Dieu. Cependant quoique ses des-
» seins soient cachés à l'intelligence
» de tous les hommes, même les
» plus éclairés, sa benignité est si
» grande, qu'elle veut bien souffrir
» que nous autres vermisseaux de
» terre fassions des conjectures éni-
» gmatiques sur des points qui ne
» sont connus que de lui seul.
» Il en inspire quelques-unes par sa
» grace, comme il plaît à sa ma-
» jesté, & il montre que sans lui
» elles sont vaines, afin de nous
» apprendre que toute science vient
» uniquement de lui, qui est beni
» dans tous les siécles. Ainsi soit-il.

21. Reflex. L'Auteur garde ſon caractere depuis le commencement jusqu'à la fin. Il eſt naïf, aimable, & de bonne foi, autant pour le moins que ſon dévot Eccleſiaſtique paroît avoir été ſimple & crédule. Il ne vous donne ſa prophétie que pour ce qu'elle vaut, c'eſt-à-dire pour peu de choſe; pour un amuſement de critique litteraire. Nous la donnons de même, & non autrement, au Lecteur éclairé; & nous le prions de vouloir bien nous dire ſon ſentiment ſur deux petites propoſitions qui feront la concluſion de nos remarques.

I. Proposition. Il eſt très-vraiſemblable que cette conjecture n'eſt point du Cardinal de Cuſa.

Preuve. 1°. Ce ſçavant Cardinal eſt mort le 11 d'Août 1464, & l'Edition de ſes Oeuvres ne s'eſt faite qu'en 1514, (*Editio Aſcenſiana* 1514 *Lutet. Pariſ.*) c'eſt-à-dire 50 ans après ſa mort. Quel eſpace en faveur des Ouvrages ſuppoſés! Auſſi lui en a-t'on véritablement ſuppoſé. L'E*diteur de Baſle*, dont nous nous ſer-

vons actuellement, avouë dans ſon Epître Dédicatoire (an. 1565, & il n'eſt pas ſuſpect : car il paroît infatué des Oeuvres de Cuſa) il avouë, dis-je, qu'il a inferé dans ſon Edition quelques Pieces qui paroiſſent apocryphes. *Quadam, ut videntur, apocrypha abjicere noluimus.* Comme il ne nous marque point quelles ſont ces Pieces, il y a toute apparence que celle-ci eſt du nombre. Peut-on imputer tant d'impertinences à un vrai Géometre tel que l'étoit le Cardinal de Cuſa? 2°. Ce Cardinal dans ſa *Concordance Catholique* renvoye à un de ſes Ouvrages intitulé : *Inquiſitio veri & boni*, où il examinoit à fonds la queſtion qui regarde la fin du monde. Ce Traité s'eſt perdu. On l'aura remplacé par la Diſſertation que nous venons d'examiner. 3°. L'Auteur dit qu'il l'a écrite l'an 1452 depuis l'Aſcenſion de J. C. année qui revient à l'an 1485 de l'Ere vulgaire. Or le Cardinal étoit mort en 1464, c'eſt-à-dire 21 an avant la compoſition de cet Ecrit, 4°. Le Cardinal dit au

I. Livre de sa *Concordance*, Ch. 12. *Licet Sancti (ut Cyprianus, Gregorius, Lactantius) varia scribant de fine mundi & Antichristi adventu, imò Cyprianus eum proximè suo tempore venturum credidit, ut scribit in duabus Epistolis ad Demetrianum & Fortunatum, tamen an Antichristus in medio temporis venerit, & an mundus septem millium annorum curriculis, ut Lactantius in 7. lib. Institutionum videtur opinari, vel quando hoc eveniat penitùs incertum est, quia Christus ad Apostolos qui Ecclesiam constituebant dixit : non est vestrum noscere tempora vel momenta*, &c. Ce sentiment du Cardinal de Cusa, publié sûrement par lui-même à la face de toute l'Eglise dans un Ouvrage long & important qu'il présenta au Concile de Basle où il étoit, paroît démontrer qu'il n'est point l'Auteur du sentiment contraire établi dans un Ecrit de peu de pages adressé à un simple particulier, dévot Ecclesiastique.

II. Proposition. Il est évident *que la conjecture* attribuée au Cardi-

nal de Cusa est insensée de tout point. (Cette seconde proposition concourt à prouver la premiere.)

Preuve. Le détail de calcul qu'on a fait dans les réflexions précedentes, sans compter le reste, est une démonstration. Nous nous en tenons là.

Nous aurions pû parler ici d'autres prophéties de pareil acabit, si nous n'avions eû peur de passer les bornes d'un Livre périodique. Ce sera pour une autre fois, si l'on nous en donne occasion.

A l'égard de la conjecture prétenduë du Cardinal de Cusa, nous devons dire que le feu P. Sanadon avoit fait un Ecrit assez ample à ce sujet. Nous avons fait usage de plusieurs de ses réflexions; & il est juste de lui en faire honneur. (Voyez l'éloge de ce Pere, au Mercure, année 1733, mois de Décembre, pag. 2624.

ARTICLE II.

ANNUS POLITICUS, &c. *ou Année Politique, partagée en douze Discours ou Traités, Criti-tiques-Politiques, & Politiques-Historiques, dans lesquels on établit les principes les plus nécessaires à un Prince qui doit regner; Ouvrage composé pour le Sérénissime Prince Electoral de Baviere, &c. Par M.* de Wilhelm, *Conseiller intime de l'Electeur. A* Munick, *chez la Veuve* Riedlin. 1731. *in-fol. pages* 548. *sans la Préface.*

D. L.

MOnsieur de Wilhelm avoit témoigné son zele pour la grandeur de ses Maîtres dans un Ouvrage intitulé : *Vindiciæ augustæ gentis Carolo Boicæ*, dont l'extrait se trouve dans le mois d'Août de l'année derniere. Aujourd'hui ses vûës s'étendent plus loin ; elles ne sont pas moins nobles. Il a cru qu'il devoit encore *à sa Patrie*, de contribuer à former *dans le jeune* Prince destiné à gou

verner un jour la Baviere, un successeur des Héros de son illustre Maison ; & c'est le plan qu'il exécute dans ce Livre. L'éducation des Princes, est sans contredit de tous les objets le plus intéressant pour une Nation, & le plus précieux aux yeux de quiconque pense d'une maniere relevée. Un Citoyen vertueux moins effrayé des dangers de la Cour, qu'encouragé par l'amour du bien public, consacre avec ardeur tout ce qu'il a de lumieres & d'expérience à réussir dans un emploi si délicat. Peu touché de l'honneur qui y est attaché, il l'est infiniment de penser que de ses soins, de ses travaux dépendent pour l'ordinaire le bonheur des peuples & la fortune de l'Etat. C'est sans doute à des motifs si parfaits, plus encore qu'à l'esprit en quelque façon, que nous sommes redevables de tant d'excellens Ouvrages, qui, quoique dans des genres differens, tendent tous à la même fin. Deux célebres Prélats, surtout, ont acquis de nos jours dans cette route une gloire éclatante.

L'un (*a*) en développant toutes les richesses de l'érudition, a transporté, pour ainsi dire, son auguste Eleve dans tous les tems, a dévoilé successivement à ses yeux les destinées & les révolutions des Empires, lui a présenté pour modele tous les Héros de l'Histoire, & ne lui a si souvent répété que la nature entiére s'humilioit devant l'Estre suprême, que pour en faire un grand Prince devant le monde. L'autre, (*b*) prenant un chemin peut-être plus naturel, avec toutes les graces du langage & dans une action suivie, nous a tracé le tableau le plus touchant du cœur humain. S'il a réussi à peindre les passions, il n'a pas moins excellé à en indiquer les veritables remedes & à les faire goûter. Il a montré finement les écüeils; il a appris plus sûrement à les éviter. La morale la plus pure & la plus raisonnable brille presque à chaque page de l'Ouvrage; la politique y est tou-

(*a*) *M. de Meaux*, Histoire universelle.

(*b*) *M. de Cambray*, Telemaque.

jours d'accord avec la raiſon & la verité. Quiconque parmi les enfans des Rois ſe formera d'après ce modele, deviendra le Souverain le plus ſage & le plus aimable de tous les Maîtres. Chaque Nation a ſes goûts particuliers. Il n'eſt pas étonnant que M. de Wilhelm ſe ſoit reglé ſur celui de ſon pays. S'il n'eſt pas tout-à-fait conforme à nos idées, il n'en eſt pas moins propre au deſſein que l'Auteur ſe propoſe. Il intitule ſon Livre *Année Politique*. Douze Diſcours ou Traités y tiennent la place, qu'occupent les douze mois dans l'année naturelle, & traitent des vertus ou des maximes les plus utiles pour un parfait gouvernement. Chaque Diſcours eſt compoſé de deux Parties. La premiere juſtifie la neceſſité & les avantages de la vertu ou de la maxime dont il s'agit ; la ſeconde confirme les raiſonnemens de la premiere par quelque exemple fameux dans ce même genre, & ces exemples ſont tous choiſis dans la Maiſon de Baviere. Ils ôtent aux leçons ce qu'elles ont naturellement d'auſtere,

& ſont d'autant plus efficaces, qu'il eſt plus indiſpenſable d'imiter ſes peres, & de ſonger à heriter de leur gloire, comme on herite déja de leurs titres. L'Auteur nous pardonnera, ſi nous ne donnons pas à ſes penſées toute la ſuite qu'il leur a donnée lui-même. Mais outre que l'Ouvrage eſt trop étendu; les citations nombreuſes & les digreſſions fréquentes dont il eſt chargé, ne conviennent guéres à la ſimplicité d'un extrait. On peut pourtant aſſurer que M. de Wilhelm méritera l'approbation des Lecteurs judicieux, bien plus encore par la ſageſſe de ſes réflexions, que par la beauté de l'impreſſion du Livre, & la délicateſſe des figures & des deviſes qui ſont à la tête & à la fin de chaque Diſcours.

I. Discours ou Traité. Le premier eſt employé par M. de Wilhelm à prouver cette belle Sentence de Lactance, que le Prince ne trouve de ſolide bonheur que dans le zele pour défendre la Religion & pour l'étendre. C'eſt la Religion qui eſt la *ſource de toutes* les vertus. C'eſt elle

qui les annoblit, qui les épure, qui les dégage des foibleſſes inſéparables de l'humanité, & des paſſions qui nous environnent. Plus un Prince a de devoirs à remplir, plus il eſt expoſé aux préjugés funeſtes d'une grandeur dans laquelle il eſt né, & plus il a beſoin d'une lumiere vive qui diſſipe le nuage épais qu'amaſſent autour de lui l'orgüeil, l'indépendance, la flatterie. Ce flambeau ſera la Religion. Elle lui répétera juſques ſur le Trône qu'il eſt mortel lui-même & ſoûmis à Dieu comme le dernier de ſes ſujets; elle lui apprendra à regler ſes deſirs ſur la juſtice & non ſur ſa puiſſance, à meſurer ſes avantages par les bienfaits dont il eſt le diſpenſateur, plus que par les plaiſirs qu'il peut ſe procurer, à gouverner en pere ceux qui lui obéiſſent comme à leur Maître, à conſacrer à leur ſûreté ſes tréſors, ſon repos, juſqu'à ſa vie même; dans ces idées, il honorera Dieu, & il le fera honorer dans ſes Etats. Ses exemples ſeront pour ſes ſujets des leçons qu'ils s'empreſſeront de ſuivre.

Quelle gloire dès-lors pour lui-même, quel bonheur pour son Royaume ! Réveré de ses peuples, il trouvera dans leur cœur des ressources inépuisables, & de ces secours même qui ont échappé aux recherches avides des Princes les plus durs & les plus voluptueux. Sa parole sera un oracle dont on attendra l'effet avec confiance. Prévenu que ses vûës ne se rapportent qu'au bien public, on ne se permettra seulement pas d'examiner dans la simple spéculation ce qu'il aura reglé ; on combattra en foule sous ses enseignes ; on se précipitera avec assurance au milieu des dangers, on se croira d'autant plus sûr de vaincre, qu'on croira ne combattre que pour la justice & la vertu. Mais non, on n'éprouvera que rarement sous un Prince religieux les malheurs de la guerre. Sa modération empêche ses voisins de s'allarmer sur sa puissance, & sa fermeté contient leurs inquiétudes. On n'appréhende point de sa part des invasions *injustes, on* ose encore moins *attaquer. C'est sur* ces sages prin-

cipes que l'auguste Maison de Baviere a paru se conduire presque également dans tous les tems. M. de Wilhelm montre que la plûpart de ces Princes, ont toujours mis à la tête de leurs devoirs de pratiquer la Religion, & d'employer leur autorité & leur vie même à la protéger & à l'étendre. Il nous rappelle leurs exploits fameux au tems des Croisades, & leurs combats dans la Palestine. Il s'étend assez au long sur le zéle d'Albert le sage, pour réprimer les fureurs de Luther, pour remédier au désordre, & à la confusion que les dogmes de ce fougueux héresiarque apportoient dans l'Empire & dans la Religion, pour hâter la conclusion du Concile de Trente. Il nous représente Maximilien I servant la Religion encore plus que le ressentiment de l'Empereur Ferdinand second, & triomphant de l'hérésie à la journée de Prague. Ces Princes n'entrent pourtant ici qu'indirectement dans le dessein de l'Auteur. Il les réserve pour la suite de son Ouvrage, & il les proposera pour mo-

...és au jeune Prince, mais en d'autres genres de vertus. C'est Charlemagne que M. de Wilhelm choisit pour son Héros, ou plutôt pour celui de la Religion. Il est, selon l'Auteur, la tige certaine de la Maison de Baviere. N'est-il pas heureux pour un Prince de trouver dans le premier de ses ayeuls connus un exemple parfait du plus important de tous les devoirs ? On retrouve donc ici dans la seconde partie de ce Discours les principaux faits qui rendent la mémoire de ce grand Empereur si respectable dans la Religion. Que de combats n'eut-il pas à soûtenir contre les Saxons & les autres Peuples du Nord ? Le désir d'augmenter sa domination, eut la moindre part aux guerres fréquentes qu'il eut avec eux. Il falloit mettre ses Etats en sûreté contre les excursions continuelles de ces redoutables ennemis. Charlemagne sçut profiter de la nécessité où il se trouvoit de les combattre, pour les soûmettre à l'Evangile. Il triompha de leur férocité par sa valeur; *il dissipa leur* aveuglement &

les ténébres profondes où ils vivoient par sa piété & par son attention à les faire instruire des vérités du Christianisme. Son zéle, des extrémités du Nord, le transporta dans le midi de l'Europe. Il entreprit la guerre contre les Sarrasins, il les vainquit, & il ne manqua à ses vœux que de leur faire repasser la mer. Que de travaux n'avoit-il pas déja eu, & n'eut-il pas à essuyer encore pour la défense & les intérêts du Saint Siége ? L'ambitieux Didier, également persécuteur des Papes & perturbateur du repos de l'Italie, perd avec la Couronne le pouvoir dont il abusoit. L'ordre est rétabli dans Rome, les souverains Pontifes sont vengés des insultes de leurs vassaux, les donations que Pepin avoit faites à l'Eglise sont confirmées & augmentées. Un zéle si glorieux, devoit avoir une récompense proportionnée. Les vœux publics portent Charlemagne sur le Trône Impérial, l'Empire reparoît dans l'Occident avec son ancienne majesté, les Grecs y perdent un reste d'autorité dont ils abusoient, trop

foible pour préserver les peuples des insultes de leurs ennemis, assez forte pour les opprimer & pour seconder l'avarice des Gouverneurs. Ce ne fut pas seulement en combattant pour la Religion que Charlemagne fit éclater sa piété. Elle parut avec la même pureté dans toute sa conduite. Nous sortirions des bornes d'un extrait, si nous rapportions tout ce qu'il fit pendant le cours de son regne pour faire fleurir les sciences, pour remédier au relâchement qui s'étoit introduit dans la discipline Ecclesiastique, pour maintenir les réglemens des Conciles, pour établir un culte magnifique dans les superbes Temples qu'il fit bâtir. De tout cela que résulte-t'il ? Ce qu'a voulu prouver l'Auteur, que la gloire d'un Prince, que son bonheur consiste principalement à défendre & à étendre la Religion. Les gens d'un goût un peu scrupuleux, ne manqueront pas de reprocher à M. de Wilhelm le trop d'érudition qu'il a répandu dans le récit des faits de Charlemagne. *Il y combine les* différens voyages

de ce Prince en Italie, il en fixe les époques, il s'occupe à décrire la pompe du couronnement, & les cérémonies qui y furent employées; il adopte le miracle qui rendit au Pape Leon III les yeux & la langue que la perfidie de quelques Seigneurs révoltés, lui avoit fait perdre; il décide, avec un peu trop de briéveté sans doute pour l'importance de ces matieres, sur les privileges que la reconnoissance des Papes accorda à Charlemagne, sur leur nature & sur leur durée, sur le droit qui l'éleva à l'Empire. Tout cela se trouve assez fréquemment cousu de passages d'anciens Auteurs & de vieilles Chroniques. On trouvera ces discussions bien relevées pour un jeune Prince qu'il est question d'amuser & d'instruire tout à la fois, & on conclura que ce travail est plutôt d'un Compilateur judicieux, que d'un Historien qui doit chercher à plaire & qui ne peut y parvenir, que par une exposition suivie & gracieuse des grandes actions qu'il se propose de peindre. Tel est le goût chez plusieurs; chez

d'autres il est différent. Peut-on lui faire un crime de varier suivant les Nations, comme il varie suivant les tems ?

II. Discours Il est assez ordinaire aux Politiques profanes d'accuser la Religion d'énerver le courage, de l'attiédir, & de rendre les hommes insensibles & incapables d'agir avec vigueur, à force de les rendre indifferens sur les évenemens de la vie. Il semble que Mr. de Wilhelm ait prévû ce reproche, & quoique l'exemple de Charlemagne dont il vient de loüer la religion, & dont la valeur à la guerre ne peut être contestée, suffise pour en montrer l'injustice, il consacre son second Discours à faire l'éloge des vertus guerrieres, & à prouver leur utilité pour former un grand Prince. Il commence par cette pensée si noble d'un Roi; Alfonse, qu'il seroit à souhaiter que les Conseillers des Rois fussent autant de Rois eux-mêmes, ou du moins qu'ils en eussent les sentimens & la grandeur. En effet, la plûpart des particuliers assujettis aux devoirs ou accoutumés aux obstacles,

ſont ſubalternes dans leurs idées, comme dans leur condition. D'un autre côté, les Princes pleins de cette hauteur que la naiſſance ſeule inſpire, & aſſiégés dès l'enfance de reſpects & d'adorations, ſe livrent à leurs deſſeins avec plus d'ardeur que de prudence. Il faut en cela, comme dans les autres choſes, uſer de tempéramens, négocier, pour ainſi dire, avec les caractéres, ajouter aux uns & retrancher aux autres, on atteindra le vrai. Un Conſeiller habile doit s'élever au-deſſus de lui-même, faire parler & agir ſon Maître avec la dignité qui convient; mais ſon Maître doit-il moins penſer à ſon tour que le Trône a ſes erreurs & ſes préjugés, que ſon éclat, plus dangereux que les ténébres, aveugle plus qu'il n'éclaire, que les lumieres d'un fidele Miniſtre ſont néceſſaires pour découvrir la vérité, pour démêler la juſtice, vertus dont les paſſions empruntent le maſque, ſi elles ne réüſſiſſent pas même abſolument à les bannir d'auprès des Princes. De ces ſages principes, il s'enſuit qu'un Prince ne doit point être

retenu par ces considérations qui intimident les ames vulgaires. Il doit faire la guerre, lorsque la guerre est nécessaire pour le repos de ses peuples; & peut-on douter qu'elle ne le soit souvent, pour peu que l'on connoisse les hommes & les interêts opposés des Nations? mais qu'une sagesse supérieure regle toûjours sa valeur, & que l'humanité l'accompagne jusqu'au milieu des combats. Est-il à propos qu'un Prince commande ses armées en personne? Il est difficile de prononcer sur cette question, qui peut se décider différemment suivant les tems & les occasions. En général Mr. de Wilhelm peint vivement les vantages d'une armée qui combat ous les yeux de son Maître; sa préence est comme l'ame de ce grand rps; elle se communique jusqu'aux rniers soldats, elle soutient leur nfiance, elle entretient leur activé, elle enflamme leur courage; ins de cet amour que la nature ıne pour les Souverains & que l'éation confirme, ils exécutent avec : les ordres les plus rigoureux, ils

essuyent sans murmure les fatigues les plus pénibles, ils volent avec assûrance au-devant d'une mort presque certaine ; & si le jour d'une action une valeur trop boüillaute entraîne le Prince au fort du péril, quels efforts ne leur arrache pas la vûë d'un objet si cher, & l'idée qu'il ne s'expose que pour eux ? Ils accourent de toutes parts, ils s'assemblent au tour de sa personne, ils lui font un rempart de leurs corps, la fureur, le désespoir leur donnent des forces qu'ils ne connoissoient pas peut-être, ils vengent sur l'ennemi leurs craintes & leurs allarmes. Mais si la présence du Prince influë si avantageusement sur les soldats, a-t'elle moins de force sur les Chefs ? Elle leur inspire un courage encore plus élevé ; elle fait plus, elle détruit ces jalousies de commandement si préjudiciables aux entreprises militaires. Une fiere émulation remuë l'illustre Noblesse ; chacun brûle de se signaler dans le poste qui lui est confié, plus curieux de mériter les honneurs aux yeux de celui qui les distribuë, que

flatté de l'esperance de les posseder. Une autre raison touche encore Mr. de Wilhelm, & lui fait souhaiter que les Princes fassent la guerre de bonne heure. Leurs corps s'endurciront à la fatigue, ils deviendront ennemis du luxe & de la molesse. Un Roi accoutumé à vaincre à la tête de ses troupes, écartera pendant la paix ces vices honteux qui affoiblissent l'humeur belliqueuse, & maintiendra ce goût pour le travail, qui fait la plus sûre ressource des Etats. Mais, dira-t'on, l'Auteur ne va-t'il pas trop loin, & n'est-il point à craindre qu'il ne fasse de son Prince un Héros meurtrier, & un destructeur des Nations? Pour dissiper ce soupçon, il n'y a qu'à lire tout ce qu'il ajoute sur les motifs qui peuvent engager une guerre, & sur la maniere de la faire. Les regles qu'il établit, sont très-sensées, & il a sçu, à son ordinaire, enrichir son sujet des plus beaux passages des anciens Auteurs, & de plusieurs traits d'histoire. Un Prince ne doit jamais prendre les armes que pour assurer le repos de

ses sujets, & lorsque les conjonctures l'y forcent, il ne manqueroit pas moins à ses devoirs, en ne le faisant pas, que si une ambition injuste le portoit à envahir sans raison sur ses voisins. C'est donc par amour même pour la paix qu'il doit entretenir de nombreuses troupes, les aguerrir, être dans tous les tems à portée de protéger ses alliances & de venger ses insultes. Pour y parvenir, il faut des Chefs expérimentés, des Conseillers habiles. Tout cela suppose dans le Prince de grands talens & une application constante à former des hommes excellens dans ces deux genres. Les caracteres que M. de Wilhelm trace à ce sujet lui font honneur, & montrent que l'usage du monde & des Cours lui a donné une grande connoissance des hommes. Il s'engage enfin dans le détail de ce qui peut faire réussir une guerre. Il s'étend sur le secret que les entreprises demandent, sur la diligence à faire les préparatifs, sur les moyens de faire subsister les troupes. Ces détails sont instructifs; mais deux cam-

pagnes conduites par de vieux Généraux, les apprendront mieux à un Prince peut-être que les Traités les plus longs. Est-il même nécessaire qu'il ait sur cela les notions les plus claires & les plus étenduës ? Il doit donner ses ordres, mais l'exécution appartient de droit à ses Ministres & à ses Officiers. Passons à la seconde partie de ce Discours.

Otton de Witelsbach dit le Grand dans les annales de Baviere, est le modéle de valeur que Mr. de Wilhelm présente au jeune Prince. Il eût pu en choisir quelqu'autre dans la Maison de Baviere, dont les faits à la guerre eussent été plus éclatans encore, & plus distinctement connus. Il a cru apparemment qu'il devoit la préférence à celui de ces Princes qui joignit à un mérite superieur pour les armes, l'avantage d'avoir rétabli son sang dans son premier éclat & dans la possession de la Baviere. De simple Comte de Scheirn, il s'éleva jusqu'aux *premieres dignités* de l'Empire, il re-

couvra, (*a*) du moins en partie, l'ancien patrimoine de sa Maison, il fonda ce haut rang que sa posterité a augmenté depuis, & où elle se maintient avec tant de gloire. Les grands services qu'il rendit à l'Empereur Frideric Barberousse, lui mériterent ces récompenses. La confusion qui regne dans l'Histoire de ce tems-là, le peu d'exactitude & la partialité des Auteurs qui l'ont écrite, n'ont pas permis que l'on fût instruit dans un grand détail des actions de ce Prince. Nous sçavons seulement qu'il portoit d'abord l'Aigle Imperiale dans les combats, qu'il donna dans cet emploi mille preuves de valeur, qu'il ouvrit le passage au-delà de Verone; à travers mille périls, & avec une intrépidité merveilleuse à Fridéric, que des conjonctures importantes rappelloient en Allemagne, qu'il prévint par sa célerité & par la terreur de ses armes la rupture prête à éclater entre

(*a*) On sçait que l'ancien Royaume de Baviere étoit beaucoup plus étendu que le Pays qui porte aujourd'hui ce nom.

Adrien III & l'Empereur,
it enfin la principale part à la
on de Milan & des autres Vil-
ltées de Lombardie. Ceux qui
les antithefes brillantes, les
ores hardies, les comparai-
fes de la nature, des animaux,
mens, liront avec plaifir les
tions que Mr. de Wilhelm
tous ces exploits. Comme la
eft une image de la guerre, on
era auffi, & on approuvera la
tion qu'il fait fur cette noble
tion des grands Princes, quoi-
faffe une interruption affez
rable à fon objet principal. Il
a chofe d'un peu haut, il re-
jufqu'aux tems les plus recu-
rouve, pour rendre à peu près
ée, que Diane & Pallas ont
que toûjours les mêmes cour-
Il juftifie la liaifon qui fe trou-
e les deux exercices, & il en
des raifons ingénieufes. A
de la chaffe, il loüe l'utilité
glemens qui fe font faits pour
rver l'ufage aux Princes & aux
urs, & en prefcrire le tems à

Quoique le droit naturel ſemble la permettre indifféremment à tout le monde, rien n'eſt ſi ſage ni ſi neceſſaire que les loix qui la proſcrivent ou la reſtreignent ; on évite par ce moyen la licence que l'habitude de porter des armes produiroit dans les peuples, & on aſſure la fertilité & l'abondance des moiſſons. De tout ceci, on conclut que les Princes ont pu avec juſtice condamner à des peines, même ſévéres, ceux qui contreviennent à leurs défenſes ſur cette matiere. Encore une fois, on ne trouvera point ici la préciſion un peu trop ſéche que l'on veut à préſent ; mais on conviendra que le petit déſordre qui y regne, eſt rempli d'eſprit & d'agrémens, & peut-être plaira-t'il autant que la ſymétrie de l'art.

III. Discours. Le troiſiéme Diſcours roule ſur cette penſée de (*a*) Tacite, qu'un Prince ne peut s'employer avec trop d'ardeur à établir ſa réputation & à acquérir de la gloire ; le Trône qui le met en poſſeſſion de

(*a*) Tacit. Annal. Liv. 4.

tous les autres avantages, ne lui donne pas celui-ci, il dépend de ses efforts, & il ne peut l'obtenir que par de vertueux travaux. Mr. de Wilhelm est si pénétré de l'importance de cette maxime, qu'il n'oublie rien pour la mettre dans le plus beau jour. Il ne s'est pas contenté de puiser dans les anciens Philosophes ce qu'ils ont dit de plus touchant sur la vanité des grandeurs humaines, sur la probité, sur la décence des mœurs. L'exemple & les écrits de Salomon, lui fournissent encore de ces lieux de Rhétorique, qui, quoique communs, font toûjours impression, lorsqu'ils sont exposez avec énergie. Nous sentons avec peine que la nécessité d'abréger, ne nous permet pas de nous étendre autant que nous le voudrions sur un sujet aussi intéressant. Mais en quoi consiste la gloire propre d'un grand Prince? Différente de celle des particuliers, elle n'est point bornée à quelques fonctions peu relevées ou passageres. Elle ne s'acquiert que par l'exercice *presqu'égal* de toutes les *vertus. Il ne suffit point*, pour être

un illuſtre Souverain, de vaincre à la tête de ſes armées; il faut encore pendant la paix faire goûter aux ſujets les douceurs & les richeſſes du repos dont ils joüiſſent. On doit punir avec fermeté, on doit récompenſer avec encore plus de bonté. Si la magnificence eſt quelquefois néceſſaire pour frapper les hommes & ſoûtenir l'éclat de la majeſté, la juſtice dans la diſtribution des graces l'eſt encore davantage pour entretenir l'émulation & pour encourager les talens. La gloire que l'on fait ſi fauſſement conſiſter dans la pompe & dans le faſte des plaiſirs, eſt une gloire ſtérile & fugitive qui finit avec la vie du Prince, ou ſi elle ſe conſerve après lui, ce n'eſt que pour rendre ſa mémoire odieuſe & mépriſable; celle que l'on trouve à remplir les pénibles fonctions de la Royauté, aſſûre l'immortalité. L'occaſion étoit ici trop naturelle de retracer le ſouvenir de la plûpart de ces Grands Hommes, dont les noms ſont encore chers & reſpectables malgré leur vétuſté. M. de Wilhelm

n'a pas manqué de le faire. On demande s'il est si aisé aux Princes de fonder leur réputation, pourquoi ne le seroit-il pas ? La nature a déja fait en leur faveur la plus grande partie des frais, & leur a donné, comme dans le reste, un avantage bien signalé sur le commun des hommes. Les particuliers confondus dans la foule & environnés d'égaux, ne peuvent parvenir à être remarqués qu'après des efforts incroyables. La premiere récompense qu'ils obtiennent & la fleur de leur réputation, sont souvent le fruit de plusieurs années de vertu. Les Princes en spectacle à tout le public, sont toujours sûrs d'être applaudis. Le moindre bien de leur part, est précieusement recüeilli. Mille bouches flatteuses se le transmettent, l'amour & l'espérance l'exaggerent & l'embellissent. Quelles avances, pour devenir grands, lorsqu'ils ont l'habileté d'en profiter ! Voilà à la verité le beau côté de la grandeur. La médaille, dans l'autre sens, est plus favorable au reste des hommes. Leurs vices comme leurs

vertus se perdent dans l'obscurité de leur condition. Ils peuvent réüssir à les cacher. Les Princes continuellement exposés aux regards & à la jalousie peut-être, voyent presqu'aussitôt publier sans pitié le mal qui leur échappe. Leurs foiblesses, leurs passions, leurs désordres, attirent l'attention, occupent les esprits, épuisent les réflexions, & excitent presque toujours l'indignation des vertueux citoyens. On respecte leur rang, on révére leur puissance, mais on déteste l'usage qu'ils en font. On se venge des hommages nécessaires qu'on leur rend par des plaintes améres, par des satyres cruelles; l'on sent enfin tout le poids d'une superiorité dont l'exercice devoit être seulement d'affermir la felicité publique. Ils sont redoutés. Sont-ils aimés? Sont-ils estimés? Quel frein pour préserver les Princes de la corruption, que le public; si les Princes s'accoutumoient à le respecter & à redouter la force de ses jugemens! M. de Wilhelm finit par traiter des moyens les plus propres à concilier à un Prince l'estime & l'amour de

ſes ſujets. Le premier & le plus efficace ſans doute, eſt une probité à toute épreuve, une verité infléxible dans les mœurs & dans toute la conduite. Son regne ſera, dans ces diſpoſitions, le regne de l'équité & de la droiture. Le ſecond, conſiſte à ſe propoſer toujours pour modéles les plus grands hommes, à les étudier, à diſtinguer leurs vertus de leurs défauts, à les égaler dans les premieres, & à les ſurpaſſer, s'il ſe peut. Ici l'on trouve comme dans un groupe tout ce que la Maiſon de Baviere a eu de plus illuſtre. Enfin le troiſiéme, eſt d'animer & de favoriſer les beaux Arts. Les Lettres diſpenſent l'immortalité. M. de Wilhelm prodigue ſon érudition à le prouver, & il conclut ce qu'il en dit par les belles paroles qu'écrivit Philippe à Ariſtote immédiatement après la naiſſance d'Alexandre. *Je remercie moins les Dieux de m'avoir donné un fils, que de l'avoir fait naître de votre tems. Vos leçons le rendront digne du Trône de ſon Pere.*

Tous ces moyens furent excel-

lemment pratiqués par Loüis premier, fils & successeur du Grand Otton, dont nous avons parlé dans le second Discours. Son regne de quarante-huit ans, fut, selon M. de Wilhelm, un tissu d'actions vertueuses. Il détruisit Witelspach jusqu'aux fondemens, pour effacer, s'il pouvoit, de la mémoire des hommes un nom qu'un de ses Oncles avoit deshonoré par le lâche assassinat de l'Empereur Philippe, & fit construire à sa place un magnifique Monastere. Dans les schismes fréquens qui diviserent de son tems le Sacerdoce & l'Empire, il sçut conserver ce sage milieu, plus difficile alors que jamais par la disposition des esprits, respecter l'Eglise sans cesser d'être fidele à l'Empereur. Il ne put être tranquille témoin des guerres intestines qui déchiroient l'Allemagne. Il alla à la Terre-Sainte, & si son zéle n'eut pas le succès qu'il attendoit, c'est qu'il n'eut pas, dit M. de Wilhelm, des hommes à combattre, il en auroit triomphé. Il eut affaire aux Elémens contre lesquels la force humaine n

peut rien. Le reste de sa vie fut employé à procurer le bien de l'Empire. Il augmenta considérablement ses Etats, il fit entrer dans sa Maison le Palatinat & la dignité d'Electeur par le mariage de son fils Otton avec Agnés Beatrix, qui en étoit l'heritiere. Toutes ses qualités ne purent le mettre à couvert des revers de la fortune. Il encourut la disgrace de l'Empereur, qui l'avoit aimé jusqu'à le nommer tuteur de son fils, & se retira chez lui, où peu de tems après il fut tué en trahison. Tel est le précis des actions de Louis premier. On passe à M. de Wilhelm les descriptions qu'il nous donne des Villes, des Châteaux, des Eglises que ce Prince fit bâtir. Ces détails peu intéressans pour des Etrangers, le sont pour la Nation qu'ils regardent. On aura moins d'indulgence pour la confusion qui regne dans l'exposition des faits, & l'on sera surpris de trouver après la mort de Louis, le récit de ses principales actions. Ce qui est rapporté de son mariage avec *Ludmille est trop* curieux pour être

omis. Ludmille étoit une veuve de qualité. Louis eut occaſion de la voir, & fut charmé de ſa beauté. Il s'expliqua, mais avec tous les égards dûs à ſon rang; il trouva dans Ludmille une vertu, que l'éclat d'une Couronne ne put jamais corrompre. Une réſiſtance ſi peu commune, irrita ſa paſſion. Il lui promit un jour de l'épouſer. Elle parut l'écouter, & exigea ſur le champ qu'il prît à témoin de ſes ſermens, trois Cavaliers que le hazard ſembloit avoir dépeints dans une tapiſſerie. Il y conſent; dans le moment la tapiſſerie s'ouvre, trois hommes armés ſuivant l'uſage de ce tems-là, paroiſſent au lieu des perſonnages ſuppoſés. Louis plein d'admiration pour l'eſprit & pour la ſageſſe de Ludmille, confirme ſes promeſſes. Il l'épouſa, & vécut avec elle dans une union que la mort ſeule interrompit. C'eſt ainſi que la vertu fait triompher le devoir, & conduit quelquefois aux grandeurs, lors même qu'elle ſemble en écarter.

IV. Discours. M. de Wilhelm *combat dans* ſon quatriéme Diſcours

ce principe ſi connu dans la cruelle politique. *S'il eſt permis de violer le droit, c'eſt pour regner.* Maxime déteſtable qui a fait voir plus d'une fois à l'Univers les ſpectacles les plus effrayans, le fils attentant ſur les jours du pere, le ſujet ſe baignant dans le ſang de ſes Maîtres & des Provinces. Le moindre des crimes d'Agrippine, pour aſſurer l'Empire à Néron, fut d'avoir ſacrifié ſa gloire à ce projet ambitieux. Elle conſentoit à mourir des mains même de ſon fils, ſi ſon fils pouvoit regner à ce prix. Ne dérobons rien au mérite de l'Auteur; il n'a rien omis pour peindre vivement cette furieuſe paſſion de dominer contre le droit, pour en imprimer de l'horreur, pour en montrer les excès funeſtes, & il y a réuſſi. Mais ſi le Thrône ne doit jamais s'acheter par un crime, peut-on du moins avoir un déſir raiſonnable d'y parvenir? Ceux que la naiſſance en approche, l'auront toujours probablement. Ce ſentiment même eſt dans l'ordre, & gouverné par la raiſon, il diſtingue les Princes du vul-

gaire, & les conduit à l'héroïſme. Ce déſir pourtant ſeroit moins vif ſi l'on réfléchiſſoit plus ſur le poids d'une Couronne, & moins ſur l'éclat dont elle brille ? Quelle foule de devoirs à remplir ! Quelle ſuite d'ennuis, de dégoûts, & ſouvent de revers ! L'habitude des plaiſirs en émouſſe les agrémens ; on en a bientôt épuiſé les douceurs, la répétition en devient inſipide, on n'y eſt plus ſenſible ; mais ceſſe-t'on de l'être à des ſoucis ſans nombre, & à la gêne du travail ? Le ſoin de conſerver des poſſeſſions immenſes, la crainte de les perdre, occupent le cœur d'un Prince & le diviſent tour à tour. *Que celui-là conſente à vous porter qui ne vous connoît point* ! C'eſt ce que fait dire Valere-Maxime à quelqu'un qui eut le courage de refuſer la Couronne qu'on lui offroit. M. de Wilhelm s'engage enſuite dans une aſſez longue diſſertation ſur les différentes routes qui peuvent conduire au Trône. Il a cru cet examen néceſſaire pour détruire plus efficacement la maxime qu'il combat, &

pour montrer que dans aucun cas, il n'eſt permis à un honnête homme de ſe deshonorer, pour regner, ou du moins que le bonheur d'un crime n'en diminuë point l'atrocité. Nous nous contenterons d'indiquer rapidement ce qu'il en dit, quelque curieuſe que ſoit la matiere. La premiere voye qui méne à la ſouveraine puiſſance, eſt celle des conquêtes. Graces à la Religion ſur-tout, & aux ſages principes qu'elle établit, nous ne voyons plus, comme autrefois, des Nations ſubjuguées, devenir la proye de l'injuſtice & de la violence, de nouveaux Etats s'élever ſur les débris des anciens, & les Loix confonduës, ſe perdre dans un mélange informe. Si la contrariété des intérêts produit la guerre, ce n'eſt point l'ambition de conquérir qui doit armer les Souverains. On réclame des droits légitimes, on venge les offenſes de la Nation, on cherche à humilier un ennemi trop puiſſant pour le repos de ſes voiſins. Les Pays dont la paix aſſure la poſſeſſion, joüiſſent à leur tour des avantages des ſujets

naturels. Peut-on ſe rappeller ſans frayeur les triſtes ſcênes données par la manie des Conquérans ? Une puiſſance fondée ſur l'oppreſſion, & cimentée par le ſang des malheureux, a-t'elle dequoi toucher une ame noble ? Procure-t'elle ce bonheur que l'on ſe flatte d'y trouver ? M. de Wilhelm promene ſon Lecteur dans les tems les plus reculés, & remarque la mort violente de la plûpart des tyrans, ou de ceux qui n'ont eu, pour regner, d'autre droit que celui qu'ils avoient tiré de leurs armes. Si le hazard a voulu qu'ils échappaſſent à la vengeance, ont-ils pu ſe dérober aux ſoupçons & aux remords ? Ont-ils connu la douceur d'être aimés ? Ont-ils pu croire diſpoſer du cœur de leurs nouveaux ſujets, comme ils s'étoient emparés de leurs fortunes ?

La ſeconde route pour arriver au Trône, c'eſt l'alliance que l'on contracte avec une Princeſſe héritiére ou déja maîtreſſe d'un Etat. L'Hiſtoire montre le peu de cas qu'il convient *de faire de* cette façon de regner. Les

desagrémens qui y sont attachés, sont bien capables d'humilier la fierté d'un Prince, si d'un autre côté l'esperance d'une Couronne peut le flatter. La Maison d'Autriche, dont les alliances ont fait pourtant la grandeur, fournit à Mr. de Wilhelm des preuves de tout ceci. Maximilien Epoux de Marie de Bourgogne, parut pendant la vie de cette Princesse partager avec elle le cœur des Flamands. Après la mort de Marie, il devint l'ojet de leur haine ; ils ne respecterent dans lui ni le Fils de l'Empereur, ni la qualité auguste de Roi des Romains. Un Titre plus touchant pour eux, celui de Pere de leur jeune Souverain, ne put même prévenir leur revolte ni arrêter leurs outrages. Charles V insatiable de grandeurs, voulut marier son Fils avec Marie Reine d'Angleterre. Philippe ne parut à Londres, que pour y signer sa honte, & y subir des conditions, tolérables pour un particulier, indécentes pour un Prince destiné à regner sur le Trône le plus étendu du monde. Isabelle elle-même, cette vertueu-

se Reine de Castille, jalouse à l'excès de ses droits, n'en abandonna jamais aucun à Ferdinand son Epoux. Ce Prince si habile, après la mort d'Isabelle, ne put retenir la Castille dans ses interêts, & il eut la douleur de la voir presqu'entiere voler au-devant de sa Fille & de son Gendre Philippe d'Autriche.

L'Election est le troisiéme moyen de posséder la Couronne. A regarder les choses dans la superficie, rien n'est plus avantageux pour une Nation que le droit d'élire son Maître. Quel avantage pour elle si la raison, la justice, l'amour seul de la Patrie présidoient aux élections de ses Rois! Les Princes nés dans la Pourpre, ont-ils la même compassion pour des maux qu'ils n'ont jamais connus, qu'un Particulier qui s'est vû dans la nécessité de souffrir, de dépendre, de parvenir? Quelle émulation parmi les Grands du Royaume, à la vûë d'une Couronne qui pourroit être & qui seroit sûrement le prix de la vertu & du mérite! Mais n'est-ce pas réaliser une chimere, que de penser que l'élection d'un Roi,

ſoit accompagnée du moins ſouvent & paiſiblement de ces avantages ? Un ſeul peut être élû ; combien prétendent à l'être ? Les cabales ſe forment, les partis s'entrechoquent avec fureur, les loix ſe taiſent, & la guerre embraſe les Provinces. Si ces malheurs n'arrivent pas, ſi l'élection eſt tranquille, le nouveau Roi goûte-t-il long-tems ſans amertume le plaiſir de commander ? Il peut faire des graces, il ne peut les retirer, & ſes bienfaits ne ſervent ſouvent, qu'à donner la liberté de l'offenſer ! Eſclave autant que Maître, il cede à l'ambition des Grands devenus ſes ennemis, parce qu'ils étoient ſes égaux, il plie ſous les caprices d'une Nation dont on réveille la jalouſie. Il eſt beau de regner, puiſqu'on le veut, mais il eſt triſte de ne monter ſur le Trône que pour obéïr en paroiſſant commander.

Enfin, on parvient à la Royauté par droit de ſucceſſion. Ce quatriéme moyen, eſt ſans comparaiſon plus avantageux que les précedens. L'habitude de voir réſider la ſouveraine Puiſſance dans la même Famille, im-

prime dans le cœur des ſujets un
timent d'amour & de reſpect, qu
contient dans le devoir, qui leu
chérir la dépendance. Les Gr
ſubordonnés, n'attendent d'éleva
que de leur fidélité ; tous conſp
au bien commun, tous travai
avec ardeur, certains que leurs ſ
ces ne vieilliront point, & q
obtiendront du Fils des récomp
méritées ſous le Pere. Eſt-il perr
un Souverain que la naiſſance a
ſur le Trône *de violer les droit ?*
n'a point ces excès à craindre
Prince Chrétien, ſoumis lui-mê
une Religion qui lui dicte des dev
comme elle en preſcrit aux ſujets.
poſſeſſeur de l'autorité ſuprême
auſſi maître que ſes Prédéceſſeur
peut ſelon les tems & les beſo
établir de nouvelles loix, & abr
les anciennes. Mais il reſpecte l
vrage & les graces de ſes Anceſ
tandis que le bien public n'e
point qu'il les détruiſe. Lors m
que des vûës ſupérieures le forc
réformer d'anciens Privileges, il
prime ſes intentions en Pere a

que de s'expliquer en Maître, il ne le fait que pour en substituer de plus durables, & de plus propres à procurer le bonheur des peuples. Telle a été dans tous les tems la conduite de la Maison de Baviere; c'est sans doute à cette modération si loüable, qu'elle doit la tranquille possession de cette belle portion de l'Allemagne, depuis six cens ans de Pere en Fils, sans interruption, & sans que l'autorité ait été transmise une seule fois aux collatéraux.

M. de Wilhelm commence la seconde partie de ce quatriéme Discours par un élégant badinage sur les Constellations celestes; il est bien éloigné d'adopter les réveries de l'Astrologie judiciaire, mais il fait voir que l'on peut chercher jusques dans le firmament des images assez naturelles de ce qui arrive sur la terre. La Couronne australe, par exemple, représente selon lui, & peint sensiblement le sort des Couronnes de la terre. Ce Préambule orné de passages de Manilius, & de Descriptions Astronomiques, fait attendre avec im-

patience l'exemple de modéra
que l'Auteur propose au jeune Pr
On loüe, dit M. de Wilhelm
Princes qui ont le courage de re
cer à la souveraine puissance, a
l'avoir exercée, & d'abdiquer
Couronne qu'ils ont long-tems
tée. Charles V paroît plus grand
sa retraite de Saint Just, que lors
donnoit des Loix à l'Allemagne
triomphoit du reste de l'Eur
Mais après tout, est-il si extra
naire de se lasser d'un poids qu
cable, & de chercher un repos
paroît d'autant plus délicieux, q
a pu moins le goûter au milieu
vie toûjours agitée ? N'y a-t'i
plus de solide grandeur à refuse
Couronne qui se présente avec
ses charmes, qu'à la quitter, ap
avoir éprouvé la pesanteur ?

Louis le Sévére (a) a don
l'Empire cet exemple si singuli
raison & de sagesse, il falloit à

(a) Ce Prince étoit fils de Loüi
mier, petit-fils du Grand Otton de
telspach, & pere de Rodolphe Pala
Rhin & de l'Empereur Louis de Ba

un Chef qui pût reparer les
s de 42 ans de guerres cruel-
nterêts étoient differents, & ils
ient incompatibles; Loüis est
our les concilier. On s'engage
llement à reconnoître pour
ur celui qu'il nommera. Sa
e, sa valeur, l'idée que l'on
: ses hautes vertus, le ren-
ligne de la Couronne Impé-
.pouvoit la mettre sur sa tête,
trouva d'autre obstacle que
ne. Il la donna à Rodolphe
ourg, le premier Empereur
Maison d'Autriche. Albert le
fit paroître dans la suite un
ressement aussi noble, en re-
la Couronne de Bohëme, & en
inant par ses exhortations les
urs qui la lui présentoient, à la
er au jeune Fils du dernier Roi.
: reste de ce discours, M. de
lm décrit les tristes avantures
hristophe & d'un Otton, tous
e la Maison de Baviere. Le pre-
egna en Dannemarck, le se-
n Hongrie, tous deux y furent
imes des Grands & de la ré-

patience l'exemple de modé
que l'Auteur propose au jeune I
On loüe, dit M. de Wilhel
Princes qui ont le courage de r
cer à la souveraine puissance,
l'avoir exercée, & d'abdique
Couronne qu'ils ont long-tem
ée. Charles V paroît plus gran
sa retraite de Saint Just, que lo
donnoit des Loix à l'Allemagn
triomphoit du reste de l'E
Mais après tout, est-il si extr
naire de se lasser d'un poids q
cable, & de chercher un repo
paroît d'autant plus délicieux,
a pu moins le [illegible] milieu
vie toujours [illegible] ? N'y a-t
plus d[illegible] à refus
[illegible] avec
[illegible]

ance, sa valeur, l'idée que l'on
t de ses hautes vertus, le ren-
nt digne de la Couronne Impé-
. Il pouvoit la mettre sur sa tête,
'y trouva d'autre obstacle que
même. Il la donna à Rodolphe
asbourg, le premier Empereur
a Maison d'Autriche. Albert le
x fit paroître dans la suite un
ntéressement aussi noble, en re-
nt la Co[illegible] de Bohëme, & en
eminir[illegible] ions les
[illegible] nt, à la
[illegible] Roi
[illegible] M. de
[illegible] ntures
[illegible] n, tous
[illegible] Le pre-
[illegible], le se-
[illegible] furent
[illegible] e la ré-
[illegible] ij

volte. Leurs malheurs sont raco
d'une maniere touchante, & c
ble d'inspirer des sentimens de
dération aux Princes les plus a
tieux.

Le reste pour le mois prochai

ARTICLE III.

JOANNIS HARDUINI è Soci
Jesu Opera varia, &c. *C'e*
dire, Oeuvres diverses du P.
Hardouin de la Comp. de Jesu
Amsterdam, *chez Henri* du Sa
& à la Haye, *chez Pierre* de Ho
1733. *in-fol.* 693. *pages*,
comprenant les Gravûres &
Tables. B R.

LE feu Pere Hardouin est si
nu des Sçavans de toute l
rope, qu'il est inutile de les p
nir, si ce n'est sur deux article
senticls qu'on croit devoir leur
peller. Le premier est, que cet h
me célébre ayant donné au p
en 1709 un essai de son étrange s
me, les Jesuites l'obligerent de s

racter, & que sa rétractation fut
nprimée avec leur désaveu. Le se-
ond est, qu'à l'occasion du volume
ouveau dont nous allons parler ; ils
nt renouvellé leur désaveu, qui a
té publié dans nos Mémoires) Sep-
embre 1733, p. 1677) où ils pro-
estent qu'ils n'ont eu ni directement
i indirectement aucune part à l'édi-
ion. Aussi a-t'on jugé dans le mon-
le que les Editeurs ténébreux, quels
u'ils soient, ne sçauroient être que
es écumeurs de cabinet, qui trafi-
uent de la réputation d'autrui. Mais
ue faire ? Comment se garantir de
areils larcins ?

Quid Domini facient, audent cùm talia
fures ? Virg. Eclog. 3. v. 11.

Cela supposé, nous ne ferons nulle
lifficulté de suivre, au sujet de ce volu-
ne, la regle que nous nous proposons
n qualité de Journalistes, sçavoir de
endre un compte fidele des Livres les
lus extraordinaires, particuliere-
nent lorsque les éditions viennent
les *pays étrangers*. Voici les Ou-

vrages compris dans le volume dont il s'agit.

1. *Athei detecti.* Les Athées démasqués, avec un *Indice* des plus exacts.

2. *Reflexions importantes qui doivent se mettre à la fin du Traité intitulé, Athei detecti.*

3. *Platon expliqué, ou Censure d'un Ecrit de M. l'Abbé Fraguier, inseré par M. l'Abbé d'Olivet dans sa traduction des entretiens de Ciceron sur la nature des Dieux.* (Il n'y a de François que ces deux courts Ecrits. Le reste est en Latin.)

4. *Pseudo Virgilius, sive Observationes in Æneïdem.* Le faux Virgile, ou Observations sur l'Eneïde.

Pseudo-Horatius, sive animadversiones criticæ quibus ostenditur Horatii Poëtæ nihil superesse genuinum præter epistolas & sermones. Le faux Horace, ou Remarques critiques par lesquelles on fait voir qu'il ne reste rien du vrai Horace, que les Epîtres & les Discours.

6. *Numismata sæculi Theodosiani.* Medailles du siécle Théodosien.

7. *Numiſmata ſæculi Juſtiniani.* Medailles du ſiécle de Juſtinien.

8. *Antiqua Numiſmata Regum Francorum.* Anciennes Medailles des Rois des Francs.

Le P. H. dans ſa courte Préface qui eſt à la tête de l'*Athei detecti*, déclare que, ſelon ſa découverte, les ſeuls Chrétiens Catholiques connoiſſent & adorent le vrai Dieu, de ſorte que toutes les autres Sectes (même Chrétiennes) ſont Athées. C'eſt la concluſion qu'il veut que l'on tire de la lecture de ſon Traité & de toutes ſes Oeuvres. Mais il ne choiſit pour exemples d'Athéïſme qu'un très-petit nombre de perſonnages dont la réputation eſt plus étenduë en France. On doit bien s'attendre après un pareil début que Cornelius Janſenius tiendra le premier rang parmi les Athées du P. H. & que le P. Queſnel n'y ſera pas des derniers, non plus que Meſſieurs Paſchal, Arnauld & Nicolle. A l'égard des autres, ce ſont Deſcartes, Ambroiſe Victor ou le P. André Martin, les PP. *Thomaſſin &* Malebranche, An-

toine le Grand & Silvain Regis, C
téfiens. En voilà onze; & le P.
nous fait grace des autres, à con
tion qu'ils se trouveront boulever
& confondus dans la déroute gén
rale de l'Athéïsme prétendu.

Voici son raisonnement, qui
fort simple. Quiconque dit du Di
des Chrétiens qu'il est *l'être*, *l'infi*
le bien, *la perfection*, *la verité*
général, *la raison universelle*, & se
blables définitions est un vrai athé
puisqu'il ne reconnoît d'autre Di
que de pures idées qui sont l'ouvr
ge de l'esprit humain, ou que la r
ture avec ses dons & ses lumier
Or telles sont les définitions de Di
que nous donnent les Auteurs qu'
vient de nommer. Donc ces Auteu
sont des Athées sans contredit.

La premiere proposition par
tellement indubitable au P. H. qu
daigne à peine la prouver. Quant
la seconde, il la fortifie d'une in
mense compilation des passages
ces Messieurs, qu'il entremêle qu
quefois de courtes réflexions, s
pour expliquer ou réfuter ces pass

n son systême philosophique,
r déplorer l'aveuglement des
giens du tems & des Philo-
modernes qui s'entendent,
i, pour maintenir & étendre
me chacun à leur maniere
masque de Sectaires ou de
ques. Je dis maintenir l'A-
Car il ne faut pas croire que
t là les premiers Athées. Ils
ur origine de plus loin. Elle
jusqu'au treiziéme siécle, où
dite cabale d'Athées, la plû-
guisés en Moines, s'avisa de
endart de l'Athéïsme, à con-
ue personne ne s'en apperce-
leur tems ni dans la suite;
a découverte en seroit réser-
P. H. Ces gens étoient sans
s génies d'un ordre bien su-
puisqu'ils entreprirent & vin-
out de composer *incognitò*
que nous appellons *tradition*
uité, à l'exception de l'Ecri-
nte (la Vulgate, s'entend,)
x Auteurs profanes. Ce qu'il
lus singulier, c'est que dans
de science universelle pour

eux, & de profonde ignorance pour tout le reste du monde, ils ayent réussi à faire croire au monde entier, à l'exception du P. H. que leurs propres Ouvrages étoient véritablement l'*antiquité* & la *tradition*. L'Auteur ne nous développe point l'Histoire anecdote de cette merveilleuse conspiration d'Athées. Il la cite & la suppose seulement dans tout ce volume, content de l'avoir insinuée de son vivant dans ses *Medailles des Herodiades*, p. 343. Alors il paroissoit conjecturer. Il affirme aujourd'hui ; & cette époque lui paroît tellement incontestable, qu'il en fait le principe général où aboutissent tous ses Traités comme les raïons d'un cercle à leur centre commun. Tel est en deux mots, mais au vrai, le Traité curieux de la découverte de l'Athéïsme, qui entraîne le renversement de tout ce qu'on a crû sçavoir jusqu'à présent : découverte si naturelle, dit le P. H. qu'elle créve les yeux, & qu'il s'étonne fort sérieusement qu'on ne l'ait pas faite avant lui. (Voyez la Préface.)

Les *Réflexions importantes* qui ſui-vent, regardent quelques Profeſſeurs Jeſuites. Car le P. H. s'étoit telle-ment accoutumé à voir par-tout des Athées, qu'il en voyoit même parmi ſes freres. Il ſe déchaîne ici par-ticulierement contre deux Profeſſeurs qu'il ne nomme point, mais dont il critique impitoyablement les Cayers & les Theſes, à cauſe de quelques traits de Cartéſianiſme & de Male-branchiſme qui s'y trouvent. Il dé-bute ainſi. » C'eſt le Cartéſianiſme tout pur qu'on enſeigne cette année en Logique, & par conſéquent l'Athéïſme. « Il ne cite point l'an-née, & il eſt aſſez inutile de vouloir deviner de quelles perſonnes il parle, puiſqu'il dit qu'après tout ils enſei-gnent l'Athéïſme de bonne foi & contre leur intention. A cela près, il ne les épargne guéres. Mettons ici quelques-uns de ſes raiſonnemens au hazard & ſans choix.

» Le Profeſſeur dit, *Je ſçai qu'il » y a un Dieu ou un Eſtre infiniment » parfait. Car ſi j'y penſe, & certai-» nement j'y penſe, il faut qu'il ſoit*

» Il veut dire, qu'on ne ſçauroit p
» ſer qu'on eſt, ſi cela n'eſt, &
» l'on ne voit que cela eſt. L'E
» donc eſt dès qu'on y penſe.
» l'Eſtre en général c'eſt Dieu, dit
» on ne peut donc penſer qu'on
» ſans penſer à Dieu, & ſ
» voir qu'il exiſte. C'eſt auſſi la
» monſtration de Deſcartes, com
» j'ai déja dit. L'Eſtre en général
» l'Eſtre univerſel, pour dire Di
» eſt-ce une expreſſion orthodo
» dans Malebranche, parce qu'
» fait profeſſion de le ſuivre dans
» reſte de ſa doctrine? Si l'Eſtre
» général & tout Eſtre ſent l'Athé
» me, comme on le dit, notre P
» feſſeur de Logique de l'an paſſé
» College de Billom en Auverg
» eſt auſſi un franc Athée. Car il
» ſeigne en parfait Cartéſien, en M
» lebranchiſte déclaré, dans ſa Th
» du mois d'Août dernier que l'a
» eſt un être penſant; qui non-ſe
» ment penſe toujours, mais qui a
» perçoit toujours néceſſairement
» même objet, qui eſt ſimpleme
» infini, ſçavoir Dieu, & dans lu

» c'est-à-dire qui est lui-même, tout
» Estre en général... & que dit-il là
» que l'on n'enseigne aujourd'hui en
» Logique à Paris touchant la nature
» de Dieu ; sçavoir, c'est l'infini ou
» l'Estre infini ! N'est-il pas seulement
» plus sincere qu'on ne l'est ici ;
» quand il avouë que l'Estre en gé-
» néral, l'Estre qu'on connoît par
» une idée transcendentale & l'infini,
» c'est la même chose, parce que
» selon les Cartésiens l'Estre contient
» une réalité objective infinie ! Et
» quand il dit que nous pensons tou-
» jours nécessairement à Dieu ainsi
» entendu, & que cette idée n'est
» point une idée factice ; mais natu-
» relle, n'est-ce pas là l'idée innée
de Dieu, comme on l'enseigne ici ?
Ainsi, si le Seigneur Dieu n'y met
la main, nos Professeurs de Philo-
sophie vont devenir peu à peu par
état Professeurs d'Athéïsme, sous
les noms nouveaux de Cartésianis-
me & de Malebranchisme. Car
c'est là déja comme ici, & comme il
a été à Caën, le même plan de Phi-
losophie, les mêmes sentimens....

» Les Athées peuvent déja citer po
» eux les Colleges de Paris, de Caë
» de Billom, & autres peut-être, o
» le Dieu qu'on a enſeigné ſans co
» tradiction n'eſt que l'Eſtre en g
» néral, l'infini, &c. ... Deſcart
» pour établir les dogmes de ſa no
» velle Philoſophie débute par-là
» comme on fait en Logique cet
» année, je veux dire par démontr
» que Dieu exiſte, c'eſt-à-dire q
» l'Eſtre, ou que ce qui eſt, exiſt
» Il regarde l'exiſtence de Dieu com
» me le fondement de ſa Philoſophi
» En cela ſa méthode eſt géométr
» que. Car que peut-on ſçavoir ſ
» rien ſi l'on ne ſçait ce qui eſt, c
» ce qui en eſt? Or ce qui eſt c
» quelque maniére que ce ſoit, c
» Dieu, dit-il, on ne peut do
» rien ſçavoir ſans connoître Die
» Un Athée, dit Deſcartes, ne pe
» ſçavoir d'une vraye ſcience qu'
» Triangle a trois angles égaux
» deux droits, *niſi priùs Deu*
» *agnoſcat*. Cela paroît un parado
» aux Catholiques, qui ont l'idée d
» vrai Dieu. Mais cela eſt démont

» dans le ſens de Deſcartes. Car » peut-on rien ſçavoir, comme j'ai » déja dit, ſans ſçavoir ce qui en eſt ? » Or ce qui en eſt, ſelon lui, c'eſt » Dieu. *Ens* τὸ ὂν l'Eſtre parfait ; » l'Eſtre vrai : ce qui eſt toujours en » toute matiere, ce qu'on affirme » quand on dit de quelque verité » cela eſt, *c'eſt Dieu*, dit Deſcartes. » Ce qui eſt toujours vrai en toute » matiere, *c'eſt Dieu*, dit Malebran- » che, & comme cela n'a point de » bornes, *c'eſt l'Infini*, dit l'un & » l'autre. Mais c'eſt tout un ; & ils » raiſonnent conſéquemment, quand » ils s'accordent à dire qu'on ne peut » rien ſçavoir ſans préſuppoſer l'exiſ- » tence de Dieu.

Etes-vous Cartéſien ou Malebranchiſte ? Vous aurez beau dire au P. H. que vous croyez Dieu un Eſtre *ſingulier & individuel, un Eſtre tel.* Il vous répondra que cet Eſtre n'en eſt pas moins *métaphyſique.* Ajouterez-vous que Dieu eſt le Créateur du Ciel & de la Terre ? Il repliquera que vous êtes un Athée maſqué ; *qui couvrez vos* ſentimens ſecrets

ſous le voile de la Catholicité. Ainſi de quelque maniere que vous vous y preniez, vous ſerez Athée malgré vous. Car le raiſonnement qu'il vient de faire eſt la clef générale de tout le ſyſtême d'Athéïſme qu'il a imaginé. Paſſons au Platoniſme.

Il s'agit là d'un écrit de M. l'Abbé Fraguier que M. l'Abbé d'Olivet a inſeré dans la Traduction des Entretiens de Ciceron ſur la Nature des Dieux, en parlant de la Théologie des Philoſophes Grecs. La Théologie de Platon eſt bien differente ſelon le P. H. de celle que lui ſuppoſent les Platoniciens modernes. A l'entendre, Platon eſt un athée fieffé auſſi-bien qu'Homere, avec cette difference qu'Homere eſt ancien, & que Platon eſt du 13e. ſiécle. Demandez au P. H. d'où vient cette difference. Un Platonicien diroit en vain que Platon a donné des idées trop ſublimes du vrai Dieu, pour ne l'avoir pas crû. Détrompez vous, dira-t'il, le Dieu de Platon n'eſt que l'être pur, » la bonté ſouve- » raine & abſtraite dont tous les biens

» particuliers ſont ſelon lui, des par-
» ticipations, comme l'être ſouverain
» n'eſt que l'être univerſel ou la réa-
» lité univerſelle que participent tous
» les êtres réels en particulier. Ce
» n'eſt pas là certainement l'idée du
» vrai Dieu, quoique pour s'accom-
» moder au langage ordinaire, Pla-
» ton emploïe de tems en tems des
» termes maſculins au lieu du mot
» abſtrait de bonté, & au lieu des
» termes neutres de bien & d'être,
» p. 274. Pour l'être ſouverain ou le
» bien univerſel, pourquoi Platon
» preſcriroit-il un culte ? » L'être tout
» court & ſans reſtriction, ne voit ni
» n'écoute rien par lui ſeul, p. 277. »
C'eſt par cette raiſon, dit ailleurs le
P.H. qu'un Carteſien ou un Malbran-
chiſte, c'eſt-à-dire un athée, ne ſçau-
roit demander à Dieu les biens tem-
porels. Car le moyen, dit-il, de de-
mander du pain à l'être tout court
ou à la verité univerſelle ? Le P. H.
finit ſon Platoniſme par ces mots très-
remarquables, qui montrent au public
ſes liaiſons intimes avec M. l'Abbé
d'Olivet. « *Voilà* ce qui ſe preſentoit

» à dire sur ce sujet. Je me flatte que » l'amitié dont M. l'Abbé Fraguier » m'honore depuis sa tendre enfance, » l'engagera aisément à me pardonner » cette censûre, d'autant plus que M. » l'Abbé d'Olivet lui-même ne pa- » roît pas plus approuver que moi » l'opinion de Platon dans la conclu- » sion très-orthodoxe par où il finit » ses remarques sur la Théologie des » Philosophes Grecs. »

Platon étant ainsi *deplatonisé* & ré- duit au rang des *fripons* du 13^e^. siecle, il paroîtra moins surprenant que le P. H. fasse faire à Virgile & à Horace la culbute de plus d'un millier d'années pour les faire tomber jusqu'en 1250. ou au-delà dans quelque cellule de Religieux athées. Commençons par Virgile. On avoit crû jusqu'à present avec quantité d'Autheurs contemporains que son Eneïde étoit de lui, pure chimere. Tous ces Autheurs & celui de l'Eneïde sont des *scelerats* du 13e. siécle, qui se sont donné le mot de s'appeller Catulle, Tibulle, Properce, Horace, Virgile, Ovide, &c. pour dupper tout l'univers en jettant

un ridicule très-fin & très-ſecret ſur la Religion Chrétienne. Et les raiſons pour l'Eneïde ? les voici. Elles roulent 1°. ſur quelques anachroniſmes prétendus & non prouvés ſuivant la chronologie du P. H. 2°. Sur le vrai but de l'Eneïde. 3°. Sur les ſoleciſmes, les barbariſmes, les *inepties* & les abſurdités que l'on croit y démontrer dans un fort grand détail. Comme ce détail ſeroit infini dans un extrait, nous nous contenterons de remarquer avec le P. H. qu'il falloit bien que le faux Virgile fût un franc athée du 13e. ſiécle (auſſi-bien que le faux Ciceron) puiſque le but de l'Eneïde a été de faire voir qu'il n'y a point d'autre Dieu que le deſtin, « c'eſt-à-dire, un enchaînement » de cauſes comme l'appelle le faux » Ciceron, ou la nature & ſes loix; » comme le nomment d'autres. » (Le P. H. veut dire les Carteſiens.) A l'égard du fonds de l'Eneïde, « il a » fallu trouver un exemple illuſtre » où le deſtin triomphât. La cohorte » impie [du 13e. ſiécle] a voulu faire » *juger que le triomphe de la Reli-*

» gion chrétienne ſur celle de Moyſe
» étoit un pur effet du deſtin, qui
» voulut que le Chriſtianiſme s'éta-
» blît à Rome après la deſtruction du
» Temple de Jeruſalem. Le Poëte n'a
» pas oſé traiter ouvertement ce ſu-
» jet. Il avoit interêt de paſſer pour
» payen, Qu'a-t'il fait ? il l'a tourné
» en allegorie conforme à ſon ſujet.
» Dans cette vûë il a ſubſtitué l'em-
» braſement de Troye à la priſe de
» Jeruſalem. Il a ſuppoſé le tranſport
» des Divinités Troïennes en Italie
» pour repréſenter le Chriſtianiſme
» tranſporté à Rome ; Turnus tué dans
» un combat & Amata qui ſe pend
» de déſeſpoir pour figurer l'extinc-
» tion du Judaiſme & l'abolition de
» la Synagogue .. Au reſte, ces em-
» blêmes ſont tous faux... ainſi cette
» Fable n'eſt pas proprement un Poë-
» me épique qui éxige une action vé-
» ritable. C'eſt un Roman où tout eſt
» feint juſqu'à l'action, quoique dans
» dans le ſens allegorique dont je
» viens de parler, on propoſe une
» action vraïe & des paſſages avec des
» Sentences qui n'auroient d'ailleurs

» aucun sens vrai-semblable si on ne
» les prenoit dans le sens caché que
» je développe. » p. 283.

Ce morceau exactement traduit du Latin du P. H. nous dispense d'en dire davantage sur Virgile. Voïons de la même maniere le saut que fait le pauvre Horace, fort étonné sans doute de se voir travesti en D. ou en B. du 13[e] siecle pour faire des Odes à dessein d'accrediter l'Athéisme. Le P. H. nous assure que ces belles Odes qui ont fait & qui feront toûjours l'admiration des gens de Lettres, sont des extravagances qui ne sont point du vrai Horace Auteur des Satyres & des Epîtres. » Car (dit ce Sçavant, » p. 328. & c'est un de ses grands rai- » sonnemens) Horace parle ainsi à » Mécenas :

Primâ dicte mihi, summâ dicende Camoenâ.

» O vous que j'ai celebré dans mes
» premiers Vers, vous serez le sujet
» de mes dernieres Poësies. Or ces
» premiers Vers sont les Satyres ou
» les discours qui commencent par

» *Qui fit Mecenas, &c.* L'autre p
» tie de ses Poësies contient les E|
» tres. Sur cela le faux Horace fai
» l'occasion d'attribuer ses propı
» Odes au vrai Horace, sans faire a
» tention que ce dernier n'entend pa
» *primâ & summâ camœnâ* que de
» vers de même espece, c'est-à-dir
» des vers hexametres. En effet, ce
» mot *camœna* désigne évidemment
» des vers Hexametres, puisque le vrai
» Horace dit des Bucoliques du vrai
» Virgile

molle atque facetum
» Virgilio annuerunt gaudentes rure CA-
MOENÆ.

» D'ailleurs, comment le même
» Poëte pourroit-il exceller égale-
» ment dans deux genres aussi diffe-
» rents que ceux de l'Ode & des Dis-
» cours en vers qu'il appelle *Sermoni*
» *propriora*? » Le Lecteur sent la force de ce raisonnement. Il est suivi d'une objection que se fait le P. H. & dont il se tire assez mal. Car le vrai Horace s'appelle *Fidicen*, & dit en cette qualité

ego primus Iambos
Oſtendi latio, numeros animoſque ſecutus
Archilochi, &c.

Mais tous les endroits où Horace s'attribuë des vers autres que les Hexametres, & où il cite Sappho, Alcée, Pindare, qu'il a imités, n'embarraſſent pas le P. H. Il interprete tout cela du génie de ces Poëtes, & non de la meſure de leurs vers. Il tranche net en diſant mot pour mot, que » les Vers Sapphiques, Alcaïques & » autres, de quelque cadence qu'ils » ſoient, que l'on trouve dans les » Odes du faux Horace, ont été in- » ventés au 13[e]. ſiécle par la *maudite* » *mais ingenieuſe, & non malhabile* » *cohorte*, & qu'il n'y a rien eu de » ſemblable dans toute l'antiquité au » moins dans la Latine. La meſure » des vers dont ſe ſert le nommé Pin- » dare, eſt éloignée *toto Olympo* de la » meſure de vers du vrai Horace; » & je ne doute point que Quinti- » lien ne mente quand il dit l. X. c. I. » qu'il y a eû bien des Poëtes lyri-

» ques, mais qu'Horace eſt preſque
» le ſeul de ces Poëtes qui mérite d'ê-
» tre lû : à moins que Quintilien ne
» parle des Poëtes de ſon tems ; je
» veux dire du 14e. ſiécle, p. 329.

Après cela, le Lecteur voit aſſez comment *le chapelet de l'antiquité défile*, comme s'exprime un Auteur (*a*) d'après le P. H. dont il avoit été diſciple. On pourroit aiſément renverſer le raiſonnement du P. H. par une petite retorſion, en ſuppoſant comme lui ce qu'il s'agit de montrer. Horace dit dans ſa premiere Ode qu'il n'ambitionne que la gloire de Poëte lyrique, donc il n'a compoſé que des Odes, donc les Satyres & les Epîtres ſont du faux Horace. On pourroit en uſant du même privilege du P. H. dire d'Herodote, d'Homere, de Plaute, de l'Auteur des Bucoliques & des Géorgiques, de l'Auteur des Satyres & des Epîtres, de Pline enfin (*b*) les ſeuls anciens profanes qu'il admet, tout ce qu'il dit des Odes

(*a*) M. de la Pilloniere. Brochure.

(*b*) Voyez pp. 293, 297, 299 & paſſim.

d'Horace,

d'Horace, & generalement du reste de l'antiquité, c'est-à-dire, les traiter de faiseurs de folies, de solecismes, de barbarismes, de gallicismes, *d'inepties*, d'absurdités & d'impietés: puis demander au P. H. par quel privilege inoüi ces six sont censés véritables, & tous les autres supposés. La question seroit embarrassante, & l'on pourroit la porter encore bien plus loin. Mais sans entreprendre ici de réfuter où il n'est question que d'exposer, nous nous bornerons à une petite explication de la vingtiéme Ode du second Livre du faux Horace. Elle vaut assez la peine d'être traduite en entier, dussions-nous courir le risque d'être trop longs.

Ode XX. à Mécenas, p. 343.

» C'est une prosopopée de Jesus-
» Christ triomphant & parlant aux
» Juifs au moment de sa résurrection.

1. Non usitatâ nec tenui ferar
Pennâ biformis per liquidum æthera
Vates: neque in terris morabor
Longius, invidiâque major.

» Certes ce n'est pas d'une maniere

» *usitée* ni par l'effet d'une puissance
» *foible*, c'est par une vertu divine
» que Jesus-Christ est monté au Ciel.
» Il est veritablement *biformis*, à cause
» du passage *in formâ Dei* & *in formâ*
» *servi*. Philip. 2. 6. il est aussi *vates*.
» Car *fuit vir Propheta*. Luc. 24. 19.
» il est au-dessus de *l'envie*. Ce fut
» *l'envie* des Prêtres Juifs qui *le livra*.
» Matth. 27. 18. Il faudroit lier com-
» me un fou furieux, quiconque di-
» roit de soi la moindre chose de ce
» qui est dit dans cette Ode qui ne
» convient qu'à Jesus-Christ. On ne
» peut certainement appeller *biformis*
» une personne qui est aujourd'hui
» une chose, & qui fut hier une au-
» tre chose, hier homme, aujour-
» d'hui oiseau. Ce nom *biformis* n'a-
» partient qu'à quelqu'un qui soit
» l'un & l'autre : de même qu'on ne
» sçauroit dire *biceps* ou *bipes* que de
» celui qui a en même tems deux tê-
» tes ou deux pieds. »

2. Non ego pauperum
Sanguis parentûm ; non ego quem
vocas

Dilecte, Mecenas, obibo
Nec Stygiâ cohibebor undâ.

L'allusion *pauperum parentum* regarde St. Joseph & la Vierge. Pour *dilecte* J. C. est nommé cinq fois, *lecte mi*, dans les Cantiques pris un sens mystique. Quant au mot *Stygiâ cohibebor undâ*, c'est la résurrection.

9. Jam jam residunt cruribus asperæ
Pelles, & album mutor in alitem
Supernè, nascunturque læves
Per digitos humerosque plumæ.

Voici la seconde partie de l'allégorie qui est bien honorable aux Peres Prêcheurs Disciples de Saint Dominique. Car J. C. prédit ici que par le moyen de ces Prédicateurs de son Evangile, qui seront ses Ambassadeurs, son nom volera dans plusieurs Provinces de l'univers, en Europe, en Asie, en Affrique. C'est pour cela qu'il dit qu'il sera être changé en *oiseau blanc*, *alitem album*; parceque l'habit des

» Dominicains est de cette coul
» & en oiseau qui *chante*, *canor*
» parceque ces Peres chantent
» chœur : & en oiseau *per quem*
» *cant & discant Christum gentes*
» Poëte ne dit pas en *cygne* ; ca
» cygnes ne chantent point, & n
» pas le vol fort élevé ; mais il
» seulement en *oiseau blanc & c*
» *tant.*

» *Residunt pelles cruribus aspera.*
» peaux rudes sur les jambes ne
» viennent nullement aux cyg
» dont les peaux aux pieds ne
» pas plus rudes que celles des
» les. Mais le *Fripon* continuë d
» diner, & il n'entend par ces p
» que les grosses bottes, dont l
» Dominicain couvre ses jambes à
» val,& dont la peau est rude.*Resi*
» signifie autre chose que *adhær*
» & en effet, les bottes s'ajustent
» jambes & n'y sont pas adhérer
» comme les peaux aux pattes
» cygnes. Entendez de la même
» niere à proportion *nascunturqu*
» *ves per digitos humerosque pluma.*
» plumes qui naissent entre les do

» sont des gands garnis de fourrure ; » de poil ou de plumes. De même » que pour les épaules *humeros*, le » Poëte veut de bons manteaux four- » rés, afin de garantir les Mission- » naires du froid des champs *hyperbo-* » *reus*, comme il va le dire. Le *déja*, » *jamjam* est dit, parce que J.C. étant » Dieu voit l'avenir comme le pré- » sent à ses yeux. *Supernè* qu'on lit » dans les manuscrits est un solécisme » de quantité. Car la derniere est lon- » gue & doit être ici bréve, quel- » ques-uns corrigent, & mettent *su-* » *perna* pour *secundum partes super-* » *nas*, autre solécisme de Syntaxe la- » tine.

13. Jam Dædaleo ocyor Icaro
Visam gementis litora Bosphori
Syrtesque Gætulas canorus
Ales, Hyperboreosque campos.

» Si Horace a dit cela de lui, il a » extravagué certainement, & sa pré- » diction a été fausse. Car il n'a jamais » vû les climats dont il parle, & » on n'y a point entendu parler de

» son nom. Mais J. C. a parcouru ces
» contrées par le ministere de ses Pré-
» dicateurs.

» Dans le concours des deux voyel-
» les *O* du premier Vers il n'y a point
» d'élision, & pourtant le premier *O*
» demeure long dans *Dadaleo*. Cela
» paroît bien approcher d'un hardi
» solécisme.

» On croit vulgairement que le Bos-
» phore est appellé ici *gémissant* à cause
» des orages que l'on y suppose fré-
» quens. Mais le fait est faux ; & en le
» supposant vrai, *gementem*, *gémissant*
» est dit froidement pour *frementem*
» *frémissant*. NôtrePoëte suppose sen-
» sément que le Bosphore gémissoit
» à cause de l'état de l'Empire Ro-
» main à Byzance sur le Bosphore.
» En effet, il chanceloit alors.

» Les *Hyperboréens* sont les païs Sep-
» tentrionaux, comme les Moscovi-
» tes & les Russes.

» *Getula Syrtes* signifient l'Afrique
» Sarasine.

17. Me Colchus, & qui dissimulat metum
Marsæ cohortis Dacus, & ultimi

Noſcent Geloni : me peritus
Diſcet Iber, Rhodanique potor.

lchus eſt au bord Oriental du
-Euxin. *Dacus* comprend la
davie, la Valachie, & la Tranſil-
. *Geloni*, les Gelons ſont les Li-
niens. *Vide concertationem Præ-
oriam*, voyez les Annales des
ninicains à l'année 1253, p. 113,
l'année 1258, p. 130 & 131,
eſt dit que les Freres Prêcheurs
is l'an 1222 pénétrerent chez
ithuaniens, les Moſcovites, les
hes, & les autres peuples du
d ; chez les Daces, les Bulga-
les Cuméens en Hongrie, les
iens au-delà de la Colchide ; &
les Saraſins, pour y porter la
iere de l'Evangile. Le Poëte
me en dernier lieu par honneur
& Rhodani potor. C'eſt que ce
les peuples les plus mémora-
. Dans l'Eſpagne il ne nomme
Iber ou l'habitant des bords de
re, & en France, que le *buveur
Rhône* ; parce que le principal
t des Dominicains en ce tems-

» là fut d'avoir l'Office d'Inquisiteurs;
» Office qu'ils n'exerçoient alors qu'en
» Arragon & en Catalogne qu'arrose
» l'Ebre, & dans la Gaule Narbon-
» noise, jusqu'à l'embouchure du
» Rhône; & par conséquent depuis
» l'Ebre jusqu'au Rhône. Voyez la
» Table du Livre en question au mot
» *inquisitores*, vous trouverez, *inqui-*
» *sitores in Aragoniâ & Cathaloniâ de-*
» *signati ann.* 1232. *Inquisitores in*
» *Galliâ* (Narbonensi ex pag. 65 &
» 68) *designati ann.* 1233 *&* 1234.
» *Peritus discet*, est mis par nôtre
» Poëte pour signifier, qui entendra
» parler de moi (J. C.) deviendra
» sçavant; & c'est pour cela qu'on
» ne fait ici mention ni du Breton
» ou de l'Hibernois, ni du Suedois
» ou du Danois, ni même du Ger-
» main, ou du Polonnois, ou de
» l'Hongrois, & moins encore de l'I-
» talien ou du Sicilien; parce que ces
» peuples étant tous Catholiques n'a-
» voient pas besoin de Prédicateurs
» pour leur faire embrasser la foi, ainsi
» que les Nations nommées ci-dessus.
» Mais comme ces peuples Catholi-

»niques ne manquerent pas de Domi-
»nicains Inquisiteurs, le Poëte n'a
»dû citer dans nôtre Occident que
»l'Ebre & le Rhône ; parce que c'é-
»toit là principalement que les Do-
»minicains travailloient à l'avance-
»ment de la Catholicité. *Marsa co-*
»*hors* pour *Marsica* est un solécisme.
»C'est comme si l'on disoit *Galla co-*
»*hors*, au lieu de *Gallica*.

21. Absint inani funere Næniæ
Luctusque turpes & querimoniæ
Compesce clamorem, ac sepulcri
Mitte supervacuos honores.

»C'est-à-dire, loin de moi, ô Juif
» *hypocrite qui élevez des sépulchres*
» *aux Prophetes, & qui ornez les mo-*
» *numens des Justes.* Matth. 23. 29.
» Loin de moi ces vains honneurs.
» C'est ainsi que le faux Horace a com-
» pris dans une courte Strophe les
» coûtumes des Juifs dans leurs fune-
» railles. Il les a prises de l'Ecriture.
» Ou je ne connois rien dans aucune
» Enigme, ou l'interprétation que je
» donne ici de la plus ingénieuse, à

» mon ſens, de toutes les Odes du » faux Horace, doit paſſer pour in» dubitable. Si quelqu'un veut me » ſoutenir que cette Ode a été com» poſée pluſieurs années après beau» coup d'autres piéces du même Au» teur, & que la collection de toutes » ces piéces n'a pas vû le jour avant » l'année 1250, je n'aurai pas de pei» ne à me rendre à ſon ſentiment. »

Nous laiſſons au Lecteur le plaiſir de faire ſes réflexions ſur tout cela. Il y a toutefois une objection naturelle qui peut lui venir à l'eſprit, & ſur laquelle nous allons le prévenir. Quel interêt (dira-t'on) avoit le P. H. à reſſerrer ainſi preſque toute l'antiquité profane dans les bornes du 13e ſiécle & des poſtérieurs ? Le voici. Ces Auteurs profanes, tant Poëtes qu'Hiſtoriens, Philoſophes, &c. ſont cités par d'autres Auteurs qui font une chaîne de tradition Or, ces autres Auteurs diſent que Dieu eſt l'être pur, la raiſon univerſelle, &c. ou ſemblent favoriſer ceux qui le diſent, & par conſéquent ce ſont des Athées ; donc ceux qui leur ſervent

de chaînons ou d'appuis pour lier ou soûtenir l'édifice de la tradition, sont aussi de veritables Athées; & les uns & les autres sont éclos au 13e. siécle ou dans les suivans. Il en est de même des Historiens Romains & François, comme on le verra dans l'extrait du mois prochain.

Ne croyez pas, au reste, que le P. H. ait tout d'un coup fait *défiler le chapelet de l'antiquité*, comme il le disoit; il n'y a été que par degrés. C'est l'Etre tout court, la Raison universelle, &c. qui l'ayant choqué dans les Philosophes modernes, se sont rencontrés sous ses yeux dans d'autres Auteurs plus anciens, & les lui ont fait regarder comme de *francs Athées*. Il a pris ce point de vûë comme le centre où il a ramené par réflexion & peu à peu, l'érudition immense qu'il avoit acquise, & dont il avoit fait un usage bien différent dans la premiére édition de son Pline an. 1685. il s'est déclaré contraire à la plus grande partie de l'antiquité dans ses *Opera selecta* an. 1709. p. 343. mais avec *une précaution affectée*, en

disant de lui-même, comme d'une ti
ce personne : » je mettrai ici une c
» jecture d'un homme qui en fait s
» vent d'assez heureuses, quoiqu'
» peu trop soupçonneux, peut-être
» trop livré à ses idées en cette oc
» sion. (Il s'agit de Joseph au s
» d'Herode dont il est parlé dans
» Actes c. 12.) Chacun prendra ce
» conjecture, comme il lui plaira.
» Conjectureur a découvert, me
» soit tout bas quelqu'un, qu'il
» toit formé dans je ne sçai quel
» cle une société de certaines gens
» avoient entrepris de faire l'Histo
» ancienne telle que nous l'avoi
» car il n'y en avoit point alors ; q
» connoissoit parfaitement leur sié
» & leur séjour, qu'ils s'étoient
» vis de Tullius, de Pline, des Ge
» giques de Maro, des Discours &
» Epîtres de Flaccus. Car voilà
» seuls monumens qu'il croit v
» dans toute l'antiquité Latine, à l
» ception de très-peu d'inscriptio
» sentiment que je crains fort q
» ne persuade à personne ; il ajoût
» *que ceux* qui se tuent aujourd'

» à concilier les autres monumens » écrits, quelque effort d'esprit qu'ils » fassent, pour accorder tant de con- » tradictions, & en faire un corps » entier d'Histoire, lui paroissoient » vouloir composer une nouvelle fa- » ble de plusieurs autres, & tâcher de » lui donner plus d'ordre & de liai- » son. Il disoit encore que les archi- » tectes d'annales qu'il entendoit, » avoient tiré leur plus grand secours » des amples Cabinets de Médailles » antiques, qu'ils avoient eû grand » soin de rassembler. Que ces Médail- » les étoient entre les mains d'un » Chef de tout ce Conseil, qui étoit » le principal architecte de tout l'ou- » vrage : qu'il veilloit comme un dra- » gon sur son trésor de médailles, » les gardant en ses coffres avec une » vigilance incroïable, & n'en per- » mettant l'usage ou la vûë qu'avec » beaucoup de réserve : que pour cela » ses consors lui avoient donné plai- » samment le nom de *Severus Archon-* » *tius*. L'un Latin à cause de sa séveri- » té, l'autre Grec à cause de l'espece » de *Magistrature* qu'il avoit parmi » eux. »

Il faut remarquer en passant que le P. H. admettoit alors comme véritables Tullius ou Ciceron pour les Latins ; & pour les Grecs Hesiode, Eschyle, Sophocle, Euripide, Pindare, Aristophane, Theocrite, Callimaque : *Quos nunquam esse Scriptores suppositios suspicati sumus*, dit-il expressément, (*Opera selecta*. p. 566.) D'autant plus que Pline l. 25. sect. 5. dit d'Eschyle : *Eschylus è vetustissimis in poëticâ*. Mais dans la suite il les a tous rayés de son Catalogue, & les a réduits au sort des Romans de la Bibliotheque de Don Quichotte que le Curé jettoit par les fenêtres. C'est qu'à mesure que l'on faisoit quelqu'objection au P. H. il remanioit & retouchoit incessamment son systême sans le perdre un moment de vûë.

Si nous sommes obligés d'entrer dans le détail de tous ces égaremens, il faut s'en prendre aux Editeurs qui nous ont mis dans la nécessité de le faire, en publiant eux-mêmes des œuvres sur lesquelles ils auroient gardé le secret au P. H. s'ils l'avoient véritablement aimé. C'est ce qu'auroit

fait M. Huet qui diſoit de lui, que cet ami travailloit depuis quarante ans à ruiner ſa réputation, ſans pouvoir en venir à bout. Si ſon ſyſtême malheureuſement trop développé dans ce Volume, & qui le ſera encore apparemment de plus en plus dans ceux qu'on fait attendre au public, en ſouffre un peu, on ne s'en prendra pas certainement aux Jéſuites, qui n'ont rien omis pour le cacher. Après tout, le public équitable ſera quelque grace aux écarts étonnans d'un Sçavant que ſa prodigieuſe lecture, ſon profond ſçavoir, ſa pénétration & ſa ſagacité inimitables, juſques dans ſes égaremens, & beaucoup plus ſon amour de la Religion, ſa piété ſincere, ſa ſimplicité de mœurs, & ſes vertus chrétiennes rendront toûjours reſpectable, & véritablement excuſable à la poſtérité.

ARTICLE IV.

Reflexions sur la Poësie en général, sur l'Eglogue, sur la Fable, sur l'Elégie, sur la Satire, sur l'Ode, & sur les autres petits Poëmes, comme Sonnet, Madrigal, &c. suivies de trois Lettres sur la Décadence du Goût en France. Par M. R. D. S. M. A la Haye, *chez* Rogissart *& sœurs.* 1734. *in-12. pag.* 366.

L'Auteur qui laisse ici à deviner son Nom par des lettres initiales, & dont on a vu d'autres Ouvrages ingénieux, se propose de faire sentir sur quoi sont fondées les Régles de la Poësie, & d'en découvrir les ressorts : cependant il n'entame rien encore du Poëme Epique ni du Poëme Dramatique : La sublimité & l'abondance de ces sujets lui fait demander du tems aux Lecteurs, pour rendre plus digne d'eux, ce qu'il doit exposer sur ces matiéres. En attendant, malgré toutes les difficultés qui

l'ont allarmé, & malgré l'aridité du sujet, il nous donne ce qu'il a pensé sur la Poësie en général, & sur les petits Poëmes usités dans la Langue Françoise; avec une Analise de ce qui contribue à leur agrément & à leur perfection.

Mais pour ne point rebuter ses Lecteurs, qui craignent la plûpart des raisons trop philosophiques, en des sujets amusans; il a conçu qu'il suffisoit de ruser avec eux: leur cachant l'air de maître ou de précepteur, & leur adoucissant la dureté des analises; c'est-à-dire, qu'au lieu de raisons séches, il a voulu assaisonner les siennes d'un stile aisé, de reflexions égayées, d'exemples amusans, & de critiques fines & plausibles. Voilà le projet & voici l'éxécution.

Parlant d'abord de ce que la poësie a de commun avec la prose: il nous exhorte à *ne point trop faire les raisonables, & à nous rendre justice*; car, dit-il, les choses les plus judicieuses ne nous touchent point, si on ne nous les rend sensibles: il faut absolument *parler* à nôtre imagination,

décorer ce qu'on lui présente, &c. Si je vous dis, ajoûte l'Auteur, que *le Soleil se léve, vous ne m'écouterez pas* : mais si je vous dis que *Phébus sort du sein de l'onde, qu'il monte dans son char, qu'il presse le flanc de ses coursiers, &c.* vous voilà attentifs & intéressés : pourquoi cela ? parce que *je vous peins le Soleil non par son immensité, ce qui vous auroit fatigué ; mais comme un beau jeune homme* ; car nous nous intéressons à ce qui nous ressemble, sur-tout à ce qui nous ressemble en beau. Tout philosophique qu'est ce raisonnement, il pourroit bien se trouver des Philosophes, qui souvent seroient plus contens qu'on leur dît, *le Soleil se léve*, que d'entendre parler du Phœbus qui sort de l'onde & qui presse le flanc de ses coursiers, &c. La pensée de l'Auteur n'est donc que pour les circonstances, où l'on cherche à s'amuser encore plus qu'à s'instruire. L'imagination, ajoûte l'Auteur, est flatée & soulagée par les images sensibles, qui d'un coté réveillent les passions (à quoi, selon lui, tend la poësie) pour agiter notre cœur qui

peut continuellement l'être ; & pour nous détourner de la triste vue de nous-mêmes. L'Auteur porte encore plus loin la cause du plaisir que nous font *les images* : la cause de ce plaisir, dit-il, est un mouvement de passion qui contribue à l'embellissement de l'image, & dont nous faisons à l'image un honneur qui ne lui est pas du. Ainsi, dans la description gratieuse que fait Horace d'un ruisseau qui laisse échaper ses eaux, & qui fait engendre un doux gazoüillement à l'ombre que forment les branches réünies d'un pin & d'un peuplier ; il s'éleve dans notre cœur un petit mouvement de volupté & de paresse, qui contribue à l'embellissement de l'image : mais l'honneur du plaisir, en est-il moins du à l'image, puisqu'elle est la cause de ce qui produit en nous ce même sentiment de plaisir ? L'Auteur attribue à l'habitude, le plaisir que nous donne l'harmonie des vers ; souveraine de nos goûts, tantôt elle les émousse, & tantôt elle les excite ; cependant il avoue que l'harmonie de la poësie a un rapport naturel avec

nos organes, pour être ébranlés agi
blement par des sons & des repos
nous frapent, à distances égales : n
chaque nation aïant dans ses vers
harmonie particuliere, dès-là il
fulte qu'elle est variable, & rélat
à l'habitude qu'on a prise.

L'auteur observe encore avec p
sieurs autres, que l'usage du stile c
pé, est de faire parler les passio
sur-tout lorsqu'elles se combatte
car ces mouvemens manquant d
dre, le discours qui en est l'image
doit manquer aussi.

Une idée pour avoir de sa gı
doit être renfermée, dit M. D. S.
dans un espace qui ne soit ni t
long ni trop court : s'il est t
court, l'esprit s'en plaindra, pa
qu'il aime l'exercice ; ne feroi
point aussi, parce qu'il ne la c
ceveroit pas nettement ? Si l'esp
est trop long, l'idée se trouvera
che, étant dans un *trop grand*
rain. Cette proportion des ch
avec la maniére dont elles doiv
être dites, est, selon lui, fort p
pre à flater notre oreille ; je supe

parle de l'oreille spirituelle qui
gement ; car l'oreille corporelle
mmode de toutes les propor-
à quoi on l'aura habituée ; com-
Auteur l'a dit, au sujet de l'har-
des vers. Quoi qu'il en soit,
ne pour exemple d'un morceau
est ni trop long, ni trop court
vers suivans de M. de Fonte-

ent en s'attachant à des fantômes
vains,
e raison séduite avec plaisir s'égare ;
-même joüit des objets qu'elle a
feints ;
cette illusion pour quelque temps
répare
éfaut des vrais biens que la nature
avare,
N'a pas accordés aux humains.

de terminer l'importante leçon
tre ni trop long, ni trop court,
oit à souhaiter qu'on pût mar-
n détail les régles pour l'exécu-
sans quoi les régles générales
droient à l'avis de ce Magistrat,
ans un point de conséquence

conclut, qu'il faloit faire ce qui convenoit, & ne rien faire hors de propos; c'est de quoi il s'agit. L'Auteur reproche à divers Poëtes qu'ils négligent l'harmonie des vers : ce n'est pas qu'ils la négligent; car ils y tendent assez, mais ils n'en ont pas assez le talent; & ce n'est pas leur faute.

L'Auteur insinuant que l'agrément qui nous revient de la rime des vers est un plaisir arbitraire, dit qu'afin d'avoir du plaisir, il ne faut que convenir les uns avec les autres que nous en avons; aussi-tôt, dit-il, l'opinion fait l'office de la nature. Il se trouve du vrai dans cette pensée, & en d'autres semblables à les regarder de profil : ce qui est ordinaire à la Métaphisique, & quelquefois un peu trop aux Métaphisiciens. M. D. S. M. parlant des Inventeurs de la Poësie juge, que leur objet fut de créer un art, qui par sa nouveauté & sa dificulté, leur attirât une considération, que la Prose devenue trop commune ne pouvoit plus leur donner.

Il finit ce Chapitre par une Satire assez vive contre M. de la Motte;

Nôtre Auteur trouve la maxime des plus ingénieuſes, nous *n'en voyons point*, dit-il, *de ſi bien tournées dans les Maximes de la Rochefoucault*; mais il juge que M. de Fontenelle peche contre les leçons qu'il a données lui-même ſur l'Eclogue, de faire parler les bergers d'une maniere très-ſimple.

L'Auteur après avoir rapporté une Eclogue dont il reléve la naïveté & la ſimplicité, & qui n'eſt point en Dialogue, nous dit que les Eclogues en récit ſont bien plus faites pour plaire, que celles qui ſont en Dialogue; celles-là, dit-il, ayant communément un deſſein & une eſpéce de nœud, ce qui cauſe un trouble agréable, & forme un intérêt qui jette dans des craintes heureuſement calmées par une iſſuë qui vous renvoye content. Voilà des prérogatives ſingulières à quoi bien des gens n'avoient peut-être pas penſé; non plus qu'à un défaut qu'il trouve dans une autre Eclogue de M. de Fontenelle; ſur quoi il avance une ſorte de paradoxe au ſujet de ce défaut; ſçavoir,

qu'il fait bien de l'honneur à M. de Fontenelle; car, dit-il, *on n'en eſt pas choqué la moitié de ce qu'on en devroit être ; & même ceux qui n'ont pas le ſentiment délicat, ne le ſont point du tout* : mais ſelon lui, *les expreſſions de cette Eclogue ſont des ſimptômes groſſiers d'une fauſſe agitation, qui ont ce qu'il faut à eux tous ſeuls pour nous agiter.* Quelqu'un demandera peut-être ſi en cas que nous en ſoyons effectivement agitez, ſi, dis-je, ce ſera une fauſſe agitation, ou ſeulement une agitation qui ne ſeroit pas bien placée? à quoi l'Auteur répond que *les figures produiſent une eſpéce de chaleur vive & belle qui vient de l'accord des choſes avec la maniere dont elles ſont dites.*

Du reſte, M. D. S. M. voulant expliquer la nature de l'Eclogue dit que M. de Fontenelle lui a enlevé tout ce qu'il avoit à en dire ; c'eſt pourquoi il a raporté pluſieurs pages du Diſcours ſur l'Eclogue de cet Auteur célébre dont Monſieur R. D. S. M. fait alternativement l'objet de ſon admiration & de ſa critique : car après en avoir exalté la préciſion &

netteté, il trouve que son esprit de M. de Fontenelle) épuisé sur la rme, se néglige sur le fond des hoses : il faut, disoit celui-ci, que s bergers ayent de l'esprit & de l'esrit fin ; mais jusqu'à un certain oint : & notre Auteur reprend, *à uoi pense M. de Fontenelle de vouloir ue les bergers ayent de l'esprit fin : in de leur en demander, je les prieois de n'en avoir point du tout.* Mais our tirer quelque plaisir de cette nesse d'esprit que prête M. de Fonenelle à des bergers, notre Auteur e pourroit-il point pratiquer ce u'il a dit plus haut : *Je sçaurois bien, je voulois, que ce sont des personnaes imaginaires, mais je ne veux pas sçavoir par mon avidité à goûter le laisir.* Quoiqu'il en soit, *je veux un eu de mal à M. de Fontenelle*, conlut-il, *de nous avoir gâté l'Eclogue, d'avoir fait un discours qui tend inectement à justifier le fard & les faux nemens dont on peut charger l'Eclogue. Pour moi*, ajoûte-t'il., *je ne uffrirai pas*; c'est à M. de Fontenel- & à ses *admirateurs* de prendre là-

deſſus leur parti ; bien aſſûrés que notre Auteur s'oppoſera à eux de toutes ſes forces ; parce qu'il n'y a rien qu'il aime tant que l'Eclogue, comme il a dit d'abord, & que c'eſt là une de ſes folies.

Après avoir parlé de l'Eclogue, il vient à la Fable ; il en fait judicieuſement conſiſter la nature & le mérite dans *l'allegorie, qui nous donne à entendre une choſe, quand elle nous en préſente une autre. Car au moyen de cette petite ſupercherie, elle donne à notre eſprit un éxercice qui le réjoüit. Nous ſommes bien aiſes de voir ; mais nous ne voulons pas voir ſi vîte, c'eſt un petit embarras dont on nous procure l'honneur de ſortir, moyennant un léger effort que nous faiſons volontiers.* L'Auteur propoſe une queſtion ; s'il faut mettre l'alluſion & la morale de la Fable au commencement ou à la fin ; & la queſtion, après avoir dit *le pour & le contre*, ſe termine à *oui & non* ſelon la rencontre. M. R.D. S.M. ſçait bon gré à *La Fontaine* d'avoir quelquefois décoré ſes Fables de Prologues : mais, pourſuit-il, *malgré*

ma fureur pour les Prologues, il est fort peu de gens à qui j'osasse donner la permission d'en faire : Sur quoi il cite un Prologue de Fable adressé à M. le Duc, lequel, dit-il, n'est pas sans esprit, & qui sûrement déplaira beaucoup. Le Prologue & la Fable, dont il ne nomme point l'Auteur, pourroient bien être de M. de la Motte.

Au reste, il veut dans une Fable que le dessein en soit juste, & intéressant par lui-même ; que la narration n'en soit ni diffuse, ni séche ; que les Acteurs ne parlent point avec trop d'esprit ; qu'ils ne soient point guindés, &c. En effet, selon lui, la forme *de tous les Ouvrages, à la honte de notre raison, est ce qui nous touche le plus. Or, la forme d'une Fable, c'est la maniere dont le récit en est fait ; & la bonne maniere*, dit-il, *c'est d'être court.* Il faut, ainsi que dit Horace, courir à l'événement, *mais non pas de toute sa force.* Il nous met encore ici entre *le trop* & *le trop peu*, excellente situation ; mais il s'agit de l'attraper. Il demande de la gaïeté dans une Fable, c'en est la *fleur : non pas une* gaïeté

folle qui excite à rire, mais *une gaïeté délicate, qui ne va qu'à l'esprit qui le réveille & le rend attentif.* Il ne reconnoît d'ailleurs pour bons Acteurs dans la Fable que les animaux, à cause de leur ressemblance avec nous; *Pour les êtres moraux* qu'on a récemment voulu introduire dans la Fable, *ne m'en parlez pas*, dit l'Auteur; *ils me gélent par leur froideur & me choquent par leur singularité. Quand on me présente Dom Jugement, Dame Mémoire & Demoiselle Imagination, je me trouve étourdi; je ne sçais de quelle couleur est tout ce monde là, qui ne peut se représenter par nulle figure sensible.* Il voudroit enfin que ce que dit un Auteur de la Fable; un animal, par exemple, ne pût être dit également par un acteur ou animal d'autre espéce: C'est sur quoi il critique une Fable d'ailleurs ingénieuse, où deux Grillons rapportent ce qu'ils ont vû, l'un dans la chambre, l'autre dans l'anti-chambre d'un Magistrat; parce que deux souris auroient pu faire le même personnage & le même rapport.

Notre Auteur dit au ſujet de l'Elégie, que c'eſt le genre de notre Poëſie françoiſe le plus inſipide : Il ſemble que la Nation ait ſuivi ou prévenu ſon goût ; car depuis long-tems on n'entend guére parler d'Elégie ; cependant il voudroit que dans ces Piéces & dans tout *Ouvrage de ſentiment* après des deſcriptions trop vives, on donnât de *la moleſſe aux deſcriptions ; au moyen de quoy tout deviendroit de la même teinte*, & alors regneroit dans tout l'Ouvrage *ce précieux enſemble, qui fait que le plaiſir n'étant briſé par rien, deviendroit plus vif. La vigueur & tout ce qui a l'air nerveux a mauvaiſe grace dans la peinture des paſſions douces.* Sur quoi notre Auteur réprouve dans ces ſortes d'ouvrages des vers trop ſoûtenus. Il n'aime pas non plus dans les Elégies *un je ne ſçai quoi de noir ; nous ne voulons point voir*, dit-il, *le vilain côté des paſſions* ; puis s'objectant à lui-même la Tragédie qui préſente les paſſions par d'étranges côtez ; il répond, que *quand la Tragédie ne flatte pas les paſ- [illegible] les remuë, ce qui eſt un grand*

bien pour nous ; Cela eſt-il bien vrai ? Du reſte, l'Auteur marque ſon averſion pour un amour forcené & furieux, *tel qu'on nous le peint dans ces vilains petits Poëmes qu'on appelle Elégies.* Cette averſion pour l'Elegie françoiſe, lui en inſpire même pour les Elégies latines, ſur tout à cauſe des Vers Pentamétres ; *les idées ou les ſentimens ne ſont pas toûjours taillés, pour être fabriqués & bornés en deux vers d'une meſure fort contrainte.*

Le quatriéme Article ou Chapitre eſt ſur la Satyre. L'Auteur attribuë le goût que nous y trouvons à la haine que nous avons contre les vices qui ſont en d'autres que nous, parce qu'alors ils nous ſont nuiſibles ; au lieu que nous voulons les avoir nous-mêmes parce qu'ils nous ſont utiles. De plus, nous aimons à voir décrier les défauts des autres, parce que nous nous en croyons exempts. *La nature en nous rendant très-mépriſables, nous a rendu le ſervice de nous laiſſer rarement appercevoir que nous l'étions.* Cependant nous voulons qu'il ſe [illegible]ve de l'eſprit dans une Saty[illegible]

:re Auteur, les hommes ont
'esprit pour rire des sottises
diroit crûment de leurs con-
leur folie est de rire avec hon-
pour ne pas devoir tout leur
i leur malignité. M. R.D.S.M.
eroit que Despreaux fût quel-
plus délicat, & il ne paroît
:rouver toujours assez simple
naïf. Peut s'en faut, dit-il,
n'aime autant Regnier! Quel
:, s'écrie-t'il, que ce Regnier;
t moins libertin je l'adorerois;
nd naturel me charme? *Lisez*,
ir la Satyre à B.

teur expose sur l'Ode des pen·
i semblent l'emporter sur les
idées que nous en ont voulu
ou renouveller plusieurs Ecri-
.epuis un tems, par rapport à
›n appelle dans l'Ode le *subli-*
merveilleux & les grandes ima-
ı'il n'appartient qu'aux grands
de sentir, & qu'on ne sçauroit
léfinir; il y faut proceder par
'exemples; en voici un: Jupi-
ne à Thétis pour gage de sa
signe de tête, il dit; & du

mouvement de ſa tête immortelle l'Olympe eſt ébranlé ; voilà pour le ſublime des images. Mais l'Auteur admet un autre ſublime qui eſt celui *des tours*, il en cite des exemples du grand Corneille. Ce qui lui eſt plus particulier, eſt ſa définition du ſublime des tours. Selon lui, *c'eſt un grand ſentiment que nous ſommes ſûrs avoir été éprouvé par un grand Homme, à la place duquel nous nous mettons*. Le ſublime des tours n'a-t'il lieu que dans le ſentiment d'un grand Homme ? Peut-être ſe trouvera-t'il auſſi dans la notion que l'Auteur donne en général du ſublime, en diſant que c'eſt *l'expreſſion courte & vive de tout ce qu'il y a dans une ame de plus grand, de plus magnifique & de plus ſuperbe*. Quoiqu'il en ſoit, il ſemble attribuer le ſentiment que nous avons du ſublime *à notre orgüeil, qui eſt ſouvent fort ſot & fort ridicule* ; *nous mettant tacitement à la place d'un grand Homme qui a éprouvé un grand ſentiment*. Ainſi, nous ſommes touchés du ſentiment d'Ajax, qui d[illegible] deur de ſe battre & dans l'[illegible]

du jour s'écrie : *grand Dieu, rends-nous le jour & combats contre nous. Le genre humain qui goûte une pensée si gasconne, est charmé de voir son maître appellé en duel par un mortel.* Un autre trait tiré du Suréna de Corneille, n'est pas moins beau, quoiqu'il paroisse avoir peu de rapport avec nôtre orgüeil. Dans un reproche qu'on fait à Euridice maîtresse de Suréna, on dit, *vous causez sa mort, & vous ne la pleurez point?* Euridice répond, *non, je ne pleure point, Madame, mais je meurs*; & au même tems elle tombe expirante. *Il y a*, dit nôtre Auteur, *furieusement de sublime dans l'action d'Euridice & dans sa réponse.*

En faisant l'Eloge de l'Entousiasme, qui fait le principal appanage de l'Ode, *il en sort des choses superbes*, dit l'Auteur, *& telles, que je défie la raison avec son orgüeil d'en produire de pareilles.* C'est pour cela qu'il aime Pindare *à la folie*; *au lieu qu'un esprit de précision, une fureur de Logique qui regne depuis peu en France, a fait de* [illegible] *raisonneurs, & nous en som-*[illegible]*pportables.* Ainsi, l'Auteur par-

le avec dédain de deux Odes qu'il rapporte de M. de la Motte, dans lesquelles il entre beaucoup de raison. Le sublime de l'Art, ajoûte-t'il, est de varier un sujet, sans qu'il soit décousu, & sans que l'idée principale en souffre. D'ailleurs, il ne trouve pas que cela soit difficile, il en dit même les moyens, il ne s'agit que de les pratiquer. Du reste, il demande de l'enthousiasme jusques dans les Odes anacréontiques; ce qu'il appelle ici enthousiasme, est apparemment la vivacité avec laquelle nous parlons de ce que nous aimons. A cette occasion il rapporte une chanson à boire qu'on l'avoit chargé de faire; & comme il n'aime pas le vin, il prend à témoin son Lecteur qu'elle est misérable, & il en fait lui-même la critique: Il veut *une chanson qui distile la joye, la volupté, la tendresse... passions qu'il adore.* L'hommage est un peu fort, ne seroit-il pas bon de le tempérer? Du reste, il étend l'enthousiasme à tout, & il en trouve l'yvresse, jusques dans les O[illegible] même de Pascal, de Montag[illegible]

du P. Malbranche ; c'eſt la porter bien loin, ſuppóſé qu'il n'y ait point ici d'équivoque ; cat l'enthouſiaſme pourroit bien ſignifier ici, ce qu'on appelle d'ordinaire *vivacité d'imagination & d'expreſſion.*

M. D. S. M. dans un dernier Chapitre porte ſes réflexions ſur le *Sonnet*, ſur le *Rondeau*, ſur l'*Epigramme* & le *Madrigal.* Il commence par le *Sonnet* dont il fait l'éloge ; mais c'eſt une eſpece de Poëme dont on ne fait guéres aujourd'hui d'uſage. D'ailleurs quelque peu conſidérable que paroiſſent ces ſortes de petits Poëmes, les parties en ſont, dit-il, plus délicates & plus difficiles à manier.

Ce qui fait leur principal mérite, eſt un air facile au milieu de la contrainte, principalement dans le *Rondeau.* On conçoit *une petite admiration de voir des graces ſortir du ſein de la contrainte*, & de voir les mêmes mots du refrein s'ajuſter en divers endroits à des idées différentes, avec autant de facilité que s'ils avoient d'abord [illegible] choiſis pour chacune d'el-

les, c'eſt ce qui fait l'agrément des refreins dans le petit Poëme de la Ballade : mais depuis Moliere, n'eſt-on point un peu entré dans la penſée d'un de ces perſonnages auquel il fait dire :

A mon gré la Ballade eſt une choſe fade. Parmi les divers goûts *d'Epigrammes uſitées dans la Poëſie, la plus précieuſe pour nous*, dit l'Auteur, *eſt celle qui réveille notre attention, en flattant notre malignité* ; & parmi celles-ci, les plus naïves lui plaiſent davantage. On ne comprend pas, ajoute-t'il, qu'une jolie choſe ait pu ne pas donner de la peine à faire. Cependant quand elle eſt naïve, ont croit voir à ſon air qu'elle n'a pas coûté. Ce qui produit une double ſurpriſe, les Epigrammes les plus malignes ſont les plus naïves ; parce qu'il n'y paroît point de colére, mais ſeulement du mépris.

Le Madrigal qui ſemble d'ordinaire une ſorte d'Epigramme, eſt ſelon l'Auteur, l'*expreſſion d'un ſentiment amoureux*, on a donc bien abuſé du nom. On peut juger des au[illegible]

flexions de l'Auteur par celles que nous avons marquées, le plus précisément que nous l'a permis un Extrait; mais le Volume finit par trois Lettres, dont nous ne pouvons nous empêcher de parler; elles regardent la naissance, les progrès, & la décadence du goût.

L'Auteur pour faire sentir d'abord les causes de la corruption où le goût est, dit-il, tombé en France, remonte aux premiers tems de la République Romaine, où il voit le goût éclore, se perfectionner, & ensuite dépérir. Les Romains par leurs conquêtes connurent les richesses, dont l'usage leur fit connoître les plaisirs qui amenérent le luxe, & le luxe amena la délicatesse d'esprit; trop d'abondance gâta les Romains: mais leur imagination embellie par la volupté, *fut énervée par une volupté excessive*; & par là, *au beau naturel succéda du rafinement, de l'afeterie, du faux éclat, & les autres défauts du goût qui se gâte en se subtilisant.* Voilà, dit M. D. S. M. où nous en

c'est aux Sçavans à vérifier

cette généalogie du mauvais goût; c'eſt encore à eux qu'il appartient d'examiner une eſpece de paradoxe de l'Auteur; il avance *que l'état de barbarie, depuis la perte du bon goût, étoit néceſſaire à l'eſprit, pour lui faire perdre tous les mauvais goûts dont il étoit infecté.* Nous fûmes dans cet état honteux juſqu'au regne de François Premier. Alors *l'eſprit purgé, & ayant pour ainſi dire paſſé par l'ignorance, eſpece de grand remède pour lui, l'eſprit entiérement guéri...* ſe donna du mouvement pour ſe perfectionner.

Le goût commença de revenir en France ſous François I. & il parut dans ſa perfection ſous Loüis XIV, les eſprits s'étant comme donné le mot pour briller tous enſemble. Alors *l'imagination ſembla devenir l'interprête de la raiſon, ne faiſant jamais parler qu'avec décence*; ce qui nous a perdus depuis, ſelon l'Auteur, *c'eſt que nous avons eu trop de préciſion, & qu'on nous a inſpiré du mépris des anciens. Nous nous croyons ſupérieurs*

à tous, parce que nous sçavons tirer une belle chaîne de conséquences. Il n'est plus question de ces belles figures qui enlevent l'ame, de ces tours vifs qui peignent & insinuent la vérité. *Quand nous immolons tout à une raison sévére, nous disons que nous avons de la précision, mais n'est-ce point de la sécheresse?*

La deuxiéme Lettre regarde particuliérement la décadence du goût: elle est ici attribuée *à ceux, qui attentifs à n'avoir rien de commun avec leurs Prédécesseurs, se sont écartés du chemin; écart que nous avons été assez sots d'admirer; le nouveau nous a ébloüis par son éclat, sans voir ce qu'il a de vicieux... Le bon côté joint au nouveau nous accoûtume insensiblement au mauvais.* Séneque gâta l'éloquence Romaine, parce que *malheureusement il étoit homme de beaucoup d'esprit; ce qui produisit un stile lâche & sans douceur, mais propre à ébloüir. Ainsi périt la simplicité de Ciceron.*

Au reste, le goût de la Poësie, selon l'Auteur, dégénera dès le siecle d'Auguste *par les Poësies* d'Ovide, dont

le grand défaut étoit l'abondanc
tours & d'avoir toûjours de l'ef
Ce fut par cette ſeule envie de br
que ne pouvant être meilleur qu
race & Virgile, il voulut ſe diſtin
L'Auteur qui ſuppoſe ces inten
à Ovide, en attribuë de pareilles
homme, lequel aujourd'hui a
être en France la plus grande re
tion de litterature dans les genr
plus oppoſés ; on voit que c'e
de Fontenelle. On pénétre ici
avant dans ſes intentions, & a
remment au-delà du but, quan
dit de lui, que plein du projet
avoit formé de changer le goû
né avec les talens propres à y réi
ſans expliquer ſes deſſeins, il
de décrier les plus grands hon
de l'antiquité, &c. D'ailleurs, il
ve un portrait fort beau & fort
de cet illuſtre Auteur, & don
traits avantageux ſuffiſent ſeuls
nir contre les défauts qu'on vou
lui trouver : car enfin, ces dé
vrais ou prétendus, ne ſe rencon
qu'en des ouvrages deſtinés à d
tir l'imagination, autant que la ra

& dans ceux où il ne s'agit que de parler à la raiſon, tout le monde avouë qu'il le fait avec une méthode & une clarté, qui peut ſervir de modéle aux ouvrages les plus ſçavans & les plus judicieux. Mais dans les talens mêmes de M. de Fontenelle, M. D. S. M. trouve le principe de la décadence du goût en France. *On a voulu l'imiter*, dit-il, *on n'a pu atteindre à ce qu'il a d'excellent, on n'a pris que ce qui eſt défectueux. On voulut*, pourſuivit nôtre Auteur, *être enjoüé quand il falloit être chaud.* L'Auteur tombe ici de nouveau & plus fortement qu'auparavant ſur feu M. de la Motte.

Dans la troiſiéme Lettre ſur le goût l'Auteur en attribuë encore la décadence à *un eſprit d'interêt, d'intrigue, de manége & de cabale qui s'eſt introduit*: ce qui a mis comme hors de mode les Ecrits merveilleux que nous a fourni le ſiecle paſſé : il nous fait cependant la grace d'avoüer que *la dépravation du goût n'eſt pas générale en France*; & c'eſt un bonheur, car ſans cela, à qui en appelleroit-il

pour avoir juſtice de ſon zéle ? Quoiqu'il en ſoit, le Livre dont nous parlons, contient beaucoup de penſées fines & recherchées, avec beaucoup de problêmes curieux, qui ne ſeront pas réſolus d'une maniére unanime. Pour le ſtile de l'ouvrage il eſt très-familier, & plus ordinaire dans une converſation égayée, que dans un livre ſérieux, comme on l'a pu remarquer. Auſſi étoit-ce l'intention de l'Auteur, comme il l'avoit déclaré d'abord, de faire un amuſement ingénieux, qui cachât à ſes Lecteurs l'air de maître & de précepteur ; il l'a caché avec ſuccès.

ARTICLE V.

AURORE ET PHOEBUS, Hiſtoire Eſpagnole. A Paris, *chez André* Morin, *ruë Saint Jacques, à l'Image S. André* 1733. *in*-12. *pag.* 143.

B v.

IL faut que ceux qui s'occupent de pareils Ouvrages ayent ou bien du tems à perdre, ou un merveilleux

penchant aux chiméres. Celui-ci s'annonce lui-même par le titre de *Phébus* ; si on y joint celui d'*Aurore*, c'est l'Aurore du Phébus, & d'un Phébus moins dans les mots que dans les choses où l'on n'a cherché place ni à la vérité ni à la vrai-semblance, mais au grand loisir de l'Auteur & des Lecteurs. On ne s'attend pas que nous fassions une analyse suivie des avantures qui sont rapportées dans le Livre. Il suffit pour justifier la disposition des esprits raisonnables par rapport à ces sortes de productions Romanesques, d'indiquer les premiéres démarches de Phébus.

Il entreprend un voyage sans qu'on soit instruit d'où il vient & où il va. Il fait naufrage, & se sauve sur la vase. Au même tems il voit tomber du haut de la côte dans la mer, un homme que dans la suite on appelle Dom Henrique. Phébus le saisit par par son habit, le tire à terre & le trouve sans connoissance. Phébus en fut affligé, c'étoit un bon cœur. D'ailleurs, la bonne mine & les riches habits de l'Inconnu, lui font

juger que c'étoit un homme de qualité. Phébus apperçoit que Henrique est blessé à la tête. Sa charité lui fait craindre qu'il n'ait d'autres blessures cachées, il déboutonne son juste-au-corps, & lui trouve avec la Croix de l'Ordre de Saint Jacques une boëte à Portrait. Il l'ouvre, & croit y trouver le visage d'une personne du sexe qu'il aimoit ; il n'en faut pas davantage pour lui faire oublier l'homme de qualité qu'il venoit de secourir au péril de sa vie. Que tout cela est naturel & touchant ! Mais la fortune est plus charitable que Phébus, elle rend le sentiment à Dom Henrique qui ouvre les yeux, & voit ceux de Phébus fondre en larmes ; il ignore le sujet de sa douleur. Mais il prend le ton de Philosophe, & tâche de le consoler par des réflexions morales. Il lui demande la cause de ses pleurs Phébus accablé du poids de ses malheurs, ne sçait par où en commencer le récit ; à la fin il se ressouvient de la blessure de Dom Henrique, il l'invite à passer avec lui dans quelque endroit du pays où ils puissent trou-

u ſecours ; ſur quoi ils s'em-
nt avec une démonſtration de
eſſe, que fit apparemment naî-
ſympatie. Dans ce moment
arrive un domeſtique de Dom
ique qui lui apporte un billet
l'autres lettres, c'étoit un billet
Cependant Dom Henrique mé-
n nouvel ami dans un château,
repoſent l'un & l'autre un jour
ux ; Dom Henrique oublie qu'il
un voyage important à faire, il
ure & pour apprendre l'hiſtoire
hébus, & pour lui raconter la
propre. On voit aſſez qu'ils
our à tour le récit de leurs bel-
clinations, récit qu'on ne doit
er dans un Journal que pour
re voir l'inutilité dangereuſe.

ARTICLE VI.

HISTOIRE MACARONIQ de Merlin Coccaie, Prototype Rabelais, avec l'horrible bataille Mouches & des Fourmis. Deux in-12. chacun environ 400 *pa sans nom d'Imprimeur.* 1734.

B.

JAmais Ouvrage n'a été préſe au Public auſſi nud que celui Quelque peu connus que ſoient l'Auteur & l'Ouvrage, l'Editeur ſeulement pas pris la peine de faire connoître dans un Averti ment, ni de prévenir les Lecte ſur la nature d'une production ſi guliére. Nous allons y ſuppléer.

Pour peu qu'on ait frequenté Colléges, on ſçait ce que c'eſt le ſtile *Macaronique*. C'eſt une fa de compoſition de Vers Burleſqu qui conſiſte à habiller des mots Fr çois en terminaiſons Latines, en c ſervant avec ce ſtile bouffon toute gravité apparente d'un Poëme é que. Par exemple, au lieu de *ſalta*

occide

occidere, *pugna*, dire *danſare*, *tuare*, *batailla*, voilà où eſt l'eſprit, & avec une vingtaine de mots pareils on feroit pâmer de rire tous les Pedants d'une Province. A parler ſérieuſement, on a de la peine à concevoir que le premier Auteur qui a pu ſans rougir avoüer de pareilles productions, ait eu des imitateurs; mais l'Hiſtoire Litteraire ne nous permet pas d'en douter. Cette maladie Macaronique après avoir pris naiſſance en Italie dans le cerveau d'un Moine bouffon, infecta d'abord les Pays voiſins; & elle a auſſi depuis attaqué dans le dernier ſiecle quelques cervelles Françoiſes mal timbrées. De la nous ſont venus les deux Poëmes d'*Antonius de Arenâ Provençalis*, *de bragardiſſimâ villa de ſoleriis*. Le premier, *de arte danſandi*. Le ſecond, *de guerrâ Napolitanâ*. De là nous eſt encore venu le Poëme de M. Frey ſur une émeûte de payſans à Ruel. *Recitus veritabilis ſuper terribili emeuta Païſanorum de Ruellio*, où on lit ces beaux Vers:

Muſæ nudipedes, *ſêu vos ad* littora chatto

Gardetis vacoas, seu dejéunetis in agris...
Dicite cur animis tantæ vigneronibus ira.

Mais quelque admirables que ces Vers ayent paru autrefois à Naudé même, tout sçavant & tout homme d'esprit qu'il étoit, il faut avoüer qu'ils sont fort au-dessous de leur modéle, c'est-à-dire, de ce Merlin Coccaie dont il est ici question, & dont nous allons dire deux mots en avertissant, que si nous le faisons, ce n'est nullement par estime pour son ouvrage, mais pour satisfaire les curieux, qui peuvent regarder comme un point d'érudition litteraire, de connoitre l'origine de ce stile burlesque.

Merlin Coccaie est un nom supposé, sous lequel il y a deux cens ans qu'un Moine Bénédictin natif de Mantouë, & nommé Théophile Folengio publia divers Ouvrages Poëtiques. S'il est vrai que cet Auteur ne manquoit pas d'esprit, il est difficile d'en faire dans un ouvrage un abus plus étrange. Né avec une imagination vive, & naturellement tournée à la bouffonerie,

il s'abandonne par tout aux saillies les plus bizarres, sans respect ni pour la Langue Latine qu'il se plaît à défigurer, ni pour le bon sens qu'il affecte de choquer avec une licence éfrénée. Le plus célébre de ses Ouvrages, c'est son Poëme *Macaronique*, dont Baldus, personnage chimérique est le héros, comme Enée l'est de l'Enéïde.

Phantasia mihi quædam Phantastica venit
Historiam Baldi grossis cantare camænis,
Altisonam cujus famam nomenque gaiardum
Terra tremit, Barathrumque metu se cagat adossum.

Comme l'Auteur étoit Italien, son stile Macaronique n'est pas comme parmi nous du François, mais de l'Italien corrompu en terminaisons Latines; ce qui le rend difficile à entendre à ceux qui ne sçavent pas parfaitement l'Italien. Le nom de *Macaronique* vient, dit-on, de l'Italien *Macarone*, un homme grossier, balourd, ou du nom de *Macaroni*, dont les Italiens appellent une certaine pâ-

te qu'ils aiment. Quoiqu'il
ce Poëme fut reçû avec app
ment dans un ſiecle où des l
neries pedanteſques tenoient l
prit & d'enjouëment, & où
grammes, les Vers retour
Logogryphes paſſoient pour
vrages de bon goût.

Le ſuccès de ce Poëme do
vie à divers Auteurs d'en i
ſtile, & il ne leur fut pas dif
réüſſir. La contagion paſſa ju
France par un effet du gran
merce que les François avoi
avec l'Italie. Ainſi le Poëme
duit en nôtre Langue par un
teur qui ne ſe nomme point,
nous ignorons le nom. La p
eſt grande ni pour lui
nous. On vient aujourd'hui
primer cette Traduction a
& Gauloiſe, telle qu'elle p
doit y avoir environ cent ci
ans, ſans qu'on y ait changé
aucune ſyllabe. Voilà tout le
que nous avions à rendre d
vre. S'il méritoit qu'on en fît l
nous ne ſerions pas peu emb

on n'en peut rien dire de raiſonnable, ſinon que c'eſt un tiſſu d'extravagances entaſſées les unes ſur les autres, ſans autre ſuite ni liaiſon que le déréglement d'une imagination échauffée qui s'abandonne aux idées les plus bizarres. Heureuſement la pudeur y eſt un peu ménagée, & il faut en ſçavoir gré à un Auteur de ce caractére; mais d'ailleurs l'honnêteté des expreſſions en eſt abſolument bannie, & on n'eſt point ſurpris que de tels ouvrages ayent attiré à l'Auteur de mauvaiſes affaires de la part de ſa Congrégation.

On nous annonce dans le titre que ce Poëme a ſervi de modéle à Rabelais, c'eſt de quoi nous ne déciderons pas; nous aimons mieux le croire ſur la parole de l'Editeur que de nous mettre en état d'en juger. Mais un imitateur de ſi mauvaiſe réputation ne fait guéres d'honneur à ſon modéle. Si les Poëſies Burleſques de Scarron venoient de la même ſource, on pardonneroit plus volontiers à l'original; mais il paroît que la compoſition *burleſque de* Scarron eſt d'u-

ne eſpece toute différente.

Pour ce qui eſt du Poëme de l'*horrible bataille des Mouches & des Fourmis*, ce n'eſt qu'une copie de la *Batrachomyomachie* d'Homere, ou attribuée à Homere, qui ne méritant pas d'être imitée, n'a jamais produit, & ne produira jamais que de mauvaiſes imitations. On peut même oſer dire quelque choſe de plus avec Martial.

Turpe eſt difficiles habere nugas,
Et ſtultus labor eſt ineptiarum.

Nous n'ajouterons plus qu'une obſervation ; c'eſt que s'il étoit vrai, comme il arrive en effet aſſez ſouvent, que les Auteurs ſe peignent eux-mêmes dans leurs Ouvrages ſans le ſçavoir, ceux qui ſe donneront la peine de lire ces deux Poëmes Macaroniques, n'auront pas une idée trop avantageuſe de la vertù de tempérance de Dom Théophile Folengio; car on ne peut guéres donner de plus violents ſoupçons de gourmandiſe qu'il en fait naître dans l'eſprit de ſes Lecteurs ſemblable en cela au P. L * * qui, ſans y penſer, s'eſt auſſi

attiré ſur ce point une réputation dont il ſe ſeroit bien paſſé. Il y a pourtant une différence entre ces deux bons Religieux ; c'eſt qu'il paroît, que le P. L * * ne faiſoit cas que des bons ragoûts & des morceaux friands ; au lieu que Don Théophile Folengio n'a ſur cela aucune délicateſſe. Des crêpes, des baignets, des boudins, de la boüillie, voilà ſon ambroſie & ſon eau d'hypocrene pour bien chanter. Il n'en parle qu'avec extaſe ; mais nous finiſſons d'en parler, car c'eſt du tems perdu.

ARTICLE VIII.

NOUVELLES LITTERAIRES.

MOSCOVIE.

De Petersbourg.

DEpuis que les Lettres ſe ſont fait jour juſqu'en Ruſſie, leurs progrès deviennent plus ſenſibles par le concert & la noble émulation de tous les Membres qui compoſent l'Academie des *Sciences* établie à Pé-

tersbourg. Dans le deſſein qu'ils ſe propoſent d'une Hiſtoire générale & complette de l'Empire des Ruſſes, ils travaillent ſans relâche à recüeillir les Mémoires qui pourront ſervir à l'éxécution de ce grand projet. Pour preſſentir le goût du public ſur la nature de cet Ouvrage, la premiére partie du Recüeil doit paroître inceſſamment, & l'Académie s'engage à publier les ſuivantes ſucceſſivement tous les mois. On invite en même tems ceux qui par leurs recherches voudront bien enrichir cette ſuite, d'adreſſer leurs Mémoires au Chancelier de l'Académie. Les Sçavans jugeront du plan de l'Ouvrage par les matériaux qui doivent être inſérés dans ce Recüeil. De ce nombre ſont, 1°. Les Extraits, les Traductions des Manuſcrits & des anciennes Chroniques. 2°. Les Vies des principaux Souverains de Ruſſie juſqu'à nos jours. 3°. Les Tables généalogiques des Czars depuis Ruric juſqu'à l'Impératrice regnante, des Princes appanagés, & des Princeſſes. 4°. Les Deſcriptions géographiques & hiſto-

riques des Provinces & Villes dépendantes de la Russie. 5°. Les Explications des Médailles, des Armoiries, & des Antiquités de cet Empire. 6°. Les Mémoires qui concernent l'Histoire Ecclésiastique de ces vastes Etats, l'Idolâtrie de ses anciens habitans, leur conversion au Christianisme, les Rits, les Dogmes de leur Eglise, les Monasteres, la Succession des Patriarches, des Métropolitains, des Archevêques & Evêques. 7°. Les monumens qui peuvent contribuer à l'Histoire litteraire de la Russie, à celle de ses Colléges, de ses Académies, de l'Origine, des progrès de l'Ecriture, & de l'Imprimerie, à la connoissance des Livres imprimés en Moscovie. 8°. Le Recüeil sera chargé de divers mélanges historiques qui ont rapport à l'Histoire de la conquête de Sibérie, des Royaumes de Casan & d'Astracan, aux mœurs, aux coûtumes, aux Langues des différents Peuples de ces contrées, au Négoce de la Russie, aux Tributs que lui payoit autrefois la Livonie, à la *description du Globe*, à la Naviga-

tion. 9°. On y joindra la Notic
plusieurs Royaumes limitrophes
a Russie, les Extraits des Livres
ont été publiés par l'Académie
Sciences de Pétersbourg, ceux e
autres qui renferment différents n
ceaux historiques. Tels sont les
vrages de Monsieur *Bayer* sur l'
toire & la Géographie ancienn
Russie, & plusieurs Traités de
Duvernoy. En chemin faisant or
levera les erreurs de quelques
teurs modernes, qui ont écrit s
Géographie & l'Histoire des R
On est redevable de la premiere
tie du Recüeil à M. Gérard Fré
Muller Membre de l'Académie
Sciences de la Société Royal
Londres.

Le Dictionnaire Chinois que

SUEDE.

D'UPSAL.

L'Herbe appellée *Borith* par les Hébreux, & dont il est fait mention dans le Chapitre 2. *Vers.* 22. des Prophéties de Jéremie, est le sujet d'une nouvelle dissertation que M. *Olaüs Rudbeck* a fait imprimer. Dans un autre Ouvrage sur la même matiere, il avoit prétendu que le *Borith* étoit une sorte de fard qui ne différoit point de la pourpre. M. *Michaëlis* s'est déclaré contre cette opinion, il soutient que le *Borith* est une espece de savon. La Replique de ce dernier a donné lieu aux nouvelles Preuves que M. Olaüs produit dans son Ouvrage pour appuyer son sentiment.

ALLEMAGNE.

DE TUBINGE.

Le Docteur *Pfaff* a donné depuis *quelques mois* une Dissertation Aca-

démique. *De Operationibus diabolicis in hoc mundo per rationes dubitandi & decidendi.*

De Ratisbone.

Il se fait ici une Edition de tous les Ouvrages du P. Gretser célébre Ecrivain D. L. C. D. J. L'Affiche qui l'annonce en vingt pages *in-folio*, lui donne ce Titre : *Jacobi Gretseri Societatis Jesu Theologi sublimiorum scientiarum in Universitate Ingolstadiensi Professoris Opera omnia antehac ab ipsomet Autore accuratè recognita; Opusculis multis, Notis & Paralipomenis pluribus propriis locis in hac editione insertis aucta & illustratata, nunc selecto Ordine ad certos titulos revocata, & in Tomos* 17 *digesta. Accessit Autoris vita cum adjuncto singulis ad calcem Tomis proprio Indice copiosissimo. Ratisbonae sumptibus Joannis Conradi Peez & Felicis Bader, sociorum. an.* 1733. La Distribution en 17 Tomes par Matieres est marquée dans cette Annonce. Par exemple, les 3 premiers *Tomes* contiennent les Ouvrages du

. Gretser *de Sancta Cruce.* Le 4 &
: 5^e^. seront *Sacrorum Rituum Eccle-*
æ Catholicæ defensio. Le 6, le 7, le 8,
ε le 9^e^ ont pour titre, *Romanorum*
'ontificum defensio. Controversiarum
obertí Bellarmini S. R. E. Cardinalis
efensio. Le 10^e^ *Vita Sanctorum de-*
:nsa & illustrata. Le 11^e^ *Societas*
'esu defensa. Le 12^e^ *Lutherus Acade-*
iicus & Waldenses. Le 13^e^ *Miscel-*
ınea Polemica. Le 14^e^ *Sancti Patres*
& alii Scriptores ex Græco versi. Le
5^e^ *Scriptores illustrati & partim ex*
iræco versi. Le 16^e^ *Institutiones Lin-*
uæ Græcæ, Disputationes, & Opera pos-
huma. Le 17^e^ *Mantissa duplex ad uni-*
ersum Opus. Il entre dans ce Recüeil
eaucoup de Piéces & d'Ouvrages qui
'avoient point encore été mis au
›ur. On voudroit pouvoir compter
ans ce nombre le travail de *Gretser*
ır les Epîtres de Saint Ignace Mar-
'r, & sur les Oeuvres d'Alcimus
.vitus, Archevêque de Vienne. Mais
:s Ecrits qu'on croit avoir été con-
és à Sebastien Cramoisi Imprimeur
u Roi ont disparu ; on implore à
t égard les soins des curieux, on

n'épargne rien pour la beauté de l'Edition, elle coûtera aux Souscripteurs 85 Florins d'Allemagne, & 140 aux acheteurs. On donne en souscrivant 16 florins, & ensuite de six en six mois dix autres florins en recevant deux Volumes. Ces grands Auteurs mériteroient bien que par reconnoissance, leurs Editeurs ajoutassent dans leurs Oeuvres les corrections dont la suite des tems a fait sentir le besoin; & qu'ils auroient faites eux-mêmes s'ils avoient présidé à la réimpression qu'on nous annonce.

D'IÉNE.

Arii Thorgilsis filii cognomento Froda, id est, Multi Scii vel Polyhistoris, in Islandiâ quondam Presbyteri, primi in Septemtrione Historici Scheda seu Libellus de Islandia Islendinga-Bok dictus è veteri Islandia, vel si mavis Danica antiqua, Septemtrionalibus olim communi Lingua, in Latinam versus, ac præter necessarios indices, quorum unus est Lexici instar, brevibus notis & Chronologia, præmissâ quoque Autoris vitâ

illustratus ab Andrea Bussao Hafniæ ex Chalegraphio Joachymi Schmigdtgen 1733. Cet Historien le plus vieux de tout le Nord naquit en 1068. & mourut en 1148. Il n'avoit encore paru qu'en Islandois. Ici le Texte est d'un côté & la Version Latine de l'autre. Les Notes de M. *Bussaus* répandent un grand jour sur les endroits difficiles, & en général sur l'ancienne Histoire du Septentrion. Voici les Titres des Chapitres. 1. *De Islandiæ inhabitatione.* 2. *De Islandiæ occupatoribus.* 3. *De constitutione Legum & Comitiorum universalium.* 4. *De anni computo.* 5. *De terra in quadrantes divisione.* 6. *De Gronlandiæ inhabitatione.* 7. *De tempore introductæ in Islandiam Religionis Christianæ.* 8. *De Episcopis alienigenis.* 9. *De Isleifo Episcopo.* 10. *De Gizoro Episcopo.* Le Lexicon Islandois peut être regardé comme un supplément aux deux Dictionnaires de cette Langue publiés par *Wormius & Resenius.* On y a joint outre cela deux Ouvrages qui y ont rapport ; l'un intitulé *Jona Gam Island. Schediasma de ratione anni so-*

laris secundum rudem observati
veterum Paganorum in Islandia ex
motu restituti referente Ario Froda
4. *Schedarum*. L'autre intitulé,
plus Oblheri Halyolando Norvegi
Wafslano Angli secundum narr
nes eorumdem de suis unius in ulti
plagam Septentrionalem, utriusqu
tem in mari Balthico navigationi
jussu Ælfredi Magni Anglorum
sæculo à Nat. Christi nono factis, al
Rege Anglo-saxonicâ linguâ descr
demum à Collegii magna aula Uni
sitatis Oxoniensis alumnis latinè
sus & una cum Joann. Spelmanni
Ælfredi Magni è veteri cod. Mss.
bliot. Cottoniana editus. Jam ver
antiquitatem & Septentrionalis
temporis status cognitionem rep
ac brevibus notis adauctus ab An

ITALIE.

De Venise.

Le premier Volume des Ouvrages de *Valisnieri*, eſt en vente depuis plus d'un an ſous ce titre : *Opere Fiſico-Mediche ſtampate è Manuſcritte del Cavalier* Antonio Valiſnieri, *raccolte da* Antonio *Suo Figliuolo, corredate d'una prefazione in genere ſopra tutte, è di una in particoulare ſopra il vocabolatio della hiſtoria naturale.* A Veniſe, chez Sebaſtien *Coleti* 1733. *in-fol.* Ce Volume ſera ſuivi de deux autres.

De Milan.

Joſeph *Ricchini-Malateſta*, Imprimeur Royal & Ducal, continüe d'imprimer la Traduction en Italien de toutes les Oeuvres *du Poëte Virgile*; celle même des petits Poëmes qui lui ſont attribués par pluſieurs Sçavans. Cette nouvelle Edition, par les grands ſoins de ceux qui y préſident ſera *plus correcte* que celles qui

l'ont précédée. Les difficultés de ce Poëte seront nettement expliquées dans un Index exact. Ce n'est ici que la moindre partie de l'entreprise de l'Editeur : il se promet de donner au Public tous les anciens Poëtes Latins traduits en Italien. Chaque Volume l'un portant l'autre, reviendra à quatre livres dix sols, monnoye de Milan : Par exemple, les deux premiers qui sont sortis depuis peu de la presse, & qui contiennent 54 feüillets ne coûteront pas plus que les suivans qui sont bien moins amples.

M. *Ricchini* avertit qu'un second Volume du célébre *Sigonius*, paroît enfin. Ce Volume contient vingt Livres de l'Histoire d'Italie, avec les Commentaires du sçavant M. Joseph *Sassy*, Bibliothécaire en Chef de la Bibliothéque Ambroisienne : ce second Tome monte à 180 feuilles d'impression. Le premier qui est divisé en deux Parties renferme 230 pages ; son prix a été fixé par les Associés à 25 francs, monnoye de Milan, somme modique, dit le Libraire, eû égard aux frais, aux risques, à la

multitude des notes qui demandent un très-petit caractere, serré, net; ajoutons la dépense des caracteres Hébreux & Grecs qui doivent nécessairement entrer dans les Remarques; & en un mot tous les ornemens qui donnent du relief à un Livre, & du plaisir aux Lecteurs. Dès que l'Edition d'un si bel Ouvrage sera finie, on ne le vendra pas moins de 150 livres en petit papier, & de 185 en grand.

Il vient encore de sortir de la Presse de Joseph *Ricchini* un Ouvrage *tout d'or*, ainsi que l'exprime son Annonce, Il est intitulé en Italien : *Lettera discorsiva contro ad alcuni Poëtici abusi, &c.* c'est-à-dire, Lettres raisonnées contre certains abus poëtiques, préjudiciables, & à la Réligion Catholique, & à la Morale Chrétienne. Oeuvre posthume du Docteur Pierre-François *Bottazoni* Boulonnois. Ce frontispice ne promet-il point plus qu'il n'acquittera ? c'est l'Editeur qui fait cette question ; non répond-il. On trouvera dans cet Ouvrage une Critique solide de divers Auteurs

peu mesurés dans leurs expressions & dans leurs pensées : On y puisera d'excellents préceptes pour écrire avec succès, & en Vers & en Prose sans recourir à certaines licences qu'employent les Poëtes modernes, &c. En un mot, l'Ouvrage est digne de feu son Auteur, si connu & si estimé des Sçavans. Il a composé aussi plusieurs autres Lettres admirables sous ce titre : *Considérations sur la maniere de penser sainement, &c.* Le Volume est *in-quarto*, dédié à S. A. S. le Prince héritier de Modéne, &c. Il coûte trois livres.

L'on verra encore bien-tôt deux sçavantes Dissertations du Pere Joseph-Augustin *Orsi*, dont le nom est devenu célébre, non-seulement en Italie, mais aussi dans les Pays étrangers. La premiere Dissertation porte ce titre : *De Baptismo in nomine Jesu Christi, & de Hereticis qui Baptismi formam olim adulterarunt* : La seconde Dissertation est intitulée : *De Chrismate confirmatorio.* Les deux Dissertations sont remplies de citations des SS. Peres, tant Grecs que Latins.

lesquels prouvent, appuyent & démontrent la vérité de la doctrine contenuë dans les Oeuvres du P. Joseph *Orsi.*

DE VERONE.

Pierre-Antoine *Berno*, fait une édition de l'Ouvrage du P. *Petau*, intitulé : *De Doctrina temporum.* Dans cet Ouvrage on trouve une exacte connoissance des anciens Chronologistes, & les faits ramenés chacun à leur datte. De-là l'on peut en assûrance passer à l'autre Ouvrage qui a ponr titre : *Rationarium temporum.*

M. *Berno* a choisi *De Doctrina temporum*, parce qu'il lui a paru aisé d'en faire une plus ample & plus utile Edition que toutes les autres ; il pousse la sienne jusqu'à trois Volumes *In folio*, par des additions puisées dans son Auteur même, par des supplémens à la science des tems, par divers Opuscules, & par différentes Lettres recüeillies, qui ont rapport à la Chronologie. Deux choses, ajoute-t'il, ont concouru encore à son dessein. 1°. L'empresse-

ment des Gens de Lettres pour la Chronologie du P. *Petau*, ſupérieure à toute autre. 2°. L'accüeil favorable qu'on a fait à ſon Edition de S. Hilaire. Ainſi, & l'eſperance du ſuccès & la reconnoiſſance l'encouragent dans ſon entrepriſe. Il a les meilleurs Ouvriers & les plus habiles Correcteurs d'Epreuves; de très-beau papier & des caracteres tous neufs. Chaque Volume ſe vendra vingt francs, monnoye de Veniſe; c'eſt ſoixante livres pour les trois Volumes. Ce prix n'eſt que raiſonnable continüe M. *Berno*. Car il faut avoir égard aux figures abſolument néceſſaires, à la diverſité des caracteres, & ſur-tout au Grec que l'on cite ſouvent.

Quant aux *Aſſociés*, ainſi qu'on les nomme, M. *Berno* ne leur prodigue pas trop, ce ſemble, les avantages ſur les non-Aſſociés. Les premiers ſeront ſeulement ſervis en meilleur papier, dont on ne tirera que 300 Exemplaires : pour cela on lui fera tenir en main propre de cinq mois en cinq mois vingt livres quittes, à commencer dès-à-preſent, fin de l'année 1733.

De Geneve.

Bousquet & *Compagnie* ont fait une nouvelle Edition des Controverses du Barreau *de Jules Caponi*, *In-folio*. Et du Traité, *De Pactis & Stipulationibus*, par le même Auteur.

Les mêmes Libraires ont mis en vente, *Les vérités capitales de la Réligion, établies par la Raison & par l'Ecriture-Sainte, avec un abrégé des Loix Morales en forme de Cathéchisme.* Par Jacques *Plantier.* 1733, *in-octavo.* Ce Livre se trouve à Paris chez *Chaubert.*

La Raison est un guide mal assûré dans les choses de la Foi; L'Ecriture Sainte est souvent susceptible de différentes interprétations. Comment donc établir rien de solide dans les cas d'obscurité & de contestation, si l'on s'obstine à ne point reconnoître un Juge souverain qui fixe nos incertitudes en déterminant le vrai sens des Livres Sacrés.

Le Cathéchisme est composé sur le modéle de celui de Grenade. Les Re-

marques qui sont à la suite du Texte, sont empruntées de la Philosophie ancienne & moderne. Les Ouvrages de M. de *Fénelon* Archevêque de Cambray, & la Théologie naturelle de M. *Derham* ont été d'un grand secours à l'Auteur.

ANGLETERRE.

De Londres.

Observations Upon The *Prophéties* of *Daniel* And. The *Apocalypse* of St John &c. ou *Remarques sur les Prophéties de Daniel & l'Apocalypse* de S. Jean en deux Parties par le Chevalier *Newton*. A Londres chez *Darby* & *Browne*, *in*-4°. Ouvrage posthume.

Le Discours préliminaire qui est à la tête de la premiere Partie, mérite sur-tout l'attention des Lecteurs. M. *Newton* après avoir fait une courte revüe des Livres Sacrés, paroît favoriser l'opinion d'Aben-Esra, de Spinosa & de quelques autres incrédules qui ont osé avancer que Moyse n'étoit point l'Auteur du Pentatheuque. Ce sentiment

ntiment & ceux qui ſont répandus
ans le corps de l'Ouvrage ſeront ex-
oſés & diſcutés dans nos Mémoires
orſque nous rendrons compte du
ivre en queſtion.

PAYS-BAS.

D'AMSTERDAM.

Les Libraires aſſociés, Pierre *Sc-
enck* & Pierre *Mortier* ont déja mis
n vente les quatre premiers Volu-
ies de la *Phyſique Sacrée, ou Hiſtoire
aturelle de la Bible, traduite du Latin
e M. Jean Jacques Scheuchzer Doc-
ur en Medecine, Profeſſeur en Ma-
iématiques à Zurich, & Membre de la
ociété Royale d'Angleterre, & des Aca-
émies de Vienne & de Berlin, enrichie
e plus de 700 Figures en Tailles-dou-
es par les ſoins de Jean André Pfeffel,
raveur de ſa Majeſté Impériale, di-
iſée en huit Volumes.* Cet Ouvrage
e débite auſſi à Paris chez *Rollin* fils,
Quay des Auguſtins, à S. Athanaſe.
On rendra compte inceſſamment des
uatre premiers Tomes.

Depuis quelques mois Pierre *Hum-*

bert a publié les *Mémoires de Fre*
Henry Prince d'Orange, depuis
jusqu'en 1646 Vol. in-4°. pages
sans la Préface & la Table des
tiéres. On est redevable de cet
vrage au Prince d'*Anhalt* Veld
réchal de sa Majesté Prussienn
au soins de M. *de Beausobre* A
de la Préface qui est à la tête d
vre. Cette Edition est enrichie de
traits & de Figures dessinées &
vées par Bernard Picard. Le M
crit original de ces Mémoires
trouvé dans le Cabinet de Ma
Henriette de Nassau troisiéme
de Frederic Henry, Mere de S.
le Prince d'Anhalt Dessau.

Le même Libraire a publié une
velle Edition d'un Ouvrage d
Michel *Mettaire* sous ce titre

des belles Editions, dont le
: redevable à ces célébres
rs. Il fut imprimé à Lon-
Benjamin *Motte*. En 1717
re de sa façon un nouveau
ous le titre d'*Historia Typo-*
, *aliquot Parisiensium*; aussi
à Londres chez Guillaume
n-8°. Il y donne le premier
Morels & aux *Vascosans*, il
as Adrien *Turnébe* qui joi-
éputation d'un des plus doc-
ues du 16e. siecle, le mérite
rimeur habile & zélé pour
ion de son Art. On sçait
chargé de la direction de
rie Royale, & en particu-
iller à l'édition des Ouvra-
. Enfin, M. *Mettaire* tou-
n de son sujet, mit au jour
e premier Volume de l'Ou-
nt nous annonçons ici une
Edition. En 1722 il en ajoû-
nd, & en 1725 un troisié-
remier imprimé d'abord a
hez Isaac *Vaillant*, reparoît
uelque tems avec des cor-
& des additions considéra-

De Leyde.

Samuël *Luchtmans* a mis au jour un Livre *in*-4°. intitulé, *Rudimenta Linguæ Arabicæ, Florilegium Sententiarum Arabicarum, ut & clavim Dialectorum, ac præsertim Arabicæ adjecit Albertus Schultens, Lugduni Batavorum* 1733.

On trouve chez Théodore Haak, Libraire de la même Ville, *Jo. Henrici* Mylii *J. U. D. Theophilus sive de Græcarum Juris institutionum, earumdemque Juris Historiâ, Ætate, autoritate, Fatis, Dotibus, Nævis liber singularis.* 1733. *in*-8°.

France.

De Paris.

On commence à débiter ici, chez plusieurs Libraires associés une nouvelle Edition de l'*Histoire du Peuple de Dieu, tirée des Livres saints*, en huit volumes in-4°. Cette Edition, du côté du caractere, du papier, &

le ce qui dépend du ſoin des Imprimeurs, a de grands avantages ſur les précédentes. On voit à la tête un Frontiſpice, au commencement de chaque volume, des Vignettes hiſtoriques d'un beau deſſein, & gravées de bon goût; deux Cartes de Géographie, des Tables Chronologiques, des Tables des Matieres, & tout ce qui peut en rendre l'uſage facile. On y a ajouté l'Hiſtoire de Job, & quelques autres morceaux qui rendent le Livre complet.

A l'égard des changemens qui s'y trouvent répandus, bien loin qu'ils faſſent regretter l'Ouvrage dans ſon premier état, ils ſont de nature à faire ſentir que l'Auteur, profitant des critiques de raiſon & de ſageſſe, n'a rien omis de ce qu'il a cru propre à rendre une Hiſtoire ſainte plus correcte & plus utile.

L'Hiſtoire des Révolutions d'Eſpagne, par le Pere *Dorleans*, eſt en vente depuis un mois chez *Rollin* fils, Quay des Auguſtins, à ſaint Athanaſe.

D'AVIGNON.

M. *Gori* de Florence, Auteur des Explications du *Museum Florentinum*, vient de m'envoyer le Programme du troisiéme volume, qui contiendra les Statuës. On en a augmenté le prix, même pour les Souscripteurs. Il me dit aussi qu'il donnera dans le cours de l'année la seconde partie du Livre intitulé, *Inscriptiones urbium Etruriæ*, &c. avec les Tables nécessaires, comme il a donné celles de *Doni*. Il me mande qu'il médite un grand projet. C'est un Recüeil de Tombeaux, la plûpart avec des Inscriptions Etrusques, pour servir de supplément à l'*Etruria regalis* de *Dempster*.

EXTRAIT D'UNE LETTRE de Quebec du 19 *Octobre* 1733.

Une pluye de cendres tomba le 26 May sur les quatre heures du matin. Elle fut précédée d'un nuage épais & noir comme de l'encre ;

quelque tems après le Ciel parut en feu dans toute l'étenduë de l'Horison.

A sept heures du matin autre décoration. La couleur de feu se dissipa, & fit place à un jaune clair & transparent qui couvroit toute l'Athmosphere.

M. l'Intendant a jugé ce Phénomene digne des recherches de Messieurs de l'Académie des Sciences. Il en a dressé lui-même un Memoire qu'il envoye à M. le Comte de Maurepas, avec deux petits paquets ou échantillons de la cendre celeste recüeillie très-soigneusement sur les plantes du jardin & sur les bords des fenêtres du Palais.

Il est à observer, qu'on vit alors dans les bois des feux errans çà & là sans tenir de route certaine.

Une personne digne de foi vient de m'assurer qu'en 1706. il avoit été témoin oculaire d'un pareil Phénomene à Naples. Il y en avoit plus d'un demi pied sur la surface de la terre, & *en plein midi* l'obscurité égaloit *celle de la nuit.*

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amez & feaux Conseillers, les gens tenans nos Cours de Parlement Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : Salut. Notre bien amé le Sr. * * * Nous ayant fait remontrer qu'il souhaitteroit faire imprimer & donner au Public plusieurs *Mémoires pour l'Histoire des Sciences & des beaux Arts*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires, Offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes ; A CES CAUSES, voulant traiter favorablement le Sr. Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer lesdits Mémoires ci-dessus spécifiez en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou separément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notred. contre-scel, & de les vendre, faire ven-

dre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consecutives, à compter du jour de la date desdites Présentes; faisons défenses à toutes sorres de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impressions étrangeres dans aucun lieu de notre obéïssance: Comme aussi à tous Libraires-Imprimeurs & autres: d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Mémoires ci-dessus exposés en tout ni en partie, ni en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction ou changement de Titre, même en feuilles séparées ou autrement, sans la permission expresse & par écrit du Sr. Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers au Sr. Eposant, & de tous dépens, dommages & interêts; A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registte de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression desdits Mémoires sera faitedans notre Royaume & non ailleurs; & que l'Impetrant se conformera en tout aux Ré-

glemens de la Librairie, & notamment à celui du dixiéme Avril 1725. Et qu'avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Mémoires seront remis dans le même état où les Approbations y auauront été données ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur CHAUVELIN; Et qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur CHAUVELIN. Le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit Sr. Exposant ou ses Aïans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Mémoires, soit tenuë pour dûëment signifiée ; & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonob-

ſtant Clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Verſailles le dix huitiéme jour de Décembre, l'an de grace mil ſept cens trente-trois & de notre Regne le dix-neuviéme. Par le Roy en ſon Conſeil.

SAINSON.

Je ſouſſigné cede & transporte au Sr. Chaubert tout droit au préſent Privilége, pour en joüir comme de choſe à lui appartenante, conformément aux conditions portées au Traité que nous avons fait enſemble ſous le bon plaiſir & de l'agréement du R. P. Provincial de la Province de France, en date du premier Février 1734. *Fait à Paris ce* 4 *Février de cette même année.* P. JUL. ROUILLE', S. J.

Regiſtré enſemble la Ceſſion ſur le Regiſtre VIII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris N°, 666. *fol.* 671. *conformément au Reglement de* 1723. *Qui fait défenſes Art. IV. à toutes perſonnes de quelque qualité qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs Noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir les Exemplaires preſcrits par l'Art.* C. VIII. *du même Réglement. A Paris le* 5. *Février* 1734.

G. MARTIN, Syndic.

TABLE DES ARTICLES.

ART. I. CONjecture du Cardinal de Cusa sur les derniers jours. page premiere.
ART. II. Année politique partagée en douze discours ou Traités critiques, politiques, & politiques historiques, &c. Par M. de Wilhelm. p. 35.
ART. III. Oeuvres diverses du P. Jean Hardoüin de la Compagnie de Jesus. p. 76.
ART. IV. Reflexions sur la Poësie en général, sur l'Eglogue, la Fable, l'Elegie, la Satire, l'Ode, & sur les autres petits Poëmes par M. R. D. S. M. p. 122.
ART. V. Aurore & Phœbus, histoire espagnole. p. 140.
ART. VI. Histoire Macaronique de Merlin Cocaïe. p. 144.
ART. VII. Nouvelles Littéraires. p. 151.

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

PAGE 2 *ligne* 27 qu'aucun *lisez* que tout.

Page 23 *ligne* 10. 1707 *lisez* 1700.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Fevrier 1734.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trevoux, & dediés à Son Altesse Sérénissime Monseigneur le DUC DU MAINE.

Fevrier 1734.

A PARIS,

Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quay des Augustins, du côté du Pont S. Michel, à la Renommée & à la Prudence.

M. DCC. XXXIV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701. & se vendent 15. f. le mois en blanc, & brochés 16. f.

Années.

1701.	9. vol.	1718.	12. v.
1702.	12. v.	1719.	12. v.
1703.	12. v.	1720.	5. v.
1704.	13. v.	1721.	12. v.
1705.	12. v.	1722.	12. v.
1706.	12. v.	1723.	12. v.
1707.	12. v.	1724.	12. v.
1708.	12. v.	1725.	12. v.
1709.	12. v.	1726.	13. v.
1710.	12. v.	1727.	12. v.
1711.	12. v.	1728.	12. v.
1712.	12. v.	1729.	12. v.
1713.	12. v.	1730.	12. v.
1714.	12. v.	1731.	12. v.
1715.	12. v.	1732.	12. v.
1716.	12. v.	1733.	12. v.
1717.	12. v.	1734.	2. v.

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
des Sciences & des beaux Arts.

Fevrier 1734.

ARTICLE VIII.

Histoire des Conquêtes & Découvertes des Portugais dans le nouveau Monde, avec des Figures en taille douce. Par le R. P. J. F. Lafitau *de la Compagnie de Jesus. A Paris chez* Saugrain *Pere, Quay des Augustins, &* J. B. Coignard *Fils, ruë S. Jacques. Année* 1733. *grande Edition, in-quarto deux Volumes, petite, in-douze 4. Vol.*

NOus avons dans nôtre Langue l'Histoire de la plusspart des Conquêtes & des Découvertes faites dans le nouveau Monde *par* les *Espagnols.* Il pa-

roit bizarre que nous n'ayons que d'aujourd'huy les découvertes des Portugais qui ont pourtant été les premieres, & par consequent celles qui meritent le plus le nom de Découvertes ; car il est facile en tout genre d'ajoûter aux inventions qui sont en quelque sorte comme une création par rapport aux simples productions de la nature.

La bizarerie est en ceci plus grande qu'on ne peut dire. Sur ce point, la plûspart des gens ne connoissent presque que Christophle Colomb, & tout au plus ils lui associent Magellan & Americ Vespuce ; & tout cela encore revient au profit des Espagnols qui se sont comme tout attribués, & à qui on a eu la complaisance de tout attribuer. Une infinité de gens qui se croyent instruits, ignorent que les Portugais sont les premiers Auteurs & les premiers modeles de toutes ces grandes & utiles navigations ; que sans eux, ni les Espagnols, ni peut-être aucun autre n'auroit pensé à trouver l'Afrique, à pénétrer dans les Indes, ou à voguer

un peu en haute mer ; que Magellan étoit Portugais, & que Christophle Colomb n'a travaillé pour les Espagnols qu'après avoir été remercié par le Roy de Portugal.

Mais ce qu'on ignore surtout, c'est le premier veritable & unique Auteur des Découvertes & des Conquêtes des Portugais. Il semble pourtant qu'il avoit bien des Titres pour être recommandable à la plus reculée posterité : car il étoit Prince & Fils de Roy. On voit cependant tel Matelot dont le nom a eu plus de célebrité que le sien dans le genre même où peut-être personne n'en auroit eu sans ce premier Inventeur.

Car il le fut, & dans toute la suite de cette affaire, on ne voit personne qui ait droit de lui disputer un si beau nom, desorte que nous sommes redevables au P. Lafitau connu d'ailleurs par ses *Mœurs des Sauvages*, d'avoir enfin enrichi nôtre langue d'une Histoire, qui selon toutes les regles de l'équité, devoit passer avant toutes les autres.

Oui, l'Infant Dom Henri fut un

veritable Inventeur , & ſa Découverte a tous les titres qui peuvent rendre recommandable une grande découverte. Le hazard n'y eut point de part ; le genie la conçut, la ſcience l'enfanta , le courage l'entreprit , & toutes ſortes de vertus & de talens concoururent pour l'exécution.

Fils du Roy Jean premier , mais cinquiéme Fils , ce Prince ſe trouva avoir encore moins d'ambition qu'il n'avoit d'eſperance de monter un jour ſur le Thrône de Portugal. Cependant la noble émulation prenant dans ſon cœur la place de cette folle ambition , le genre de vie privée & philoſophe que l'Infant embraſſa par goût & par raiſon n'eut rien d'incompatible avec le Thrône. Peu empreſſé d'y monter il travailla pour l'affermir , d'abord par les exploits auxquels ſon Pere l'aſſocia contre les Maures , enſuite par des Acquiſitions immenſes qui valoient mieux ſans doute que les plus brillans Exploits.

Henry prit pour ſa deviſe ces mots françois *Talent de bien faire* , & ne viſa en effet qu'à ſe diſtinguer par

talens, & par ceux du cœur beaucoup plus que par ceux de l'esprit. Naturellement vertueux & éclairé, il s'appliqua d'un côté à remplir ses devoirs de Chrétien & d'honnête-homme; de l'autre, à cultiver son goût pour les sciences & pour celles qui conviennent le mieux à un Prince, à un Heros; & qui sont les plus propres à seconder le genie & les talens; telles que sont les Mathématiques, l'Astronomie, la Geographie, la Navigation, la Physique, l'Histoire, le Commerce, la Politique.

Par une profonde étude, ce Prince comprit la possibilité de pénétrer dans les Indes au travers des mers immenses & jusques-là impratiquables qui les séparent du Portugal. Y eut-il plus de vrai Heroïsme, plus de valeur même dans Alexandre à y penetrer au travers de mille flots de sang? Alexandre ravagea les Indes comme un torrent qui ne fait que passer: Dom Henry les unit à demeure à la couronne de Portugal. *La terre se tût en presence* du pre-

mier. On peut dire que le Second força l'Ocean à se taire en sa présence. Et qui dit l'Ocean, dit quelque chose que les Pilotes de ce tems-là & de tous les tems antérieurs avoient regardé comme un monstre intraitable.

Or ils ne le connoissoient gueres encore, puisqu'ils ne connoissoient pas beaucoup au delà de la Mediterannée, des colonnes d'Hercule & du celebre *Cap Non* qu'on n'avoit jamais osé doubler. Mais l'Ocean Atlantique, le fameux *Cap Tourmente* qui fut pourtant traité bientôt après de *Cap de bonne esperance*, & sa redoutable mer des Indes avec ses courans, ses gouffres, ses écueils, ses volcans, & les Typhons étoient bien un autre sujet de terreur, auquel pourtant l'Infant Henri eut bientôt aguerri les Portugais.

Son goût pour les Arts & pour les Sciences, & ses bienfaits attirerent à sa Cour, quoique dans une espece de solitude, tous ceux qui avoient des talens pour bien faire. Il forma donc son projet d'aller

ou plûtôt comme il convenoit à un Prince inventeur, d'envoyer à la découverte. Ses premiers Emiſſaires crurent avoir tout fait en doublant le *Cap Non.* Il lui coûta d'en trouver d'une ame aſſez ferme pour pouſſer juſqu'au *Cap Boïador.*

Rien n'eſt plus expreſſément conſtaté que le ſecours que la Providence donne à ceux qui font valoir *le talent de bien faire.* Ainſi tandis que d'autres Emiſſaires du Prince rangent les côtes & vont la ſonde en main terre à terre, la tempête les arrache au Port, les jette en haute Mer, & les fait pourtant aboutir à un nouveau Port, que leur frayeur baptiſa du nom de *Porto ſancto* ou de *Port de ſalut*, & enfin avec un peu plus de courage à celui de l'Iſle de *Madére.* Il eſt douteux ſi jamais les hommes auroient oſé d'eux-mêmes ſe mettre en haute Mer : & dans toutes les grandes entrepriſes, il y a la partie du hazard ou de la Providence ſur laquelle les grands Hommes mêmes doivent toûjours compter, en prenant de leur côté les meilleures

mesures, comme s'ils n'y comptoient pas.

Les premieres découvertes d'Isles & de Ports placés en haute Mer & comme préparés pour le naufrage dans la tempête, ranimerent les Marins de la Cour de l'Infant, & reveillerent les Portugais. Chacun s'offrit au Prince pour exécuter de nouveaux ordres. Mais ce fut alors que l'envie se reveilla aussi : & un Prince même inventeur n'en devoit pas être exempt. Car tandis que l'affaire se passoit entre quelques Sçavans & quelques Pilotes, on n'en prenoit point d'ombrage. Mais une Nation entiere qui commence à s'intéresser pour le succès, intéresse l'envie à la contradiction.

Enfin il s'éleva des murmures de toutes parts. La Cour se dechaîna avec une espece de fureur contre la chimere d'un nouveau Monde, d'un Ocean navigable, d'un commerce établi au delà des Mers, contre les dépenses excessives de toutes ces entreprises, contre les risques d'une infinité de bons Sujets & de Vaisseaux

qui y perissoient. Un Inventeur a toûjours tort devant le Peuple qui lui applaudit d'abord, mais qui l'abandonne dès qu'il est accusé. Le Prince eut donc une véritable persécution à essuyer, & bien des apologies à faire auprès du Roy, qui, quoique son frere, pouvoit être susceptible d'une passion dont les Princes mêmes & les Princes les plus alliés par le sang ne sont pas les plus exemts. Heureusement pour l'Infant, le Roy laissa dire le Peuple, & pensa en Roy, & la Cour fit son personnage d'aprouver par flaterie, ce que la jalousie lui avoit fait critiquer.

Après s'être assûré de la Cour de Portugal, l'Infant pensa à s'assûrer des autres Cours qui commençoient aussi à se reveiller, surtout la Cour d'Espagne. Il crut que pour n'en être point traversé, il lui suffisoit de mettre le Pape dans ses interêts. Il envoya donc à cet effet un Ambassade à Rome, & obtint du Pape le Privilege exclusif de conquérir & de posseder tout ce qui viendroit à la *suite de ces premieres* Conquêtes.

Au reſte, nous ne faiſons que rapporter le fait, ſans vouloir toucher à la queſtion de droit.

Bientôt après il ſe forma des compagnies d'Intereſſés pour faire les frais des armemens, avec les droits de quint & autres que le Roy de Portugal attribua au Prince ſous les auſpices duquel ſe formoient ces aſſociations; & les découvertes commencerent d'aller rapidement, d'autant mieux qu'à meſure que les courages ſe fortifioient pour l'entrepriſe, la navigation ſe perfectionoit toûjours pour l'exécution. Car il ne faut pas oublier que c'eſt aux Portugais & à l'Infant Dom Henri que nous ſommes redevables de la perfection où toutes les parties d'un ſi bel Art ſont montées. Toutes les Nations enſuite y ont mis la main; mais voilà les premieres mains & celles mêmes qui y ont le plus travaillé. L'Hiſtoire de ces progrès ſeroit une choſe infiniment curieuſe & utile.

On pénétra juſqu'au Cap verd, & à l'Iſle Gomere, l'une des Canaries. Le ſort de ces Iſles fut long-tems

:rtain. Les François, les Espa-
ıls, les Portugais se les appro-
:rent tour à tour : elles furent
ın adjugées aux Castillans. Et comme
x-ci commencérent bien-tôt à en-
: dans le plan des nouvelles décou-
tes, le Pape pris pour arbitre ;
. une ligne meridienne Nord &
l, dont l'Orient fut attribué aux
rtugais, & l'Occident aux Espa-
ɔls : on ne prévoyoit peut-être pas
rs, que dans un globe les extré-
:és se touchoient, & que tôt ou
d ces deux Nations en prenant deux
ıtes opposées aboutiroient au même
.nt, comme il arriva aux Molu-
ɪs, où le choc fut assez violent.
L'Infant ne se contentoit pas de dé-
ıvrir. Sa principale attention étoit à
:e des établissemens solides, à peu-
r les terres, à les défricher, à les
tiliser, à y jetter des bestiaux, à
ilifer les Peuples, à les rendre
mmes & Chrétiens ; enfin à fonder
: tout un bon commerce. Il n'y a
'te de devoir d'Inventeur, de Con-
erant, de Fondateur, de Legisla-
r qu'il ne remplît. De sorte qu'à

sa mort qui arriva en 1463. à l'âge de 67 ans, le Roy Jean second qui fut son héritier, se trouva maître d'ajoûter à ses titres celui de *Roy de Guinée & de Côte d'Afrique*, & en état d'aller plus loin, jusqu'aux extremités de l'Orient.

Ce Roy se proposa deux choses qu'il ne perdit jamais de vuë en suivant le plan de Dom Henri : la premiére, de découvrir les Etats du Celébre *Prête ou Preste-Jean* ; la seconde, de penêtrer dans les grandes Indes : & il faut dire que s'il n'atteignit pas ce double but, il mit son Successeur en état de l'atteindre & de jouir à loisir de sa découverte.

Le fameux *Covillan* à force de tourner l'Afrique du côté de l'Europe & de l'Asie, penétra dans l'Ethiopie par l'Egypte : mais il y fut arrêté & s'y fixa sans qu'on eût de long-tems aucunes de ses nouvelles ; ni de son *Preste-Jean* qu'on croit être le même que le Roy de cet Empire Abyssin.

Diaz tournant l'Afrique par l'Ocean arriva au *Cap Tourmente*, que *le Roy* sur des vuës plus étenduës

ilut qu'on appellat le *Cap de bonne rance.* Diego Can avoit découvert Royaume de Congo, & disposé Roy, la Cour & le Peuple à re-oir le Baptême: ils ne le reçurent me que trop facilement. La Relin pensa y être étouffée dans sa ssance. Le Roy même en conçut l'ombrage & voulut l'exterminer. r Fils Dom Alfonse, qui excitoit jalousie calma l'orage, secondé la Reine sa Mere. Et ce Prince nt succedé à son Pere & regné ans, la Religion parut y jetter racines dont la suite découvrit pendant le peu de profondeur & consistance.

Le Roy Dom Jean Second étoit préoccupé de ses deux grands obs, qu'il en manqua un troisiéme. fut la découverte de l'Amerique ur laquelle Christophle Colomb nt s'offrir à lui, & qu'il rejetta; iis dont l'Espagne se prévalut au and regret du Roy de Portugal.

Dom Emmanuel succeda à Jean econd & à tous ses Projets: & bient par *ses ordres Vasco de Gama*,

après bien des périls de la part des hommes & des mers, doubla le fameux Cap de bonne esperance, & passa le Cap des courans, arriva au Mozambique, où il fut aussi mal reçû qu'à Mombase, & l'ayant été mieux & très bien même à Melinde, il franchit la grande mer des Indes en vingt jours de navigation, & aborda à Calicut le 18. de May 1499. onze mois après être sorti de la rade de Lisbonne.

Le Zamorin ou Roy de Calicut, un des plus puissans Princes de l'Indostan, le reçut d'abord assez bien : mais la modicité de ses présens le fit ensuite mépriser, & enfin les Maures Mahometans qui faisoient tout le commerce des Indes, réussirent à le rendre suspect. Gama ne remporta donc qu'une lettre de civilité de la part du Zamorin pour le Roy de Portugal ; mais à son retour il prit à Melinde un Ambassadeur que le Roy envoyoit à Lisbonne, où il arriva plus de deux ans après en être parti.

Le Roy Manuel reçut Gama avec distinction, le fit Amiral des Indes

& le combla de biens. Une nouvelle Flote partit pour les Indes sous la conduite de Pierre Alvarés Cabral qui fut d'abord jetté sur les côtes du Bresil, dont il fit la découverte & en prit possession en passant. Les tempêtes lui enleverent la moitié de sa Flote. Les restes suffirent pourtant pour imposer aux Rois de Mozambique & de Quiloa; & ses présens dignes du Roy qu'il représentoit le firent considerer à Calicut, & y obtenir une maison où il établit un comptoir pour sa Nation. La bonne intelligence ne dura pas, & Cabral fit une espece de guerre à Calicut & au Zamorin. Mais cela même lui rendit favorable les Rois de Cochin, de Cananor, de Coulan que le Zamorin vouloit rendre esclaves quoiqu'ils ne fussent que tributaires. Ainsi outre une bonne cargaison d'épiceries, Cabral revint à Lisbonne avec des Ambassadeurs de plusieurs de ces Rois.

Cortereal pendant ce tems-là découvrit Terre-Neuve & la terre de Labrador, païs des Esquimaux en *Amerique*. On perfectionna la décou-

verte & l'établissement du Bresil ; quoique d'abord sans trop prévoir l'importance d'une Colonie, qui a été une des plus belles du Portugal.

Au retour de Cabral, Dom Manuel arma vingt Vaisseaux, qu'il partagea en trois Escadres, dont la principale fut confiée à l'Amirante Vasqués de Gama. Celui-ci parut dès lors aux Indes comme un Maître de la Mer qui donne la Loi, mais avec le faste & la hauteur que les Portugais y soutinrent toûjours depuis ce tems-là. Il pensa périr par les artifices du Zamorin qu'il traita en ennemi. Il défit sa Flote, & cimenta aux conditions qu'il voulut ; l'alliance avec les Rois de Cochin, de Cananor, de Cranganor, & avec les Chrétiens de S. Thomas qui se donnerent tout-à-fait à lui. A son retour le Roy le fit entrer en triomphe dans Lisbonne.

Mais le Zamorin profitant de son absence, mit le Roy de Cochin à deux doigts de sa perte. Ce Roy parut un Heros & un modele de constance & de fidelité à la parole qu'il avoit donnée aux Portugais. François

Alphonse d'Albuquerque arrive-
t l'un après l'autre fort à propos
ır sauver ce fidele Allié. Mais en le
vant ils ne s'oublioient pas eux-mê-
s, & leur Allié devint insensible-
nt leur esclave. Ils lui firent agréer
'on bâtît sur ses terres une Forte-
se & une Eglise : & repartirent
moment que la Guerre alloit se
lumer, quoique par leur faute,
re Cochin & Calicut.
Hureusement les d'Albuquerques
sserent à Cochin l'invincible E-
ıard Pacheco, qu'on peut regarder
fait de courage, d'intrepidité,
fermeté d'ame, de force de tête,
genie de ressource, comme le
mand Cortés des Portugais. Pacheco
mpara d'abord de toute l'autorité
ns Cochin, de concert avec le
y, qui sans lui n'auroit jamais re-
ıu dans le devoir des Sujets prêts
ui échaper par les intrigues du Za-
rin. Il commença par les remplir
terreur, jusques là que les Indiens
regardoient comme un démon ca-
ble de leur tordre le col, s'ils
oient seulement pensé à lui desobéir.

L'Armée du Zamorin étoit de 50 mille hommes, & Pacheco n'avoit que 150 Portugais sur qui il pût bien compter : il défit pourtant cette redoutable armée jusqu'à trois fois. Revenu encore à la charge avec une nouvelle armée, le Zamorin fut plusieurs fois repoussé, battu, vaincu & réduit à demander la paix. Or Pacheco n'avoit point affaire à des gens qui n'eussent jamais connu les effets de la poudre & qui n'eussent point entendu tonner le Canon. Les Indiens avoient autant & plus d'artillerie que les Portugais, & leur milice n'étoit tout au plus qu'un peu plus imparfaite que celle de l'Europe. Du reste les Portugais ne paroissent dans tout ceci avoir eu d'autre superiorité, que celle d'un peu plus d'ordre, de discipline, & surtout de constance & d'intrepidité ; à quoi il faut pourtant encore ajoûter l'extraordinaire singularité du personnage qu'ils joüoient, soûtenu de la necessité où ils s'étoient mis de vaincre ou de perir. Celui qui attaque a toûjours une grande superiorité dans

combats. Les Portugais réü-
soient la hardiesse de l'attaque avec
necessité d'une défense extrême. Si
Portugal avoit été là pour les re-
voir dans leur fuite, que sçait-on
dans mille occasions où nous ad-
rons leur fermeté inébranlable, ils
uroient pas tourné tête en sentant
egalité de la partie. On peut dire
is doute la même chose de Cortés
des Espagnols, qui avoient d'ailleurs
et l'avantage de la poudre & du
erveilleux d'une telle nouveauté.
De nouvelles défaites du Zamorin
jetterent dans le desespoir, & le
ent renoncer au Thrône, pour se faire
ermite à la maniere des Indiens.
Mere, femme forte, ranima son
urage, & lui remit le Sceptre &
s armes à la main; mais toûjours
ec le même succès.

Pacheco de retour en Portugal, mais
ns butin; sans fortune, & n'ayant
s même voulu accepter les présens
Roy de Cochin, qui lui devoit
Couronne, y fut comblé d'applau-
ssemens & d'honneurs stériles, &
is laissé sans recompense solide,

Il n'étoit que grand-Homme, & d'autant plus grand, qu'il étoit sans politique, sans intrigue, sans interêt, sans ambition. L'envie alla, jusqu'à le charger de fers, & son innocence reconnuë ne fut pas mieux recompensée que sa valeur. Il vécut & mourut dans l'indigence.

En 1505. François d'Almeïda partit pour les Indes avec une bonne flote, ayant le titre de Gouverneur Général, & même de Vice-Roy : & désormais les Portugais soûtinrent dans toute la splendeur, ou le faste de leur Nation, le personnage qu'ils s'étoient donné de Souverains des Mers & des Empires maritimes, ne recevant plus d'Alliés que sur le pied de tributaires, regardant comme ennemi, quiconque ne s'avoüoit pas vaincu & ne se laissoit pas dominer par des Citadelles; s'attribuant enfin par tout un commerce privilegié & exclusif.

Almeïda à son arrivée, se vit recherché de tous les Roys de l'Indostan. Jamais peut-être les Romains n'en virent un plus grand nombre,

ni de plus empressés à accepter & à demander des chaînes, les intérêts particuliers empêchant toûjours les hommes de se réünir pour l'intérêt commun. Le Roy de Narsingue même qui se faisoit appeller le Roy des Rois, dont l'Empire étoit effectivement fort étendu, & qui avoit plusieurs Rois pour tributaires, ne fut pas le dernier à subir le joug. Le Zamorin seul osa se mesurer encore avec ses Vainqueurs. Le Fils du Vice-Roi gagna sur lui une grande bataille navale, qui fut pourtant bien disputée. Car ces Indiens encore une fois n'étoient pas des Cafres ni des Mexicains, & le Zamorin ne paroît point un homme méprisable.

Les Indes fournissoient aux Portugais un bon commerce d'épiceries & d'autres denrées. A quoi l'or est-il bon, si ce n'est pour nous procurer les besoins de la vie? Les Portugais n'étoient pas contents, s'ils n'avoient encore de l'or. Fatale stupidité du cœur humain! il va jusqu'à aimer l'or pour lui-même. Sofala passoit pour l'Ophir de Salomon. Le Roy Manuel envoya donc

exprès une flote à Sofala pour en prendre possession. Cette prise de possession se fit sans autre forme de droit. La ligne étoit tirée : l'Orient appartenoit tout entier aux Portugais. Debarqués à Sofala, tambour battant, enseignes déployées, ils vont droit chez le Cheq ou Roy de l'Isle pour le saluer ; & lui apprendre que tout son or étoit à leur bienséance, qu'il n'en avoit été jusques-là que le dépositaire, & qu'ils alloient bâtir un Fort, pour le mieux garder désormais. Nous ne lisons pas dans l'Ecriture Sainte que la flote de Salomon y allât si bonnement. C'étoit à peu près par tout le même procédé de la part de ces Conquerans. On se révoltoit quelquefois, & le Cheq se révolta. Nouvelle raison de le traiter en rebelle, de s'emparer de tout son or, & de le réduire à un parfait esclavage. Le Cheq y perdit la vie, & tout le commerce & tout l'or de Sofala fut acquis au Vainqueur.

Vers la fin de 1506. Tristan da Cugna & Alfonse d'Albuquerque partirent chacun avec une flote. Ils firent quelques découvertes autour de l'Afrique,

& mille exploits de valeur sur la côte orientale de ce continent, à Hoyar, à Lamo, à Brava. Mais le principal exploit, fut de délivrer l'Isle de Socotora de l'empire des Mahométans, c'est-à-dire de l'acquérir au Portugal. Le grand but étoit de déposseder les Maures, Africains, Arabes, en un mot les Mahométans du commerce des Indes. Ils y débouchoient tout par la mer rouge, dont Socotora ferme l'entrée ou l'issuë.

Autre grand debouché par le Golfe Persique, c'étoit Ormus qui étoit lui-même un centre ou un entrepôt général de ce commerce. Le grand d'Albuquerque en fit la conquête avec une valeur & une conduite, qu'on ne se lasse point d'admirer. Mais les divisions des Portugais en firent bien-tôt perdre tout le fruit, & d'Albuquerque ne réüssit pas si vîte à en réparer la perte. Laurent d'Alméïda Fils du Vice-Roy, perdit aussi dans le même tems une bataille navale contre la flote envoyée au secours des Indiens, à la sollicitation du Zamorin par le Calife d'*Egypte*. Ce jeune Héros périt dans

ſa défaite. Son pere le vangea bientôt après, par une grande Victoire remportée ſur ceux qui l'avoient vaincu. Mais cette Victoire ne rétablit pas toute la réputation des Portugais, qui juſques-là paſſoient pour invincibles.

Sur ces entrefaites, d'Albuquerque fut nommé Gouverneur Général à la place d'Almeïda, qui refuſa de le reconnoître, & le fit même mettre en priſon. Mais le grand Maréchal de la Couronne arriva fort à propos pour l'en retirer, & le fit inſtaler dans ſon Gouvernement. Almeïda revenant en Europe, périt malheureuſement de la main des Cafres.

Le grand Maréchal étoit envoyé aux Indes avec une flote, uniquement pour détruire Calicut, & mettre à la raiſon le Zamorin cet autre Porus, qui ſeul oſoit depuis tant d'années diſputer ouvertement l'Empire des Indes à ces Vainqueurs de tant de Rois. d'Albuquerque fut piqué de ſe voir enlever la plus belle prérogative de ſa charge de Gouverneur Général. L'affaire échoua donc, & Calicut ne fut détruit qu'à demi, le Maréchal ayant été en-

seveli sous les ruines de cette Ville. D'Albuquerque, s'il avoit été seul, ne l'auroit pas apparemment manquée.

Goa étoit bien d'une autre difficulté à enlever. Il en vint pourtant à son honneur. Mais la division de ses subalternes & leur rebellion à ses ordres, lui firent encore échaper des mains cette Conquête, comme celle d'Ormus. D'Albuquerque eut toûjours à combattre au dedans & au dehors, & jamais il ne trouva d'autres difficultés au dehors, que celles qui lui venoient du dedans. Aussi n'étoit-il pas pour rien le Grand d'Albuquerque. L'envie est de tous les ennemis le seul, dont la défaite donne au Vainqueur ce nom de Grand.

Goa fut repris bientôt après, & Albuquerque prit cette fois là de justes mesures, pour l'unir sans retour à la Couronne de Portugal. Tous les Rois de l'Inde lui envoyerent des Ambassadeurs, pour le féliciter de sa Conquête: & sa Cour étoit assurément plus brillante que celle du Roy de Portugal. Malaca suivit de près la prise de Goa. C'étoient par tout des prodiges de

valeur de la part des Portugais, & des chefs d'œuvre de conduite de la part du Général, qui ne cédoit du reste à personne en valeur, se trouvant toûjours à la tête des attaques. Ce furent-là de nouvelles félicitations, de nouvelles Ambassades de la part des nouveaux Rois, de Pegu, de Siama, de Java, de Sumatra, qui devenoient ses voisins, pour leur malheur.

Pendant ce tems-là Goa soutint un Siege, qui le réduisit à l'extrêmité durant l'hiver; mais la belle saison permit aux flotes de secours, de le dégager. Malaca fut aussi vivement & long-tems assiegé, lorsque d'Albuquerque en fut parti pour retourner à Cochin. Il pensa périr dans ce retour. Il y perdit des richesses inestimables, & tout le butin de Malaca. Arrivé à Goa, il vit sa Cour augmentée des Ambassadeurs de Perse & de Cambaïe, de ceux de l'Empereur d'Abyssinie, du Roy d'Ormus, &c. de ceux même du Roy de Calicut; qui consentoit à suivre le torrent, qui entraînoit toutes les Couronnes de l'Indostan.

Enfin après avoir formé ses Alliances, delivré Goa de ses ennemis, c'est-à-dire de ses premiers maîtres, l'avoir mis en état d'une bonne défense, & y avoir comme fondé le centre du commerce de tout l'Orient, d'Albuquerque en partit, pour aller dans la mer rouge, s'emparer tout-à-fait du Royaume d'Ormus, & s'il étoit possible aussi de celui d'Aden. Il manqua celui-ci, par les divisions & les cabales de ses Subalternes, plûtôt que par aucune faute, ou aucun mystere de sa part. Mais Ormus l'en dédomagea : & l'on peut dire que ce fut par là, que la Conquête des Indes fut comme achevée, Goa en étant le centre, & Malaca d'un côté & Ormus de l'autre, en étant les extrémités.

Mais c'étoit à ce comble de gloire, que l'envie attendoit le grand d'Albuquerque pour le consacrer tout-à-fait à l'immortalité. Ses ennemis réüssirent à en inspirer de l'ombrage au Roy de Portugal, dans le même temps à peu près que le Roy d'Espagne en concevoit aussi contre le grand Gonsalve de *Cordoue. Alfonse* d'Albuquerque étoit

malade, lorſqu'à ſon retour d'Ormus, il ſe vit rappellé & remplacé par le chef de ſes ennemis. Cette nouvelle lui porta le coup de la mort. Mais à un peu de ſenſibilité près qu'il laiſſa paroître, il mourut en grand homme & en héros Chrétien.

A peine le Roy de Portugal eut fait partir pour les Indes le nouveau Gouverneur Lopé Soarés d'Albergaria; qu'il s'en repentit, & voulut par de nouveaux ordres réparer ou adoucir l'affront que les premiers alloient faire à d'Albuquerque; il n'étoit plus tems; & d'Albergaria prit ſa place qu'il remplit très-mal, s'étant propoſé pour le plan de ſon Gouvernement le contre-pied de celui de ſon Prédéceſſeur. Auſſi ne fit-il rien pour ſa gloire ni pour les interêts de ſon Maître. Il joüit ſeulement un peu du fruit des bonnes meſures que d'Albuquerque avoit priſes pour aſſurer toutes choſes, & l'acquiſition qu'il fit de l'Iſle de Ceylan n'en fut gueres qu'une ſuite, ſans aucun effort de valeur ou de politique de ſa part.

Diego Lopes de Siqueira lui succéda

bien-tôt. Il fit une expédition dans la Mer-Rouge sur les côtes de l'Abyssinie, où il contracta l'alliance entre le Portugal & l'Empereur réputé *Pretre-Jean*. Edouard de Menesès le remplaça.

Nous donnerons l'extrait de la seconde Partie dans les Mémoires du mois suivant.

ARTICLE IX.

*La Vie & les Avantures d'*EUPHORMION *écrite sur de nouveaux Mémoires par Mr. S. S. S. J. P. A. V. L. E. R. E. Tome 1. in-douze pp.* 116. *Tome* 2. *pp.* 131. *Tome* 3. *p.* 154. *A* Amsterdam, *chez François* L'Honoré, 1733.

CE titre est évidemment une petite illusion (pour ne pas dire, supercherie de Libraire. Que veulent dire ces *nouveaux Mémoires* pour un Roman connu de tout le monde, comme tel ? Dailleurs ce qu'on appelle ici trois tomes à la maniere des petits Romans imprimés en Hollande, ne contient au vrai que la premiere des cinq Parties

qui composent l'*Euphormion* de Barclay. C'est ici en même tems une Imitation & une Traduction : c'est-à-dire que l'Ecrivain anonyme en qualité d'imitateur s'est servi du canevas de l'auteur Lorrain fils d'un Ecossois, pour y dessiner quelques nouveaux caracteres, ou pour adoucir ceux qu'il a trouvés. Du reste il a fait une Traduction libre des évenemens rapportés par son modele. L'Imitation est véritablement plus réservée & plus modeste, surtout dans l'avanture de la Grotte. On lui doit cette justice. Les caracteres mêmes, quoiqu'outrés, y sont d'ordinaire mieux touchés & plus spirituels. Un peu plus de travail & de correction n'auroit rien gâté. Il seroit aussi à souhaiter qu'on eût été moins servile imitateur ; que l'on se fût contenté du simple cadre, pour y placer une peinture plus naïve & plus variée, & que du moins l'on eût omis entierement les visions pueriles des Spectres, des Lutins, & autres choses semblables, qui dégradent Barclay même. Il ne nous conviendroit pas de copier les éloges que l'on donne ici au

grand Anaximandre, c'eſt-à-dire, à l'ACIGNIUS du veritable Auteur. Ce mot eſt bien compris par les gens de Lettres.

A l'égard de Barclay, on en a parlé trop au long dans nos Mémoires, (ſurtout *an.* 1732. *Avril art.* 29. & *Septemb. art.* 71. *de la même année*,) pour en dire rien de nouveau. Son *Euphormionis Satyricon* étant auſſi connu qu'il l'eſt, nous n'en rappellerons point la mémoire par un inutile détail de l'eſclavage & des avantures allégoriques du prétendu Euphormion. On ſçait que cet Ouvrage n'eſt ni ſi travaillé ni ſi eſtimable à tout prendre que l'*Argenis*. Il n'y faut point trop entendre fineſſe ni y chercher de clef. On donneroit, comme on l'a fait, dans de grandes bévûës ſur l'un & l'autre Ouvrage. L'Auteur a voulu en imitant Petrone peindre des mœurs générales, quelques caracteres particuliers de perſonnes connuës, & des évenemens qui ne ſont pas trop voilés, au moins dans l'*Argenis*: car il y a beaucoup moins de myſtere dans l'*Euphormion*. Du reſte malgré la

grande réputation de Barclay, on peut dire ce me semble avec vérité, qu'à beaucoup d'esprit, il ne joint pas toujours assez de goût. Il a de la force, de la profondeur, du sens; mais très-peu de naturel. Sa morale est souvent triste, longue, harangueuse, traînante, & par conséquent spirituellement ennuïeuse. Car il n'est pas rare d'ennüier les gens avec tout l'esprit du monde: & certainement Barclay n'est rien moins qu'amusant.

Quant au Traducteur ou Imitateur nouveau, nous ne pouvons mieux donner l'idée de son goût & de son style, qu'en copiant une de ses peintures sans en garantir l'exacte verité. C'est celle des Grands de France, qu'il a diversifiée d'après celle de Barclay *p. 28. T. 1. édition d'Amsterdam 1634.* Ce portrait se trouve dans la Brochure en question, *p. 8. tome 2.* le voici.

» C'est une fort plaisante chose de
» les entendre s'appeller Grands, Très-
» Puissans, Très-Hauts, Très-Excel-
» lens, ces hommes mortels, sujets
» à la fiévre, à la goutte, & ce qui
» *est bien pis*, soumis aux passions les

» plus honteuſes & les plus humilian-
» tes. Mais qui ſont ces hommes qui
» ſe donnent des épithetes ſi ſuper-
» bes ? ce ſont des eſprits foibles, ſu-
» perſtitieux, qui pâliſſent à la vûë
» d'une ſaliere renverſée, d'un mi-
» roir caſſé, ou d'une table où il y
» aura treize couverts : des eſprits
» deſoccupés, oiſifs, pleins d'eux-
» mêmes, ſe faiſant le centre de tout
» ce qui les environne, rapportant
» tout à eux, incommodant tout le
» monde, ne s'incommodant pour
» perſonne : des eſprits peu juſtes,
» mauvais plaiſans, inſipides railleurs,
» critiques impitoïables d'un mot
» qu'ils n'entendront pas, ou d'une
» expreſſion peu correcte qui ſera
» échappée à un homme d'eſprit, ba-
» dinant au tour, prenant plaiſir à y
» donner un ſens ridicule, ravis s'ils
» peuvent déconcerter quelqu'un,
» l'embarraſſer, lui faire dire une
» ſottiſe : alors ils s'applaudiſſent ; ils
» ſe croïent des eſprits du premier
» ordre. Mais leur victoire eſt ima-
» ginaire. Ils n'ont triomphé que de
» la *modeſtie* d'un honnête homme

» qui se taît par respect, par raison ;
» ou par mépris : des esprits bornés ;
» incultes, enveloppés dans une igno-
» rance affectée, ou tout au plus res-
» serrés par les bornes étroites de quel-
» ques connoissances superficielles ;
» peu utiles, presque toujours nuisi-
» bles : des esprits enfin stériles en
» bonnes choses, féconds en baga-
» telles, parleurs infatigables & très-
» fatiguans, historiens perpétuels ;
» grands Chroniqueurs, qui débitent
» tout ce qu'ils sçavent, & qui sça-
» vent une infinité de choses qu'on
» peut ignorer sans se faire tort ; cré-
» dules, donnant tête baissée dans la
» foi des prodiges, & se souciant moins
» de rapporter des faits véritables que
» d'en réciter de merveilleux : qui ne
» sont touchés que de ce qu'ils di-
» sent, moins attentifs à écouter ce que
» les autres racontent, qu'à préparer
» un nouveau récit qui ennuïe leurs
» auditeurs : hommes de mauvais goût,
» d'un goût singulier, bizarre, dépra-
» vés dans leurs amours, dans leurs
» ragoûts, dans leur maniere de se
» *mettre*, & sur tout dans le choix

» de leurs amis. Croïez-vous qu'ils
» jetteront la vûë sur un homme de
» bien ou sur un homme d'esprit,
» pour en faire leur favori ou pour
» le mettre dans leur confidence ?
» Non; c'est sur un farceur, sur un
» bouffon, sur un homme sans ver-
» tu, sans pudeur, sans génie. Par
» tout la vertu les incommode : sur
» un homme livré à leurs plaisirs,
» dont toute l'occupation, ainsi que
» tout le mérite consiste à leur en
» chercher de nouveaux. Qu'aiment-
» ils encore ? Une Comédienne, une
» Laïs, une Aspasie, dont ils parta-
» gent les faveurs avec leurs Escla-
» ves, sans pourtant partager le cœur,
» qui est tout à ceux-ci, comme aux
» plus dignes; aussi peu délicats dans
» le choix de leurs maîtresses que dans
» celui de leurs confidens. Qu'ai-
» ment-ils encore ? Un nain, un singe,
» un chien, un de leurs Esclaves le
» plus débauché & le moins spirituel
» de tous. Qu'aiment-ils enfin ? Eux-
» mêmes. C'est en effet tout ce qu'ils
» aiment; *beaucoup* plus heureux dans
» *cet amour* que dans les autres, en

» ce qu'ils sont sûrs de n'y avoir point
» de rivaux.

ARTICLE X.

Annus Politicus, &c. *ou Année Politique, &c. par Mr.* de Wilhelm, *Conseiller intime de l'Electeur de Baviere, &c. à* Munich *chez la Veuve* Riedling 1731. *in-folio pages* 598. *sans la Préface.*

Suite de l'Article II. du mois de Janvier.

V. Discours. L'Importance de cet Ouvrage nous aïant comme forcé de nous étendre dans le premier Extrait, peut-être au-delà des bornes qui conviennent à ces Mémoires, on nous pardonnera d'abréger dans celui-ci le compte qui nous reste à rendre, nous n'exposerons que rapidement les idées de l'Auteur. Et nous en dirons pourtant assez pour faire honneur à ses talents & pour exciter la curiosité des honnêtes gens. Mr. de Wilhelm examine dans le cinquiéme Discours s'il *convient* à un Prince de pardonner,

s'il lui convient de se venger ? Il est certain que dans cette matiere, il n'est pas permis de raisonner également sur les Souverains & sur les Particuliers. Les offenses que ceux-ci reçoivent n'intéressent pour l'ordinaire précisément que leurs personnes. La facilité qu'ils ont à les oublier, ne préjudicie point au bien commun, & leur est souvent plus avantageuse que la vengeance qu'ils pourroient en tirer. Au contraire, l'outrage fait au Souverain réjaillit sur la nation entiere, trop d'indulgence sur le Trône réveille l'audace des voisins, multiplie leurs prétentions, & fait germer dans le sein même de l'Etat des passions aussi dangereuses. La premiere partie de ce discours ne consiste guéres que dans une espece de combat entre la Politique & la Raison; l'une & l'autre plaident leurs droits devant un Prince. La Politique se déclare pour sa fermeté, la Raison s'explique pour sa douceur. Enfin la dispute se termine par un accord à l'amiable. Si la douceur consent que le Prince venge avec éclat ses offenses, *pour assurer sa* gloire & par conséquent

le repos de ses Sujets ; la Politique à son tour permet au Prince d'user de clémence, lorsqu'elle ne peut qu'augmenter l'amour que l'on a déja pour lui, sans rien diminuer de sa réputation au dedans & au dehors de son Royaume. Nous ne prétendons point combattre absolument Mr. de Wilhelm. Mais nous sera-t il permis de trouver un peu à redire à la distinction presque continuelle qu'il fait de la Politique & de la Raison ? Nous la trouvons plus ingénieuse que solide : ces deux choses ne peuvent se séparer que dans la spéculation abstraite. La Politique suppose essentiellement la Raison, ou plutôt n'est que la Raison elle-même, sans mélange d'interêts particuliers ou de foiblesses, qui nous dicte la conduite qu'il faut tenir dans le gouvernement. Ainsi à parler exactement, c'est la Raison qui punit, c'est elle qui pardonne suivant les différentes circonstances. On peut juger que dans un discours consacré à la clémenmence Mr. de Wilhelm a sçu faire valoir le cas que la Religion fait de cette vertu, & inférer de son goût pour

l'érudition qu'il a presque copié ce que Ciceron & les plus célébres Auteurs ont écrit en sa faveur.

L'Empereur Loüis de Baviere étoit le héros de Mr. de Wilhelm. Jamais vie ne fut plus agitée que celle de ce Prince. L'histoire de son Regne est un des plus beaux morceaux de celle de l'Empire. Au milieu des contradictions continuelles qu'il eut a essuïer, il sçut toujours constamment allier ces sages tempéramens qui font briller la clémence, & qui n'ôtent rien à la fermeté digne du Trône & à la majesté du Souverain. Il eut un ennemi implacable dans la personne de Rodolphe son frere aîné. Quoique Loüis eût généreusement oublié les torts qu'il en avoit reçus pendant sa minorité, il eut la douleur de lui voir embrasser le parti de Frederic d'Autriche son compétiteur. Loüis vainquit ce Rival, mais il ne put triompher de la haine de Rodolphe, qui aima mieux abandonner ses Etats que de les tenir de la liberalité de son Frere. Les enfans de Rodolphe ne partagerent point sa disgrace ; *ils joüirent* en paix des bontés

& de la grandeur de leur Oncle. On sçait les cruels démêlés que Louis eut avec differents Papes. Le courage de l'Empereur ne nuisit point dans lui aux sentimens du Chrétien. Mr. de Wilhelm le prouve par quantité de pieces originales propres à servir de mémoires à ceux qui voudroient écrire l'histoire de ce Prince, & à le venger des satyres que les Auteurs du parti contraire ont publiées contre lui.

VI. Discours. Le discours suivant nous représente toute l'horreur de cette maxime, que tant de mauvais Princes ont réduite en art pour le malheur de leurs Sujets : *Qu'ils haïssent, pourvû qu'ils craignent.* Plus d'un Tyran sans doute l'avoit pratiquée, à remonter jusques dans les tems les plus reculés ; mais aucun, que l'on connoisse, n'avoit osé l'exposer au monde, comme la régle principale de sa conduite, avant l'indigne fils du vertueux Germanicus. Caligula le premier la fit entendre publiquement dans Rome, & insulta à tout l'Empire en dévoilant sans pudeur le principe de sa férocité & de ses excès. Avant lui pourtant, Tibere

t comme ébauchée : *Qu'ils me dé-*
, pourvû qu'ils m'approuvent, di-
artificieux Empereur, comme si
dence & la perfidie pouvoient ja-
mériter l'approbation des hom-
quelque corrompus même qu'on
ppose. Réfuter précisément une
ne si cruelle, ce seroit faire in-
aux lumiéres & à la vertu de
siécle. Aussi, si Mr. de Wil-
s'étend un peu à la combattre ;
est que pour relever plus sensi-
ent les avantages du principe op-
. Un Prince n'aura jamais plus
eur pour mériter l'amour de ses
s, que lorsqu'il aura bien péné-
oute l'infamie attachée à leur hai-
Il est donc infiniment important
un Souverain, conclut l'Auteur,
egner encore plus sur les cœurs,
sur les biens de son peuple. Il in-
e ensuite les moïens de parvenir
objet précieux, & les détails qu'il
donne à ce sujet, sont pleins de sens
agrémens. Il ne veut pas surtout que
Princes négligent ces graces exté-
es & ces talents aimables qui pré
nent, qui captivent, qui annoncent

plus éloquemment souvent que les actions même, la noblesse de l'ame & la beauté du caractere. Un air affable sans bassesse, & grave sans fierté, une maniere de s'exprimer douce, tout à la fois & majestueuse, une facilité à se montrer, & à écouter, une envie de plaire qui se peint dans les discours & dans les gestes, préparent au moins les voyes, pour ainsi dire, à l'affection publique, réüssissent même pour l'ordinaire à l'attirer toute entiere. Et combien a-t-on vû de Princes à qui il a suffi de paroître aimables, pour être réellement aimés? Il faut convenir cependant, dit Mr. de Wilhelm, que les qualités intérieures ont une toute autre force pour gagner & mériter l'amour d'une nation. Les autres éblouissent d'abord, mais n'imposent que pour un tems assez court, lorsqu'elles sont seules. Celles-ci triomphent du tems, de l'envie, de la mauvaise fortune. Soïez le Pere de votre Peuple, & l'homme le plus vertueux de votre Etat, vous renouvellerez les beaux jours d'un Titus, d'un Trajan. On ne se plaindra jamais que de ne pouvoir

assez sensiblement son
esse. Tout ce qu'on a
l'Auteur doit faire pen-
en traité cette matiere si
prit & de sentimens.
partie de ce discours est
nple que Mr. de Wil-
u jeune Prince, qu'une
tion sur plusieurs traits
le Baviere. Le principal
, si l'on veut, par le
nais il est effacé presque
'autre par des person-
nes, & par des réflé-
es, à qui il ne manque
que d'être un peu plus
Quoi qu'il en soit, tout
ons à dire de ce Prince,
beaucoup à souffrir de
ses Sujets, occasionnée
d'un Oncle, & encore
entiment d'un Seigneur,
ragé sans raison; il fut
nik & presque dépouillé
nais il se soutint par son
couvra ce que l'injustice
lui avoient enlevé. Il
de ses victoires. Instruit

par ses malheurs, il ne songea qu'à regagner la confiance de ses Sujets : il y réussit, & ceux-ci de leur côté ne chercherent qu'à effacer jusqu'au souvenir de leur révolte par leur amour & par leur soumission.

VII. DISCOURS. Le bien public doit l'emporter toujours sur le bien particulier. Mr. de Wilhelm suppose plutôt qu'il n'établit cette maxime, & s'attache à montrer qu'elle doit avoir lieu principalement dans l'arrangement des Finances de l'Etat, & dans l'attention à en soutenir les fonds publics. Après avoir fait jusqu'ici parcourir à son jeune Héros tout ce que la morale a de plus sublime, il le prend pour ainsi dire, par la main, & le promene dans les Provinces qu'il doit gouverner un jour. Il lui en fait connoître le terrain, les denrées, les ressources. Il traite ensuite des Monnoies, de la maniere d'imposer & de recouvrer les deniers publics, du commerce, de l'agriculture, des arts, & il le fait en homme très-versé dans les affaires d'Etat. Il parle aussi des Mines en Physicien habile, & des avantages

considerables

onſidérables qu'un Prince peut en re-
rer, lorſque ces établiſſemens ſont
ien conduits. Cet endroit de l'ouvrage
eſt pas le moins curieux, & plaira ſû-
ement à ceux mêmes qui préferent
les déclamations vuides aux choſes ſo-
lides & utiles.

La ſeconde Partie contient l'éloge d'Albert le Bon. Ce Prince pacifique, ne ſe laiſſa jamais emporter au déſir de s'étendre. Il ſacrifia même des prétentions légitimes à ſon amour pour le repos. Ce fut peut-être un défaut dans lui, mais on ſe détermine aiſément à le lui pardonner en faveur de ſon application conſtante à gouverner ſagement ſon Etat, & à y procurer l'abondance. Mr. de Wilhelm rapporte au long quelques harangues de ce Prince qui font connoître la bonté de ſon ame, & ſon intelligence ſupérieure dans l'adminiſtration des affaires. Il chaſſa les Juifs de la Baviere. A l'occaſion de ce fait, le zéle de l'Auteur s'allume, il déclame contre cette malheureuſe nation, il déteſte ſon ſordide amour du gain, & il applaudit au mé-

pris où elle se trouve dans tout le monde.

VIII. Discours. *Sapiens vento bene navigat omni.* Le Sage peut aller à tout vent. Ce discours commence par la description d'une tempête violente, & une énumération physique de tous les vents qui peuvent tour à tour aider ou retarder la Navigation. On en fait l'application à la morale. Un Pilote habile maîtrise les vents, & les force en quelque façon à le conduire à son terme. Un Prince sage, supérieur à tous les évenemens, les prévoit, & fait servir à ses desseins, les moins favorables. Il n'a point une maniere unique de gouverner. Les circonstances déterminent l'usage qu'il fait de ses lumieres. Tantôt doux, tantôt sévere, quelquefois caché, souvent ouvert, il connoît les caracteres qui l'environnent, il démêle leurs passious, il emploie leurs talents, il parle à chaque homme, pour ainsi dire, la langue qui lui est propre. Tel est le canevas sur lequel Mr. de Wilhelm a travaillé la premiere partie de ce Discours.

La seconde consiste dans un détail

...s-étendu de la vie & des avantures d'Albert le Sage. Il n'étoit que le troisiéme des cinq fils d'Albert le Bon : mais son pére qui connut de bonne heure l'élévation de son génie, le nomma pour son successeur, au préjudice des deux aînés; en ordonnant pourtant que ceux-ci gouverneroient conjointement avec lui. Une disposition si extraordinaire ne trouva que peu de contradiction de la part de Jean & de Sigismond. Mais Christophle & Wolfang les deux cadets, troublerent presque continuellement l'Etat par leur ambition & par leurs inquiétudes. Ce ne furent pendant un grand nombre d'années que mouvemens & révoltes dans toute la Baviere. Albert n'eut pas moins à souffrir des préventions injustes de l'Empereur Frederic III. son beau-pere au milieu de ces bourasques. On le vit se conduire avec une sagesse qui lui attira l'admiration de toute l'Europe cédant à propos à l'orage, se roidissant, quand il le pouvoit, contre les obstacles, parlant avec douceur, agissant avec plus de force, ne laissant au hazard que ce que la prudence ne peut

lui enlever, poussant avec courage ses avantages, profitant avec la même habileté des fautes de ses ennemis. Il fut dans la Baviere ce que Charles V. a été en France; & il eut la gloire de rétablir son Etat, d'en réünir les parties éparses, & de le laisser tranquille à ses successeurs.

IX. Discours. Le neuviéme discours est pour montrer que la pieté ou la véritable dévotion, ajoûte encore un nouvel éclat au thrône. Nous nous contentons d'indiquer cette vérité; parce qu'elle se prouve assez d'elle-même; & qu'elle rentre presque dans ce que nous avons dit ailleurs de la Religion & de quelques autres vertus. Mr. de Wilhelm fait paroître, en traitant ce sujet, une grande connoissance de l'Ecriture, son érudition est de tous les genres. Guillaume V. dit le Religieux, fournit à l'Auteur un modele parfait de la dévotion la plus solide. On rapporte tout ce que fit ce Prince pour détruire le vice, & pour faire fleurir la Religion dans ses Etats. Il ne put voir qu'avec une extrême douleur les ravages que Luther causoit dans

l'Eglise, & principalement en Allemagne. Son zéle d'un côté n'omit ni prieres ni instructions pour préserver la foi des peuples, & d'un autre opposa la force aux attentats de l'hérésie. Enfin lorsque Maximilien son fils fut en âge de gouverner, il lui résigna la souveraine puissance, pour se consacrer entierement à la retraite, où il passa vingt-neuf ans dans l'exercice des vertus les plus sublimes.

X. DISCOURS. La premiere Partie du discours suivant est presque remplie par une espece de Sermon sur la Providence, sur les révolutions qui arrivent dans le monde, & sur la part qu'y ont les passions des hommes. Après quoi l'Auteur vient à examiner les prérogatives de la Magistrature & celles de la Milice. Les vertus guerrieres ont plus d'éclat, les talens pacifiques ont-ils moins de solidité? Un grand Général fait la sûreté de l'Etat. Un Ministre laborieux, éclairé, actif, lui est-il moins utile? Cette matiere a été travaillée dans tous les tems; mais Mr. de Vilhelm a profité des lumieres des autres, & y a joint ses propres réfléxions.

Il faut un peu de patience pour les lire.
En pourroit-on manquer dans un sujet aussi grave ? Il feroit à souhaiter, conclut-il, que l'on vît comme autrefois, les mêmes hommes réunir la valeur & la science, aussi versés dans l'étude des Loix, qu'intrépides à la tête des Troupes. N'est-ce pas un préjugé bien triste que celui que nous voïons assés généralement établi ? La portion la plus noble de l'Etat regarde comme indigne d'elle tout autre métier que celui de la Guerre. Elle languit pendant la Paix, ou pour charmer son ennui, elle raffine éternellement sur les plaisirs ; elle invente des modes nouvelles, & par son luxe corrompt souvent une nation dont elle devoit être l'exemple & la force.

Maximilien Premier a joué un rôle trop brillant parmi les Princes de la Maison de Baviere, pour n'avoir pas une place distinguée dans le Livre de Mr. de Wilhelm. La seconde partie de ce Discours fait son éloge avec d'autant plus de justice, qu'il sçait mieux qu'aucun autre de son tems accorder les vertus guerrieres avec les talens

cabinet. Il fut un des plus fameux
litiques du fiécle précédent. Si fa ca-
cité à la Guerre ne fut pas auffi gé-
ralement reconnuë; on ne peut pour-
t lui contefter la gloire d'avoir
omphé quelquefois en perfonne, des
nemis de l'Empire. Mais il vain-
t plus fouvent par fes Généraux. Le
bre Comte de Tilli, Merci, &
ques autres lui formerent les meil-
s troupes de l'Allemagne. Tou-
lié d'intérêts avec la Maifon d'Au-
e, toujours en traité avec la Fran-
Maximilien prévint fes pertes, ou
eva de fes chûtes. Le Traité de
er affura irrévocablement à fa
un titre & des poffeffions qui
ient coûté trente Campagnes,
nt de Négociations.
ISCOURS. La bonne foi eft l'ame
ernement, comme elle eft le
s Sociétés particulieres. Les
Etat fi connuës dans la Poli-
fi judicieufes en effet lorf-
es outre point, peuvent bien
ms fufpendre dans de cer-
ffet des promeffes du Prin-
les ne doivent jamais dé-

gager une parole solennellement donnée avec une pleine liberté, & une connoissance réfléchie. C'est une maxime aussi contraire à la saine raison qu'à la Religion, que d'oser avancer que la fidelité à ses engagemens, n'est point la vertu des Souverains. La prudence sur le Thône est indispensable. L'artifice, la ruse, les voyes obliques en dégradent la majesté. L'idée que les peuples auront de la droiture de leur Maître, entretiendra dans tout l'Etat une activité que les soupçons & les défiances en banniroient. Il disposera dans ses besoins des biens de ses Sujets. Il sera l'arbitre des Nations étrangeres. Nous ne faisons que montrer le principe. Les conséquences sont naturelles à tirer. Mr. de Wilhelm les développe avec son éloquente prolixité.

Le dernier Electeur Maximilien Emmanuel a donné de nos jours à l'Europe l'exemple le plus noble de la fidélité qu'un Prince doit avoir à sa parole & à ses alliances. La France aussi fidele à l'amitié concourut dans tous les tems avec autant de zéle que

; propres Sujets à honorer & à chérir
mémoire de ce grand Prince. Mr. de
'ilhelm nous présente en racourci les
:incipaux évenemens de la vie de l'E-
éteur. Il feroit à fouhaiter que fes
:cupations lui permiffent de nous en
onner une hiftoire complette. Maxi-
ilien, comme perfonne n'ignore;
ombattit long-tems pour les querel-
:s de la Maifon d'Autriche. Il fe cou-
rit de gloire dans les Campagnes de
Iongrie. Celles qu'il fit fur le Rhin,
n Italie, & en Flandres, furent moins
eureufes, à la vérité, pour la caufe
u'il défendoit. Elles le furent éga-
:ment pour fa réputation. La mort
e Charles Second aïant changé
: fyftême de l'Europe, les liens du
ıng & les raifons qu'il expliqua dans
:s Ecrits, le réconcilierent avec la
rance, & l'attacherent à la fortune
u nouveau Roy d'Efpagne fon ne-
eu. Rien depuis cette union ne fut
ıpable de l'ébranler dans fes engage-
ıens, quelques cruelles que fuffent les
preuves aufquelles fa conftance fe vit
lus d'une fois réduite. Après la trifte
›urnée *d'Hocfteck*, il n'écouta aucu-

ne des propositions qui lui furent faites. Il abandonna ses Etats pour suivre la fortune de son Parti. De nouveaux malheurs trouverent toujours dans lui la même force. Il est à croire qu'il perdit dans de certains momens l'espérance de rentrer dans la Baviere ; mais on n'a jamais pû soupçonner un instant qu'il ait été tenté de s'accommoder, au préjudice de sa parole. C'est ce courage surtout qui lui attira l'admiration de Charles XII. Roy de Suede. Ce héros lui écrivit après la Paix du fond de la Turquie, & suivant son génie extrême, il le félicitoit moins de son heureux rétablissement, qu'il n'envioit le bonheur de Louis XIV. d'avoir eu dans lui un ami si généreux & si perséverant.

XII. & dernier DISCOURS. On trouve à la tête de ce dernier Discours le nom du Sérénissime Electeur d'apresent. Mr. de Wilhelm ne nous dit pourtant presque rien de ce Prince. Il juge apparemment, & avec raison, que la sagesse de son Gouvernement & le bonheur dont ses Sujets jouissent, font mieux son éloge que ce qu'il pourroit en publier.

actions frappent plus que les écrits, pour mieux dire, les écrits sont assez utiles pour loüer un Prince que l'on it & que l'on admire. Il se contente nous parler du nouvel Ordre de George que l'Electeur a plutôt rébli que créé : mais avant que d'arver à ce qu'en dit l'Auteur, il faut oir la complaisance de traverser avec i bien des routes. Depuis le fameux ollier que le Romain Manlius arraia au Gaulois qu'il vainquit dans un ombat particulier, jusqu'à nos jours, n'y a point de siécle ni de nation ue Mr. de Wilhelm ne parcoure pour iontrer le goût universel que l'on y eu pour la Chevalerie, & de nous istruire de leurs coûtumes sur cette oble profession. Il n'y a pas eu jusu'à Selim Second qui n'ait récomenſé le Peintre Belini en le faisant hevalier. Si les moindres détails n'ont is échappé à la sagacité de Mr. de Vilhelm, on peut bien juger qu'il est étendu sur les Ordres Militaires. ne lui étoit pas permis non plus 'oublier la Jarretiere de la belle & ertueuse Comtesse de Salisberi. Enfin

les Chevaliers de la Table ronde figurent ici avec tous les autres. Venons à l'Ordre de S. George. L'Auteur croit qu'il doit sa premiere origine aux guerres de la Terre-Sainte, & qu'il fut particulierement affecté aux Princes de la Maison de Baviere. Quoi qu'il en soit, l'Empereur Frederic III. le créa, ou lui donna une nouvelle forme. Le Pape Paul II. le confirma par une Bulle, & Maximilien fils de Frederic augmenta ses privileges : mais les troubles qui suivirent & les guerres de Religion qui désolerent l'Allemagne ne laisserent pas long-tems subsister cet illustre établissement. Le dernier Electeur depuis son retour en Baviere avoit eu la pensée de le relever. Sa mort a prévenu l'éxécution de ce projet. Son auguste Fils en a eu la gloire. Ceux qui seront curieux d'en connoître les statuts, les Fêtes, les cérémonies, l'habillement, trouveront au long ces éclaircissemens dans l'Ouvrage de Mr. de Wilhelm. Nous les abrégeons, parce que nous sommes pressés de finir. La croix de l'ordre représente d'un côté la sainte Vierge écrasant le ser-

pent, & de l'autre S. George à cheval. Sa devise est : *In fide, justitiâ, & fortitudine.* Les Chevaliers font à leur reception serment de défendre la Foy Catholique & le culte de l'immaculée Conception de la Vierge. L'Electeur est grand Maître né de l'Ordre. Il a sous lui trois grands Prieurs. Le premier a dans son partage la haute Baviere, le second la basse, & le troisiéme le haut Palatinat. Il y a six Grand-Croix, deux dans chaque Prieuré. Le grand Maître en nomme trois ; l'ancienneté dans l'Ordre fait les trois autres. Outre les Grand-Croix on compte encore douze Commanderies distribuées par quatre dans les Prieurés. L'Electeur en donne six : on monte aux autres à son rang. On conçoit par ce détail que la magnificence du Prince a attaché à l'Ordre des revenus considérables. Je ne sçais point si le nombre des autres Chevaliers est fixé ; mais Mr. de Wilhelm n'en parle pas. Les preuves pour être reçus sont les mêmes que dans l'Ordre Teutonique, & l'on n'en exempte personne, pas même les étrangers que l'Electeur s'est reservé la li-

berté d'y admettre. Il y a un habillement propre des jours de cérémonie, le reste du tems tous portent une Croix étoilée en broderie au côté gauche de l'habit, & le Cordon Bleu de droit à gauche, à l'extrémité duquel pend aussi une Croix de la même figure; mais sa grandeur & la largeur du ruban sont différentes suivant le rang & le degré des Chevaliers.

Nous pouvons en finissant cet Extrait répéter à peu près ce que nous avons déja dit. On trouvera dans l'Ouvrage de Mr. de Wilhelm beaucoup d'érudition, un corps presque complet de Politique, des recherches curieuses sur l'Histoire, & en particulier sur celle de Baviere; mais on y désirera la correction & le goût que l'on veut en France dans les ouvrages d'esprit.

ARTICLE XI.

ΘΟΥΚΥΔΙ'ΔΟΥ περὶ τῦ Πελοποννησιακῦ πολέμυ Βιϐλία ὀκ]ω.

THucydidis de bello Peloponnesiano Libri octo cum adnotatiobus integris Henrici Stephani, & annis Hudsoni.
Recensuit, & notas suas addidit ephus Waſſe. Editionem curavit, que animadverſiones adjecit Cas Andræas Dukerus.
um variis diſſertationibus, mariptorum collationibus & indicinovis locupletiſſimis.

C'EST-A-DIRE,

ucydide de la guerre du Pelope, huit Livres.
ec les remarques entieres de Henenne & de Jean Hudſon.
ion nouvelle augmentée des de Joſeph Waſſe & de Charlré Duker.
diverſes Diſſertations, Consons de M. S. & Tables nou-

A AMSTERDAM.

Chez R. & J. Westein & Guil. Smith. 1731. in-fol. 728. pages *sans la Préface, les Vies de Thucydide, les Tables & les Annales de la Guerre du Pelopponeſe.*

LA Republique des Lettres a toûjours obligation au zele de ceux qui ſe chargent de perpétuer la gloire des Anciens Autheurs par les nouvelles Editions qu'ils donnent au Public. On gagne à cela de toute maniere. D'abord on voit avec plaiſir le mérite de ces grands Maîtres relevé par tous les ornemens des Editions modernes, ſurtout de celles qui ſe font chez nos Voiſins. Enſuite on jouït tranquilement des ſoins que veulent bien prendre les Editeurs, de joindre au texte les reflexions des Sçavans ſur ces précieux reſtes de Rome & d'Athenes.

L'Edition de Thucydide qu'on vient de donner en Hollande, a ces deux avantages. L'Hiſtorien grec s'y produit avec une magnificence, qui marque l'eſtime qu'on a pour ſes Ouvrages; les Sçavans qui l'ont enrichi de leurs notes, ſont d'un nom à prévenir d'a-

bord en faveur de tout ce qui est ajoû-té au texte.

On doit en partie cette Edition au zele des Srs Westein & Smith. Ces deux celebres Imprimeurs d'Amsterdam a-voient entre les mains les Notes de M. Vasse, lesquelles n'avoient point encore été imprimées, & quantité de Variantes prises tout récemment sur deux Manus-crits, l'un de la Bibliotheque du Roy Très-Chrétien, l'autre de celle de Hawn en Dannemark. Persuadés que le Public recevroit favorablement ces additions qui rendroient plus complette l'Edition faite à Oxford en 1696. par M. Hudson, & voyant d'ailleurs que les Exemplaires de cette edition d'Ox-ford étoient devenus extrémement chers, ils prierent le sçavant M. Duker, d'entrer avec eux dans le dessein de réimprimer Thucydide, & ils l'enga-gerent à conduire leur entreprise. Ce-lui-ci pour répondre à ce qu'on atten-doit de lui, & pour assurer davantage les corrections & les variantes, a consul-té les Manuscrits de Hesse-Cassel, d'U-trecht & de Bâle; du reste il a suivi le projet de M. Hudson qui avoit travail-

lé sur d'autres Manuscrits, en particulier sur ceux de Clarendon & de Grævius, qui sont fort beaux. Ainsi l'on n'a rien changé, ni à la traduction d'Æmilius Portus telle qu'on la trouve dans les exemplaires d'Oxford, ni aux annales de Thucydide par Dodwel, ni aux vies de l'Historien grec, par Marcellin, par l'Auteur anonime & par Suidas. L'on retrouve ici les notes d'Henri Etienne sur les Scholiastes grecs, les trois tables dressées par M. Hudson, les deux Cartes Geographiques, l'une de l'ancienne Grece, l'autre de la Sicile.

Mais M. Duker n'a pas laissé de faire des additions considerables à l'édition d'Oxford ; outre les notes & une table de M. Vasse. Il a fourni lui-même. 1°. Quantité de Variantes prises de divers Manuscrits. 2°. Grand nombre de Remarques sçavantes qu'il avoit écrites en lisant Thucydide, ou qui lui sont venuës en faisant l'édition. 3°. Trois nouvelles Tables. 4°. Les Témoignages & Jugemens de Vossius & de M. Fabrice sur Thucydide.

D'ailleurs l'ordre qui regne dans ces

[illegible]ente édition ; la met au dessus
[illegible]tes celles qui ont paru jusqu'ici.
[illegible]trouve au dessous du texte les va-
[illegible]tes ; même celles que M. Hudson
[illegible] rejettées à la fin, ensuite viennent
[illegible] scholiastes grecs ; si futiles pour
[illegible]telligence du texte. Tout au bas
[illegible]a page sont les notes de Henri
[illegible]nne ; dont plusieurs manquoient
[illegible]s l'édition d'Oxford, celle de M.
[illegible]son, de M. Wasse & de l'éditeur
[illegible]même M. Duker.

[illegible]près les huit Livres de Thucydide,
[illegible]mis l'explication que Henri Etien-
[illegible]a donnée des façons de parler,
[illegible]nduës dans les scholiastes grecs ;
[illegible]ont comme des Prolegomenes qu'il
[illegible] necessaire de lire avant que d'en-
[illegible]er l'Historien grec : par exemple ;
[illegible]x qui n'ont pas d'usage des scho-
[illegible]es, pourroient être embarassés à
[illegible]termes répetés si souvent. Τουτέστι,
[illegible], ὡς ἂν εἰ ἔλεγε, δηλονότι, ἄλλως
... qui veulent dire dans les scho-
[illegible]es, *c'est-à-dire .... c'est comme s'il*
[illegible]it ... autrement encore .... façons
[illegible]pliquer un endroit difficile. Cette
[illegible]lication est suivie de longues re-

[illegible] mme Sib
[illegible], Sa [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] P [illegible]
[illegible]
[illegible] & les [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] plus longues de M [illegible]
[illegible] qu'on travaill [illegible]
[illegible] envoyé de [illegible]
[illegible] perdre de ces hab [illegible]
[illegible]
[illegible] les [illegible]
[illegible] & les Am [illegible]

qu'on peut souhaiter su
..on ce judicieux critique
.e nâquit la 2^e. année de l
.mpiade, 469. ans avant Jesus
..t. On conclud de là qu'il avoi
..ze ans, quand il entendit Herodot
reciter ses neuf Muses. Disciple d'Axa
ngoras, il fut accusé d'Athéisme
parce que la doctrine de ce Philosoph
tendoit là. Devenu dans la suite u
des Generaux d'Athenes, il perdit Am
phipolis; c'est ce qui lui attira de l
part de ses Concitoyens la sentenc
d'exil, qui lui donna le tems d'écrir
son Histoire; il l'a composa en Thrace
où il s'étoit retiré. Pour s'assurer d
vantage de la verité des faits, on d
qu'il avoit des correspondans jusqu
dans les armées d'Athenes & de Lace
demone, & que les Generaux mêm
des deux nations ennemies, s'accor
doient à recevoir son argent pour l'ins
truire de ce qui se passoit de part &
d'autre. Il paroît certain, quoiqu'e
disent quelques Auteurs cités par Ma
cellin, que Thucydide fut rappellé dan
sa patrie au bout de vingt ans, & qu'
y mourut; Pline, Plutarque & Paus

nias l'assurent en termes exprès. Il nous reste de Thucydide huit livres de la guerre du Pelopponese, qui dura près 28 ans, & dont il n'a pu écrire qu'un peu plus des 20 premieres années. Le 8^e. Livre est si différent des autres pour le stile, qu'on a douté s'il étoit de Thucydide, il en est cependant, & tout le monde en convient aujourd'hui ; mais il se sent de la foiblesse d'un écrivain septuagenaire. Il regne dans les sept autres Livres une force de stile qui a merité à Thucydide un rang aussi distingué parmi les Orateurs, que parmi les Historiens. Ciceron l'appelle *rerum gestarum pronunciator sincerus & grandis*. Saluste imita sa maniere d'écrire, serrée & expressive ; Démosthene se l'étoit proposé pour modele, & l'avoit dit-on transcrit de sa main jusqu'à huit fois ; quelques uns ont écrit la même chose d'Alphonse 5^e. Roy d'Arragon. On remarque d'ailleurs dans l'Historien grec un sens exquis, un amour de la verité qui va jusqu'au scrupule, une connoissance parfaite des affaires & de la politique : on lui a reproché un peu d'obscurité & même d'âpreté dans le

ſtile, mais ces défauts qui ſeroient grands dans tout autre, ſont effacés dans Thucydide par l'éclat de ſes autres qualités. M. Fabrice cité dans la nouvelle édition, s'étonne avec raiſon qu'un homme auſſi ſçavant & auſſi éclairé que le P. Hardoüin, ait avancé que le Thucydide que nous avons, n'eſt pas le Thucydide dont parle Pline; & cela préciſément, parce que dans celui qui nous reſte, on trouve des gallicïſmes ou manieres de parler toutes françoiſes. Voudroit-on nous perſuader que notre Thucydide a été fabriqué par un François? N'eſt-il pas plus raiſonnable, comme Herodote le remarque, & comme M. Veyſſiere de la Croze l'a prouvé au P. Hardoüin, qu'une partie des tours de phraſe uſités chez les Grecs, a paſſé dans la langue françoiſe?

A la fin de l'Extrait de M. Fabrice on trouve un Catalogue éxact de toutes les Editions & des Traductions de Thucydide. Ce n'eſt pas le morceau le moins curieux ni le moins intéreſſant de cette nouvelle Edition. Il y a eu des Editions toutes greques: ſçavoir

celle d'Alde Manuce en 1502. & 1503. celle de Florence chez Bernard Junte en 1526. celle d'Hervagius à Bâle en 1540. celle de Henri Etienne avec les Scholiastes en 1564. Les Editions greques & latines sont celle de Henri Etienne en 1588. avec la Traduction de Laurent Valle; celle d'Æmilius Portus à Francfort chez Wechel en 1594. celle de Mr. Hudson à Oxford en 1696.

Les Traductions modernes sont trois françoises; sçavoir celle de Mr. Seyssel Evêque de Marseille sous François I. celle de Jaurand d'Usez en 1600. celle de Nicolas Perrault S^r d'Ablancourt en 1662. 1671. 1694. & 1714. Une Italienne par François de Strozzi à Venise en 1545. & 1563. Deux Angloises, l'une par Thomas Nicolls faite sur le François de Seyssel en 1550. l'autre de Thomas Hobbes en 1628. & 1634. réimprimée en 1722. Une Espagnole par Didaque Gratien de Adrite, à Salamanque en 1564. Une Allemande par Jérôme Bonier Prêtre de Colmar, à Ausbourg en 1533. Une Danoise par François-Michel Wogelvio en 1698.

Tous les soins que Mr. Duker s'est donné

pour l'Edition de Thucydide
oit prendre part à l'injure qu'il
a avoir reçuë du Sr Jean Gaspar
les Principal du College de Delft
e la Haye. Il employe la plus
de partie de sa Préface à se justi-
des accusations intentées contre
Ce n'est point une dispute Litté-
e ; ce sont des reproches sanglans
des discours désavantageux qu'on
se d'avoir tenu de part & d'au-
Pour l'honneur des Lettres nous
aitons que quelque homme désin-
ssé se fasse l'arbitre du differend,
réunisse des esprits trop aigris pour
enser désormais à autre chose qu'à
nger leurs injures particulieres. Le
ublic seroit fâché que ces animosités
rêtassent le cours des belles Editions
l'on pouroit se promettre des soins
Mr. Duker.

ARTICLE XII.

HISTOIRE UNIVERSELLE depuis le commencement du monde jusqu'à présent, traduite de l'Anglois d'une société de gens de Lettres. Tome premier contenant l'Histoire universelle jusqu'à Abraham, l'histoire d'Egypte & des anciens peuples de Canaan. A la Haye *chez Pierre* Gosse, *Jean* Neaulme *&c.* 1732. *& se vend* à Paris *chez* Chaubert, Hourdel, David, Huart, Osmont, Clousier & Gissey. *Vol. in* 4°. *pag.* 630.

CEtte Histoire universelle est, comme son titre l'annonce, l'Ouvrage d'une société de gens de Lettres. Il seroit en effet difficile, ou pour mieux dire impossible, qu'un seul Auteur éxécutât un si vaste dessein. Car si la vie d'un homme suffit à peine pour lire les différens morceaux de l'Histoire universelle qui sont épars dans les Bibliotheques, combien de tems ne faut-il pas pour les rassembler & les rédiger en un corps d'Histoire suivie ? Il est

vrai que l'Histoire universelle du monde est assez bornée dans ses commencemens, & même jusqu'à la moitié des tems ; c'est un fleuve peu considérable dans sa source ; mais ce fleuve grossit prodigieusement à mesure qu'il s'avance dans son cours, & devient une mer immense dont on n'apperçoit plus les bords. Nous joindrons volontiers nos vœux à ceux de tous les Sçavans pour l'éxécution d'un si grand dessein. A en juger par le premier volume que l'on donne au Public, cet ouvrage se fait avec des recherches infinies, & sera d'une si grande étenduë, que tout ce que nous avons eu jusqu'à présent d'Histoires universelles ne pourront être regardées que comme des abregés. Ce sera une source d'érudition pour les Sçavans, & un recüeil d'excellens mémoires pour ceux qui en voudront extraire quelques parties détachées. Le stile est simple & naturel, moins stile d'Historien qui veut plaire, que de Sçavant qui néglige les ornemens, pour ne s'appliquer qu'à instruire. Les Notes sont sçavantes & *elles sont en grand* nombre ; les cita-

tions éxactes, l'édition correcte & bien éxécutée. Les différentes parties qui compoſent ce premier volume ſont 1°. un *Avis au Lecteur*. 2°. une *Introduction*. 3°. un Livre premier qui a pour titre ; *Hiſtoire Aſiatique, juſqu'au tems d'Aléxandre le Grand*. Ce Livre eſt diviſé en quatre chapitres. Le premier contient l'*Hiſtoire générale du Monde juſqu'au Déluge*. Le ſecond l'*Hiſtoire générale depuis le Déluge juſqu'à la naiſſance d'Abraham*. Le troiſiéme l'*Hiſtoire de l'Egypte juſqu'à Aléxandre le Grand*. Le quatriéme l'*Hiſtoire des peuples avec leſquels les Iſraëlites eurent à faire avant que de poſſeder le païs de Canaan*. Nous allons rendre compte de chacune de ces Parties.

Quelque important qu'il ſoit pour la connoiſſance parfaite de l'Hiſtoire d'avoir une chronologie ſûre & éxacte, c'eſt un avantage dont il faut ſe détacher dans l'Hiſtoire univerſelle ; & même dans quelques hiſtoires particulieres des tems éloignés. En vain preſque tous les Sçavans ſe ſont efforcés d'établir une chronologie fixe qui pût concilier les contradictions des

Auteurs & lever toutes les difficultés. Chacun a fait son systême, & à combattu celui des autres, on en compte pour le moins cent ; preuve qu'il n'y a en effet sur cela aucun systême certain & incontestable. De sorte que le premier pas que l'on fait dans la connoissance des temps, est un pas douteux & mal sûr : quelle humiliation pour les sçavant !

Comme il est pourtant nécessaire de s'en tenir à quelque systême, ou d'en établir un nouveau, les Auteurs de cette histoire universelle ont pris ce second parti, à l'exemple de tous les autres historiens. Cette matiere fait le sujet de l'avis au Lecteur ; & comme ils promettent de donner dans la suite une dissertation particuliere sur la Chronologie, ils se contentent en attendant d'expliquer en peu de mots les fondements sur lesquels ils se sont appuyés pour regler la leur. Leur systême en général se réduit à suivre le texte Samaritain qui tient un milieu entre le nombre trop borné de l'Hebreu & le nombre excessif des Septantes. Après quoi comme le Samaritain ne s'étend pas au delà

du Pentateuque, ils reprennent l'hebreu qui les conduit moyennant les conciliations de quelques habiles Chronologistes, jusqu'à la captivité de Babylone. Là nouvel embarras, parce que cette captivité interrompt le cours de l'histoire des Juifs ; mais le canon Astronomique de Ptolomée leur donne l'ere Babylonienne, qui les conduit jusqu'à la naissance de Jesus-Christ, laquelle ils placent en l'an du monde 4305. après le déluge 2998. d'où il s'ensuit qu'ils placent le déluge en l'an du monde 1307. qui est le calcul Samaritain, au lieu que l'hebreu le fixe en 1656. Les sçavans verront sans peine que cette datte de la naissance de Jesus-Christ est differente de tous les systêmes chronologiques ; nous n'en trouvons qu'un qui en approche beaucoup, c'est Odiato ou Ebwico qui la place en 4320.

L'*introduction* que les Auteurs ont placée à la tête de l'ouvrage, est d'une étenduë assez considerable ; mais il ne leur étoit pas aisé de la faire moins longue dans le dessein qu'ils se sont proposés de rapporter les sentiments les plus

remarquables des Anciens sur la *Cosmogonie* ou la création du monde. Quelque peu d'attention que meritent tous ces systêmes payens, il n'est pas permis à un sçavant de les ignorer du moins totalement. L'érudition est pour ainsi dire un arbre de la science du bien & du mal. Il faut qu'un sçavant sçache le bon & le mauvais, le vrai & le faux; l'utile & l'inutile, bienheureux même, lorsque dans le grand nombre de ses connoissances, il s'en trouve quelques unes de bonnes & d'utiles.

Il est donc question dans cette introduction, de ce qu'ont pensé tous les sçavans du Paganisme sur la Cosmogonie. Le monde est-il éternel, ou a-t-il été créé dans le temps? A-t-il été toûjours arrangé dans l'ordre qu'il conserve à présent? Comment a-t-il été créé, comment a-t-il été arrangé, & par qui? Nos Auteurs exposent sur tous ces points les principaux systêmes des Anciens, & on peut dire hardiment que c'est à la honte de l'esprit humain. Le croiroit-on? lorsqu'on voit ensemble tout ce que les anciens Philosophes, les plus beaux esprits de leur

Siecle, ont pû imaginer de plus raisonnable sur la création du monde; on ne trouve qu'un tas d'extravagances & de réveries pitoïables. Les plus anciens systêmes que nous connoissions, sont ceux des Phéniciens, des Egyptiens & des Babyloniens. Ils sont rapportés dans cet ouvrage.

Selon les *Phéniciens*, le premier principe de l'Univers a été un air épais & spiritueux, ou un esprit d'air obscur & un chaos trouble, épais & ténébreux; qui ont subsisté infinis & sans limites pendant plusieurs Siecles. *L'Esprit* fut affecté d'amour envers ses propres principes; delà s'ensuivit un mêlange appellé *Désir*. De là fut engendré *Môt*; corruption d'un mêlange a queux, & de là vint la semence de toutes les créatures & la génération de l'Univers. D'animaux qui n'avoient point de sentiment, procederent des animaux intelligents ayant la figure d'un œuf. Les Astres commencerent à luire. La chaleur engendra les vents, les nuées, les pluyes & le tonnere, dont le bruit réveilla les animaux intelligents & les effraya tellement, qu'ils commencerent à se mouvoir sur la terre & dans la

r. Ce beau récit est tiré de Sancho-
:on dans Eusébe.

Le systême des *Egyptiens* n'est guè-
plus sensé. C'est Diodore de Sici-
qui nous l'a conservé. Le cahos,
ient-ils ayant été mis en mouve-
nt, les parties ignées prirent le
sus : delà le soleil & les étoiles. La
tiere boüeuse forma la mer & la ter-
qui étoit d'abord extrémement mol-
mais la chaleur du soleil en ayant
fermenter la surface, les parties
nides s'enflerent & formérent des
tules putrides couvertes de mem-
nes deliées. Le broüillard nourrit
pustules, la chaleur les consolida,
es fit fermenter, jusqu'à ce que les
mbranes s'étant crevées, il en sor-
toutes sortes de créatures volatiles
reptiles.

Selon les *Babyloniens*, dans un cahos
npose d'obscurité & d'eau, furent
;endrés des animaux de toute espece,
is sans aucune distinction de mem-
s, ensorte que tel homme avoit
ıx aîles, un autre quatre, & tel au-
deux visages. Les uns avoient deux
es, les autres deux corps des deux

sexes, d'autres enfin avoient des cornes & quelques uns des pieds de chevaux; c'étoient des *Hippocentaures*. Des Taureaux avoient des têtes d'homme: des Chiens avoient quatre corps; d'autres animaux terrestres avoient des queuës de poisson; c'étoit en un mot une confusion si effroïable, qu'on ne pouvoit dire précisément d'aucun animal, s'il étoit chair ou poisson. La directrice de ces beaux ouvrages, étoit une femme nommée *Omorôca*; mais *Belus* esprit sensé survint, & pour mettre fin à tout ce désordre, partagea cette femme extravagante par le milieu; d'une de ses moitiés, il fit la Terre, de l'autre les Cieux, & voilà le monde arrangé. Il est vrai qu'on prétend excuser ces rêveries, en les donnant pour une allégorie; mais l'allégorie qu'on en fait n'est pas elle-même excusable. C'est de Berose qu'on a tiré l'histoire de ce Sistême. *V. les Mémoires de Trévoux*, *Septembre* 1733. *Art. LXXIII. pag.* 1618.

Les hypotheses particulieres des Philosophes ou des Poëtes ne sont pas moins remplies de fables; mais il est

que quelques unes paroissent mieux
onnées, autant qu'on peut bien rai-
ner sur des principes faux & absur-
L'hypothese d'*Orphée* est un sujet
dissertation, parce que les Auteurs
iens ne sont pas trop d'accord sur
véritables sentiments. Car nous
ons observer, en passant, qu'Or-
e, que le vulgaire ne connoît que
s le nom d'un excellent joüeur de
lon, est un des Philosophes les
s distingués de l'antiquité, qui
t-être jamais de sa vie n'avoit ma-
l'archet; mais à qui on a prêté
lyre parcequ'il étoit Poëte, à la
niere de ce temps là, & qu'il a trai-
de l'harmonie de l'Univers. C'est
effet un de ceux qui en a parlé le
s raisonnablement, & les Peres de
glise ont communément préferé sa
eologie à celle des autres Payens.
question est de sçavoir, si les vers
on lui attribuë n'ont pas été en par-
supposés par des Chrétiens ou par
Juifs; car il y a tout sujet de le
ire. Il faut remarquer à ce sujet,
on propose aujourd'hui comme
e *plaisanterie*, la question : *Si l'œuf*

est avant la poule, ou la poule avant l'œuf? On proposoit aussi cette question dans ces temps là; mais c'étoit fort sérieusement; car il s'agissoit de sçavoir si l'œuf, c'est-à-dire l'Univers, que les nations anciennes représentoient par le simbole de l'œuf, étoit le principe de ce qu'on appelloit Dieu; ou si Dieu étoit le principe du monde. Question absurde & contraire aux lumieres de la raison; mais qui dans ces temps d'obscurité, partageoit les Philosophes.

Après le systême d'Orphée, on expose l'opinion d'*Hesiode*, celle de *Thalés*, *d'Anaximandre*; *d'Anaximene* & de *Diogene d'Apollonie*. Rien de plus imposant pour nous que ces grands noms, parce qu'ils nous ont été transmis par une tradition pleine d'estime & de vénération pour ces anciens Philosophes; mais il ne faut pas trop approfondir leur science. Nos contes des Fées n'ont gueres moins de vraisemblance que leurs hypotheses; & on seroit tenté de comparer les peuples de ces temps là à des enfants, & leurs Philosophes à des nourrices, qui les *bercent* de contes ridicules. La Phi-

losophie étoit encore pour ainsi dire en enfance ; mais il faut pourtant rendre justice à *Diogene d'Apollonie*. Sa maniere de raisonner sur la production du monde, a un rapport sensible à l'hypothese de Descartes.

» Toute la matiere, dit-il étant en » mouvement, quelques parties furent » condensées & d'autres raréfiées. Dans » les endroits où la condensation pré- » valoit, il se forma un tourbillon qui » par son mouvement circulaire, en- » gloutit tout ce qui étoit à sa portée ; » à l'exception des parties les plus lé- » geres, qui montant en haut, formé- » rent le soleil. »

Aux hypotheses des anciens Philosophes succéda celle des *Atomistes* un peu moins absurde en apparence, parce qu'on croit y appercevoir quelques principes de Physique, mais également faux pour le fond & contraires aux principes de la saine Philosophie. Les principaux Auteurs de ce systême furent *Leucippe*, *Democrite & Epicure*. *Aristote*. *Platon* & les *Stoïciens* substituerent aux atômes des formes, des qualités, *des idées* ; des rêveries à d'autres rêveries. On prétend ici trouver du

rapport entre le systême de Platon & celui de quelques Indiens, qui pour exprimer que Dieu ou l'Etre suprême immobile & immuable a non seulement formé les ames des créatures de sa substance, mais aussi tout ce qu'il y a de matériel dans l'Univers par une extraction ou extension de la nature divine, feignant qu'une araignée d'une grandeur immense a été la cause premiere de toutes choses : que cette araignée, tirant la matiere de son propre sein, avoit fait la toile de cet Univers ; qu'assise au centre de son ouvrage elle dirige le mouvement de chaque partie, jusqu'à ce qu'enfin après s'être plû suffisamment dans l'arrangement & la contemplation de cette toile, elle en retire tous les fils dans son sein, ce qui fait évanoüir & rentrer dans une espece de néant toutes les créatures. Une autre comparaison dont ils se servent est que Dieu ressemble à un océan immense dans lequel nagent plusieurs bouteilles pleines d'eau; que ces bouteilles de quelque côté qu'elles soient portées, sont toujours dans le même océan & dans la même

pothefes des Chinois & des Sia-
Ils rapportent enfuite les fyftê-
e ceux qui admettent deux prin-
diftincts, indépendans l'un de
, & coéxiftans de toute éter-
Dieu & la matiere. Ces Philo-
s font *Phérecide*, *Pythagore*, *Ti-*
Locres, *Archytas* de Tarente,
, *Anaxagore*, *Archelaüs*, *Empe-*
, *Plutarque* & divers autres. Si
avoit foin de mettre tous ces
à la tête des différentes opinions,
foupçonneroit pas qu'elles euf-
été produites par des gens fenfés.
efte fi on recherche la fource de
d'égaremens de la raifon humai-

flatés de pouvoir y suppléer par leurs hypotheses.

Entre les autres systêmes que nos Auteurs continënt de rapporter, celui des anciens Mages est un conte des plus ridicules. *Oromases*, disoient-ils, consistoit en lumiere pure, & *Arimanius* en ténebres. Ils avoient créé chacun six Dieux; le premier bons & bienfaisans, le second méchans & vicieux. Alors Oromases « s'étant augmen-
» té par trois fois s'éloigna du Soleil
» jusqu'à la terre, & orna le Ciel
» d'astres & d'étoiles. Puis aïant fait
» vingt-quatre autres Dieux, il les
» mit dans un œuf; mais les autres
» qui furent faits par Arimanius en
» pareil nombre gratterent tant cet
» œuf qu'ils le percerent, & depuis
» ce tems-là les maux ont été pêle-
» mêle brouillés parmi les biens. »
Ceux qui seront curieux de sçavoir encore toutes les fables des Persans, des Brachmanes, des Japonois, des Américains, en trouveront ici des extraits.

On y trouvera ensuite après le récit de la création tel qu'il est dans la

nese, l'hypothese de Descartes, &
le de deux célebres Anglois le Do-
ur Burnet & M. Whiston. L'ex-
sition de ces hypotheses est suivie
réfléxions qui en font voir le peu
solidité.
Mais ce seroit peu pour une Histoire
niverselle de l'étenduë de celle-ci ;
s'en tenir au récit de Moyse, si on
l'accompagnoit de toutes les réflé-
ons des Sçavans, & même des fables
s Rabbins. On nous apprend, par
emple, que quelques Rabbins pré-
ndent qu'outre Eve Dieu forma de
rre encore une autre femme nom-
ée *Liluh*, dont les Juifs racontent
usieurs histoires. On ajoûte que quel-
ıes Talmudistes disent que quand
dam fut créé, il atteignoit d'un bout
la terre à l'autre, mais qu'ayant
ché Dieu réduisit sa stature à cent
nes ; mais quelques autres attribuënt
prétendu changement à la frayeur
ue les Anges eurent de la taille gi-
ntesque d'Adam, ce qui les obligea
demander à Dieu qu'il n'eût plus
ue neuf cens coudées en hauteur. Ce
'étoit pas trop après tout, s'il est

vrai, comme prétend un autre Rabbin, qu'Adam paſſa à pied la mer qui ſéparoit le Paradis de notre continent. Mahomet a pourtant réduit cet excès de taille à la hauteur d'un grand palmier; mais il eſt contredit par une autre tradition Mahométane, qui prétend que lorſqu'Eve repoſoit ſa tête ſur une colline près de la Mecque; ſes genoux étoient appuïés dans la plaine ſur deux autres collines éloignées l'une de l'autre de deux portées de fuſil. Mais rien n'eſt plus ridicule en ce genre que la mépriſe d'Eugubinus cité par Salien *Annal. tom.* 1. p. 106. qui dit en fort beau latin, que lorſque Dieu formoit le corps d'Adam, Adam le regardoit travailler & admiroit ſon travail.

C'eſt ſans doute le peu que Moyſe nous a appris de la création du premier homme qui a donné lieu d'imaginer tant de fables ſur ce ſujet; mais il eſt vrai que les Juifs s'y ſont donné carriere. Les Mahométans ont imité en cela les Juifs, s'ils ne les ont pas même ſurpaſſés; mais nous ne ſuivrons pas les Auteurs dans le détail

e toutes ces fables puériles : & pour
nir ce qui regarde leur *Introduction*,
ous nous contenterons d'ajoûter qu'à
suite de tout ce que nous venons de
re, on trouvera encore des disser-
tions sur l'ame humaine & sa créa-
on, sur le sentiment des Préadami-
s, sur le tems de la création, sur la
éation des Anges, leur chûte & leur
ime, sur les génies des Orientaux.

Après ces longs préliminaires com-
ence enfin l'Histoire universelle ;
ont le chapitre premier contient, com-
e nous avons dit, *l'Histoire générale
u monde jusqu'au Déluge*. Si on bor-
oit cette histoire à ce qui en est dit
ans la Genese, le récit n'en seroit
as long ; mais les curieux seroient
eu satisfaits, & l'Ouvrage ne seroit
as un ouvrage sçavant. Il a donc
llu accompagner ce récit de toutes
s dissertations & de toutes les réflé-
ions dont il fournit le sujet. La pre-
iere dissertation roule sur le Para-
is terrestre, source féconde de dis-
utes entre les Sçavans. Où étoit-il
tué ?

» Quelques-uns des Peres de l'E-

» glise croïent qu'il n'y avoit jamais
» eu de Paradis proprement dit, &
» que tout ce qui en est dit dans
» l'Ecriture doit être entendu dans
» un sens allégorique. D'autres qui
» ont reconnu la réalité d'un Para-
» dis, ne l'ont pas cherché sur notre
» globe. Ils l'ont placé dans le troi-
» siéme Ciel, dans l'orbe de la Lune,
» dans la Lune même, dans le mi-
» lieu de la région de l'air, au-dessus
» de la terre, dans un endroit incon-
» nu aux hommes, dans le lieu où est
» à présent la Mer Caspienne, sous
» le Pole Arctique, ou sous l'Equa-
» teur, avec plusieurs autres extra-
» vagances dont plusieurs Auteurs ont
» fait une collection, & que quel-
» ques-uns d'eux ont pris la peine de
» réfuter sérieusement.

Il est certain qu'il est plus aisé de réfuter tous les systêmes qu'on a faits jusqu'à présent sur ce sujet, que d'en faire un qui contente tout le monde; c'est ce que conclûront les lecteurs qui liront cet Ouvrage; car lorsqu'ils auront vû tout ce qui est rapporté sur cela d'après les plus sça-

uteurs, ils reconnoîtront aiſé-
jue tout n'eſt que conjectures
nes fondées ſur des interpréta-
orcées & des ſuppoſitions gra-
Il y a eu certainement un Pa-
rreſtre, où, comme il eſt dit
Geneſe, Dieu plaça Adam, &
le chaſſa après ſon peché. Ce
oint une allégorie, c'eſt une réa-
ais où étoit-il ſitué ? Il eſt en-
ertain qu'il étoit en Aſie. Mais
uel endroit de l'Aſie ? voilà ce
criture ne nous apprend pas.
rai qu'elle en fait la deſcrip-
t ſur cette deſcription les Sça-
ſont flattés de découvrir ce
; mais c'eſt cette deſcription
qui en rend la découverte im-
, parce qu'il faudroit tout à la
uver la même topographie avec
nes noms des lieux & des fleu-
ignés. Or c'eſt ce qu'on ne trou-
le part. On trouve bien quel-
rt une topographie à peu près
lante, mais on y eſt dépaïſé
noms. On trouve ailleurs à peu
s mêmes noms, mais ils ſont
lits par la topographie; en un

mot c'eſt une queſtion à laquelle tout eſprit ſenſé doit renoncer de bonne foy, & qui n'eſt propre qu'à donner lieu aux Sçavans d'étaler beaucoup d'érudition, & encore plus de vanité.

La chûte du premier homme eſt encore une ample matiere de diſſertation. Combien de tems Adam perſevera-t-il dans l'innocence? Quel étoit cet arbre de la ſcience du bien & du mal? Quel étoit ce ſerpent tentateur? Qu'eſt-ce que le Chérubin armé d'une épée flamboyante? nouveau champ de bataille pour les Sçavans, & de rêveries pour les Rabbins. Les Auteurs paroiſſent prendre ſur tous ces points des partis aſſez raiſonnables, mais le détail en ſeroit trop long pour nos lecteurs. Nous en rapporterons ſeulement ce qu'on dit des changemens que le peché du premier homme occaſionna par rapport à la fertilité de la terre, & aux irrégularités des ſaiſons.

» Le Docteur Burnet, dit-on, croit » que la fertilité de la terre dans ſon » état primitif, venoit de ce que l'axe

» en étant parallele à celui de l'éclip-
» tique, elle jouissoit d'un équinoxe
» perpétuel. Au reste cet Auteur croit
» qu'il est inutile de prouver que ç'ait
» été là sa situation, puisque c'est un
» effet ordinaire de la gravité, qu'un
» corps placé librement dans un milieu
» fluide, se mette d'une maniere qui
» réponde à sa pésanteur. Or la terre
» primitive étant uniforme, réguliere
» & égale dans tous les endroits, (ce
» point est une partie du sistême de M.
» Burnet. *V. Burnet Archæol. lib.* 2.
» *cap.* 8.) Il n'y avoit point de raison
» pourquoy elle pencheroit vers le so-
» leil d'un côté, plutôt que de l'autre.
» M. Burnet ajoûte que ça été la position
» de la terre jusqu'au déluge, qui sui-
» vant son hypothese, la rendit si inéga-
» le en plusieurs endroits, qu'elle en
» perdit son équilibre, & acquit une si-
» tuation oblique, au lieu de la situation
» parallele qu'elle avoit auparavant.
» Delà vinrent, dit-il, ses irrégula-
» rités dans la temperature de l'air, &
» cette varieté de saisons qu'on a vû
» regner depuis.

» D'un autre côté, M. Whiston

» suppose que la terre dans son état pri-
» mitif, n'avoit point de mouvement
» journalier sur son axe, mais seule-
» ment un mouvement annuel autour
» du soleil, de maniere que le soleil
» & les planetes se levoient alors dans
» l'Occident, & se couchoient dans
» l'Orient tout au rebours de ce que
» ces Astres ont fait depuis. Dans cette
» supposition la terre a dû jouir d'un
» équinoxe perpétuel, avantage dont
» les Peres ont gratifié nos premiers
» Parents dans le Paradis, & que les
» anciens Payens ont attribué à l'âge
» d'or. Ainsi le grand changement
» qui arriva dans la nature au temps
» de la chûte d'Adam, fut suivant M.
» Whiston, un nouveau mouvement
» de la terre sur son axe, par lequel
» les pôles du monde, qui pour les
» premiers habitans de la terre, n'é-
» toient ni fort élevés, ni fort abbaissés,
» changerent soudainement de situa-
» tion, le pôle du norde paroissant éle-
» vé au dessus, & celui du midi abais-
» sé au dessous de l'horison, & le
» cours des Cieux semblant incliné
» vers les parties meridionales du mon-
de.

Pour ce qui regarde la cause mé-
anique de ce commencement de
ouvement journalier de la terre ,
:ès que son mouvement annuel
continué pendant quelque temps ,
:. Whiston l'attribuë au choc de
elque Comete sans atmosphere
nsidérable , contre quelques par-
s de l'équateur qu'elle a présen-
nent , choc qui a dû changer l'or-
:e annuelle de la terre , & com-
uniquer à ce globe un mouve-
:nt autour de son propre axe.

n pourroit croire que les Anciens
:nt déja imaginé dès leur temps
jue chose de semblable. Car He-
te (*l.* 2. *c.* 142.) raconte que le so-
endant l'espace de onze mille trois
quarante ans, avoit quatre fois
gé son cours , & s'étoit levé dans
:ident ; & Platon (*in Politic. p.*
) dit sur le rapport de quelques
tions anciennes , qu'il y a eu un
d changement dans les mouve-
s celestes , le soleil & les autres
es se couchant autrefois dans le
ie endroit où ces Astres se levent

à préſent, & ſe levant alors où ils ſe couchent aujourd'hui.

Toutes ces diſſertations ſont ſuivies d'une diſcuſſion de Chronologie, ſur le temps qui s'eſt écoulé depuis la création juſqu'au déluge ; après quoi les Auteurs nous donnent l'hiſtoire des Patriarches qui ont vêcu avant le déluge. Tout ce qu'il y a de vrai ſur cela, eſt connu de tout le monde, & ce qu'on trouvera de plus dans cet ouvrage, ce ſont des contes puériles de Rabbins & de Mahometans, qu'on rapporte à la marge.

Les Payens n'ont pourtant pas laiſſé de nous donner auſſi une hiſtoire de l'origine du monde à leur façon. Tels ſont *Sanchoniaton* & *Beroſe* ; mais quelle croyance peut-on donner ſur l'hiſtoire avant le déluge à des Auteurs qu'on voit n'en meriter aucune ſur l'hiſtoire & l'origine de leur propre nation bien long-temps après le déluge ? On ne laiſſe pas d'appercevoir dans leur narration quelques veſtiges de l'ancienne tradition ; mais tout y eſt ſi défiguré qu'on croiroit que c'eſt l'hiſtoire d'un autre monde plutôt que du

. Rien surtout ne ressemble mieux
contes des Fées, que ce que ra-
Berose du fameux Monstre
es. Nous en avons déja parlé
ces mémoires, en rendant comp-
u 4ᵉ. volume des Mémoires de
rature de l'Academie des Belles-
es.

mes avoit un corps semblable à
d'un poisson, mais au dessus
à tête de poisson, il lui en étoit
re venu une autre. Il avoit des
s d'homme qui sortoient de sa
ë de poisson & une voix humai-
Cet animal sortit de la mer rou-
a premiere année du monde. Il
versoit avec les hommes pendant
ur sans rien manger, & leur en-
noit différens arts & différentes
nces. Il leur apprit à demeurer en-
ble dans des Villes, à bâtir des
nples, à se gouverner par des loix,
faire usage de la Geometrie. Il
tra aussi à amasser des semences &
fruits: en un mot il fit part aux
mes de tout ce qui étoit capable
les civiliser; mais après ce temps
e *fut plus rien* inventé d'excellent.

Après lui parurent d'autres an
de la même forme dont il e
mention dans la suite de l'histoi
reste cet Oannes ne se contenta
donner ses instructions de bou
car Bérose assure qu'il écrivit au
l'origine des choses & sur la poli
Cette fable après tout ; quelq
croïable qu'elle paroisse, ne lai
d'être fondée sur une histoire
être véritable, qui est qu'un h
appellé *Oés* selon Palladius, ou
hanes selon Hygin, venu par n
Chaldée, & habillé de peaux de
son, y avoit enseigné l'Astro
Telles sont les Anecdotes de l'hi
payenne avant le déluge. On v

resser la curiosité des Lecteurs. Ils traitent à fond la plûpart des questions qu'on peut faire sur cette matiere ; ils prouvent que tous les peuples de la terre en ont eu connoissance, qu'il a été universel, & non particulier à notre continent, comme un ou deux écrivains ont osé l'avancer. Ils expliquent comment ce fléau terrible fondit sur la terre, & ils rapportent encore sur cela les systêmes de Burnet & de Whiston, ausquels ils opposent une explication plus raisonnable. Ils traitent aussi de tout ce qui regarde l'Arche où Noé se sauva, de sa grandeur & de sa figure, du lieu où elle fut construite, & de celui où elle s'arrêta, des changemens que le déluge a causé sur la surface de la terre ; de l'état du monde avant le déluge, du nombre des hommes, & de leur longue vie. Nos Auteurs rapportent sur tous ces points tout ce que les Sçavans ont écrit de plus curieux, si on peut appeller curieux des conjectures sans preuve & sans solidité. Il y a pourtant quelques-uns de ces points qui sont démontrés, il est

certain par exemple, qu'immédiatement avant le déluge, la terre devoit être incomparablement plus peuplée qu'elle n'est aujourd'hui, & les Auteurs qui se sont donné la peine de calculer la multiplication qui s'est dû faire naturellement depuis Adam jusqu'au déluge, trouvent que le nombre des hommes devoit monter à plus de cent mille millions, c'est-à-dire environ vingt fois autant que la terre en contient aujourd'hui, & qu'elle en peut nourrir. Aussi étoit-elle alors bien plus fertile ; & il est naturel de croire que le déluge en a extrémement diminué la fecondité. Ici finit le premier chapitre du premier Livre. Il nous en reste trois à extraire ; mais comme cet extrait est déja assez long, nous remettons à en donner la suite dans les mois suivans.

R T I C L E XIII.

IRE DE L'ACADEMIE
le des Sciences 1729.*avec les Mé-*
s de Mathématique & de Phy-
pour la même année. A Paris *de*
rimerie Royale 1731.

ires & Histoire de Physique
générale.

moires sur l'Aurore Boreale du
5. Novembre 1729. *par M.Caf-*
: parut à six heures du soir. Sa
nde clarté étoit nord-nord-ouest
7. heures elle étoit fort écla-
lle eut ensuite des jets & des
ons. Le phénomene a beaucoup
é de celui du 19. Octobre
a force d'observer, il faut
qu'on parviendra à quelque
ion universelle.
ations de Physique générale. On
Besiers en 1728. le 7. de Juin
10. heures du matin jusqu'à
cercle de lumiere qui avoit le
ur centre. C'étoit une espece

d'arc-en-ciel de couleurs foibles dans cet ordre, rouge, jaune, vert, blanc en allant de la circonférence vers le centre.

Le 31. Mars vers les 5. heures du soir M. de Mairan vit le Soleil très-blanc & ressemblant à une Lune pleine sans causer aucun éblouïssement. Cela dura quelques minutes: le reste du jour sa lumiere avoit été foible, & il avoit souvent été caché par les nuages. Au coucher du Soleil M. de Mairan observa l'ellipticité de sa figure beaucoup plus grande qu'à l'ordinaire, & le diamettre horizontal plus grand d'un cinquiéme que le vertical. L'Auteur remarque cependant que le P. Scheiner le premier qui ait observé cette ellipticité l'a trouvée quelquefois d'un quart.

Observations Météorologiques de M. Maraldi. On a vû plusieurs fois cette année l'Aurore Boreale, le 29. de Mai, le 15. & 26. de Juin, le 15. de Septembre, le 13. d'Octobre, enfin le 16. de Novembre. La pluye est montée à 204. lignes deux sixiémes, ce qui fait 17. pouces. Les pluyes du printems ont été les

plus abondantes, & de 6. pouces, celles d'automne 3. pouces 5. lignes, celles d'été 4. pouces 11. lignes & demie. Le plus grand froid par le thermometre a été le 18. 19. 20. de Janvier par un petit vent du Nord. Le plus grand chaud a été le 18. de Juin; le plus bas du thermometre étant 9. degrés 3. quarts, & le plus haut 78. degrés à 3. heures après midi. Le plus haut du barometre a été le 6. Février par un nord-est ſerain à 28. pouces 4. lignes & demie, & le 9. Mars de même par le même vent. Le plus bas a été le 22. Février par un ſud-oueſt couvert à 27. pouces 1. ligne & demie, & le 26. de Janvier par un oueſt couvert à 27. pouces 2. lignes.

Mémoires & Hiſtoire d'Anatomie.

Obſervations Phyſiques & Anatomiques ſur pluſieurs eſpeces de Salamandres qui ſe trouvent aux environs de Paris, par M. du Fay. Les Anciens nous ont fort vanté la propriété de la ſalamandre de vivre dans le feu. M. du Fay confirme les obſervations de M. de Mau-

pertuis qui dépouille l'histoire naturelle de ce merveilleux. Cependant comme il est vrai, selon des observateurs modernes, que la Salamandre ne meurt pas facilement dans le feu, & qu'elle exprime de son corps une humeur qui éteint ce feu, ou en tempere au moins beaucoup l'activité, & que Mrs de Maupertuis & du Fay conviennent que cette humeur fait quelque chose d'approchant, & donne au moins à cet animal le tems de sortir du feu sans en être beaucoup incommodé ; on peut croire que les anciens Naturalistes ne nous ont pas tout-à-fait trompés, & que ce n'est pas tout à fait leur faute si de secondes observations sont toujours un peu plus éxactes que les premieres. Que sçait-on même si nos Salamandres vivant un peu dans le feu, il n'y en a pas dans le monde qui y vivent tout-à-fait. Les mêmes animaux, les mêmes plantes n'ont pas par tout précisément les mêmes propriétés. Les Scorpions ne sont pas par tout également venimeux, & les araignées de Tarente n'ont pas par tout la propriété *de faire* danser ceux qui en sont pi-

M. du Fay trouve au contraire,
s Salamandres vivent fort bien
ı glace, ce qui s'accorde pour-
ec la propriété de vivre dans le
Car un tempérament froid s'ac-
ode du froid, & peut détruire
ı du chaud. Les Salamandres
ées par M. de Maupertuis é-
terrestres, celles de M. du Fay
quatiques, & s'accommodent
nt bien de la terre. Ce dernier
trouvé des ouïes, les a distin-
en plusieurs especes, & a fait d'au-
servations curieuses.

ervations Anatomiques. On a pris
ı mer à treize lieuës de Nantes
pece de Tortuë monstrueuse,
le 7. pieds 1. pouce & le reste à
rtion. C'est M. de Lafont Ingé-
à Nantes qui l'a observée &
rée à la *testudo coriacea* de Ron-
quoiqu'absolument elle en soit
lifférente. M. de Lafont soupçon-
te Tortuë d'être venuë de quel-
ıer éloignée à la suite de deux
ıux qui venoient d'arriver de la

Chauvet Médecin de Toulon.

trouvé dans un cadavre une transposition assez considérable de parties, entr'autres du ventricule, du colon, de la rate & du diafragme.

M. Masson Docteur de Montpellier a communiqué à M. Bouillet Médecin à Béziers l'opération d'une superfetation qui ne paroît pas équivoque.

M. Geoffroy le cadet a fait voir à l'Académie un bezoart d'une espece particuliere trouvé dans la vesicule du fiel d'une Tortuë de terre de l'Isle de Bourbon.

M. Morand a aussi communiqué l'observation d'une tumeur particuliere & une autre observation sur des concretions polypeuses trouvées dans l'aorte & ailleurs, en ouvrant le corps d'une personne morte brusquement après avoir été sujette à des palpitations de cœur.

Observations Anatomiques sur la Rotation, la Pronation, la Supination & d'autres mouvemens en rond, par M. Winslow. Cet Auteur démontre que la pronation & la supination ne se font pas toujours par un os seul, comme on l'avoit cru jusqu'ici, mais par les

moïen de trois os en même tems.

Mémoire sur le Diafragme par M. Senac. L'Auteur donne une description du diafragme qui corrige en divers points les descriptions que nous en avoient données d'autres Auteurs. Il vient ensuite aux usages de cette partie. La respiration, le hoquet, la toux dépendent de ses ressorts. Le diafragme forme une espece de calote coupée obliquement. La seule force de l'air, selon M. Senac, éleve cette voute. Il croit le milieu du diafragme toujours vouté & immobile pendant l'inspiration : absolument elle pourroit se faire sans lui, mais il lui aide & la favorise. L'action du diafragme est double. 1°. Elle abaisse la concavité de ce muscle, & cet affaissement facilite la respiration. 2°. Elle retient les côtes qui seroient emportées en dehors par les muscles inspirateurs.

Observations sur la structure & l'action de quelques muscles des doigts, par M. Hunaud. Puisqu'on peut remuer les secondes phalanges de chaque doigt sans remuer les secondes phalanges des autres doigts, il faut que ce qu'on

appelle muscle sublime soit un composé de plusieurs muscles très-distincts en eux-mêmes comme ils le sont dans l'opération. Et l'on en peut dire autant des muscles profond & extenseur. D'où l'Auteur conclud; qu'il est fort important de connoître l'intérieur de ces muscles pour y discerner leurs diverses fibres & leurs divers emplois. Observant donc le muscle sublime, M. Hunaud l'a trouvé en effet composé de plusieurs paquets de fibres, dont chacun répondoit à chaque doigt. L'Auteur remarque que cette distinction de muscles qui en apparence n'en font qu'un, est plus grande à mesure qu'on s'accoûtume, par exemple, dans le jeu du clavecin à remuer les doigts séparément en rendant l'action de l'un indépendante de celle de l'autre. Car ils ont des attaches mutuelles, mais assez laches dont l'usage rend le tissu charnu encore plus lâche.

Mémoires de Géometrie.

Traité des lignes du troisiéme ordre ou des courbes du second genre, par M. Ni-

ble. M. Newton est, comme le dit l'Auteur, le premier qui ait donné un Traité de toutes les courbes de ce genre. Après lui deux de ses illustres disciples, qui sont aujourd'hui de grands Maîtres, ont donné comme la clef de ce Traité : ce sont Mrs *Stirling* & *Maclorin*. Le premier sur tout a donné là-dessus un petit Traité qui est admirable, mais qui avoit besoin lui-même encore d'une clef, aussi-bien que celui de M. Maclorin. Le P. C. est le premier en France qui ait donné cette clef & qui ait traité cette matiere, jusques-là extrémement épineuse. Le nouveau Traité qu'en donne M. Nicole achevera sans doute d'y familiariser tous les Géometres. Il ramene à l'ordinaire toutes les équations du troisiéme degré à ces 4 formes $xyy = cy$, $xy.\ yy$, & $y =$ &c. Ensuite résolvant chaque forme il détermine $y =$ &c. qu'il spécifie par les déterminations des inconnuës & des indéterminées, aussi-bien que par celle des signes *plus* ou *moins* qui décident de la route des branches & de celles qui *ne sont qu'imaginaires*. Ce Mémoire

de M. Nicole n'eſt encore que la moitié de ſon Traité dont il promet l'autre partie pour un autre Mémoire.

De quelques affections des courbes, par M. de Maupertuis. L'Auteur eſt perſuadé qu'il y a des courbes qui interrompent leur convexité, pour la reprendre enſuite en paſſant par une concavité d'une étenduë infiniment petite, & cela ſans rebrouſſement. Il croit auſſi qu'il y a des rebrouſſemens doubles, dont l'un ſuccede à l'autre, comme dans le même inſtant & dans le même eſpace infiniment petit : c'eſt ce qu'on a appellé ailleurs des *points doubles, triples &c. de ſtation*, en y indiquant, comme on le fait ici, qu'ils ſe trouvent par les *dy*, les *ddy*, les *dddy* &c. Voyez *Math. univ. pp.* 571. *& ſuiv.*

Mémoire ſur le calcul analytique & indéfini des angles, des triangles rectilignes & ſphériques, indépendament des tables des Sinus, & ſur les minimum & les maximum de ce calcul, par M. de Lagny. Le triangle rectangle, dont les côtés ſont 3.4.5. eſt le plus ſimple & le premier de tous les triangles rectangles en nombres & de la premiere claſſe. Le trian-

gle rectangle isoscele est le premier & le plus grand de cette premiere classe. C'est aussi le premier *minimum* pour le calcul *goniometrique* ; car on connoît sans aucun calcul ses deux angles aigus qui sont demi droits. Les classes des triangles rectangles forment des series convergentes, les unes par défaut, les autres par excés. M. de Lagny s'en sert pour la perfection de la trigonometrie, & pour la mesure des angles même sans le secours des Tables de Sinus.

Mémoire sur l'usage qu'on peut faire en Géometrie, des polygones rectilignes arithmetiquement réguliers par rapport à la mesure des lignes courbes, avec plusieurs nouveaux projets pour perfectionner la trigonométrie & la cyclometrie ; par M. de Lagny. Par arithmetiquement réguliers l'Auteur entend les Polygones, dont non seulement tous les côtés sont commensurables, mais qui de plus étant inscrits ou circonscrits à une courbe quelconque, ou à une portion déterminée de cette courbe, sont commensurables &c. Tout ce Mémoire, comme le précédent, va à la perfection & à une espece de renou-

vellement de la trigonometrie sçavante, & même de la cyclometrie. L'Auteur a toujours beaucoup travaillé sur cette matiere & avec fruit, aussi-bien que sur l'algebre & l'analyse.

ARTICLE XIV.

JOANNIS HARDUINI è Societate Jesu opera varia. &c. Oeuvres diverses du P. Hardouin &c. *Suite de l'Article III. du mois de Janvier* 1734.

C'Est avec une extrême douleur, & uniquement par la triste nécessité où nous réduisent les Editeurs de cet Ouvrage posthume, que nous continuons d'en donner l'extrait. Nous n'ignorions pas le fonds des sentimens singuliers du P. H. il les avoit insinués au Public dans *Opera selecta*, dans la seconde édition de son Pline, dans l'Apologie d'Homere &c. Mais du moins il n'avoit fait que les insinuer. Le monstrueux systême que l'on nous contraint de développer n'avoit point encore paru dans tout son jour. Il fal-

soit des Editeurs assez hardis pour l'exposer au public ; & malheureusement il en a trouvé. On nous pardonnera ces termes en faveur de la mémoire de ce célébre & vertueux Sçavant.

En effet ce que nous avons dit jusqu'à présent n'est rien en comparaison de ce que nous allons dire. Nous en sommes restés à la partie la plus importante. C'est le corps entier de l'Histoire tant ancienne que moderne. Le P. H. prétend en renverser les plus solides fondemens. Selon lui, les *Scelerats* du 13. & du 14. siécle cités presque à chaque page de ce volume aïant concerté entr'eux de composer une Histoire universelle n'avoient pour monumens que les Médailles & les six Auteurs dont nous avons parlé. L'intérêt capital de ces faux Chrétiens étoit de répandre dans tous les siécles à venir leur Atheïsme secret, comme une vérité cruë dans tous les tems. Ils s'appliquerent chacun selon leurs talens, les uns à contrefaire les Poëtes anciens, les autres à nous donner des morceaux de Philosophie, de Théologie, d'*érudition*, d'histoire &c. &c.

tous par des voïes différentes concoi
turent au même but. Ils tirerent d'H
rodote, d'Homere, de Plaute, c
vrai Virgile, du vrai Horace & c
Pline tout ce qu'ils purent de connoi
ſances veritablement antiques. Ils
ajoûterent le ſecours des Medailles i
terpretées à leur maniere, c'eſt-à-di
quelquefois avec eſprit, ſouvent av
ignorance, toujours avec une mal
gnité diabolique pour nous faire a
croire que leurs ouvrages étoient l'A
tiquité & la Tradition. Voilà en gr
l'origine de toute l'Hiſtoire, dont n
Hiſtoriens récens (dit le P. H.) ont fa
une fable univerſelle composée des d
verſes fables inventées par les *Fripo*
du 13. & du 14. ſiécle.

L'exemple de l'Hiſtoire de Fran
ſuffira pour dévoiler au Lecteur cet
étrange idée du P. H le reſſort de cet
méchanique d'Hiſtoire & de Chron
logie eſt ſi ſimple & ſi univerſel, qu'il
ra moins néceſſaire de nous étendre ſ
les deux ſiécles de l'Hiſtoire Roma
ne expliqués dans ce volume. Nous f
rons voir nettement & d'un coup d'œ
le nœud de tout ce ſyſtême, uniqu

ment fondé sur l'Atheïsme prétendu.

S'il étoit ici question d'autre chose que d'un extrait, nous commencerions par alleguer les morceaux de l'histoire de France, que les Auteurs de l'Eneïde & des Odes d'Horace ont eû en vûë dans leurs vers. Nous y ferions voir l'épouse de St. Louis sous le nom d'*Ilione*, le Comte Jean de Brienne & son entreprise sur Constantinople dans les Odes., *O Navis* & *ad Galateam*, c'est-à-dire, à *la jeunesse Françoise*; l'Eglise & ses cérémonies; Jesus-Christ & les Sacremens; les Evêques & les Chanoines, en un mot un détail (devons-nous dire curieux ou affligeant?) de faits sacrés & profanes que les *Fripons* du treisiéme siécle mirent en œuvre pour autoriser leur impieté; mais il ne s'agit pas ici de menus détails. Venons au corps de l'histoire de France.

Le P. H. p. 549. dit qu'après avoir éclairci presque toutes les médailles anciennes, sçavoir celles des Herodiades, celles des Césars, celles du siécle de Constantin (dans *opera Selecta*) & ici celles des siécles de Theo-

dose & de Justinien, il va
dans le même goût les médai
Rois qu'on appelle abusivemen
tois. Chose utile, ajoûte-t-il
la conservation de la foi Cath
& il assure qu'il ne le dit pas
non sine causâ dicimus. Car il
à n'en point douter, que nos
dus historiens, Gregoire de
Fredegaire, Sigebert, Aimo
ont eu en vuë de renverser p
écrits de notre sainte Religi
sçû qu'ils n'avoient d'autre D
la nature & la lumiere de la v
de la raison, qu'en conséquen
ont voulu nous persuader à nous
qui avons eû le malheur de v
monde long-temps après le 13
14e. Siécle, qu'on n'a jamais
nu d'autre Dieu que le leur
tous les siécles & dans tous les
surtout dans le païs latin, où
bricateurs de faussetés ont vé
s'agit donc de faire voir que
histoires sont des tissus de m
ges grossiers, afin d'ôter tout
à leur athéïsme. Voilà le moti
H: voïons sa maniere de proc

est aussi singuliere que son hy-
e. Il se met à la place de ces
s; & dans la même situation,
ie de détruire par les moïens
ls se sont servis, tout ce qu'ils
ti. Ils n'avoient point de li-
ntérieurs * Le P. H. n'en a pas
age. Ils se servoient des mé-
: le P. H. s'en sert; mais com-
? avant que de vous le dire,
t que vous fassiez les remarques
tes.

a France prise dans elle-même a
païs libre. Son nom est une ex-
on de sa liberté, & nullement un
le nation. Elle n'a point été sou-
aux Romains. Ceux qui échap-
t à la domination de César sans
de tribut, s'appellerent *Francs.*
l. 4. sect. 31. 32. & 33. les ap-
libres, & il cite six Villes dans
ile Belgique, cinq dans la Lyon-
, trois dans l'Aquitaine. A l'é-
le la Gaule Narbonoise, & de
ie toute la premiere Lyonnoise,

xceptez toûjours les six que nous avons
és.

ces Provinces étoient soumises aux Romains, & ne se nommoient libres qu'improprement & dans ce sens qu'on n'y connoissoit point d'esclaves, ainsi que dans le reste des Gaules. Le Sénat & le peuple Romain, ou ce qui est la même chose, les Comices des Romains & des Narbonnois, établirent des Généraux (*Imperatores*) & des Rois pour gouverner les peuples soumis aux Romains. On nomma ces chefs *Rois des Francs* dans le dernier sens que l'on vient de dire, lorsqu'ils gouvernerent seuls les deux Provinces. Car on se contenta du nom de *Rois* pour ceux qui gouvernerent l'une ou l'autre, ou bien l'une & l'autre avec des collegues. Ainsi Clovis, Childeric, Dagobert &c. sont nommés simplement *Rois*, & non *Rois des Francs*, parce qu'aucun d'eux ne commanda seul dans les deux Provinces. Cela n'arriva qu'au tems de Pepin.

II. Nul Peuple libre dans l'Occident n'a frappé des médailles en l'honneur des Césars. Le P. H. cite encore Pline à ce sujet. Puis il tire deux conclusions. 1°. A parler exactement on

ne devroit pas dire le *Royaume des François* comme un nom de nation ; mais bien le *Royaume des Francs*, comme un nom de liberté. En effet les Turcs eux-mêmes nous appellent *Frank Frenk* qui signifie *libre.* Et Louis X. dans un Edit cité par du Cange au mot *Manumissio*, met expressément le *Royaume des Francs.* Le P. H. ajoûte qu'il se sert de l'expression vulgaire, *Sibili metu*, de peur d'être sifflé. 2°. Nul Roi avant Pepin n'étant intitulé *Rex Francorum* dans les Médailles, il s'ensuit que tous les diplomes & autres monumens qui portent ce titre ou quelqu'autre semblable sont autant de pieces supposées. Le P. H. en cite sept tirées du P. Mabillon, & de plus la Loi Salique avec la donation de Childebert. En un mot toute piece qui porte *Reges Francorum* avant Pepin n'a été fabriquée qu'après l'an 1320. de J. C. ce n'est là qu'un léger prélude. Afin de fronder encore quantité de monumens, le P. H. expose & fortifie son sentiment sur les Armes de France qu'il dit avoir été *des Fleurs de* la riviere de Lis &

non des Fleurs de Lys, ainsi qu'il l'avoit insinué dans *Opera selecta.* Ensuite il vient au fait.

Il commence par la suite des Rois de la premiere Race, tirée de Gregoire de Tours. Il la critique ainsi. Les noms qui ne sont pas dans les Médailles sont feints & dérivés de l'Hebreu. Le P. H. a souvent recours aux termes hebraïques ou aux mots Ibrides pour détruire l'Antiquité & lui donner l'air du treiziéme siécle. Il reprend dans le faux Gregoire l'affectation d'écriture & de prononciation ancienne. Il releve le titre de *Rois des Francs.* Il invective contre le partage du Sceptre entre plusieurs fils; chose inoüie, dit-il, dans tout l'univers. Ainsi les enfans couronnés de Clovis, de Clotaire &c. sont de pures visions. Enfin le nom respectable de Gregoire de Tours n'a été imaginé que pour donner du poids à toutes ces chimeres, & pour faire passer une mauvaise confession de Foi, comme un point reçu de son tems; car c'est-là sur tout l'article qui blesse le P. H. (*p.* 580.) le premier & l'unique sans doute, qui soit blessé de cette

onfession. A l'égard des fables & des
utes dont l'Histoire de Gregoire de
Tours & celles de ses continuateurs
ont véritablement remplies, les criti-
ques ont beau apporter d'assez bonnes
aisons pour rejetter ces fautes sur
'ignorance & la grossiereté du siécle,
ur la rareté des Livres, sur le défaut
l'Imprimerie &c. en justifiant d'un
utre côté la bonne foi de ces Auteurs;
e P. H. ne daigne pas y faire atten-
ion. A l'entendre, le faux Gregoire
st un impie, mauvais Médailliste,
létestable Chronologiste, & pitoïable
aiseur de Romans. Voilà son procès
ait. Il fait de même celui de Sigebert
lont il cite aussi les Rois Mérovin-
giens. Il lui reproche en particulier l'in-
vention de quelques noms inconnus aux
Médaillistes: par exemple, *Pharamond*
& *Brunehaud*. Le nom de *Pharamond*
ne se trouve que dans des actes sup-
posés. Celui de *Brunehaud* est le nom
d'une chaussée faite par quelque grand
Seigneur. Enfin il met en espece de
contradiction Gregoire de Tours, Si-
gebert, Ives de Chartres & Aimoin.
Mais comment, dira-t-on, les faus-

faires du 13. & 14. siécle ne s'accordent-ils point, parce qu'ils avoient le même but ? Ils s'accordoient, répond-il, par la contradiction même. Ils s'accordoient en voulant paroître ne s'accorder pas. Un concert trop marqué eût dévoilé la fourberie. Voilà comment le P. H. échappe à tout ce que vous pourriez lui dire. Les objections les plus raisonnables deviennent de nouvelles raisons pour appuïer son systême. Conclusion : toute la premiere Race n'est composée que de Généraux ou de Rois qui commandoient au nom des Romains, dans les deux Provinces Romaines, non en France, & par conséquent ils ne sont qu'improprement *Reges Francorum.*

En voulez-vous la preuve ? vous la trouverez sans peine dans les Médailles. Mais gardez-vous de les interpreter comme le vulgaire des Sçavans. Ils y trouvent (ou plutôt ils s'imaginent y trouver) les noms des Villes & des Monetaires qui les ont frappées. C'est vision. Ce sont de mystérieux hiéroglyphes dont un petit art très-simple vous donnera la clef. » Les personnes » préposées *p.* 556. à la Monnoie d'Au-

» tun (Ville principale des Chefs
» Rois en question)se faisoient un
» ingénieux de former leurs inscr
» tions de plusieurs lettres initiale
» qui réünies ensemble , paroissoie
» representer des noms d'hommes: p
» exemple, de Monetaires & des noi
» de Villes & de Païs , quoique c
» Villes & ces Païs ne fussent pas so
» la domination des Rois dont il s'
» git , & au nom desquels on fra
» poit ces Médailles. Ces noms c
» Villes étoient si heureusement tro
» vés , que sous chaque lettre il fa
» loit soussentendre un mot , & que c
» tous ces mots il résultoit une pens
» pour exprimer le nom du Roi & que
» que bienfait qu'il avoit reçu ou don
» né». C'est comme ces tableaux can
nelés qui présentent differens visages
differens points de vûë : ou comme c
énigmes qui semblent offrir un sen
naturel , & qui en cachent un autr
plus fin. Mais continuons d'écout
le P. H. » Si cela n'étoit ainsi , c
» seroit insensé de croire que les fa
» seurs de Médailles en eussent fa
» pour n'être entenduës ni de leu

étant , quand vous rencontrerez
les Médailles des Rois Merovin
Parisius , *Massilia &c.* n'allez pas
imaginer que ces mots signifient I
Marseille &c. expliquez le to
moïen des lettres initiales , &
trouverez infailliblement le secı
l'énigme. Exemple. Dans les M
les de Childebert , il y en a un
le P. H. rapporte Table 2. n. 2
qu'il explique ainsi p. 561.

» Une tête entourée de perle
» *risius C.* Il ne s'agit point ici
» ville de Paris. Il est question
» pensée contenuë dans les lettr

Nous prenons cet exemple ſans choix ſur une infinité d'autres, parce que qui en a vû un a vû tout le reſte, & peut le deviner, (que dis-je deviner ?) il ira certainement au but, pourvû qu'il ſe ſerve de la clef que le P. H. nous fournit lui-même ; car c'eſt une néceſſité de s'en ſervir. Autrement, ſi vous ne prenez que le privilége des lettres initiales, vous courrez riſque de trouver des ſentences qui ne ſeroient pas les ſiennes ; & il ſeroit plaiſant, mais fâcheux pour la republique des Lettres, que vingt curieux fiſſent vingt explications différentes de la même Médaille;ce qui pourroit très-aiſément arriver.

Pour rémedier à cet inconvenient ; voici cette importante clef. Dans toutes les Médailles de la premiere Race, de la ſeconde, & du commencement de la troiſiéme, il vous faut trouver dans les lettres initiales que ceux d'Autun ont païé à leurs Rois ou Généraux au nom des Romains tantôt le 10ᵉ denier, tantôt le 20ᵉ. quelquefois le 30ᵉ. ſouvent le 90ᵉ &c. ou bien qu'on les en a *exemptés. Pour* ne s'y pas trom-

per, le P. H. donne cet alphabet
La lettre A signifie *attulerunt* ont porté, *Augustodunum* Autun, *aurium* don gratuit en or.
B. *Benemerenti* bienméritant.
C. *Centesima* le centiéme. *Cives* citoiens. *Conservator* le conservateur *Contulerunt* ont contribué.
D. *Decima* Dixiéme. *Decuriones* Decurions. *Detulere* ont décerné.
E. *Edua* ou *Edui* Autun, les Autunois.
F. *Fabri* les artisans. *Fecit* a fait. *Ferrarii* les ouvriers en fer.
G. *Gratissimè* de très-bon cœur.
H. *Honorarium* don gratuit.
I. *Illicò* incontinent. *Imperium* Empire. *Indixere* ont décerné. *Institores* les merciers ou facteurs. *Invictus* Invincible.
L. *Liberator* liberateur. *Lubentissimè* très-volontiers. *Quinquaginta* cinquante.
M. *Mercatores* les marchands. *Miserunt* ont envoïé.
N. *Negociatores* les négocians. *Nonagesima* le nonantiéme. *Numeraverunt* ont compté.

ulerunt ont offert. *Octogesima*
-vingtiéme. *Orbis* le monde.
rsolverunt ont païé.
dux revenu. *Restitutor* Restau-
Romanus Romain.
vator conservateur. *Sexagesima*
me. *Solverunt* ont païé.
icesima le trentiéme. *Tutator*
teur.
icesima le vingtiéme. *Victor*
ır. *Ultro* de bon gré. *Urbs*

cima dixiéme. *Christiani, Chri-*
étiens, Christ.
le secret tout simple, mais
l que nous donne le P. H. pour
r toutes les Médailles dont il
i. Il consiste en cinquante mots
nptés que l'on peut emploïer
titude d'arriver au but, pour-
n'observe (ce que ne dit pas
.) qu'il est permis de prendre
ux, ou trois lettres initiales de
ır commencer un mot, comme
it quelquefois, lorsque cela est
nmode pour rendre l'inscrip-
n nette. Avec cette condition
sé de s'essaïer & de s'assurer

par soi même du succès. Par ce ı merveilleux on se délivre du fâc embarras où sont tant de Sçavans donner sur quelques Médailles explications forcées ou d'en veni dire, *je n'y vois rien*. Ne perdons : cune des réfléxions que le P. H. nc fournit à ce sujet.

1°. pp. 579. & 580. il benit Die de ce que ces Médailles sont parve nuës jusqu'à ses jours afin de les pro duire, avec ses interprétations, comme des témoins irrécusables contre l'imposture de nos historiens athées qui en veulent à notre sainte Religion. En conséquence il ne croit pas que personne trouve mauvais qu'il ôte toute créance à des malheureux qui ont voulu faire passer leurs écrits récens & impies pour des écrits anciens & dévots, en vûë de renverser la Foi ; ni qu'on lui sçache mauvais gré de décrediter tous les monumens qui sont favorables à leur chronologie, par cet-'e unique raison qu'ils autorisent des \thées & par conséquent l'Athéïsme.

2°. *Ibid.* C'est unechose (dit le P.H.) 'gne non seulement de remarque ;

bia encore d'admiration, qu'aïant expliqué pour la premiere Race 202. Médailles & presque toutes à double inscription, c'est-à-dire, plus de 300. inscriptions toutes longues & différentes, je n'aïe combiné pour cela que 50. mots; (ce sont ceux que nous venons de citer) Outre cela il n'y a aucune Médaille qui ne contienne la lettre A ou E, ou bien l'une & l'autre pour signifier *Augustodunum*, *Edua*, ville gouvernée au nom des Romains par les Rois dont nous parlons. La Croix d'Autun, terminée en anchre, se trouve avec presque tous les noms de ville qui ont des A ou des E, comme *Parisius*, *Pecavi*. Enfin les noms prétendus des mêmes Monetaires sont marqués dans les Médailles frappées en des lieux fort différens (comme on se l'imagine.) Exemple. *Franco* se voit avec *Bajocas* & *Nametes*. D'où vient cette finesse? C'est que dans ces noms de Villes & d'hommes, on trouve un A ou un E pour signifier *Autun*.

3°. *Ibid.* Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que les 202. Médailles de la premiere Race (c'est toujours le P. H.

qui parle) montrent *évidemment* trois choses, *Perspicuè.* La premiere que les Rois dits Merovingiens n'ont regné nulle part ailleurs que dans la premiere Lyonnoise, encore non entiere ; mais seulement jusqu'aux sources de la Seine & de la Marne. La seconde, que cette seule partie des Gaules étoit encore soumise à la République & au Sénat de Rome ; que par conséquent ces Rois y étoient établis par le Sénat & les Gouverneurs qui possédoient la Province Narbonnoise entiere & la Gaule Traspadane ; que l'on choisissoit, suivant les occurrences, des hommes de la premiere Noblesse Gauloise pour commander dans cette partie des Gaules soit avec le titre de Roi, comme la plûpart, mais non héreditaire ; soit avec celui d'Auguste & d'Empereurs, à cause de leur alliance avec les Césars, comme Theodebert : que ces Rois ont quelquefois regné deux ensemple, par exemple Childeric & Clotaire ; d'autres encore peut-être : ce qui a duré 200. ans. Du reste point entr'eux de ces guerres civiles dont on a gâté l'Histoire de France. La

[illegible] qui est aujour-
Normandie, la troisiéme qui
raine & la Bretagne, la quatriè-
ienonoise; qu'enfin nulle par-
quitaine n'a obéi à ces Rois.
Il s'ensuit que leur histoire
fabuleuse, que le faux Gré-
Tours en particulier est un
léguisé du 14e. Siécle aussi-
ses Continuateurs: & qu'ils se
s de douze noms de Rois qui
nt sur les médailles de cette
des noms de leurs Fils, pour
e méchante histoire de 330
s Pharamond jusqu'à Pepin,
e les vrais Rois marqués par
lles, loin de regner en Fran-

France ;& il conclut que ce ne sçauroit être avant l'an 1295. Richard de Cluni (dit-il après Mr. de Fleuri tom. 18. p. 335.) prétend avoir vû une inscription près du Tombeau de Ste. Marie Magdeleine, qu'il assure avoir été trouvé à Ste. Baume l'an 1279. & il ajoûte que cette inscription fixe la translation de cette Relique, à l'an 700. de la naissance de Jesus-Christ *regnante Odoyno Rege Francorum*. Un Bernard Guïon Dominicain Evêque de Lodeve, fait le même recit mot pour mot, excepté qu'il met *Odoyco* pour *Odoyno*. Sur quoi voici le raisonnement du P. H. Les Dominicains ont été placés à Ste. Baume l'an 1295. Dans le Siecle suivant après l'an 1324. on imagina cette invention du corps de Ste. Magdelaine, comme antérieure de 17. années à l'arrivée des Dominicains à Ste. Baume. On imagina de même une espece d'histoire ébauchée des Rois de France, avant qu'on lui eût donné la forme que lui a donnée le faux Gregoire. Car si la suite des Rois eût été alors celle de ce Gregoire & de ses Compilateurs, les

Faussaires de Ste. Baume n'auroient pas feint les noms *Odoyn* & Odoyc ; & ils se seroient bien gardés de fixer ce prétendu Roi à l'an 700. de Jesus-Christ ; ils auroient consulté les fastes vulgaires ; & ils auroient trouvé en cette année le Roi Childebert. Ils n'étoient pas assez bestes pour exposer leur fable à la risée du Public. Vous direz peut-être avec Mr. de Fleuri *que celui qui fabriqua l'écriteau, & ceux qui le découvrirent n'en sçavoient pas tant.* « Je dis moi (reprend le » P. H.) qu'il n'y a point de faus» saire assez dépourvû de sens com» mun pour feindre un Roi imagi» naire, si le véritable nom avec la » datte se trouve dans les livres que » les enfans même apprennent par » cœur . . . donc l'histoire de Gregoire » de Tours n'étoit pas faite avant l'an » 1295. » On voit qu'il n'y a point de commentaire à faire sur ce raisonnement, ni sur tous ceux qui ont precedé.

Comme la suite des Rois Carlovingiens tirée de Sigebert & le commencement *de la troisiéme* race jusqu'à *Philippe I.* sont traités par les médailles

[redacted]

expliquées dans le même goût, il sera peu utile de nous y arrêter beaucoup pour en donner l'intelligence. Le P. Hardouin met lui-même en état d'abreger cette partie sans préjudice de la clarté. Gardez-vous, (dit-il pp. 582. 604. & 605.), de prendre pour des noms réels de Villes ceux que vous verrez sur les médailles de ces Rois; excepté Châlon sur Saone par rapport à Henri I. Décomposez les lettres, & vous trouverez des sentences toutes pareilles à celle que vous avez vuës ci-dessus, le tout au sujet des deniers 10. 20. 30. &c., que ces Rois levoient sur les Peuples d'Autun ou dont ils les exemptoient. Ajoutez seulement à quelque lettre du chiffre cité, huit nouvelles significations : c'est-à-dire que B signifiera de plus *Basilica*. I. *Invicti*. N. *Nundinæ*. P. *Permissu*, *Protector*. S. *Senator*, *Sponte*, *Statuerunt*. Par cette legere extension du ressort universel, vous aurez pour toutes les médailles de Pepin, du prétendu Charlemagne, en un mot de toute la seconde Race & de trois Rois de la premiere, les *vrais* mots d'Enigme, qui sont

ir que ces Princes appellés impro-
ment *Rois des Francs* n'ont point
gné au delà de l'Autunois & de la
emiere Lyonnoise. Vous conclû-
é que les faussaires ayant eû dessein,
forger une belle & grande histoire
nplie de chimeres fastueuses dans
tendue de 240. ans environ, n'ont
urtant trouvé dans les médailles de
s Rois, que des noms tout purs, &
nullement les faits dont ils font
nt de parade. Vous conjecturerez
pp. 605. & 607.) en confrontant
ttentivement les 253 médailles de la
conde Race, que depuis Pepin il y
eû seulement dix Rois de sa Race,
is une interruption jusqu'aux Prin-
s Robert, Bozon, Rodolfe &
ides qui devinrent Rois au dixiéme
ecle de l'Ere chrétienne, & qui rem-
irent ce Siécle jusqu'à Hugue Capet.
ous vous convaincrez qu'il n'y a
int eû de vrai Charlemagne (pp.
04. & 608.) & que de quatre diffé-
ns Princes qui ont porté un nom
prochant, sçavoir deux *Carolus*,
ux autres, l'un *Carlus*, l'autre
rulus. « *nul deux n'a* pas plus été

» à Rome que le P. H. *non magis* » *ullus ex Carolis hujus ætatis Romam,* » *quàm ego, vidit* : quoique cent Chro» niques, mille Diplomes, & quan» tité d'Annales décrivent ou articu» lent un double voïage à Rome & » des actions en Italie &c. » Vous vous assurerez que la peinture de St Jean de Latran citée par je ne sçai combien d'Autheurs (p. 607.) comme un monument qui represente Charlemagne avec S. Pierre & Leon III. est véritablement du douziéme Siécle; mais interpollée par les ignorans ou les menteurs du quatorziéme, qui y ont ajoûté les noms de Saint Pierre, de Leon, de Charles, & tout ce qu'on y lit, au lieu qu'il ne s'agit dans cette peinture que du Comte Roger I. pere de Roger II. premier Roi de Sicile que S. Pierre, représentant le Pape, fait Général d'armée pour chasser les Sarrasins & établir un Archevêque à Palerme. Vous ferez enfin mille autres systêmes sur le nom, sur les actions, sur la mort, sur le tombeau & sur le culte du prétendu Charlemagne.

de la troisiéme Race, dès qu'on
arrive aux médailles de Philippe I.
. H. dit p. 618. *non sunt deinceps*
na Civitatum in nummis Regum alibi
n ipsarum nomina Civitatum. Nullis
illis ex primis totidem vocum literis
enda sententia, ut oportuit hactenus
ummis Augustodunensium. Les noms
Villes sont ici des noms de Villes;
e faut point y chercher finesse,
nme il a fallu le faire dans les mé-
lles des Autunois. On pourroit de-
nder sans trop de curiosité, pour-
oi il l'a fallu jusqu'à présent, &
urquoi il ne le faut plus; mais le
H. n'a pas jugé à propos de nous
dire la raison, il vous dit seule-
nt p. 616. que les faussaires de la
tion impie, ont fabriqué finement
r histoire jusqu'au tems précis dont
cun pouvoit se rappeller le souve-
par tradition. Ils n'ont pas osé
ndre plus loin leurs fables : & par
nséquent il n'est plus question de
réfuter par une nouvelle interpré-
ion de médailles.

Il leur veut toutefois beaucoup de
al d'avoir boulversé l'histoire des

commencemens de la troisiéme Race & d'avoir supposé une confusion générale, une révolte universelle, une espece d'Arnachie & d'Interregne. Il rétablit l'histoire en cette maniere, p. 616.

» Peu après Eudes & Robert, Hu» gues qui étoit d'une famille princi» pale de la premiére Lyonnoise ou de » la Bourgogne, comme les deux pré» cedens, fut créé Chef d'abord dans » la quatriéme Lyonnoise en partie, » à Paris, à Sens, ensuite salué Roi. » Robert & Henri reçurent des Vil» les le même titre, l'un à Paris, » l'autre en Bourgogne. Depuis, les » Villes s'ennuïant de ces Rois, aus» quels elles s'étoient données volon» tairement, se gouvernerent par elles» mêmes jusqu'à Philippe, qui le pre» mier fut reconnu Roi à Orleans. » C'est ce que le P. H. a recueilli de cinq ou six médailles de Hugues, de Robert & de Henri.

Ainsi Philippe I. (pp. 614. 627. &c.) est le chef de la famille Royale. Par lui nos Rois, outre le côté paternel, qui leur donne pour Ayeux

Louis les plus anciens Francs, ti-
leur origine du côté maternel,
ıguſte Céſar & de Pompée *ex quo*
, & d'Ancus Marcius Roi des
nains *ex quo Philippi*, & de Nu-
Pompilius, *ex quo Pompeii genus*
ere. Le P. H. obſerve, comme
coûtume qu'il aſſûre avoir duré
tamment 260. ans, celle de nom-
nos Rois alternativement de Pere
Fils, *Philippe* & *Louis*, & cela
ıis Philippe I. dans la perſonne
ıel ſe réunit la plus ancienne no-
e, & le droit irrévocable de la
ronne, que lui donnerent les
cs. Car avant lui les autres Rois
ent ſimplement élus ; mais il re-
ıvec l'onction Sainte le droit dont
parlons. « En effet, ajoûte le P.
p. 618.) que ſignifient ces inſ-
ptions de médailles, *dextrâ Dei*
x, *dextrâ Dei Benedictus*, *Dei*
dinatione oleo Christi unctus, titres
e perſonne n'eut avant lui, ſi ce
eſt l'onction qui le fit Roi, &
e nul autre n'avoit reçuë ? les ſça-
ns croïent que Pepin eſt le pre-
er des Rois François qui ait été

» sacré. Ils en ont crû des
» posés. Il falloit dire P
» & non pas Pepin . . . c'est
» raison (p. 627.) que nu
» ancien ne dit que le don
» guérir les humeurs fro
» qui se perpétuë dans le
» France , comme un mir
» de tout le monde chréti
» accordé a aucun des Rois
» avant Philippe. Les fau
» me n'ont pas osé s'écarte
» dition de leurs Ancêtres
» connoît pas ce bienfait di
» Rois antérieurs , mais
» buë seulement à la fami
» Philippe tiroit son origi
» Philippe lui-même dans
» le remarqua, comme dans
» Roi qui eût eû ce privile
ne citons ceci que pour faire
le caractére du P.H. & son d
sincere à la personne sacr
Rois.

Il conclut de tout son
qu'il y a une infinité de
posées même dans la troisié
par exemple, l'histoire du

ıntité d'actes de St. Louis, com-
charte de la fondation des Char-
&c. Les Peres Carmes n'ont
eu non plus d'être contens du
puisqu'il ne les fait remonter
au dessus de 1290. ans à Paris,
se de l'Eglise ou Chapelle de Ste.
: *de Carpino* du Carme ou du
ne, dont ils furent mis en pos-
ı. Il prètend que ces RR. PP.
nés auparavant *Barrés Barrati*;
u'ils demeuroient dans le lieu où
ıujourd'hui les Celestins, se nom-
nt *Freres du Carme du mont Ste*
vieve après avoir changé d'habi-
n ; & que par laps de tems il se
ne légere transposition dans leur
: en sorte qu'au lieu de dire com-
ıuparavant, *les Religieux du Car-
u du Carmel du Mont, de Carpineto
tis*, l'on vint insensiblement à
, *les Religieux du Mont-Carmel*:
Monte Carmelo. Voïez le P. H. p.
& suivantes. Nous renvoïons aussi
cteur à quelques petites observa-
; du même genre sur différens
s.
:s siécles de Theodose & de Ju-

stinien expliqués par le P. H.
sent totalement ce que l'on a
jusqu'à present. Ce Sçavant su
stamment le même principe
cede aux conséquences par les
voïes. Ainsi attendez-vous d
ver dans ces siécles de l'Histo
maine que les Empereurs fur
tantôt pour un an, tantôt pou
10, 15 ans, & qu'il y en eut
plusieurs à la fois. Nous n'en
pas davantage ; & l'on se cor
de la clef générale que nous
donnée pour l'appliquer à tou
stoire & à toute la Chronc
qu'un des plus sçavans, des plu
& des plus honnêtes hommes d
de a eû le malheur d'imaginer,
ment malheureux d'avoir ima
tel systême, & d'avoir été si
ment trahi par les Editeurs.

ART

ARTICLE XV.

THESAURUS NUMMORUM Sueo-Gothicorum studio indefesso *Eliæ Brenneri* L. annorum spatio collectus secundùm seriem temporum dispositus atque è tenebris cum commentatione in apricum prolatus. Accessit ejusdem Autoris libellus de Nummophylaciis Sueviæ : de Scriptoribus rei Nummariæ Suethicæ : atque de thesauris, seu variis vetustorum Nummorum cumulis passim per Sueoniam fortuito casu repertis. *Holmiæ* Typis *Joh. Laur. Horrn.* Reg. Antiq. Arch-Typogr. anno 1731. C'est-à-dire : *Tresor des Médailles Suedoises-Gothiques recueilli pendant cinquante ans, par M.* Elies Brenner, *rangé selon l'ordre chronologique, & mis en lumiere avec des explications. On y a joint un petit Ouvrage, qui traite des Médailles de Suede, de ceux, qui ont écrit sur cette matiere, & des différens recueils de Médailles qu'on a découverts par hazard dans la Sueonie. A* Stocholm *de l'imprimerie de* Jean-Laurent Horrn.

Imprimeur de l'Archive Royal des tiques. 1731. 4°. pages 270. se à Paris, chez le Breton fils.

CE n'est ici qu'une nouvelle [illegible] tion augmentée considérablem[ent] d'un Ouvrage de M. Brenner di[visé] en deux Livres, & qui a paru au j[our] sous le titre de *Thesaurus rei Num[ma]riæ Sueo-Gothicæ.* Cette seconde [édi]tion n'aïant pû être achevée par l'[Au]teur, il pria en mourant M. *Nic[olas] Keder* curieux & sçavant Antiqu[aire] comme lui d'y mettre la derniere m[ain] & cet Editeur nous avertit, qu'il [a] fait quelques changemens & plusi[eurs] additions. Un peu plus de dép[ense] pour lui donner tous les ornemens, d[ont] ces sortes d'Histoires sont susceptib[les] n'auroit peut-être pas peu contribué [à le] faire rechercher, le nombre de ce[ux] qui ne cherchent dans un Ouvrag[e de] cette nature que l'utilité qu'on en p[eut] tirer, n'étant pas pour l'ordinaire le [plus] grand.

Ce défaut est compensé par l'exa[cti]tude de l'Auteur à marquer le [prix] des monnoies, dont il parle, &

mettre les dattes, ce qui peut beaucoup servir à rectifier la suite chronologique des Rois de Suede, si défectueuse dans les Auteurs de cette nation, qui ne s'accordent pas même entre eux sur un point si essentiel à leur Histoire. M. Brenner auroit sans doute fait encore plus de plaisir au Public, s'il avoit bien voulu nous donner cette suite sans se borner à ceux des Souverains de son Païs, dont il a eu le bonheur de recouvrer les monnoies : car quoique ces derniers se suivent d'assez près dans son Recueil, son silence sur les autres ne prouve rien. Mais enfin il nous fixe des époques, qui pourront regler les Ecrivains, lesquels entreprendront de publier une Histoire de Suede plus sûre & plus suivie, que celles qui ont paru jusqu'à present.

Les premieres monnoies qu'on trouve ici sont d'*Olaus Tratellia* : elles n'ont point de datte, ainsi elles ne nous font point connoître en quel tems vivoit ce Prince, ni quel intervalle on doit mettre entre son regne & celui de *Biorn*, dont il est parlé ensuite. Mais

l'Auteur fait ici une remarque importante ; c'est que dans la plus ancienne monnoie, qu'on ait d'Olaus, la premiere lettre de son nom, qui en langue Gothique est *ulf* ou *ulaf*, est placée entre trois couronnes ; d'où il conclut que l'origine des Armoiries des Rois de Suede n'est pas, comme bien des gens l'ont crû, la réünion des trois Roïaumes de Suede, de Dannemarc & de Norwege en la personne de la Reine Marguerite.

Les monnoies frappées au coin de Biörn sont de l'année 818. Les Rois qui suivent sont *Sivard Fro*, *Eric le Victorieux*, *Olaus Skotkonung*, dont les monnoies n'ont point de dattes ; puis *Anund Jacob* qui regnoit suivant les siennes en 1026. & qui est intitulé *Rex Sihtunæ*; il paroît que c'est le même qu'on trouve ailleurs nommé *Arnaud le Charbonnier*. Après ce Prince vient *Haquin le Rouge* en 1067. ensuite *Philippe* en 1080. *Ragual Kaphofde* en 1150. *Suercher* II. en 1138. & *Eric IX*. surnommé *le Saint* en 1150. Au sujet de ce dernier notre Auteur observe que dans quelques-unes de ses monnoies

y est écrit *Hericus* ; & il remarque à cette occasion que la lettre H. se mettoit assez ordinairement alors au commencement des noms propres. Il cite pour exemple une monnoie de Loüis le Débonnaire rapportée par M. le Blanc dans son *Traité historique des Monnoies de France*, où le nom de ce Prince est écrit avec cette même lettre initiale *Hludovicus*. C'est apparemment de cet usage que s'est formé le nom de Henri, qui nous est venu du Nord.

Une autre observation dans le même genre est celle que fait M. Brenner sur la lettre C. Il nous apprend que cette consonne n'entre point dans l'alphabet Gothique, qu'on y supplée par le Ƙ. qui se prononce *Kavn*, & dont avec le tems on a formé le *K*. En effet les peuples du Septentrion ont toujours écrit *Kanutus*, *Karolus* : les anciens Bretons en usoient de même ; & ce n'est qu'après un long usage de la langue Latine que les uns & les autres ont écrit *Canutus*, *Carolus*.

Une petite monnoie de la Reine *Marguerite* donne lieu au sçavant An-

tiquaire de faire une dissertation sur la figure qu'elle représente, & qui a fait dire bien du mal de cette Princesse. On ne croiroit pas jusqu'où la licence a été portée sur cela. M. Brenner prétend avec bien de la vraisemblance que cette figure est un O, & la premiere lettre de la ville d'*Orebro* capitale de la Nericie, où la monnoie a été battuë, & montre par plusieurs exemples l'usage de mettre ainsi sur les monnoies les lettres initiales, non seulement des Princes regnans, mais encore du lieu, où elles ont été fabriquées.

Plusieurs monnoies de Gustave I. ont cette inscription : *S. Ericus Rex Sueciæ.* Ce Prince vouloit sans doute faire voir par-là qu'il descendoit de ce saint Roi, mais notre Auteur n'en dit rien. Il en rapporte d'autres, qui portent l'image du Sauveur avec des inscriptions tirées de l'Ecriture & des Prieres de l'Eglise, & à ce sujet M. Brenner nous apprend que Gustave aïant introduit en Suede ce qu'il appelle *la Religion Evangelique*, il jugea à propos de substituer Jesus-Christ à S. Eric, lequel avoit été jusques-là re-

connu Patron de ce Roïaume. Au reſte ce n'eſt que depuis *Chriſtiern II.* ſur qui Guſtave reconquit la Suede, qu'on trouve des médailles dans cet Ouvrage. On en voit auſſi quelques-unes de ce Conquérant, mais elles n'ont rien de remarquable. Enfin ce fut Guſtave, qui aux monnoies uſitées depuis long-tems en Suede, ajoûta des Daleres & des demi Daleres. *Thaleri imperiales.*

Son ſucceſſeur Eric XIV. eſt le premier Roi de Suede, qui paroiſſe dans ſes monnoies avec la couronne fermée, & notre Auteur rapporte deux raiſons de ce changement; l'une, qu'Eric fut le premier, qui monta ſur le trône de Suede par droit d'heritage en vertu du traité fait entre le Roi ſon pere & les Etats du Roïaume en 1545. traité qui rendoit la Couronne héréditaire, d'élective qu'elle avoit été juſques-là: l'autre, pour montrer qu'il ne reconnoiſſoit pour ſupérieur que Dieu même.

Quelques monnoies en lozange fabriquées à Valſtein par les deux freres du Roi Eric, Jean qui lui succéda immédiatement, & Charles, qui dans *la ſuite uſurpa la* Couronne ſur Sigiſ-

mond son neveu ; ces monnoies, autour desquelles on voit une bordure de feuilles de chêne, ont fort exercé les Sçavans. M. Brenner en donne une explication, qui nous paroît fort naturelle, & qui nous apprend un trait historique assez curieux. Il dit que le Prince Jean l'aîné des deux freres, & dont il nous fait un portrait très-avantageux, craignant que Charles son cadet, qui étoit fort aimé des Troupes, ne voulût à son préjudice mettre sur sa tête la Couronne, après l'avoir enlevée à Eric, fit avec lui un traité, où la succession fut reglée entr'eux ; que cet accord fut signé sous un chêne ; que pour en conserver la mémoire tous les Seigneurs, qui y avoient été présents porterent long-tems à leur chapeau des feuilles de chêne, & que les deux Princes firent battre la monnoie dont il s'agit.

Cette monnoie fut appellée *Klippingus sanguinarius*, & la raison que notre Auteur en apporte, contient encore une anecdote qu'on sera bien aise de sçavoir : c'est que la Comtesse *Merthe* veuve de *Svanton Styre* prêta aux

deux freres pour fabriquer cette monnoie mille marcs d'argent pur, dont le Roi Eric lui avoit fait present, pour le consoler de la mort de son fils, que ce Prince cruel avoit poignardé de sa propre main.

Le regne de Gustave Adolphe a été trop brillant, pour que M. Brenner n'ait pas eu une attention toute particuliere à recueillir toutes les monnoies & les médailles, qui le regardent: le détail de ces pieces nous meneroit trop loin; nous nous contenterons d'observer avec l'Auteur que ce grand Prince est le premier, qui ait fait battre dans son Roïaume des monnoies de cuivre, ausquelles il donna la même valeur qu'à celles d'or & d'argent, qui seules y avoient cours auparavant; & que la plûpart des médailles que nous avons de lui, ont été frappées hors de la Suede, sur tout en Allemagne. Ses Sujets aïant vû sans jalousie, & même avec joye les étrangers vouloir l'emporter sur eux, lorsqu'il s'agissoit de célébrer par ces mo*numens, les plus* capables d'assurer l'im*mortalité aux* Héros, les triomphes du

plus grand de leurs Souverains.

Il est encore bon de sçavoir que la fin du regne de Jean pere de Sig mond la monnoie de Suede étoit si bas aloi par la friponnerie d'un nc mé Guillaume Wik appuïé sous m de quelques Seigneurs, que les pré dentes même étoient tombées dans décri général ; de sorte que Sigismc fut contraint d'ordonner sous pe d'une grosse amende à ses Sujets recevoir toutes celles, qui avoient fabriquées avant l'année 1540. où e avoient commencé à n'être pas poids.

Nous finirons cet Extrait par t observation de M. Brenner sur *le P ningar*, que quelques Auteurs on dit-il, mal-à-propos regardé com une monnoie purement imaginair & inventée uniquement pour la fa lité des calculs. En effet il nous a do né dans le commencement de 1 Ouvrage des Penningars simple: doubles & quadruples. Dans la su des tems on avoit négligé cette mc noie, la plus petite de toutes cell *qui ont eu cours* en Suede ; mais G

tave I. l'a rétablie ; on trouve des Pe
ningars simples frabriqués sous s
regne ; on en trouve de doubles &
quadruples sous celui de Sigismond
& Charles IX. successeur de Sigismo
en a fait battre de triples. Le Penni
gar étoit la vingt-cinquiéme partie
ce qu'on appelloit *Ora* ou *Oera* : il
falloit huit pour faire l'*Ortuga* ou
Denier ; vingt-quatre deniers faisoie
un marc. Sous le regne des Rois *Stu*
& de Jean II. on fabriqua beaucou
de ces Deniers & même des demi D
niers. *Stenon Sture* fut le premier, q
en 1512. fit battre des Marcs.

Nous ne parlons point des Jetton
qui font une troisiéme espece dans
genre metallique. M. Brenner n'en
rien, & il faut bien que l'usage n'
soit pas connu en Suede.

ARTICLE XVI.

NOUVELLES DECOUVERT en Médecine, ou ancienne Médec. développée, par le sieur de Marc*nay, Docteur en Médecine, nouv Edition avec une Méthode pour g*

les Malades par les voyes de la transpiration & de l'évacuation, *se trouve* à la Haye *chez* P. Gosse & J. Neaulme. *an.* 1734. *in* 12. *environ* 300. *pages.*

CEt Ouvrage commence d'abord par un *Systême nouveau*, où l'Auteur prétend prouver par des expériences certaines & réïterées les vertus des remedes qu'on extrait des métaux & des mineraux, & qu'ils doivent être préférés à tous ceux qu'on tire des végétaux & des animaux ; qu'ils produisent des effets *qui tiennent du merveilleux*, *& qui guérissent en très-peu de tems* : toutes choses que l'Auteur croit prouver par des raisonnemens sans réplique.

Il s'agit d'un *Sel simpathique* avec lequel M. de Marconay guérit en vingt-quatre heures toutes sortes de playes & de blessures récentes, sans qu'il arrive aucune inflammation, tant aux hommes qu'aux animaux. L'Auteur ne développe point son secret, mais il cite des expériences surprenantes faites sur des animaux à Mets en présence de l'Evêque, de l'Intendant

& de la Faculté aſſemblée pour en être témoins.

Le raiſonnement dont M. de Marconay appuïe ces expériences, dit quelque choſe pour ceux qui ne ſe roidiſſent point trop contre l'idée des remedes chymiques, merveilleux & myſtérieux, & qui conſentent à croire qu'abſolument il y a quelquefois de vrais ſecrets. Les ſondes & les inciſions dont on ſe ſert dans la guériſon des playes, les aigriſſent, & font bien ſûrement un ſurcroît de mal comme de douleur. Les onguens qu'on y applique, ajoûte l'Auteur, non plus que les dietes, ſaignées & purgatifs, ne guériſſent rien, & ſont encore un nouveau mal. Le cœur, dit M. de Marconay, eſt le centre de vie de l'animal, d'où part la vertu vivifiante qui guérit. Le Sel ſympathique va droit au cœur & lui aide à pouſſer juſqu'aux extrémités & aux parties malades cette vertu vivifiante.

Il n'eſt pas tout-à-fait hors de vrai-ſemblance en bonne Médecine Phyſique; que les *tentes*, *plumaceaux* & *emplâtres qu'on applique* aux playes, ne ſor

que les garantir du voisinage de fraîcheur & de la corruption de l'a & ne font que donner le tems & liberté à la nature de travailler en dans & de repousser en dehors t ce qui pourroit croupir de sang d'humeur dans la playe. On peut do concevoir assez naturellement les medes, remedes même chymique salins & actifs capables d'accélerer vigueur naturelle du cœur & du sa pour mettre dehors tout ce qui in ste une playe, & repousser les cha qui doivent la refermer.

On a raison d'être extrémement garde contre les remedes chymique sur tout contre ceux qui sont no veaux, & qu'on ne connoît pas. M il y en a d'éprouvés & dont il y a roit de l'imprudence de ne pas se s vir au besoin, & sur tout dans les b soins pressans où la prudence mên veut qu'on hazarde quelque chose. I général les remedes chymiques so plus efficaces & plus actifs, étant con posés de parties plus compactes plus massives. Cela même fonde u

raison de s'en défier en général, &

misse qu'à des cas particuliers la raison d'en user sobrement, rarement & en petites doses.

L'Auteur ne manque pas de remarquer que les eaux minerales dont les vertus sont incontestables, ne sont que des remedes chymiques préparés par la nature, que l'art peut absolument imiter. Ceci mérite l'attention de ceux qui se défient trop des spécifiques tirés des métaux & des mineraux.

Ce Livre de M. de Marconay contient divers petits Traités sur les diverses parties de la Médecine, une Introduction à la vérité, quelques Dissertations sur la Pleuresie, sur le Vin & les Liqueurs &c. Il y a des idées neuves & des observations fort saines dans tout cela. L'Auteur donne cependant un peu dans les influences des Planetes, & dans les *arcanes* de l'alchymie. Il décrie assez volontiers la Médecine à la mode, les Saignées, les Purgatifs &c. C'est le moïen d'être applaudi de ceux qui se portent bien, & d'être fort peu emploïé par ceux qui sont malades.

ARTICLE XVII.

L'ART DE MONTE à Cheval, ou Description du M nege moderne dans sa perfection, pliqué par les leçons nécessaires, representé par des figures exactes, puis l'assiete de l'homme à cheval qu'à l'arrêt ; accompagné aussi de vers mords pour bien brider les c vaux : écrit & dessiné par le Bar d'Eisemberg, *& gravé par* B. Pica *A* la Haye *chez* P.Gosse & J.Nea me. 1733. *in-fol. 56. pages avec pa nombre de Planches.*

CEt Ouvrage a déja paru en A gleterre, mais le prix en étant cessif il y a eu peu de débit. Les braires de Hollande qui l'avoüent bonne foi, en aïant fait l'acquisitic l'offrent à 12. florins le petit papier à 18. le grand. L'Auteur donne d bord d'une maniere nette, précise en bons termes de l'art, le caract des chevaux les meilleurs pour manege. Celui d'Espagne est le

mier : le Barbe vient après, & tout de suite l'Allemand, le Napolitain, l'Anglois, le Turc & l'Arabe. Le Baron d'Eisemberg explique en peu de mots la façon de manier tous ces chevaux & de les dresser. Il vient ensuite à la vraïe assiete de l'homme à cheval, à la maniere d'y monter, de s'y asseoir, de s'y tenir, de placer le caveçon & de le gouverner.

Suit la maniere de dresser un jeune Cheval au pas, au trot, au galop, à l'amble, soit naturel, soit artificiel; qui consiste à lever plus haut les jambes de devant, ce qui ne vaut rien pour un cheval de manege : à le travailler avec la bride & le caveçon : à le trotter avec la bride seule, le trot étant le fondement du manege, & la grande Ecole du Cavalier comme du Cheval.

Ces leçons sont suivies réguliérement de celles qu'on nomme *la teste dans la volte & la croupe en dehors*, d'abord avec le caveçon, puis avec la bride seule : rien ne travaille mieux la tête & n'assouplit davantage les épaules du cheval.

Il faut ensuite passager le long d'une muraille avec & sans le caveçon, observant que le Cavalier ne contraste pas de main avec le cheval, & que celui-ci trote avec franchise & égalité. On le passage aussi le long d'une barriere pour le disposer à la volte, soit ordinaire qui met la croupe au pilier, soit traversée qui y met les épaules, se souvenant de solliciter de plus près avec la jambe le côté qui fait le grand tour de cercle. On finit ces passages par celui de la longueur.

Les leçons du galop viennent de suite, le galop par le droit, le galop à demi hanche, la demi volte & la volte renversée au galop en arrondissant bien le cercle, & gardant bien le coatrepoids; le terre-à-terre arrondi, la pirouette relevée, la pirouette près de terre ou de tête à queuë, le passége à la Napolitaine, le passége par le droit à l'Allemande.

M. d'Eisemberg travaille ensuite les chevaux aux airs dont la pesade est le fondement sur lequel on travaille aux courbettes qui doivent être écoutées, bien soutenuës & également rebatuës

droit, puis aux courbettes sur la d'une piste, lesquelles soient éga- d'un tems juste; aux courbet- les de la muraille, qui sont très- ites, & tiennent le cheval dans semble & une union admirable; aux 4. autres airs, croupades, ades, caprioles & le pas & un Les dernieres leçons sont le par- le reculer, l'arrêt.

n'est mieux executé que ce Li- Les leçons sont courtes, claires le intelligible quoiqu'en bons s de l'art. L'impression belle; anches bien frappées & exacte- relatives au discours. Pour la du Livre, elle est pareille à celle ivres de Musique. Les revers des s sont blancs dans le discours e dans les Planches.

ARTICLE XVIII.

ERVATIONS SUR clipse de Lune du 28. *Mai* 1733. *de la hauteur du thermometre. A* ulon *par le* P. du Chatelard Hy- *graphe du* Roi.

LEs préparatifs que j'avois faits pour observer l'Eclipse du Soleil le 13^e Mai, & qui devinrent inutiles pour lors, le tems s'étant couvert quelques heures avant que l'Eclipse dût commencer, me servirent pour l'Eclipse de Lune du 28. Les Horloges étoient reglées & je sçavois qu'elles avançoient au tems de l'observation de 1. m. 50. s. sur le tems vrai. Des nuages qui borderent l'horison dès le grand matin m'empêcherent de voir la Lune avant les 7. h. 36. m. tellement que je ne pus observer que les phases suivantes.

Elles sont réduites au tems vrai.

Milieu *de mare imbrium*	7. h. 48. m. 10. s.
Kepler	51. m. 20 s.
La Lune disparoît sur les 8. heures.	
Milieu *de mare fæcunditatis*	8. h. 49. m. 10. s.
Mare Nectaris . . .	50. m. 10. s.
Ticho	50. m. 30. s.
Mare Nectaris toute hors de l'ombre . .	58. m. 20. s.
La Lune toute hors de l'ombre	9. h. 7. m. 0. s.

Les barres de nuage derriere lesquels

s'élevoit la Lune ne me permirent pas de voir sa couleur ; je ne voïois même que confusément son disque, ce qui m'empêcha d'observer les doigts éclipsés ; & quelque attention que j'aie apportée à marquer exactement les phases supérieures, je ne compte sûrement que sur l'émersion du bord de la Lune, parce que dans ce tems-là seulement elle s'étoit élevée au-dessus des nuages, & que je ne la distinguai bien nettement qu'alors. Par le calcul, l'Eclipse devoit commencer ici à *6.* h. 59. m. 51. s. Son milieu devoit être à 7. h. 35. m, 9. s. Et sa fin à 9. h. 10. m. 57. s. La fin a été observée à 9. h. 7. m. ce qui ne donne pour différence entre le calcul de l'observation que 3. m. 37. s.

Dès le commencement de Juillet je m'aperçus que le thermometre montoit beaucoup plus que les autres années en pareille saison. Je pris donc soin de marquer exactement chaque jour sa hauteur le matin & le soir. Le Thermometre dont je parle est de M. Amontons. C'est celui dont le P. Laval s'est servi dans ses différens voïages de la *Sainte Baume* &c. Il est placé

& fixé d'une maniere à donner des observations exactes. J'ai pris garde depuis environ huit ans que je suis ici, que dans les plus chauds jours des Etés ordinaires, la plus grande hauteur de ce thermometre est de 56. pouces 8. à 9. lignes. Dès le 13^e^ de Juillet vers les 6. h. du matin il étoit à 56. pouces 1. ligne, & à 4 h. du soir il monta jusqu'à 56. pouces 8. lignes. Le 14. à 5. h. du soir il étoit à 56. pouces 11. lignes. Le 28. il monta à 3. h. du soir à 56. pouces 11. lignes 2. tiers. Il vint à la même hauteur le 29, & le 31. il étoit dès les 10. h. du matin à 57. pouces 2. lig. & vers le midi à 57. pouces 4. lignes. Je comptois de continuer mon observation ; une fiévre qui me surprit le soir du 31. m'en empêcha. Le thermometre est donc monté cette année pour le moins 8. lignes de plus que les années ordinaires ; & c'est le 31. Juillet. Peut-être est il monté plus haut encore au mois d'Août. Aussi les chaleurs ont-elles été excessives, & ont causé des fiévres, des dégoûts, des langueurs, dont ceux qui ont échapé ont été long-tems à se remettre.

ARTICLE XIX.

NOUVELLES LITTERAIRES.

DANNEMARK.

De Copenhague.

M. Gram Bibliothécaire & Garde des Archives de S. M. D. a obtenu permission de ce Prince de faire imprimer une collection d'Actes, Titres & Pieces authentiques pour servir à l'Histoire de Dannemarck. Il y aura dans ce Recueil beaucoup de morceaux curieux & qui n'ont jamais paru, principalement sur l'ancienne Histoire Ecclésiastique. Il ne va que jusqu'au tems de l'établissement du Luthéranisme sous Christien III. parce que la suite est assez connuë. Cet Ouvrage comprendra deux Volumes in-folio que l'on commencera d'imprimer dans un an. Comme l'Editeur est exact & très-sçavant, on peut hardiment présumer en faveur du Livre. Le même M. Gram travaille toujours aussi à mettre les Ouvrages de feu *Arnas Magnæus* en état de voir l

jour. Vous sçavez déja que la plûpart de ces Ouvrages sont des Traductions Latines de vieux Manuscrits Islandois propres à éclaircir les Antiquités du Nord. Les Annales Ecclésiastiques de feu Thomas Bartholin avec les Lettres de l'Abbé Guillaume ne tarderont pas non plus à paroître par les soins de M. Bartholin Conseiller d'Etat fils de l'Auteur de ces Annales. On parle aussi de faire imprimer le Dictionnaire Latin, François & Danois, qui a été composé sous les ordres & sous la direction de M. le Comte de Plélo.

GRANDE BRETAGNE.

De Londres.

Samuel Bucklay vient de publier *J. A. Thuani Historia sui temporis. fol. 6. vol.* Cette édition a été revûë sur tous les Manuscrits de la Bibliotheque du Roi, de Sainte-Marthe & de Dupuy. Elle est accompagnée de Nottes qui éclaircissent les endroits difficiles du Texte. La plûpart de ces Nottes sont du sçavant M. Dupuy. Le sixiéme Volume contient trois Livres de la

continuation de cette Histoire par R gaud, les Pieces & Lettres pour & co tre cette Histoire, & la Justificatio de François-Auguste de Thou. O parlera plus amplement de cette Ed tion, lorsqu'elle sera parvenuë ju qu'à nous.

ESPAGNE.

DE CORDOUE.

On a publié ici un Livre nouvea intitulé : *Descriptio Chorographica &* C'est-à-dire » Description Chorogra
» phique du grand *Chaco*, avec le
» usages, les mœurs, le caractere
» des innombrables Nations qui l'ha
» bitent, les efforts qu'ont fait les Es
» pagnols pour les soumettre à l
» Couronne de Castille, & les Jé
» suites pour les gagner à J. C. com
» posée par le P. Pierre Lozano D. I
» C. D. J. & imprimée par les soins d
» Pere Antoine Machoni Député
» Rome par les Jésuites de la Pro
» vince du Paraguai. A Cordouë dan
» le Collége de l'Assomption, pa
» Joseph *Santos* Balbas 1733. *in* 4°.

On rendra compte de cet Ouvrage dans les Mémoires des mois suivans.

LORRAINE.

DE S. DIE'.

Joseph Charlot Libraire & Imprimeur, nous apprend un peu tard qu'il a mis au jour le second tome de l'Ouvrage *in-folio*, intitulé *Sacræ Antiquitatis Monumenta, Historica, Dogmatica, Diplomatica.* On est redevable de cette compilation aux Chanoines de l'Abbaye d'Estivai, Ordre de Prémontré, en Lorraine. Elle comprend 1°. les Actes du B. Luc premier Abbé de Cuissy à trois lieuës de Laon. 2°. La Vie du B. Loüis Comte d'Arnstein; Fondateur de l'Abbaye du même nom. 3°. Plusieurs Chroniques ou Mémoires des Antiquités de l'Alsace. 4°. Cinquante-cinq Lettres d'Hugues-Metellus, Chanoine Régulier de S. Augustin dans l'Abbaye de S. Léon de Toul, & au commencement du 12. siecle. Parmi ces Lettres celles qu'il écrivit à Abaillard & à Héloïse Abbesse du Paraclet ne manqueront pas d'intéresser le Lecteur. Dans une autre adressée aux Cardinaux, Hugues ne paroît

la multiplication des
ux. Nous avons encore
e l'époque de l'institu-
ines Réguliers de S. Au-
817. au Concile d'Aix-
lais ils ne firent point
u'à l'an 1059. que Ni-
donna la vie commune,
le posséder rien en pro-
its de l'Eglise Collégiale
le Liége, & les Statuts
l'Eglise de Verdun fi-
collection. Le premier
oit vû le jour dès l'an-
iprend différentes Piéces
s du même goût. Ces
s se trouvent à *Paris*
e de Bure, Quai des Au-
age S. Claude.

E BASLE.

*re Lettre écrite à *** sur*
Dictionnaire de Moreri

emandez ce que je pense
du Dictionnaire histori-
1 *Brand Muller* a publié
Bâle. Je ne puis loüer
ite pas de l'être. De tou-

tes les éditions du Moreri faites
puis l'année 1712. la moins esti
ble au jugement de tout Critique ;
celle de 1725. Ce n'est pas sans
son que le Public s'est obstiné à
préférer celle de 1718. avant la d
niere qui a paru à Paris en 1732.
tre que la plûpart des Généalogies
fabuleuses dans l'édition de 1725
en avoit retranché bien des faits i
portans. Il est vrai qu'on a ajoûté d
cette même édition plusieurs arti
nouveaux ; mais la plûpart ne sont
traduits & quelquefois peu corre
ment d'après l'Ouvrage intitulé
bliotheca vetus & nova de George M
thias Konig l'Auteur le moins ju
cieux & le moins éxact en ce gen
C'est néanmoins sur cette édition
1725. que l'on a donné même a
les fautes d'impression celle de B
Les Additions qu'on a faites à cel
ci ne servent pour la plûpart qu'à
rer de l'obscurité quantité de Minist
Luthériens, Calvinistes & Socinien
que ceux même de leur Secte avoi
oubliés depuis long-tems. Les Artic
amplifiés ne regardent que des Aute

de ceux dont je viens de
Consultez cette édition
ous trouverez presque à
le quoi vous en convain-
as là ce que Brand Mul-
ui a conduit son édition,
is. Leur Projet nous an-
dition corrigée & aug-
ependant la plûpart des
, étant telles que je viens
re, ne méritoient pas
itées. A l'égard des cor-
les y cherche presque
in. L'Article de Genêve,
n'étoit-il pas un de ceux
irs de Bâle auroient dû
rablement même à d'au-
int tout ce qui regarde
le les Comtes de Genêve
fautes grossiéres. 1°. *On*
ard ou Gerold I. *prit*
Gisele qui est *nommée*,
ins un titre de *l'Eglise*
out cela est faux. *Ge-*
ce avec Berthe, *non avec*
n'est point *dans un titre*
Genêve que *celle-ci est*
is dans *une Lettre de*

Renaud, Comte de Porcean, é
Gui Geoffroi Comte de Guienne
l'an 1060. 2°. On nomme An
Comte de Savoie au lieu de dire
de Maurienne. 3°. Après Gerold
oublie Aimon II. 4°. Ebal nev
Guillaume II. étant souvent n
Ebles par les Historiens, il fall
faire remarquer de peur d'indu
erreur. 5°. En parlant d'Alise on
de l'appeller seulement Alise
Tour, on devoit dire Alise
Tour du Pin. 6°. On y fait
Rodolphe jusqu'en 1285. il est sû
étoit mort avant 1275. 7°. On
deux femmes à Guillaume III.
de Savoie & Emeraude de la
La seconde cependant n'a jama
que concubine. Guillaume n'eu
femme légitime qu'Agnès de S
& il n'en eut qu'un enfant & non
comme on l'a encore dit ; cet
fut Amé III. Ioland qu'on donn
sœur à celui-ci est supposée gra
ment. Pierre qui fut la tige des
quis de Lullin, & non de Lu
n'étoit que fils naturel de Guil
qui eut cet enfant d'Emeraude

Jeusse sa maîtresse. 8°. Mahaud n'étoit pas fille de Robert VIII. mais de Robert VII. 9°. Aimon, Seigneur d'Anton devoit être appellé Aimon IV. & non Aimon III. Il n'est pas vrai non plus qu'il mourut avant son pere vers l'an 1366. Il est constant qu'il lui succéda dans le Comté de Genêve, & qu'il ne mourut qu'après le 30. d'Août 1367. 10°. On ne marque pas la mort de Pierre Comte de Genêve; on voit cependant par les Historiens qu'on auroit dû consulter, qu'il mourut peu après le 19. Mars 1393. 11°. On ne désigne pas suffisamment les deux époux que Marie eut successivement, en disant qu'elle épousa 1°. Jean de Chalon, & 2°. Humbert. Il falloit dire Jean de Chalon II. du nom & Humbert VII. du nom. Pareille faute en parlant de Raymond de Baux, on devoit ajoûter IV. du nom, Prince d'Orange. Dans le même endroit on dit que Jeanne sa femme, n'en eut point d'enfans, elle en eut néanmoins une fille. 12°. Pierre de Genêve qui fut la tige des Marquis de Lullin est dit *l'un des fils de Guillaume III.* C'est fort mal s'exprimer. Un Hist-

ce Pierre fut Seigneur de Laix & d
pagnye, au lieu de dire Seig
d'Aix, d'Espagnye &c. 13°. On
vivre Guillaume de Geneve vers
1380. & on le dit grand Maîtr
Savoie. Ce sont en deux lignes
fautes grossiéres. Guillaume ne fut
Chambellan du Duc de Savoie, G
verneur du Païs de Vaud, & Ch
lier de l'Ordre, & il vivoit enco
1472. 14°. Albert Eugene de Ge
vivoit, dit-on, en 1654. pour
ne pas dire, qui mourut sans post
en 1663. Il y a encore d'autres f

... qu'il n'a vécu? Cette faute se trouve avec plusieurs autres dans l'article de Genebrard. Dans l'édition de Paris 1725. Article Gemma (Corneille) on avoit dit que cet habile homme pensoit que depuis la naissance de J. C. on n'avoit point vû de phénomene comparable à celui qui parut en 1572. pour sa *dureté*, il falloit dire pour sa *durée*, mais les Editeurs de Bâle fideles copistes de toutes les fautes même d'impression de l'Edition de Paris, n'ont pas oublié celle-là. Je ferois un gros volume si je voulois en relever toutes les bévûës.

A quelle Edition doit-on donc s'arrêter, me direz-vous, à celle de 1732? C'est celle au moins que je préfere à toutes les autres, mais je ne prétends pas que mon jugement fasse loi, les motifs de préférence m'ont paru décisifs; vous êtes assez judicieux pour ne les pas rejetter, les voici. Tout examen fait, j'ai trouvé que la plûpart des Généalogies fautives y étoient rectifiées, qu'un grand nombre de dattes fausses *étoient remplacées* par d'autres *qui sont justes*; que beaucoup de cita-

tions peu correctes avoient acquis le point de justesse qui leur est nécessaire, pour ne point égarer un lecteur qui veut verifier dans les sources, que beaucoup de noms estropiés ou mis pour d'autres étoient donnés comme ils devoient l'être. Que d'ailleurs on avoit ajoûté les dattes de la mort des personnes qui avoient été enlevées de ce monde depuis 1725. qu'on avoit parlé des ouvrages qu'ils avoient publiés depuis la même année jusqu'en 1731. J'ai trouvé de plus que ce que le Public avoit recherché dans l'édition de 1718. & qu'on avoit supprimé mal-à-propos dans celle de 1725. se trouvoit presqu'en tout dans celle de 1732. & quelquefois même avec quelques lignes nouvelles que je n'étois pas fâché d'y voir. L'édition de Paris de 1732. auroit pû être encore plus correcte, si avant que de la mettre sous presse, les Imprimeurs eussent laissé leur Dictionnaire entre les mains de plusieurs Sçavans pendant quelques années pour leur donner le tems de tout vérifier, mais on doit toujours leur sçavoir beaucoup de gré

en avoit ôté tous les défauts qui ne s'y trouvent plus, ils suppléront même en quelque sorte à ceux que l'on y trouve encore par le Supplément qu'ils ont annoncé en plusieurs endroits de cette nouvelle Edition, & qu'ils impriment actuellement, quoiqu'en dise l'Editeur de Bâle, qui paroît douter de ce Supplément, & qui le renvoye au moins à un tems fort incertain ; pour moi qui ai été sur les lieux, je puis vous assurer que l'impression de ce Supplément avance beaucoup. J'en connois d'ailleurs l'Auteur, & je pourai vous le nommer un jour ; pour lui il ne cherche guéres à être connu : nous en avons déja plusieurs Ouvrages, auxquels il n'a jamais voulu qu'on mît son nom : il m'a montré plusieurs articles de son Supplément, & j'y ai vû qu'il corrigeoit l'édition même du Moreri de 1732. en quantité d'endroits importans. Son dessein capital est de donner des Articles nouveaux, & il m'en a lû de fort curieux ; les rélations qu'il a, lui ont été d'une *grande utilité* ; il a consulté *l'édition de Bâle*, dont il m'a assuré

n'avoir pas tiré grand secour
servi, de même que l'Editeur
des curieux Mémoires du P. N
du Parnasse François de Mr T
Tillet &c. mais il redresse ces
quand il s'apperçoit qu'ils
trompés. Il travaille à ce Sup
depuis quelques années, &
d'espérer qu'il pourra être pu
les Vacances.

Ce 1. Février 1734

PAYS-BAS.

D'AMSTERDAM.

On vient d'annoncer un
singulier dans son espéce. L
& l'Imprimeur ont eu raiso
cacher sous des noms incon
Livre a pour titre *De l'Usag*
mans où l'on fait voir leur ut
leurs différents caractéres,
Bibliotheque des Romans accomp
Remarques Critiques, sur leur
leurs éditions par Mr. le C.
de Percel 2. *vol. in-12. un*
contenant 334. *pages & suivi*
curieuses, sur le Poëte Rouss

primées en Hollande. Deuxiéme *Volume contenant* 360. *pages & une longue Table, à Amsterdam chez la Veuve de* Poilras *à la Verité sans fard.* 1734.

S'il étoit, vrai comme on l'assure, qu'un Catholique Romain fût le pere de cette monstrueuse production, c'est à l'école de Cythere & de l'Epicurisme le plus grossier qu'il en a formé le plan. Dans la morale cynique qu'il veut établir sur les ruines de la pudeur, & de la probité, on ne reconnoît point la Religion de l'Ecrivain, & encore moins dans le nouveau genre d'Heroïsme qu'il tâche de substituer à celui des Aléxandres & des Césars. Aussi Mr. **** qui a eu le malheur de passer pour l'Auteur de ce mauvais Ouvrage, s'inscrit-il en faux contre le Public. Aux preuves bonnes ou mauvaises, que certaines personnes prétendent avoir en main, il en oppose une autre qui doit paroître sans replique: c'est qu'il se dispose à mettre au jour une Critique en forme, pour servir de contrepoison à un Livre si contagieux; il pourroit s'en épargner les frais, si

ſon honneur & ſa religion n'y étoient pas intéreſſés. L'indécence d'un pareil ouvrage ſe fait aſſez ſentir, ſans qu'il ſoit beſoin d'emprunter le ſecours de la critique. A l'égard des infamies qui ſont le ſujet du prétendu Eloge Hiſtorique, Mr. Rouſſeau eſt vangé d'avance par le mépris que les honnêtes gens ont conçu pour l'Auteur qui a dévoilé tant d'horreurs. On en dira davantage dans les Mémoires du mois prochain.

De la Haye.

Pierre de *Hondt* vient de donner au Public une nouvelle édition de l'*Hiſtoire d'Eſpagne* en latin par le P. *Mariana* Jéſuite. Cette Edition l'emporte ſur toutes les autres, ſi l'on a égard à la beauté des caractères, & des portraits dont elle eſt enrichi A la ſuite des trois Volumes *In-folio* qui renferment tout l'Ouvrage de *Mariana*, le même Libraire a mis en vente un quatriéme volume auſſi *In-folio*, de la même forme, dont le

Miniana Espagnol de l'ordre de la Trinité, est l'Auteur. C'est une continuation de l'Histoire du Jésuite jusqu'aux premieres années de Philippe III. L'Ecrivain Trinitaire a si heureusement copié son modele, dans l'énergie & la vivacité du stile, qu'on est incertain sur la préférence. Nous ferons connoître incessamment ce nouvel Historien.

Pierre *Gosse* & Jean *Neaulme*, ont publié *in*-12. les *Mémoires* du Sieur Jean *Maky* Ecuyer. La plus grande partie de cet Ouvrage est une suite de Portraits ou de Caracteres d'un grand nombre de personnes de la Cour d'Angleterre, sous les Regnes de Guillaume III. & d'Anne I. tracés à la réquisition de S. A. R. Sophie Electrice de Hanovre, & mis au jour sur le manuscrit original de l'Auteur traduit de l'Anglois. La plûpart de ces caractéres ont été inserés par l'Evêque Burnet dans le second & le troisiéme Tome de l'Histoire de son tems, que des raisons secrettes retiennent dans l'obscurité d'un Cabinet.

FRANCE.

De Blois.

Philibert Joseph *Masson* vient d'imprimer les *Poësies* de M. *G*.

Des Odes & des Poësies Pastorales qui composent ce Recueil, plusieurs avoient déja vû le jour. On reconnoît le nom du P. *G*. dans les lettres initiales M. G. du Frontispisce. Des raisons secrettes ne lui ont pas permis de se faire connoître. Cependant sa maniere & son pinceau le décélent dans les nouvelles Poësies, qu'on a ajoûtées aux premieres qui avoient déja paru sous son vray nom. On est redevable de cette édition à l'officieuse infidelité d'un ami, qui a trahi, dit-on, la modestie de l'Auteur. Il n'a pas crû devoir dérober au Public ce que l'indifférence du P. *G*. pour ses propres Ouvrages, lui refusoit depuis trop long-temps. Du moins Philibert Joseph *Masson* qui se dit complice de cette petite supercherie, se donne pour garant du fait qu'il annonce lui-*même* dans un AVIS au Lecteur. Il

demande qu'on lui fasse la justice de l'en croire sur sa parole. Ces Poësies se vendent à Paris chez *Rollin* fils ; Quay des Augustins, à S. Athanase.

DE PARIS.

Le P. du *Halde* Jésuite vient de mettre au jour le 21e. Recueil des *Lettres Edifiantes* & *Curieuses* écrites des Missions étrangeres par quelques Missionnaires de la Compagnie de Jesus. A Paris chez Nicolas le *Clerc*, Libraire juré de l'Université, ruë de la Bucherie à S. Lambert, & chez P. G. le *Mercier*, au Livre d'Or. Ce Recueil picquera sans doute la curiosité des gens de Lettres, & de ceux qui sont sensibles aux progrès de la Religion. Les Mémoires sur l'état présent du Paraguay, & la Carte de cette grande Province, méritent surtout l'attention du Lecteur.

Langlois, la Veuve *Mazieres* & J. B. *Garnier* ont mis en vente depuis un mois le premier Tome du *Traité des Bénéfices Ecclesiastiques*. Le principal but de ce Traité, est de concilier la dif-

cipline de l'Eglise avec les usages du Royaume de France. Il comprend de plus un Recueil des Edits, Ordonnances, Déclarations, Arrêts & Réglemens, concernant les Matieres Bénéficiales & autres qui y ont rapport. L'Ouvrage entier sera de trois Volumes in-4°.

On vient de faire une nouvelle édition des Oeuvres de Voiture, qui se vend chez Jacques *Clousier*, ruë S. Jacques à l'Ecu de France 1734. Il n'y a point d'autre addition que deux ou trois pieces de Vers qui se trouvent aussi dans celle de 1729. & qu'on auroit pû se dispenser d'imprimer; car on y remarque des fautes contre les premieres regles de l'Art. Ces petits Ouvrages montrent seulement qu'avant que Voiture fît les *Muses à son badinage*, il lui fallut faire plus d'un essay: il n'avoit que quinze ans lorsqu'il composa ces mauvais Vers tant en Latin qu'en François. Il les fit à la verité imprimer alors; mais elles ne se trouvent point dans les anciennes éditions, & l'on auroit dû les supprimer dans celle-ci, par respect pour

la mémoire de ce grand Poëte. Il est pourtant vray que cette derniere édition a un grand avantage sur les précedentes ; eu égard à la beauté des caractéres.

On a imprimé ici depuis quelques mois un Livre estimé des Gens de Lettres. Il a pour titre.

Histoire des Empires & des Républiques, depuis le déluge jusqu'à Jesus-Christ. A Paris chez *Simart*. On a le plaisir de voir comme d'un coup d'œil dans l'Histoire d'Egypte & d'Asie, la liaison de l'Histoire Sainte avec la Prophane, & dans celle de la Gréce, le rapport de la Fable avec l'Histoire. Deux grandes Cartes Chronologiques y rapprochent sous le même point de vuë la suite des principaux événemens de tous les siécles depuis la création du Monde jusqu'à Jesus-Christ. On ne manquera pas de donner l'Analyse de cette Histoire dans les mois suivans.

On trouve chez *Briasson*, ruë S. Jacques, un Livre qui a pour titre, Mémoires très fidéles & très exacts des Expéditions militaires qui se sont

» faites en Allemagne, en Hollande
» & ailleurs depuis le Traité d'Aix la
» Chapelle jusqu'à celui de Nimégue;
» ausquels on a joint la Relation de
» la Bataille de Sénef par M. le Prince
» & quelques autres Mémoires sur les
» principales actions qui se sont pas-
» sées durant cette guerre, par un
» Officier distingué. 2. vol. in-12.

On distribuë présentement un Ouvrage digne de la curiosité des Sçavans, c'est un *Traité Général des Horloges par le* R. P. Dom Jacques Alexandre *Religieux Bénédictin de la Congrégation* de Saint Maur, chez Hippolythe Louis *Guérin*, ruë S. Jacques à S. Thomas d'Acquin, & Jacques *Guérin*, Libraire-Imprimeur Quay des Augustins. 1734.

Les recherches & l'érudition de l'Auteur en ce genre, se font autant remarquer dans cet Ouvrage, que la beauté de l'édition, & des figures dont il est enrichi.

Machines approuvées par l'Académie Royale des Sciences, depuis son établissement jusqu'à présent, dessinées & décrites par Mr. Gallon. 6. Volumes

in-4°. qui contiennent 420. planches avec leurs descriptions proposés par souscription. Chez Gabriel *Martin*, Jean-Baptiste *Coignard*, Hippolyte-Louis *Guérin*, ruë S. Jacques.

La perfection des Arts a toûjours été le grand objet des recherches de l'Académie des Sciences. On sçait les découvertes qu'elle a faites en ce genre, & les ressources qu'elle a trouvées dans l'industrie & dans la noble émulation d'un grand nombre de Machinistes habiles, dont les inventions ont merité les suffrages de cet illustre corps. Pour procurer au Public le plaisir de juger par ses yeux des ouvrages de la plus ingénieuse méchanique : l'Académie a chargé Mr. Gallon de faire les desseins & les descriptions de toutes les machines qu'elle a honorées de son approbation. Les desseins ont été revus par Mr. Godin & agréés par Mrs de Réaumur & de Mayran Inspecteurs nommés à cet effet. Cette collection contiendra plus de 400. planches. Les Machines y seront dévelopées de maniere à en faciliter l'intelligence & la construction. Aux

plus composées on a eu soin d'ajoûter des plans & différents profils qui les présentent de tous les sens. On a eu même l'attention d'y joindre le calcul des forces nécessaires pour faire agir plusieurs de ces machines, & des effets qu'elles peuvent produire.

Cette Collection de 420. Planches ou environ avec leurs descriptions, contiendra 6. volumes in-quarto. Le prix de la Souscription sera de 72. livres, 36. liv. *en souscrivant, & pareille somme en recevant les Exemplaires, qui seront fournis dans le courant de la présente année* 1734. *On tirera seulement* 50. *Exemplaires en grand papier, le prix sera de* 60. *liv. en souscrivant, & de* 60. *liv. en recevant les Exemplaires. Ceux qui n'auront pas souscrit payeront pour le papier ordinaire en feuilles* 120. *livres, & pour le grand papier* 200. *livres. On pourra souscrire* à Paris *chez* G. Martin, Coignard fils, & Guerin l'ainé, *rue S. Jacques. Et dans les autres Villes chez les principaux Libraires.*

FIN.

TABLE

)ES ARTICLES.

.VI.I. Histoire des Conquêtes & Découvertes des Portugais dans ouveau Monde &c. par le P. Lafitau D.L.). J. *pag.* 197
'. IX. La Vie & les Avantures d'Euphorion, p. 225
'. X. *Annus politic. &c.* Année politique ır M. de Wilhelm. p. 232
:. XI. *Thucydidis de bello Peloponesiaco ɩc. Libri octo.* p. 255
:. XII. Histoire universelle depuis le ɔmmencement du monde, &c. p. 266
r. XIII. Histoire de l'Académie Royale es Sciences 1729. &c. p. 295.
r. XIV. *Joannis Harduini S. J. Opera aria*, p. 306
r. XV. *Thesaurus Nummorum Sueo-Goɔicorum studio Eliæ Brenneri &c.* p. 337
r. XVI. Nouvelles Découvertes en Méecine &c. par le Sieur de Marconay, &c. . 347.
r. XVII. L'Art de monter à Cheval, ou)escription du Manege &c. par M. le Comte d'Eisemberg, p. 352
r. XVIII. Observations sur l'Eclypse de ,une du 28. Mai 1733. & sur la hauteur lu Thermométre, à Toulon, par le P. du Chatelard Hydrographe du Roi à Toulon, 335.
r. *XIX. Nouvelles Littéraires*, p. 359

FAUTES A CORRIGER.

PAge 255. ligne 12. Poloponnesianoq, *lisez* Poloponesiaco. Pag. 257. lig. 12. Hawn, *lis.* Copenhague. Pag. 259. lig. 10. celle, *lis.* celles. Ibid. lig. 22. τουτεςὶ, lisez τουτέσι. lig. 23. ἦγε, ὡς εἰ ἔλεγε, *lis.* ἦγεν, ὡς ἂν εἰ ἔλεγε Ibid. δηλον' ὅτι, *lis.* δηλονότι. Pag. 267. lig. 16. comme Herodote le remarque, *lis.* comme Henri Etienne sur Herodote le remarque. Pag. 169. lig. 10. Sçavant, *lis.* Sçavans. Ibid. lig. 29. Septantes; *lis.* Septante. Pag. 275. lig. 10. qui en a parlé, *lis.* qui en ont parlé. Pag. 278. lig. 9. feignant, *lis.* feignent.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux le present Journal aïant pour titre : *Mémoires pour l'Histoire des Sciences & des beaux Arts*; dans lesquels je n'ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris ce 5. Mars 1734.

LEROUGE.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Mars 1734.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trevoux, & dediés à Son Altesse Sérénissime Monseigneur le DUC DU MAINE.

Mars 1734.

A PARIS,

Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quay des Augustins, du côté du Pont S. Michel, à la Renommée & à la Prudence.

M. DCC. XXXIV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701. & se vendent 15 f. le mois, en blanc, & brochés 16 f.

Années.

1701.	9. vol.	1718.	12. v.
1702.	12. v.	1719.	12. v.
1703.	12. v.	1720.	5. v.
1704.	13. v.	1721.	12. v.
1705.	12. v.	1722.	12. v.
1706.	12. v.	1723.	12. v.
1707.	12. v.	1724.	12. v.
1708.	12. v.	1725.	12. v.
1709.	12. v.	1726.	13. v.
1710.	12. v.	1727.	12. v.
1711.	12. v.	1728.	12. v.
1712.	12. v.	1729.	12. v.
1713.	12. v.	1730.	12. v.
1714.	12. v.	1731.	12. v.
1715.	12. v.	1732.	12. v.
1716.	12. v.	1733.	12. v.
1717.	12. v.	1734.	3. v.

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
des Sciences & des beaux Arts.

Mars 1734.

ARTICLE XX.

TRACTATUS HISTORICO-CHRONOLOGICUS. De Patriarchis Constantinopolitanis, &c. C'est-à-dire : *Traité Historico-Chronologique des Patriarches de Constantinople, depuis la fondation de ce Siége jusqu'à notre siécle : par le P.* Guil. Cuper *de la C. de* J. A Anvers chez Jacques Van Guerwen 1733. *folio* page 257.

C'Est au défaut de trois Auteurs, qui avoient promis de nous don-

ner la suite des Evêques & des Patriarches de Constantinople, *que le P. Cuper* a entrepris cet ouvrage, qu'il a enrichi de dissertations sçavantes, & qui doit servir de préliminaire aux Actes des SS. du mois d'Août. Ces trois Auteurs, dont il dégage la parole, sont le P. *Anselme Banduri* Benedictin, le P. *Michel le Quien* Dominiquain, mort depuis peu à Paris au grand regret des Sçavans, & le P. *Philippe Riceputi* Jésuite de Padouë, qui travaille depuis long-tems à l'Histoire Ecclésiastique de l'Illyrie. On connoît déja la methode que les Jésuites d'Anvers suivent dans leur grand ouvrage. En nous donnant une Histoire exacte, ils ne laissent rien échapper de tout ce que la plus saine critique & l'érudition la plus recherchée peuvent leur fournir; le P. Cuper embrasse donc ici toutes les questions, qui sont relatives à son sujet, & les traite à fond; il releve tous les Auteurs qu'il rencontre en son chemin, & qu'il trouve en défaut, il fait même de tems en tems quelques excursions, dont à coup sûr

le public ne lui sçaura pas mauvais gré, & si l'on n'est pas toûjours de son sentiment, il met du moins ses Lecteurs en état de juger sur les pieces qu'il leur met devant les yeux.

On sera peut-être surpris qu'ayant ajoûté le surnom de Schismatique à Photius & à Michel I au titre des articles, où il parle de ces deux Patriarches, il n'en ait pas usé de même à l'égard de tous ceux, qui ont suivi ce dernier; mais il en apporte pour raison que cela lui a paru inutile, parceque personne n'ignore, que presque tous ces Prélats ont été engagés dans le Schisme, & que la foi de la plûpart des autres est très-douteuse. Il déclare aussi qu'il ne dit rien des Latins, qui ont porté le titre de Patriarche de Constantinople, depuis que ce siege est *in partibus infidelium*, par la raison, qu'ils n'entrent point dans son sujet: que quant à ceux, qui ont gouverné cette Eglise, tandis que les Princes François étoient les maîtres de l'Empire d'Orient, il les a placés à part, pour ne point interrompre la suite des Patriarches Grecs, qui pen-

dant ce court intervalle siégeoient à Nicée en Bithynie, & que quoiqu'il ait poussé sa Chronologie historique jusqu'au dix-huitiéme siécle, il ne répond pas d'avoir toûjours exactement marqué la date de l'installation, ni celle de la mort des Patriarches, qui ont été assis sur le Thrône de l'Eglise de Constantinople, depuis que cette Capitale est au pouvoir des Turcs; mais il croit qu'après toutes les recherches, qu'il a faites pour approcher le plus qu'il lui a été possible du vrai, il lui paroît difficile d'ajoûter quelque chose de certain à ses découvertes.

On trouvera à la tête de cet ouvrage une Dissertation préliminaire, où l'Auteur examine avec soin sur quoi peut être fondée l'opinion de ceux qui ont prétendu que le premier Evêque de Byzance avoit reçu immédiatement sa mission de Saint Pierre ou de Saint André. Le Cardinal Baronius est le premier qu'il attaque. Ce célebre Annaliste trompé par quelques termes d'une Lettre d'Agapet à Pierre Patriarche de Jerusalem au sujet de

[...]mas, que ce Pape avoit établi Patriarche de Constantinople, après avoir déposé Anthime, avoit avancé que S. Pierre étoit le veritable fondateur de l'Eglise de Byzance, où il avoit envoyé un Evêque ; le P. Cuper, qui n'est pas de ce sentiment, remarque en premier lieu qu'il suit seulement des paroles d'Agapet que dès le tems de S. Pierre l'Eglise Orientale a reçu ses Evêques du Siege Apostolique, & que le Prince des Apôtres a nommé les Evêques de ces quartiers-là, *in his partibus*, termes généraux, qui ne signifient rien pour Byzance en particulier: En second lieu, que le Pape Nicolas I déclare expressément qu'aucun des Apôtres n'a fondé cette Eglise. Notre Auteur ne dissimule pourtant pas que le texte du Pontife, qu'il rapporte en son entier, pourroit faire quelque difficulté, mais il a d'autres preuves, que nous verrons bientôt, de ce qu'il soutient contre l'opinion de Baronius.

Nicephore Calliste au premier tome de son Histoire Ecclésiastique. L. 2. ch. 6. prétend que S. André a con-

ce de tous les anciens Ecrivains,
fiſte particulierement ſur celui
ſebe de Ceſarée, qu'on ſçait avoi
ché toutes les occaſions de f
cour à Conſtantin, & qui ne
pas manquer de relever l'antiq
l'Egliſe de Byzance, ſi cette
avoit eu des Evêques depuis l
des Apôtres; outre qu'Euſebe
profeſſion de parler de tous le
ques, qui s'étoient diſtingués pa
zele ou par leur martyre, il
étonnant qu'aucun de ceux, q
qu'à la paix de l'Egliſe, auroie

fonda principalement son refus sur ce que ce siege n'étoit pas *Apostolique*.

En effet Baronius s'est fort recrié contre la prétention de S. Nicephore Patriarche de Constantinople, qui appuyant le sentiment de Nicephore Calliste au sujet de Stachys établi par S. André premier Evêque de Byzance, en concluoit que cette Eglise étoit Apostolique & lui objecte l'autorité de Gélase de Cyzique, qui dit positivement que cette Ville n'étoit pas même Métropole, mais dépendante d'Heraclée, *ne Metropolis quidem, sed parochia tantum Heracleensis Ecclesiæ.* Notre Auteur admet la preuve de Baronius, mais la rétorquant contre ce Cardinal, il demande, si l'Eglise de Byzance seroit moins Apostolique (au sens de S. Nicephore) pour avoir été fondée par S. Pierre, comme l'assure Baronius contre Nicephore Calliste, que pour l'avoir été par S. André, comme le prétend saint Nicephore après le même Nicephore Calliste. Plusieurs autres Historiens ont voulu maintenir le sentiment de ce dernier, en donnant la suite des Evê-

ques de Byzance depuis Stachys jusqu'à *Metrophanes*. Mais le P. Cuper fait voir que l'origine de cette chimérique prétention vient d'un Auteur inconnu, qui a pris le nom du Martyr S. Dorothée, & prouve l'imposture par l'autorité de *Guillaume Cave* célebre Protestant Anglois, par celle de M. du Cange & par les faussetés manifestes que l'un & l'autre ont découvertes dans la Chronique Paschale, où le faux Dorothée sur le témoignage d'un Prêtre nommé *Procope* a voulu établir son systeme fabuleux, dont le frivole paroît encore mieux par l'examen que fait nôtre Auteur de la suite des prétendus Evêques de Byzance rapportée par le faux Dorothée.

Le P. Cuper finit cette longue discussion en faisant voir que les Grecs mêmes ne sont point d'accord sur le tems, où Byzance a commencé d'avoir des Evêques. *George Cedrenus* reconnoît pour le premier *Philadelphus*, qui vivoit sous Antonin Caracalla, au commencement du troisiéme siecle, selon un ancien manuscrit cité,

par le P. Bandury au second tome de son *Empire Oriental*, page 888. & dont l'auteur est un nommé *Simeon* ; le second appellé *Eugene*, commença de gouverner cette Eglise la troisiéme année de Gordien. Cedrenus en fait aussi mention. Le même Simeon donne pour successeur à Eugene un nommé Ruffin, que Cedrenus a passé sous silence ; mais qu'il pourroit bien avoir supposé, dit nôtre Auteur, lorsqu'il dit que Metrophanes fut le quatriéme Evêque de Byzance. Plusieurs autres manuscrits Grecs cités par *Charles de S. Paul* Abbé de Feüillans & depuis Evêque d'Avranche, s'accordent assez avec Cedrenus; mais Baronius se fondant sur un Auteur anonyme du sixiéme siecle, qui parle d'Epiphane, comme du huitiéme Evêque de Byzance & de Mennas comme du vingt-unieme, en conclut queMétrophanes a été le premier; sur quoi le Pere Cuper remarque encore que ce sçavant Cardinal ne peut se servir du témoignage de cet Ecrivain, contre le sentiment, qui établit Stachys, premier Evêque de Byzan-

ce, puisqu'il prouve également contre lui, que S. Pierre n'a point donné d'Evêque à cette Ville. En un mot, si nôtre Auteur ne prouve pas invinciblement par des argumens positifs, que Byzance n'a point eu d'Evêque avant le regne de Constantin, il paroît suffisamment autorisé par le silence des plus illustres & des plus anciens Ecrivains Ecclésiastiques, & par les faussetés évidentes des preuves de ses Adversaires, à commencer, comme il fait, sa Chronologie historique par Metrophanes. Quant à ce qui regarde le tems, où ce S. Prélat a été fait Evêque, & l'année de sa mort, il s'en tient au sentiment du Pere Janning, qui a éclairci ce point au quatriéme de Juin, des actes des SS. c'est-à-dire, qu'il met le commencement de l'Episcopat de S. Métrophanes en 315. & sa mort en 325 ou 326. ce qu'il ne donne pourtant que comme une conjecture, faute de preuves certaines.

Au reste, il est bon d'observer ici que cet ouvrage n'étant point une histoire complette; mais une simple

[Chr]onologie historique des Evêques [de] Constantinople; l'Auteur renvoye [a]ux actes des Saints, tout ce qui re[gar]de l'histoire de ceux d'entre ces [Pr]élats, dont l'Eglise a reconnu la [sa]inteté. Il a placé au quatriéme rang [E]usebe de Nicodemie, qui usurpa le Siege de Constantinople, après en [av]oir chassé S. Paul; & dont il fait [u]ne vive & horrible peinture d'après [l']Empereur Constantin & S. Alexan[d]re, Patriarche d'Alexandrie. Il re[m]et ensuite au cinquiéme rang S. [P]aul, qui rentra dans son Eglise après [l]a mort d'Eusebe, & *Macedonius*. Le [S]. Evêque fut bien-tôt après exilé [p]ar les intrigues des Ariens, & Mace[d]onius resta seul sur le Siége Patriar[c]hal. Paul fut encore rétabli par l'Em[p]ereur Constantin, après la mort du[q]uel il fut exilé pour la troisiéme [f]ois, puis étranglé par les Ariens, [l]esquels peu de tems après déposé[r]ent Macedonius-même, & mirent [e]n sa place *Evagrius*, qui ne valoit [p]as mieux que lui. Après la mort de [c]et Hérétique, les Catholiques nom[m]erent Patriarche de Constantino-

ple *S. Evagre*, & les Ariens *Demetrius*. L'Empereur Valens chassa bientôt le premier de son Siege, & Démetrius y resta sans compétiteur; mais il fut chassé à son tour, par le Grand Théodose en 380. dès l'année précédente, S. Grégoire de Nazianze avoit été chargé du gouvernement de cette Eglise; mais ce ne fut que vers le milieu de l'année 1681. qu'il fut juridiquement élû Patriarche. On trouvera ici l'histoire du Philosophe Cynique, *Maxime*, qui pendant cet intervalle, voulut s'emparer du thrône Patriarchal.

Le Pere Cuper réfute très-solidement ce que Sozomene avance dans son histoire Ecclesiastique, des merveilles opérées dans l'ordination de Nectaire, qui succéda à S. Grégoire, puis il défend avec Baronius contre Socrate & Sozomene, ce même Patriarche du soupçon d'avoir favorisé les Novatiens. En effet le témoignage de ces deux Historiens est en cela d'autant plus suspect, qu'on sçait qu'ils ont été accusés eux-mêmes d'avoir été attachés aux erreurs de

Nectarius. Notre Auteur avouë que *Nectarius* n'agit pas d'abord contre les hérétiques avec toute la fermeté pastorale, qui eût été à desirer ; mais il prouve fort bien, & par les reproches mêmes, que S. Grégoire de Nazianze lui en fit, & par la maniere avantageuse, dont le Pape Nicolas I. a parlé de ce Patriarche, que M. de Tillemont a beaucoup excédé en nous le représentant comme un Prélat, qui ne s'est jamais opposé à aucun désordre. Enfin après avoir justifié Nectaire, sur ce qu'il avoit abrogé la penitence publique, il tombe avec force sur Calvin, qui a prétendu que ce Patriarche avoit aboli la confession auriculaire.

Le même Tillemont, sans avoir égard aux preuves solides, sur lesquelles Bollandus avoit établi la Sainteté d'*Atticus* treiziéme Patriarche de Constantinople, a fort mal parlé de ce Prélat. Le P. Cuper prend sa défense & fait voir sur tout que les raisons & l'autorité de *Nicephore Calliste*, en faveur de S. Cyrille d'Alexandrie, sont également en faveur

d'*Atticus*, qui d'ailleurs a reçû de grands éloges des plus illustres Peres de l'Eglise.

Dans une autre dissertation que le P. Cuper à inserée entre le Patriarchat d'*Euphémius* & celui de saint *Macedonius*, il attaque encore vivement Mr. de Tillemont, où celui, qui a fait imprimer les Oeuvres Posthumes du Critique François. Cet écrivain, dit-il, quel qu'il soit, après avoir parlé fort durement au sujet des Papes, entreprend contre Baronius de canoniser *Euphemius*; qu'il avouë bien s'être rendu coupable en souscrivant l'Hénotique de Zénon, mais qu'il prétend avoir effacé cette tâche, en souffrant l'éxil & la déposition pour sa fermeté à soûtenir la cause de l'Eglise contre l'Empereur Anastase, * puis il ajoûte: » Si » tous ceux, qui meurent hors de la » communion de Rome, ne peuvent » meriter le titre de saint & de con» fesseur, c'étoit à lui (à Baronius) » à faire effacer du Martyrologe S. « Melece & saint Flavien d'Antioche, » S. Elie de Jerusalem & S. Daniel

* T. 16. Page 66.

lytes, dont les trois derniers n'ont point fait, que nous sçachions, les efforts qu'à faits Eupheme pour obtenir cette communion. » Notre Auteur trouve ces expressions bien dures pour un écrivain, qui se disoit Catholique, & y répond en soûtenant, que Baronius à pû regarder l'injuste déposition d'*Euphemius*, comme une punition de sa désobéissance au Souverain Pontife, de la même maniere que S. Augustin n'a pas craint d'avancer que les persecutions suscitées à S. Paul ont été la vengeance que J. C. a tirée des maux, que le S. Apôtre avoit faits à son Eglise avant sa conversion; 2°. que le sçavant Cardinal supposant qu'*Euphemius* à vêcu jusqu'à sa mort hors de la Communion de l'Eglise Romaine, a eu droit de conclure que tout ce qu'il a fait & souffert pour l'Eglise, ne lui a été d'aucun merite, & il le prouve par l'autorité de S. Cyprien, qui établit solidement ce principe contre les Novatiens dans son traité de l'unité de l'Eglise. C'étoit donc, ajoûte le

P. Cuper, la supposition de Ba[illegible]nius & non la consequence juste qu[illegible] en tire, que Mr. de Tillemont dev[illegible] combattre & raisonner ainsi : on [illegible] peut être reconnu saint hors de l'E[illegible]glise ; donc Melece, Flavien & M[illegible]cedonius, que l'Eglise reconnoît po[illegible] tels, & *Euphemius* qui a été uni d[illegible] cause avec *Macedonius* ne sont p[illegible] morts Shismatiques. Notre Auteur poursuit ici vivement son Adversaire en lui opposant de nouveau l'auto[illegible]rité de S. Cyprien, qui dans sa let[illegible]tre à Antonien dit formellement qu'être en communion avec l'Evêque de Rome, c'est la même chose que d'y être avec l'Eglise Catholique : *ut depositâ omni sollicitudine jam sciret* (*Cornelius Papa*) *te secum, hoc est, cum Catholicâ Ecclesiâ communicare.* Il le releve ensuite sur la maniere trop libre, dont il parle du Pape Hormisdas, quand il dit, » Toute » l'autorité d'Hormisdas n'empeche » point qu'on ne mette aujourd'hui » Macedonius au nombre des SS. » quoiqu'il ait fait des fautes plus » considerables qu'Eupheme. Cet

...eur est dautant plus condamna-
..., ajoûte le P. Cuper, que sans
...re un paralelle odieux & peu seant
...n Auteur Catholique, de la sain-
...té de Macedonius avec la sainteté
...l'autorité de S. Hormisdas, il au-
...it pû prendre une voye de conci-
...ation, en disant, ce qui est vrai,
...e le même Hormisdas, qui avoit
...it effacer le nom de Macedonius
...es sacrés dipcyques, l'y a fait de-
...uis remettre. En effet le P. Cuper
...nit cette dissertation en prouvant
...ontre Baronius par la conduite du
...ême Pontife, & par les lettres du
...ape Gelase, qu'il faut absolument
...econnoître, où que le démêlé d'Eu-
...hemius & de Macedonius avec le
... Siége, n'a point été porté jusqu'au
...chisme, ou qu'ils ont fait pénitence
...le leur faute.

La dissertation qui suit celle-ci
...egarde *Jean II.* surnommé *le Cap-
...adocien.* Notre Auteur examine, si ce
...rélat est le premier Patriarche de
...Constantinople, qui ait pris le titre
...le *Patriarche Oecumenique* comme
...l'ont prétendu les PP. Pagi & Baro-

duri, trompés apparemment par
Actes du cinquiéme Concile géné
où il croit avec Baronius que ce
a été inseré par les Grecs. Et il p
ve ensuite que ce fut Jean IV.
le Jeuneur, qui l'usurpa le prem
comme le dit expressément S.
goire; d'où il conclut que le P.
massin s'est aussi trompé en d
que le S. Siége l'avoit toleré ou
eût dissimulé dans les personne
Jean II. & de Mennas. On verr
avec plaisir ce qu'il ajoûte des c
sens, qu'on peut donner suivan
Pape Innocent III. au terme d'*E*
universelles de la frivole interpreta
que les Grecs donnoient au titr
Patriarche Oecumenique pour exc
leur attentat, & tout ce qui
passé dans la suite à ce sujet. L'art
de Jean le Jeuneur n'est pas m
avec moins de critique & d'éru
tion; notre Auteur y refute soli
ment le P. Pagi & le P. Thomass
qui ont voulu assûrer à ce Patriar
le titre de saint.

A l'occasion d'Anastase, usurpat
du Siege de Constantinople, a

abdication de S. Germain & quoi hérétique Iconoclaste, fourbe, hypocrite, traitre à son souverain, malgré tout cela, se trouve dans les *Menées* des Grecs, avec le titre de Saint, le Pere Cuper examine quel fond on peut faire sur ces *Menées*, & fait voir qu'elles ne doivent avoir aucune autorité. En effet peut-on en porter un autre jugement, lorsqu'on y voit parmi les justes de l'ancien Testament *Salomon*, *Roboam*, *Abias Joram*, *Ochozias*, *Achaz*, & plusieurs autres, dont l'Ecriture Sainte nous apprend les crimes, sans dire un seul mot de leur penitence? Aussi a-t-on de bonnes preuves que les Grecs depuis le Schisme ont corrompu leurs rituels, & il y a tout lieu de croire qu'ils en ont fait autant de leurs Menées.

On ne doute point que Joseph II. qui monta sur le Thrône Patriarchal de Constantinople au mois de Mai 1516. & qui mourut à Florence pendant le Concile, n'ait été jusqu'au dernier soupir, très-attaché à l'Eglise Romaine. Il ne faut pour en être con-

* Les Grecs appellent ainsi 12 volumes de leur Office, qui répondent aux douze mois de l'année.

vaincu, que jetter les yeux sur la profession de foi, qu'il écrivit peu de jours avant sa mort, & que l'on trouve ici toute entiere: mais le Pere Cuper ne croit point que l'on doive l'honorer, comme un Saint, non-seulement parce qu'il n'est pas certain, & qu'il n'y a même nulle apparence que ce soit le même, qui se trouve avec ce titre dans les Menées des Grecs; mais encore parcequ'il ne paroît par aucun acte que l'Eglise lui ait décerné cet honneur. A cette occasion nôtre Auteur réfute en peu de mots les calomnies des Grecs contre le Concile de Florence, où se fit la réünion des deux Eglises: puis il examine, si le Cardinal *Bessarion* & le Cardinal *Isidore de Russie*, ont été réellement Patriarches de Constantinople, & il juge plus vrai-semblable, qu'ils n'ont été que titulaires.

La prise de Constantinople par Mahomet II. engage le Pere Cuper dans des reflexions très-sensées sur l'étrange obstination des Grecs dans le Schisme, à laquelle des Historiens catholiques de leur nation ont attri-

bué les malheurs, qui les accablent; & ſur la triſte condition des Patriarches, ſous le joug des Mahometans. On trouvera ſur cela des choſes fort curieuſes & fort touchantes. Cependant l'entêtement n'a fait que croître depuis ce tems-là, & rien n'y contribue peut-être davantage qu'une opinion aſſez mal fondée; mais qui n'a pas laiſſé de trouver créance parmi les Catholiques-mêmes, & qui donne ici matiere à une diſſertation fort curieuſe, par laquelle nous finirons cet extrait. Voici dequoi il s'agit.

Maxime II. qui vers l'an 1481. occupoit le Siege Patriarchal de Conſtantinople, fut appellé par le conquérant de cet Empire, lequel entre autres queſtions qu'il lui fit ſur la Religion Chrétienne, lui demanda, s'il étoit vrai que les corps des Chrétiens, qui étoient morts dans le péché ou dans l'excommunication, ne ſe corrompoient point; mais devenoient noirs & enflés, & qu'auſſi-tôt qu'on leur avoit donné l'abſolution de leurs crimes, ou qu'on avoit levé l'excommunication, on les voyoit ſur le

champ se dissoudre, & peu de tems après, se résoudre en poussiere. Le Patriarche, dit-on, lui répondit que la chose étoit véritable, & que sa Hautesse pourroit s'en convaincre par ses propres yeux, quand elle le jugeroit à propos. Mahomet accepta la proposition & le Patriarche de retour chez lui, commanda qu'on ouvrît le tombeau d'une femme morte depuis plusieurs années excommuniée; il fut obéi, & trouva le cadavre dans l'état que j'ai dit; il en donna avis au Grand Seigneur, qui envoya des personnes de confiance, pour être témoins du fait. Leur surprise fut extrême à la vuë de ce corps, ils le firent mettre dans un coffre & y apposerent le Sceau du Prince, auquel ils allerent sur le champ faire leur rapport de ce qu'ils avoient vû. Ils retournerent au bout de quelques jours chez le Patriarche pour voir la suite du miracle. Ce Prélat célébra les divins mysteres, récita ensuite la formule de l'absolution sur le cadavre, dont tous les membres se détacherent à l'instant, de sorte que les Députés

le Grand Seigneur entendirent le bruit que firent les ossemens en se séparant. La bierre fut encore refermée & scellée, & au bout de trois jours, les mêmes Envoyés l'ayant fait ouvrir de nouveau, il n'y parut plus que des cendres. *Malaxus* Auteur de ce récit, ajoûte que Mahomet sur le rapport de ses Envoyés, confessa la vérité de la Religion Chrêtienne, & ajoûte que non seulement le corps de cette femme avoit été réduit en poussiere après la levée de la censure qu'elle avoit encouruë; mais que son ame même fut reçûe dans le Paradis.

Les Grecs, si nous en croyons *Leon Allatius* prétendent que ce qui fait enfler ces corps que les Grecs appellent *Broucolaques* (βρουξολάξους) c'est le Démon, qui en prend possession. Ils ajoutent que ces Démons, auxquels ils donnent par extension le même nom de Broucolaques courent de tems en tems les ruës & les campagnes, & que ceux, à qui ces spectres parlent, ou qu'ils *regardent*, meurent sur le *champ*; que quand on voit arriver quelque mortalité, dont on ne con-

noît point la cauſe, on va viſiter tous les tombeaux ſuſpects, & que ſi on rencontre des Broucolaques, on les abſout & on les jette dans un bucher. Ce même Auteur aſſûre qu'il a vû un de ces cadavres, dont tous les vêtemens étoient conſumés, qui étoit extraordinairement enflé, & qui avoit la peau ſi dure, qu'elle repouſſoit avec violence tout ce qu'on jettoit deſſus. Le P. François *Richard* Jéſuite raconte des choſes aſſez ſemblables dans ſon hiſtoire de l'Iſle de *Santaren*, & rapporte quantité de pratiques ſuperſtitieuſes des Grecs pour ſe délivrer de ces Broucolaques; à quoi il ajoute que ces Schiſmatiques ſçachant qu'on ne voit rien de ſemblable parmi les Latins, en concluent que l'Egliſe Latine n'eſt pas la véritable Egliſe de J. C.

Si les ſeuls Grecs atteſtoient ces faits, le meilleur parti qu'il y auroit à prendre ſeroit de les nier; ce qu'on pourroit faire avec d'autant plus de fondement, qu'on les a pris ſi ſouvent en défaut, qu'ils ont perdu tout droit d'en être crus ſur leur parole

Mais tant de gens ont parlé avec certitude de ce prodige, qu'il n'est pas possible de le révoquer en doute. Voici donc à quoi le P. Cuper juge qu'il faut s'en tenir. En premier lieu il observe que les Grecs, s'ils n'ont pas supposé ces phenomenes, les ont au moins multipliés à l'infini. 2°. Que toutes les excommunications portées par leurs Prêtres & par leurs Evêques, n'ont pas toûjours eu l'effet, dont il s'agit, & le prouve par plusieurs exemples. 3°. Que si ces effets arrivoient dans la veritable Eglise, rien n'empêcheroit de les regarder comme de vrais miracles. 4°. Qu'il n'est pas permis de les reconnoître comme tels dans l'Eglise Schismatique, au moins dans leur généralité. Le P. Cuper prouve cette derniere proposition contre le P. Jacques *Goar* Dominicain, & contre Nicolas *Comnene Papadopoli* Grec Catholique & Docteur de Padouë.

Le premier, pour établir son sentiment, *suppose* d'abord comme un *principe certain* que la résolution des *cadavres dans les* élemens, dont ils

ſont compoſés, eſt en même tems une peine du peché, & un ſigne que la colere de Dieu eſt appaiſée, & que ſi l'intégrité de ces mêmes corps eſt par rapport aux Juſtes une exemption de la peine du peché, elle marque le contraire dans les impies, & ſur tout dans ceux, qui ont été frappés des Anathemes de l'Egliſe. D'où il conclut que quand les Grecs trouvent en terre des corps entiers, ce ſont, où des corps des Saints, ou des corps d'excommuniés, ou de ſcelerats; qu'il eſt aiſé de diſtinguer les uns des autres, parceque les premiers n'inſpirent aucune horreur & rendent même une odeur ſuave, ou jettent un éclat qui empêche qu'on ne s'y trompe, au lieu que les ſeconds ſont noirs, enflés, hideux, & qu'on ne peut les regarder ſans être ſaiſi de frayeur. Il ajoûte qu'il y a trop de preuves de ce qu'il avance, pour qu'on puiſſe refuſer d'en convenir, & que ces effets ſe doivent attribuer à la puiſſance Ecléſiaſtique, que Dieu a jugé à propos de conſerver à l'Egliſe Orientale après ſon Schiſme.

Commene, pense de même & appuye beaucoup sur l'autorité du P. Goar. Il cite plusieurs autres Ecrivains Catholiques, qu'il prétend avoir été du même sentiment. Il va plus loin encore, & ne voit aucune difficulté à dire que Dieu peut se servir des Infideles & des Hérétiques pour faire des miracles, quand il n'y a point de danger qu'ils en abusent pour se confirmer dans leur fausse religion. Enfin que ceux-ci sont une ressource, que Dieu a laissée aux Grecs, pour les ramener à la veritable Eglise. Il avoüe même que toutes les fois que les Schismatiques en ont voulu abuser pour autoriser leur séparation, le prodige ne s'est point opéré, & il cite quelques exemples, qui prouvent que dans l'Eglise Latine on a absout des excommuniés après leur mort.

A tout cela le P. Cuper réplique que la question n'est pas de sçavoir, si Dieu peut opérer des miracles sur ceux, qui ne professent pas la veritable *Religion*, mais s'il a jamais employé *pour* ces effets miraculeux le *ministere des* Hérétiques & des Schis-

matiques. Le P. Dominicain & le Docteur de Padouë tiennent l'affirmative, & ſemblent lui donner une étenduë, qui retranche d'entre les marques de la vraye Religion la puiſſance de faire des miracles. Le Pere Pierre *Halloix* Jéſuite, dans ſes *Illuſtres Ecrivains* de l'Egliſe Orientale prend un milieu, & accordant que des Infideles, des Schiſmatiques & des Impies peuvent dans des cas extraordinaires opérer des miracles, ſoutient que le pouvoir ordinaire en eſt reſervé aux Catholiques & aux Juſtes, & prétend que par cette diſtinction on conſerve à l'Egliſe ce qui établit ſa ſupériorité ſur les fauſſes ſectes. Le P. Cuper ne s'éloigne pas de ce ſentiment, qui lui ſuffit pour conclure contre ſes deux adverſaires, qu'on ne doit point reconnoître dans les Grecs Schiſmatiques le pouvoir ordinaire & permanent de leurs excommunications & de leurs abſolutions, qui a donné lieu à cette diſſertation; d'autant plus que Goar & Comnene ſont eux-mêmes *obligés* d'avoüer, & qu'on ſçait d'ailleurs que les Grecs employent dans

ces occasions quantité de pratiques évidemment superstitieuses. Il en faut donc, dit-il, revenir au sentiment du P. Richard confirmé par Theophile Renaud, que supposant la multitude des effets de l'excommunication lancée non-seulement par des Evêques, mais encore par des simples Prêtres Schismatiques, c'est à l'opération du Demon, & non à celle de Dieu, qu'il les faut attribuer & les regarder comme de veritables execrations, qui n'ont leur effet que par une vertu magique.

ARTICLE XXI.

VANTAGGI DELLA SCVOLA publica Sopra la privata, dimostrati in una Lettera di riposta al Signor Conte N. N. da Ottavio Piceno, &c. *C'est-à-dire : les avantages des Ecoles publiques sur les particulieres, démontrés dans une Lettre par Ottavio Piceno.* A Florence & à Palerme chez Felicella & Gramignani 1728 in 12 pp. 138.

L'Auteur Anonyme & déguisé apparemment sous le nom *d'Ottavio Piceno* a rassemblé dans ce petit ouvrage les raisons & les autorités de quantité d'Ecrivains sacrés & profanes, pour faire voir une chose, dont il semble qu'on ne se seroit jamais avisé de douter, s'il n'y avoit quelque fois une mode passagere de révoquer en doute les séntimens les plus raisonnables & les plus reçûs. La préférence des études publiques sur les études particulieres est de ce nombre. Comme ce point est un des plus importans pour les Etats, l'Auteur le démontre 1. Par le consentement universel & l'usage ancien des Nations polies. 2. Par la constitution des Ecoles publiques. 3. Par la qualité des Maîtres considérés comme publics. 4. Par la méthode d'enseigner. 5. Par les industries qu'on emploïe dans les Colleges & que l'on ne sçauroit emploïer ailleurs. 6. par l'expérience, c'est-à-dire, par le paralelle de ceux qui ont étudié en public ou en particulier. 7. Par le but essentiel des études publiques, qui est de donner

aux enfans, des principes durables & uniformes de Religion, dans la vuë d'y affermir l'Etat, dont ils doivent être les appuis.

Quintilien qui a traité cette matiere à fonds, ne balance pas à décider en faveur des Colleges, aussi fournit-il beaucoup de preuves sur ces sept articles. Pour le 1. cet Ecrivain judicieux cite l'usage général des Républiques & de leurs Législateurs. Xenophon entre dans le détail, & cite les Lacédémoniens, les Thuriens, & presque toutes les Villes Grecques. Juste Lipse après Suétone dit la même chose des Romains. Platon s'étoit déclaré nettement avant lui, aussi-bien qu'Aristote, en faveur des Etudes uniformes & publiques. Nous passons cette nuée de témoins, pour venir aux raisons, elles commencent au 2. article.

La nature des Ecoles célebres, est de rendre l'instruction plus sensible, & par conséquent plus solide & plus durable. Tout y parle aux yeux & aux sens. *L'assemblée* réveille; la solitude *assoupit: on languit* dans le Cabinet, *on s'anime* dans une Ecole remplie,

Professeurs & Disciples, tout se ressent de cette ame qui résulte de la multitude. La leçon se vivifie pour parler ainsi, & passe à la faveur de cette espece de vie dans les esprits devenus plus agiles & plus attentifs. S. Jérôme, Pline & Quintilien sont au moins de ce sentiment; & pour le dire en passant, ils ne favorisent point par conséquent le goût de ces personnes qui aiment mieux lire un sermon que d'y assister. Sans égard au reste, compte-t-on pour rien dans toute instruction, la voix, le geste, l'exemple & l'assemblée; quel Prédicateur ou quel Maître peut se promettre de produire une vive impression sur un seul esprit, & sur l'esprit d'un enfant réduit à lui-même?

3e. *Article.* Quant aux qualités des Maîtres, il est visible que les Professeurs publics, choisis d'ordinaire suivant la rigueur des réglemens, tous engagés à réüssir par différens motifs, tous accoutumés, où capables de s'accoutumer par un long exercice à une maniere usuelle & uniforme d'enseigner; tous élevés dans

ces mêmes classes où ils deviennent Professeurs après avoir été Disciples, sont à tout prendre, indépendamment du plus ou moins de talens, fort superieurs aux Maîtres particuliers. S'avise-t'on (dit notre Auteur) de chercher des Capitaines & des Soldats dans les tournois ? C'est dans les Armées qu'on les trouve ; il auroit suffi, ce semble, de dire tout simplement, ce qui est très-vrai, que la necessité de vivre avec beaucoup d'enfans, est le grand & l'unique Maître qui apprend à leur former le cœur & l'esprit.

4e. *Article.* La methode d'enseigner est un point essentiel pour le Maître & pour le Disciple. Rien n'est moins indifferent que cette methode, soit en bien, soit en mal. Or quelle est celle des Colleges ? est-ce une vaine parade d'un extrait de Grammaire & de science pour apprendre en peu de tems (c'est à dire jamais) des langues & des sciences qui veulent nécessairement mûrir dans l'esprit des enfans ? non certes. Les sages Fondateurs des Colleges connoissoient trop

la nature des jeunes esprits & leur rapport avec les lettres, pour en juger ainsi. Les degrés des études, le tems prescrit pour la carriere des classes, le progrès des leçons, le passage imperceptible des unes aux autres, le choix des livres & des sujets de composition, la varieté des exercices de mémoire & d'esprit; que sçai-je? les heures mêmes d'étude & de délassement, tout à été pesé, medité, reglé par les têtes les plus sensées sur le rapport mutuel des esprits & des lettres. Les Maîtres particuliers ne sont pas à portée de suivre tous ces reglemens quand ils le voudroient. Les Abreviateurs de methodes n'en veulent pas comprendre la sagesse, l'utilité, la necessité, parce qu'ils ne combinent pas les rapports du *tout ensemble*. Qu'ils lisent Quintilien; il leur dira ces belles paroles qu'une traduction gâteroit : *ambitiosâ festinatione plerique à posterioribus incipiunt, & dum ostentare discipulos circa speciosiora malunt, compendio morantur.* Or voilà la maniere de la plûpart des Maîtres particuliers; les vûës courtes

l'ennui, l'interêt, je ne sçai combien de petites combinaisons que l'on expliqueroit bien si on le vouloit, les engage malgré leurs talens, dans une mauvaise façon d'enseigner. Ils veulent abreger la voye,& ils l'allongent en effet. Un tems égal pour toutes sortes d'esprits peut fournir la matiere d'une objection raisonnable. Mais on répond que les Professeurs se proportionnent à la portée de leurs disciples, & que parmi ceux-ci les uns se perfectionnent tandis que les autres tâchent de les atteindre, de sorte que l'utilité quoiqu'inégale pour chacun, devient universelle pour tous durant le tems prescrit.

5°. Que dire de mille adresses que l'on met en œuvre dans les Colleges pour l'avancement des Ecoliers? L'utilité en est trop manifeste pour trouver des contradicteurs; vainement voudroit on l'imiter dans les maisons particulieres. La chose est impratiquable. Il faut tromper les enfans à leur *profit*, en leur faisant *un jeu de l'étude*, dit Platon: pour y réussir qu'a t'on imaginé? Mille secrets de

piquer les enfans de gloire & d'émulation : & ne pensez pas qu'un petit grain de ce sentiment vif qu'on tâche de réveiller dans les jeunes cœurs soit contraire aux maximes du Christianisme. S. Jerôme vous diroit le contraire, lui qui exhorte Leta à mettre sa fille avec un grand nombre de ses pareilles, *ut habeat quibus invideat, & a quibus mordeatur.* Nous citons S. Jerôme; car on n'en croiroit pas Quintilien qui décrit si bien ces sentimens loüables qu'on excite dans les enfans, leur sensibilité à la louange & aux recompenses publiques, l'ardeur d'arriver des premiers au terme de la carriere, ou du moins de n'être pas des derniers ; ces larmes que Virgile appelle *decoras*, en un mot cette espece d'ambition dont on peut dire avec Quintilien *licet ipsa vitium sit ambitio frequenter tamen causa virtutum est.* Tenons-nous-en à S. Jerôme & discernons le vice d'avec ce qui est vertu. Il seroit inutile de décrire d'après notre Auteur ces industries de College, les dispu-[illegible], les places, les exercices, les

couronnes, les prix, & cent autres choses qui ont l'air de jeux, & dont les objets seuls font la difference d'avec ce qui anime & picque les hommes faits. On connoît tout cela, on en sent la necessité. Mais le moyen d'en faire usage dans une maison particuliere. Toutefois, dit Quintilien, l'enfant languit dans sa retraite, parce que, *duæ res languorem afferunt, otium & solitudo.* Nous ne suivrons point ce paralelle.

Une seule chose mérite que nous ne la passions pas sous silence, c'est l'usage de faire des plaidoïés & de jouer des piéces sur les Théâtres de College : nous sçavons que cet usage si sagement établi n'est pas du goût de quelques personnes d'esprit & de réputation ; ils se sont persuadés & ils veulent persuader aux autres, que c'est un tems mal emploïé ou du moins qui pourroit l'être mieux. S'ils disoient vrai, ce seroit bien de la peine épargnée aux Professeurs, & un talent de moins qu'il leur faudroit : *alent plus rare* que l'on ne pense ; *ais ont-ils bien* réflechi sur le fruit

étonnant qui résulte de ces jeux, sur l'obligation où l'on met les enfans qui les aiment, d'entrer dans le sens & dans l'esprit de leurs personnages, & de s'appliquer au latin, pour y parvenir ; sur l'art qu'on met en usage pour y former, malgré mille dégoûts, l'esprit, le cœur & les manieres des enfans ; sur les mauvaises prononciations qu'on leur ôte ; sur l'air libre & naturel qu'on tâche de leur donner ; sur l'assurance qu'ils y acquiérent à paroître & à parler, soit au barreau, soit en chaire, soit dans les compagnies ; sur l'émulation des jeunes condisciples ; sur l'attente des prix qui suivent ces petits spectacles ; sur le travail qui les precede afin d'y être couronné ; & ce qui est essentiel, sur les principes de conduite & de mœurs que l'on insinuë dans ces pieces ? Il y a tels Professeurs bien connus que l'on pourroit citer à ce sujet sans soupçon de partialité ou de flaterie, & sans crainte de contradiction. Combien de peres peuvent rendre justice & la rendent en effet à leurs penibles travaux ? Car il est vr

que ce travail eſt plus dur pour les Profeſſeurs que la *crambe repetita* de Juvenal, on le ſçait aſſez. Mais que ne doit-on pas ſacrifier au zéle de l'éducation de la jeuneſſe, quand on peut le faire avec ſuccès? dira-t'on que des explications d'Auteurs ſont plus utiles que de pareils jeux? Il ſeroit difficile de le prouver; mais que cela ſoit ainſi, il s'enſuivra qu'en admettant l'un & l'autre exercice, on réunit deux moïens ſûrs de réuſſir, dont l'un ſeroit fort ſtérile ſans l'autre.

Nous inſiſterons peu ſur les deux derniers articles de notre Auteur, parce qu'ils ſont plus palpables que les autres, particulierement aux perſonnes qui reflechiſſent ſur le bien d'un Etat: il s'agit de montrer 1°. Par l'experience journaliere ou par la comparaiſon des perſonnes qui ont fait des études publiques ou privées que les premieres ſont préferables aux ſecondes. 2°. Que cette préference eſt encore plus marquée par les ſemences de *religion*, qui ne ſont jamais *indifférentes* pour le bonheur d'un état politique & chrétien, & qu'il

faut par consequent inférer dans les cœurs des jeunes citoyens d'une maniere durable & uniforme.

ARTICLE XXII.

HISTOIRE UNIVERSELLE depuis le commencement du Monde jusqu'à present, traduite de l'Anglois. Tome I. Contenant l'Histoire universelle jusqu'à Abraham, l'Histoire d'Egypte, & l'Histoire des anciens Peuples de Canaan. A la Haye 1732. & se vend à Paris chez Gissey, ruë de la vieille Bouclerie, & Chaubert, Quay des Augustins.

Suite de l'Article XII du mois de Février.

CHAPITRE II.

Histoire générale depuis le Deluge jusqu'à la Naissance d'Abraham.

LA premiere section de ce Chapitre est employée à débroüiller, autant qu'il est possible, le période qui s'est écoulé entre le déluge & le départ d'Abraham pour Haran. L[a] chose est en effet digne des recherch[es]

& de toute l'application des Sçavans; car c'eſt à ce période que ſe rapportent tous les objets les plus intéreſſans de la connoiſſance de l'antiquité, la formation des ſociétés & des gouvernemens, la fondation des premiers Empires, l'origine des Arts & des Sciences, l'origine même de la différence & de la diviſion des peuples; mais c'eſt envain que depuis un grand nombre de ſiecles, tous les Sçavans ſe ſont efforcés de fixer la Chronologie de ce période. Peut-être même que la multitude d'Auteurs qui y ont travaillé n'a ſervi qu'à l'obſcurcir davantage par la diverſité de leurs ſentimens. Ce qu'il y a de certain c'eſt que chacun voulant ſoûtenir ſon hypothéſe, & s'attachant l'un au texte Hébreu, l'autre au Samaritain, aux LXX. ou à diverſes copies de l'Hébreu, ils ont mis une telle confuſion dans toute la ſuite de ce période, que cette partie de l'hiſtoire ne ſçauroit être mieux comparée qu'au premier chaos.

Tout le monde ſçait ce que l'Ecriture nous apprend de Noé après le

vant que de n'ignorer aucune d
positions chimériques, que
Auteurs ont enfantées dans le
de leur cerveau, & de tout
réveries dont les Rabins ont i
l'étude de la Bible. On suppo
exemple, que Dieu donna à
des préceptes détaillés & sp
comme dans les tables de la L
parmi ces préceptes, les Rab
ont imaginé un fort singulier
fendoit d'enter l'un sur l'autre
bres d'espece différente.

Un point d'érudition qui p
encore les Sçavans, c'est de s
dans quel lieu du monde N

conjectures pour renverser les opinions les plus reçuës, dans l'espérance qu'elles plairont toûjours par leur singularité, MM. Allix, Wisthon & quelques autres sçavans Anglois n'ont pas craint d'avancer que peu de tems après être sorti de l'Arche, Noé laissant-là ses trois fils, Sem, Cham & Japhet, s'en alla à la Chine, c'est-à-dire, à mille lieuës de là, avec quelques-uns de ses descendans, & y regna sous le nom de *Fo-hi*. Ce qu'il y a de singulier, c'est que cette opinion toute insensée qu'elle paroît à ceux qui n'ont d'autre érudition que les lumieres de la raison & du sens commun, a quelque air de vrai-semblance pour les Sçavans. Car disent-ils, *Fo-hi* n'a point eu de pere selon les Chinois; circonstance applicable à Noé, parce que la mémoire de son pere fut comme engloutie dans le deluge. La mere de *Fo-hi* le conçut étant environnée d'un arc-en-ciel, dont il est parlé après le déluge. *Fo-hi* éleva soigneusement sept sortes d'animaux, qu'il sacrifioit au Dieu du Ciel; voilà encore, ou peu s'en faut,

..., Noé n'avoit qu'un pas
pour arriver à la Chine. C
moins un fait certain que la
& l'écriture des Chinois, n'a
ressemble tant soit peu à to
langues que nous connoisso
qui doivent leur origine à la
sion de la tour de Babel. On pe
croire si l'on veut, que la la
l'écriture des Chinois, sont an
res à la tour de Babel, & il
bien les attribuer à Noé. Vo
doute des raisons, sans pa
quelques autres, capables de
der des Sçavans jusqu'à l'entêt
mais nous croyons que les I
sensés les mettront au nom

[n'ét]roit pourtant pas peut-être impos-sible de mettre ce systéme du voyage de Noé à la Chine au niveau de la raison, en le corrigeant, & voici comment. On a tout lieu de croire que les Chinois sont un des peuples les plus anciens du monde. Il n'est donc pas impossible que leur tradition ait conservé la memoire de Noé comme d'un homme divin qui avoit gouverné en Patriarche, c'est-à-dire en Souverain pour ces-tems-là, tous les hommes ou la meilleure partie. Or comme on sçait que les Chinois pleins d'admiration pour eux-mêmes, ont porté leur mépris pour toutes les autres nations, jusqu'à douter si elles étoient de l'espece humaine, ils peuvent aisément s'être persuadé & avoir écrit dans leurs annales que ce Noé n'avoit appartenu qu'à eux, & qu'il avoit été leur premier Roi sous le nom de *Fo-hi*. Ce qu'il y a de sûr c'est que suivant le calcul de la chronologie Chinoise, le regne de *Fo-hi* remonte jusqu'au temps de Noé, & que les *Chinois font vivre* *Fo-hi* & ses premiers successeurs à-peu-près aussi

long-temps que Noé & ses descendans.

Noé meurt enfin âgé de 950 ans & il fut enterré à ce qu'on croit dans la Mésopotamie, en un lieu où les Orientaux montrent encore son sepulchre. Mais avant que de mourir, Noé fit-il un testament ? L'Ecriture n'en dit rien, les sçavans n'en doutent pourtant pas & prétendent qu'il donna l'Asie à Sem, l'Afrique à Cham, & l'Europe à Japhet, laissant apparemment l'Amerique à qui la pourroit prendre, comme il est arrivé dans les derniers siecles. Certainement si les sçavans ont raison, il faut avoüer que ce fut-là le plus riche & le plus magnifique testament qui ait jamais été fait. Ni Cyrus, ni Alexandre, ni les Empereurs Romains n'ont jamais été en état d'en faire un pareil, & on ne peut guéres trouver de partage un peu approchant que celui que fit le Pape Alexandre VI entre les Espagnols & les Portugais, lorsque tirant une ligne sur le globe de la terre du Nord au Sud il donna à Ferdinand *le Catholique* tout le nouveau mond

qui étoit à l'Orient, & à Jean II Roi de Portugal tout ce qui étoit à l'Occident; avec cette différence pourtant que si Noé fit ce partage à ses enfans il ne leur donna que ce qui leur appartenoit, puisque toute la terre étoit à eux, au lieu que le Pape donna ce qui n'étoit point à lui.

La Prophetie de Noé sur la destinée de ses enfans & de leur posterité est encore un point remarquable. Il y a long-tems que les Commentateurs de l'Ecriture Sainte l'ont expliquée & les Auteurs de cet ouvrage ne disent rien sur cela que d'après eux. Mais tout est matiere de dispute. Quelques Commentateurs ont voulu mettre en doute lequel est l'aîné des trois enfans de Noé; ils prétendent même que c'est Japhet, & que Cham n'étoit que le troisiéme. Quelques-uns ont porté leurs conjectures jusqu'à une licence criminelle; & comme si le crime de Cham à l'égard de son pere n'étoit pas assez odieux, ils ont osé lui attribuer le même attentat que *la fable attribuë* à Jupiter à l'égard *de Saturne*. Quand nos Auteurs rap-

portent de pareilles suppositions, il semble qu'ils devroient en témoigner quelque indignation.

Nembrod autre sujet de dissertation. C'est le premier Roi dont l'Ecriture fait mention, & son Royaume composé de quatre Villes fut long-tems le plus grand Royaume du monde. Tel fut le commencement de l'Empire des Babyloniens. Celui des Assyriens fondé par Assur, est du même tems. Il faut bien aussi rapporter à ces tems-là l'origine de l'idolâtrie, dont sans doute la confusion des langues & la dispersion des peuples qui survinrent peu de tems après, faciliterent beaucoup les progrès.

Ici nos Auteurs suivant leur methode après avoir rapporté l'Histoire Sainte depuis le deluge jusqu'à la dispersion des peuples, rapportent aussi l'Histoire profâne & fabuleuse de Sanchoniaton, depuis la dixiéme génération. Ils citent souvent à cette occasion les notes de Cumberland, & ne l'épargnent pas lorsqu'ils le trouvent en faute, comme il arrive souvent.

Trois grands évenemens fournissent la matiere du reste de ce chapitre. La construction de la Tour de Babel ; la confusion des langues, & la dispersion des peuples.

Ce fut dans la plaine de Sennaar que les descendants de Noé entreprirent de bâtir une haute & superbe Tour ; mais on ne connoît pas bien sûrement aujourd'hui cette plaine. Peut-être est-elle devenuë depuis le tems une vallée ou une montagne ; pour ce qui est du motif qui porta les hommes à entreprendre ce grand édifice, l'Ecriture semble dire en termes formels, que ce fut le desir d'immortaliser leur nom par un grand ouvrage qui devoit durer long-tems dans la posterité ; *allons : bâtissons nous une Ville & une Tour dont le sommet s'éleve jusqu'au Ciel, & rendons notre nom celebre avant que nous soyons dispersés sur la terre* ; mais plusieurs commentateurs ne laissent pas de croire que le motif de cette entreprise fut la crainte d'un second Déluge ; ce qui est absolument faux, & par l'Ecriture qui dit le contraire,

& par les raisons suivantes. 1°. La mémoire du Deluge étoit encore trop récente pour que les descendans de Noé eussent oublié la promesse que Dieu fit à Noé, qu'il n'envoyeroit plus de Deluge sur la terre. 2°. S'ils avoient craint un Deluge, ils auroient bâti sur une montagne & non pas dans une plaine; 3°. Ils auroient bâti comme Noé une ou plusieurs Arches & non pas une Tour & une Ville que le Deluge devoit vraisemblablement ruiner & renverser. D'autres interpretes expliquent ainsi le texte de la Bible : *faisons-nous un signe, de peur que nous ne soyons épars sur la terre*. C'est à dire suivant l'explication de Perizonius, que la Tour devoit leur servir de marque, dont la vuë, ou celle d'un signal fait du haut de la Tour, étoit destinée à les empêcher de s'égarer dans les plaines avec leurs troupeaux, & à les ramener à la Ville. Voilà comme souvent la science au lieu d'éclaircir les choses obscures, ne sert qu'à embroüiller celles qui paroissent les plus claires. Quoiqu'il en soit, les entrepreneurs

employerent un tems considerable à leur ouvrage; car ils y furent vingt deux ans selon les uns, & quarante selon d'autres, d'où l'on peut juger combien l'édifice devoit être immense. Ce seroit aujourd'hui une chose assez curieuse d'en avoir un plan bien exact; mais on ne croit pas même qu'il en reste le moindre débris, & tous ces amas d'anciennes ruines que divers voyageurs ont observés dans les plaines de Bagdat, n'ont rien qui puissent faire croire que ce soient les restes de ce fameux édifice. Toutes ces observations ne laissent pas de faire dans cette histoire une lecture assez curieuse. Si l'on en croit une tradition Orientale, cette Tour étoit construite de briques dont chacune avoit treize coudées de longueur, dix de largeur & cinq d'epaisseur, & ces briques étoient fortement liées ensemble & cimentées avec une espece de bitume. Des Ecrivains Orientaux donnent aussi les dimensions de la Ville & de la Tour, mais *ils observent* encore moins de vraisemblance que S. Jerôme qui donne

à la Tour quatre milles de hauteur. Si la Tour de Babel est la même que celle qui étoit au milieu du temple de Belus, Herodote assure qu'elle avoit un stade en longueur, & autant en largeur; & Strabon ajoûte qu'elle en avoit précisément autant en hauteur; c'est-à-dire 625. pieds, ce qui est quelque chose de prodigieux; car il s'ensuit que la hauteur de cette Tour surpassoit celle des plus hautes Pyramides d'Egypte de cent soixante dix neuf pieds.

Outre tous les sujets d'incertitude que nous venons de rapporter; il y en a encore un autre sur cette matiere; c'est de sçavoir si cette entreprise fut criminelle ou non; les sentimens sont partagés sur cela & l'Ecriture Sainte ne paroît pas décider la question. Pour nous il nous paroît assez raisonnable de penser dans la supposition de Perizonius, que les hommes ne prévoyant pas leur prodigieuse multiplication n'eurent en vuë en bâtissant cette Ville & cette Tour, que de se réunir en un seul peuple, dont cette Ville seroit la

Capitale & le centre commun ; & que si Dieu leur envoya la confusion des langues, ce fut moins pour les punir, que pour executer le dessein qu'il avoit formé dans les decrets de sa sagesse de diviser les peuples & de couvrir la terre d'un nombre infini de Nations differentes.

La confusion des langues, est un des évenements les plus extraordinaires qu'on puisse imaginer. Qu'on se represente plusieurs milliers d'hommes travaillant ensemble, Maçons, Charpentiers, Serruriers &c. Tous parfaitement d'accord & qui s'entendent bien. Tout à coup oubliant leur langue naturelle, ils en parlent une toute differente & ne s'entendent plus les uns les autres. On peut s'imaginer que leur premier mouvement fut de rire, & de s'accuser mutuellement d'yvresse ou de folie ; mais leur étonnement dut être extrême lorsqu'ils virent que la chose étoit serieuse & qu'ils ne purent pas douter qu'elle ne fût surnaturelle. Ils virent alors le seul parti qu'ils avoient prendre qui fut de se séparer, en

Cette matiere donne occasi
l'Auteurs de faire diverses
tions. Comment Adam pa
pour la premiere fois ? fu
langue qu'il se fit à lui mêm
sure qu'il eut besoin de ter
expliquer ses pensées ? ou b
il croire que Dieu lui en d
un instant toute la conno
Comme l'Ecriture ne dit
oblige à suivre ce second se
& qu'on ne doit point selon
cipe de l'Ecole multiplier les
sans nécessité, on peut cr
nos Auteurs qu'Adam ayan
le talent de la parole dont l

» peine à croire que la langue qu'il
» parloit avoit très-peu d'étenduë ;
» car si nous retranchions de nos
» Dictionnaires tous les mots intro-
» duits par l'invention des differents
» Arts, par les distinctions exactes
» de diverses especes de Créatures, &
» par les notions metaphisiques con-
» cernant les opérations de l'ame, le
» reste ne seroit pas grand-chose: par
» où il paroît que quelques siécles ont
» dû nécessairement s'écouler avant
» qu'aucune langue ait pû être à peu
» près aussi parfaite que nos langues
» modernes. Conformément à cette
» idée Scaliger considere trois causes
» qui ont contribué d'abord à for-
» mer & dans la suite à perfectionner
» le langage, sçavoir la necessité,
» l'usage & l'agrément. La premiere
» forma cette langue imparfaite, ou
» plûtôt cet essai de parole dont
» nous avons parlé ci-dessus. La se-
» conde produisit un langage dont
» les mots étoient plus nombreux,
» & les manieres de s'exprimer plus
» *distinctes*. Mais la troisiéme alla
» *plus loin* encore, & joignit aux

vres de Moyse étoient incon
porté cette opinion beauco
loin ; car ils n'ont pas douté
premiers hommes n'ayent ét
dans les commencemens , &
besoin seul de communiqu
idées les fit articuler des son
faits qui ne devinrent une lan
& déterminée que longtem
Quelques-uns mêmes ont c
suppléoient aux mots par d
& des gestes ou des sons con
mêmes ceux des bêtes. C'est ainsi
prime Horace sur ce point :
Cum prorepserunt primis animal
Mutum ac turpe pecus . . . . . .
Donec verba quibus voces sensus

que ces peuples sont encore à cet égard comme dans l'enfance du monde. Car suivant ces relations les *Samoyedes* qui habitent les côtes de Siberie & de la mer glaciale semblent n'avoir rien d'humain que la figure exterieure, & les sons qu'ils forment pour parler ressemblent moins à un langage qu'au caquet que les Singes font dans les bois. Dans la Groenlande les naturels du pays semblent ne parler autrement qu'en poussant des cris confus comme des bêtes, en sorte qu'il n'est pas possible aux voyageurs de les imiter. Toutes les relations nous disent que les *Hottentots* du Cap de Bonne Espérance n'ont d'autre parler que de glousser comme des coqs-d'Inde. Mais il est vrai qu'on auroit tort d'en conclure, que tous ces peuples n'ont point entr'eux de langage fixe & établi. C'est l'ignorance de leur langage & la singularité de leur accent qui nous en font juger ainsi; comme on dit parmi nous que les *Anglois sifflent en parlant.* Car les *Hollandois qui se sont* donné la peine d'observer la langue des *Hottentots* ont

fusion des langues & avant le d
même il y a eu plusieurs langue
Si la langue que l'on parloit
cette confusion s'est conservée
quelque peuple ; la premiere
stion ne paroît pas difficile à r
dre ; car il n'est gueres vraisembl
comme remarquent nos Auteurs
les hommes des premiers siecles
vêcu si long-temps, en sorte que
avoit presque vû Adam avant le
ge, & après le deluge la tour d
bel, il se soit pû introduire parm
hommes un langage different de
de leurs peres & par conséquen
celui d'Adam même. Pour ce qu

difficulté ; & nos Auteurs per-
qu'on ne peut rien dire sur ce-
ertain se bornent à montrer la
des prétentions de ceux qui
nent que leur langue est cette
primitive que tous les hommes
Adam parloient avant la con-
de Babel. Outre les langues
iomme communément Orien-
livers sçavans ont pris parti
, langue des *Armeniens*, des
des *Cophtes*, des *Grecs*, du
d-même(qui le croiroit!) Jus-
qu'un Ecrivain Frison, *Goro-*
anus in origin. Antuerpiæ, a
u faire dériver l'Hebreu du
d ou du *Teutonique*.
ir ce qui regarde les préten-
des *Chinois*, elles sont ap-
s non-seulement sur la grande
iité de cette nation, sur la con-
nce qu'ils ont euë des arts &
iences depuis plusieurs siecles,
ce qu'ils n'ont été que peu ou
nêlés avec d'autres peuples ;
aussi sur la nature & la singu-
de leur langue même qui ne
te qu'en peu de mots presque

» tous monosyllabes, qui est très-sim-
» ple dans ses constructions n'ayant
» aucune varieté de declinaisons ou
» de conjugaisons, & qui est si mode-
» ste qu'on assûre qu'elle n'a point de
» termes pour exprimer ce que l'hon-
» nêteté defend de nommer, toutes
» marques qui semblent désigner le
» premier langage du genre humain;
» pour ne rien dire de la présomption
» rapportée ci-dessus, sçavoir que
» Noé a été le fondateur de la nation
» chinoise. »

Par rapport aux langues Orientales, quoique chacune d'elles ait ses partisans, la plûpart des Orientaux donnent la préférence à la *Syriaque*, telle qu'on la parloit en Mésopotamie, en Chaldée & en Assyrie. En effet le genre humain s'étant établi dans ces païs-là peu de temps après le déluge, il y a de l'apparence, dit-on, que le langage de Noé & de ses fils a été conservé en ces contrées. Mais il faut avoüer que cette apparence n'est pas bien solide; car enfin si Dieu dans la confusion des langues a voulu conserver l'ancienne langue dans quel-

,pourquoi l'auroit-il con-
ux qui habitoient ces con-
qu'à d'autres? Aussi les
du Syriaque ne s'en tien-
-à cette preuve. Ils font
s efforts pour dériver du
s noms des personnes &
ont Moyse fait mention. Il
avoüer qu'ils font en cela
x que les autres. Mais cet
quoiqu'il paroisse démon-
lques sçavans, ne prou-
nt rien, du moins avec
ce pour ne laisser aucun
x esprits difficiles à per-
outre que la plûpart de
ogies sont forcées, il s'en
le moins autant qu'on ti-
Hebreu, & par conséquent
oit par cet endroit donner
de la préférence non-seu-
ne de ces langues sur l'au-
presque à aucune langue
autre, puisqu'il n'y en a
soit en forçant les étymo-
par d'heureuses rencon-
trouve quelques rapports
ance & de convenance

dois ; car il n'y a point de
barocques qui n'ayent trouv
tisans zelés qui en ont vou
l'origine dans le Paradis te
dès que les Sauvages du C
ront produit quelques sçava
s'attendre à voir le Huro
quois le disputer au Grec
breu.

Nos Auteurs rapportent
cette occasion quelques o
sçavans dont les uns ont pré
toute cette confusion de la
siste en ce que Dieu sem
sion parmi les Architectes d
dont il s'agit. D'autres ont a

Parce qu'elles ne sont fondées sur aucune preuve. 2°. Parce qu'elles ne s'accordent pas avec le texte de l'Ecriture sainte.

Comme cette confusion de langues est un miracle fort singulier, les Juifs tournant toûjours les choses à leur avantage, se sont imaginé que Dieu fit ce miracle par le ministere des Anges, dont soixante-dix descendirent avec Dieu qui établit chacun d'eux sur une nation à qui ils devoient enseigner une langue particuliere; mais que Dieu fut le *precepteur d'Israel son peuple*, & voilà pourquoi, ajoûtent-ils, leur langue est la langue primitive. Nous ne croyons pas qu'aucune nation envie aux Juifs une distinction fondée sur de pareilles conjectures.

Mais une observation assez plaisante qu'on nous permettra de faire à cette occasion, & que nous tirons d'ailleurs, c'est qne dans presque toutes les langues que nous connoissons le mot de *sac* est le même. Car c'est en hebreu sak, en grec saccos, en latin saccus, & ainsi de toutes les langues de l'Europe. Or pour expliquer une

rencontre si singuliere,
n'ont rien imaginé de n
recourir à la tour de B
il falloit, disent-ils, qu
pour se separer, deman
prissent leur sac, Dieu
s'entendissent sur ce poir
& conserva ce seul mot
primitive qui est passé
toutes les langues. C'e
bouffonnerie à l'éruditi

Il nous reste dans cet
dre compte de ce que no
sent de la dispersion c
main. Ils font d'abord ob
férens sentimens des A
tems, l'ordre & les cir
cet événement. Le tems
fort incertain, & l'é
de ce point demande d
cussions de Chronologi
ne ici tout au long.

» Pour ce qui regarde
» lequel se firent ces p
» plades, quelques-uns
» le hazard seul, a fer
» chaque colonie, chacu
» tant renduë maîtress

» se trouvoit à sa bien-séance : Ce-
» pendant si nous faisons attention à
» la maniere dont l'Historien sacré ra-
» conte cet évenement, nous verrons
» qu'il n'a en aucune maniere eu des-
» sein de représenter une dispersion
» confuse & faite au hazard. » On lit en effet dans l'Ecriture que les fils de Japhet, de Cham & de Sem, s'établirent dans *les Isles des Nations, un chacun selon sa langue, selon leurs familles en leurs terres & Nations* : ce qui marque de la régularité & de l'ordre dans cette dispersion.

Mais entreprendre l'histoire de l'établissement de chacun de ces peuples, c'est une entreprise, 1°. fort hazardeuse, & 2°. assez inutile, puisqu'elle n'est possible que pour un très-petit nombre de peuples, & que ces peuples mêmes ont essuyé depuis leur premier établissement tant de changemens & de révolutions, qu'on peut dire aujourd'hui qu'ils ne subsistent plus, excepté les Juifs seuls que Dieu par une providence admirable conserve encore depuis leur origine tout dispersés qu'ils sont dans

fion des peuples;mais nous r
au livre-même ceux qui son
de ces recherches.

Ce chapitre finit enfin
courte dissertation sur l'or
gouvernement civil & l'étab
des premiers Royaumes. Or
pour principe que le prem
vernement étoit Patriarchal
qu'un premier Patriarche go
toute la nation dont il étoit
& après sa mort ses fils gouv
chacun la branche de la nat
il étoit l'Auteur. » De cette
» ajoûte-t-on, des peres de fa
» pû devenir par un change

[...] sur leur origine. »

Durant ces premiers commence-
[...]ens des societés politiques, pres-
[...]e chaque Ville avoit son Roi,
[...] plus attentif à conserver ses pos-
[...]ssions qu'à les étendre, renfer-
[...]oit son ambition dans les limites
[...] sa patrie, jusqu'à ce que des dis-
[...]tes souvent inévitables entre voi-
[...]s, la jalousie excitée par une puis-
[...]nce superieure, des inclinations
[...]erriers, & le desir de s'aggran-
[...]r, ou de montrer son habileté,
[...]ent produit ces guerres qui se sont
[...]avent terminées par l'entiere su-
[...]tion du vaincu, dont les posses-
[...]ns usurpées par le conquerant
[...]ivent naturellement lui avoir
[...]nné de nouveaux moyens & un
[...]uveau courage pour entreprendre
[...]core d'autres conquêtes. C'est ain[...]
que plusieurs Villes & diverses
[...]ntrées réünies sous un seul Mo-
[...]rque ont formé des Royaumes
[...]us ou moins étendus, suivant le
[...]gré d'ambition & de bonheur
[...] Prince. »

[...]s premieres observations sont

suivies de plusieurs autres sur l'origine des Arts & des Sciences, & sur le Commerce. Mais nous sommes obligés de finir cet extrait déja assez long. Nous en donnerons un autre le mois prochain sur l'Histoire d'Egypte & des peuples de Chanaan, qui fait la matiere du 3e & 4e chapitre de ce premier volume.

ARTICLE XXIII.

GALLIÆ ANTIQUITATES quædam selectæ, atque in plures epistolas distributæ. *Antiquités choisies de la France rapportées dans un recüeil de plusieurs lettres. A Paris chez Charles Osmont, ruë saint Jacques. 1733. vol. in 4°. pages* 174.

CEt ouvrage est du sçavant M. le Marquis Maffei. L'Auteur est si connu dans la Republique des Lettres & si estimé des sçavans pour les ouvrages qu'il a déja publiés, qu'il suffit de l'avoir nommé pour prévenir les lecteurs en faveur de ce recüeil. Il l'a dedié au Roi comme

ıvrage dont l'hommage lui eſt
ı quelque ſorte, puiſque c'eſt la
:e qui en a fourni la matiere.
ıement occupé, dit-il, en vers
, de la recherche des anciens
ımens que l'Italie nous a con-
;, Clio l'avertit en ſonge que la
e meritoit bien auſſi ſon atten-
. que cétoit un Païs riche en
ıités, où il pourroit faire une
lante moiſſon. Il crut devoir
:er de l'avis, il eſt venu en Fran-
y a fait des recherches, &
:e qui nous a procuré ce nou-
recueil d'antiquités. Il eſt par-
en pluſieurs lettres latines Ita-
:s & Françoiſes, & chaque let-
ɔntient des explications de di-
monumens anciens, ſurtout
grand nombre d'inſcriptions la-
& Grecques qu'il a recueillies
verſes Villes du Royaume. On
ıſſez qu'il ne nous eſt pas poſ-
de donner un extrait ſuivi d'un
. ouvrage, parce qu'il n'a lui-
: d'autre ſuite qu'une quantité
riptions differentes miſes &
uées l'une après l'autre; car
apportons volontiers dans ces

cation ; mais pour donner
noiſſance exacte d'un recu
criptions auſſi conſiderable
ci, il faudroit copier le l
entier. Les curieux ſero
ſatisfaits du petit nombre
en pourions rapporter, &
nous diſpenſeront même
un choix.

Il faut avoüer que ce gen
quelque utile qu'il ſoit po
fection de l'hiſtoire & la c
ce de l'antiquité, n'eſt po
également du goût de tout
de. C'eſt en effet un trava
ſé d'épines, ſi long & ſi

oir plus de gré aux Sçavans qui con-
icrent à cette ſcience leurs travaux
t leurs veilles. Ils ſont comme ceux
ui défrichent les terres, le corps le
lus néceſſaire & le plus utile à la
.épublique litteraire;& ce n'eſt qu'à
:ur travail que les eſprits moins la-
orieux ſont redevables de pouvoir
:re ſçavans à moins de frais.

Nous voudrions pouvoir rappor-
:r ici en ſon entier l'explication
ıe M. Maffei donne dans la pre-
iere lettre d'une inſcription Grec-
ıe qui ſe voit à Aix, & que M.
Baron de Bimard lui avoit envoyée.
eux qui ſe donneront la peine de
lire dans cet ouvrage ne pourront
:mpêcher d'admirer l'érudition &
ſagacité de l'Auteur.

On trouvera dans la 2de lettre
ıelques éclairciſſemens ſur l'hiſ-
ire du Roi Donnus & de Cottius
n Fils qui regnerent dans les Alpes,
M. Maffei fait appercevoir ſur ce
int l'erreur ou ſont tombés quel-
ıes Auteurs pour avoir mal enten-
ı *un paſſage* de Strabon. c'eſt dans
e *ancienne inſcription* qu'il fait

les cartes de la Geographie
On trouvera pareillement da
siéme lettre une autre inscri
cienne qui nous apprend q
nom latin de Moudon est *
num & non pas *Minnodum*
nidunum, comme on l'a écri
present.

Dans la cinquieme lettre
prenons les noms de troi
Dieux de Province que Min
lix appelle *Municipaux*, &
tulien nomme par railleri
Decurions, pour exprimer l
tenduë qu'avoient leur cult
pouvoir. Ces trois Dieux
jusqu'à present sont *Nemau*

sent tant de peine aux Antiquaires, M. le Marquis Maffei entreprend de l'expliquer, & propose sur cela une conjecture nouvelle. Le P. Montfaucon à déja renoncé, il y a plusieurs années, à en donner l'explication. Le P. Martin en a donné une il y a quatre ou cinq ans dans sa *Religion des Gaulois.* Il prétendit que l'*ascia* n'étoit qu'un outil à remuer la terre, & qu'il étoit particulierement consacré à ouvrir les fosses sepulcrales : sentiment qui est à peu près le même que celui que le P. Menetrier a publié il y a déja long-temps. Les Lecteurs jugeront si M. le Marquis Maffei a mieux rencontré. Il se persuade que le mot *sub ascia* & la figure d'une espece de hache ou truelle, qui est représentée sur quelques sépulcres, ne signifient autre chose sinon que c'est un sepulcre tout neuf qui n'a encore servi à personne, tel que celui où le Corps mort de J. C. fut déposé. On peut voir les raisons qu'il allegue pour appuyer sa conjecture. Il a trouve jusques dans une inscription ou une épitaphe Grecque dans

laquelle le ſepulcre eſt appellé νεόδμητα comme une qualité qui en relevoit le prix.

ἄνθεα πολλὰ γένοιτο νεοδμήτῳ ἐπὶ τύμβῳ

On ne pourra pas du moins conteſter à M. Maffei que les anciens ayent fait cas d'un ſepulcre tout neuf; l'Evangile paroît l'inſinuer; & par conſequent il n'eſt pas impoſſible que ceux qui élevoient ces monumens & qui y mettoient leurs noms pour faire connoître leurs ſentimens envers les morts, ayent eu en vûë de faire encore plus valoir la dépenſe qu'ils faiſoient à ce ſujet, en exprimant que le ſepulcre étoit tout neuf & fait exprès: ce qu'ils exprimoient par le mot *ſub aſcia*, c'eſt-à-dire, un ſepulcre que l'ouvrier ne fait que d'achever, & qui eſt pour ainſi dire encore ſous la hache ou ſous la truelle du maçon.

La vingt-huitiéme Lettre eſt adreſſée au Pere Tournemine, qui avoit communiqué à M. Maffei cette petite inſcription.

D. M.
SULPITIO NOTO
A D E S T E
S U P E R I.

Sur quoi M. Maffei observe qu'il st assez singulier de voir dans une ıscription sepulcrale les Dieux du :iel substitués aux Dieux des Enfers.

La vingt-deuxiéme Lettre est emloyée à la description de plusieurs Medailles que l'Auteur n'avoit pas ncore vûës.

La vingt-troisiéme contient une nple & sçavante description de Amphithéâtre de Nîmes; de celui 'Arles & de Frejus. Cette Lettre est n Italien adressée à M. le Marquis iiovanni Poleni. L'Auteur y fait sen-r sa science & son excellent goût our l'architecture & pour l'antique. 'Amphithéâtre d'Orange n'est pas ublié. Il fait le sujet de la vingt-uatriéme Lettre.

Mais de toutes les villes de la ance, celle qui a le plus d'attrait *ur M. Maffei*, c'est la ville de Nî-

mes, il en fait sûrement plus de cas que de tout le Perou. Il a pour ainsi dire peine à la quitter, & il y revient souvent, sur-tout dans la vingt-cinquiéme Lettre qui est écrite en François, & où il nous apprend que Madame la Marquise de Caumont, joint à une connoissance parfaite des belles-lettres, beauçoup de goût pour la beauté & la magnificence des édifices Romains. On trouve dans cette Lettre des détails curieux de plusieurs ouvrages anciens, ou plûtôt des fragmens qu'on en conserve à Nîmes, à Arles, à S. Remy, à Vienne, à Frejus, à Narbonne & ailleurs.

La Lettre vingt-sixiéme est de M. le President Bouhier, qui communique à l'Auteur ses pensées sur une inscription Grecque extrêmement difficile à expliquer. Ces sortes de pieces exigeroient un trop long extrait. Les Lecteurs y trouveront beaucoup d'érudition jointe à une grande sagacité.

Tout l'Ouvrage est terminé par quelques inscriptions Latines que M. *de la* Condamine a apportées du Levant, & qu'il a communiquées à M. *Maffei.*

ARTICLE XXIV.

MEMOIRES SECRETS de la Cour de France, contenant les Intrigues du Cabinet, pendant la minorité de Loüis XIV. 3 *tomes* 12. A Amſterdam chez François *Girardi* 1733.

C'Eſt ici un de ces ouvrages condamnés dès leur naiſſance à une longue retraite, & à ne voir le jour que lorſque l'éloignement en a fait diſparoitre les Acteurs qui y joüent les premiers rôles, ou diminué l'interêt trop ſenſible, que des vivans prendroient encore à leur mémoire. La précaution, pour publier celui-ci, a été pouſſée un peu loin, la circonſpection trop grande dans les démarches, n'eſt ſouvent guéres moins ſujette aux inconveniens que la précipitation. Il y a cinquante ans que cet ouvrage auroit fait du bruit dans le monde; aujourd'hui les éditeurs n'ont point à craindre à la vérité qu'il révolte les gens; mais peuvent-ils eſpérer qu'il faſſe le

plaisir que doivent naturellemei
produire les évenemens frappans qu
l'on nous y expose; ils ne sont igni
rés de personne. Les differens m
moires qui ont été publiés, sur-to
depuis la mort de Loüis XIV, o
épuisé tous les tours sous lesquels (
peut les présenter. Il est difficile, :
moins par la lecture, de deviner l'A
teur de ceux-ci. Il paroît en quali
de simple spectateur, il raconte pr
cisément, il ne prend même po
l'ordinaire aucun parti, il balan
les raisons de part & d'autre, il lo
& condamne presque également d
differens côtés. C'est une vertu sc
vent dans un Auteur; quelquefc
aussi n'est-ce pas un défaut, sur-to
lorsqu'il s'agit de matieres sur le
quelles on a, pour se décider, d
principes certains? Moins un Aute
écrit pour le temps auquel il vi
plus il semble qu'il devroit affect
de prononcer. L'interest & la flatte
ne conduisant point sa plume, il dc
tout donner à l'austere vérité, & fa
re le procès au parti le moins jus
fut-il le plus puissant. Quoiqu'

ſoit, ces mémoires ne commencent qu'aux troubles qui agiterent la minorité du feu Roi en 1648, & finiſſent en 1651 à la majorité de ce Prince. Ainſi ils ne nous expoſent que des évenemens funeſtes, & par-là on les trouvera inférieurs ſans doute à quantité d'autres ouvrages de ce genre, qui ayant embraſſé plus de temps, ont pû mêler & joindre au récit de nos malheurs domeſtiques celui de nos victoires au dehors. Il ſeroit inutile de donner un extrait dans les formes des intrigues & des mouvemens qui ſont la matiere de ce livre. Quelque attention que l'on pût y apporter, on en diroit toûjours trop pour les Lecteurs éclairés, & trop peu pour ceux qui n'en ont encore aucune connoiſſance. Bornons-nous ſeulement aux principales époques de ces temps célebres, de façon que nous puiſſions rappeller aux uns ce qu'ils ſçavent déja, & exciter la curioſité des autres.

La néceſſité où la continuation de *la guerre mettoit* la Cour d'exiger de *nouveaux impôts*, de nouvelles char-

ges de Maîtres des Requêtes créées; quelques autres arrangemens pour les finances qui parurent bisarres, ayant indisposé les Compagnies Supérieures; leurs répresentations ne furent que foiblement écoutées. La Reine contre l'ordinaire de son sexe, presque incapable de plier, & donnant même de la vigueur à ses Ministres, se roidit contre les retardemens que l'on croyoit pouvoir apporter à l'éxecution de ses volontés. Les esprits s'aigrirent, & dès-lors des caracteres factieux sçurent préparer l'orage qui pensa bouleverser tout l'Etat; sur ces entrefaites arriva la bataille de Lens. Cette victoire parut à la Reine une conjoncture favorable pour venger sa gloire & son autorité. Quelques Conseillers, & sur-tout M. Broussel furent enlevés immédiatement après le *Te Deum* que l'on venoit de chanter à Notre-Dame. Jamais évenement ne fut plus triste dans ses suites. Tout le peuple se souleva : cent mille hommes en armes investirent les avenuës du Palais Royal. La majesté de l'Etat fut totalement éclipsée. Il en pensa coû-

ter la vie au Coadjuteur & au Premier Président : la Cour céda, & les exilés furent reçus en triomphe. Mr le Prince de retour de l'armée, fut regardé de tout le monde comme l'Ange Tutelaire du Royaume : tous les partis se le disputerent ; le devoir l'attacha à la Reine : cette Princesse avec un tel appui fit éclater son ressentiment. Elle enleva le Roi de Paris, & se retira à S.Germain. Les Troupes s'avancerent de toutes parts, tous les passages pour les vivres furent exactement fermés. Le Parlement de son côté soûtenu du Prince de Conty, & de quelques autres Princes & Seigneurs, pourvût à la défense de la Ville, & donna des Arrêts foudroyans contre le Cardinal Mazarin. On se lassa pourtant de la guerre; au bout de quelques temps la paix se traita & se conclut à Ruel ; mais la contagion répanduë dans les esprits subsista, les factions se multiplierent, le siege de Cambray fut levé assez honteusement, & la frontiere demeura exposée aux insultes de l'Espagnol. *Mr le Prince* que le goût du cabinet

avoit séduit, libérateur du Cardinal Mazarin, voulut exiger de cette Eminence des recompenses démesurées; & une dépendance absoluë. Le Ministre convenoit des obligations qu'il avoit au Prince, & consentoit à les reconnoître; mais il ne le vouloit pas aux dépens de l'Etat, & encore moins peut-être de sa liberté; ils devinrent ouvertement ennemis. La Fronde profita de ces dispositions, & offrit alternativement à l'un & à l'autre son crédit & ses forces. Le Cardinal aussi consommé dans le manége des esprits, & aussi tranquille que le Prince étoit impétueux, traita & finit avec elle: la perte du Prince fut jurée. On fit entrer dans ce dessein le Duc d'Orleans, & on exigea de lui un secret inviolable, sur tout à l'égard de l'Abbé de la Riviere que l'on sçavoit être alors dans les interêts de la maison de Condé. Les Princes furent arrêtés au Palais Royal, & conduits à Vincennes. Le peuple prévenu par les Emissaires de la Fronde, donna des marques de la joye la plus extrême, & Paris célebra par mille réjouis

ſances la priſon du Vainqueur de Rocroy, de Fribourg, de Nordlingue & de Lens. Le Cardinal venoit de s'aſſûrer d'un ennemi redoutable, & dont il n'avoit pû contenter les prétentions immenſes. Trouva-t-il des rivaux moins ardens dans les Frondeurs? il s'étoit ſervi d'eux pour ſe défaire de Mr le Prince. Mais ceux-ci, en ſe prêtant à lui, n'avoient cherché qu'à l'iſoler, & qu'à lui enlever ſans reſſource, le ſeul ſecours qui l'avoit déja ſauvé. Le Cardinal fit emprisonner le Prince pour ſe conſerver dans tous les droits de ſa place, & le Coadjuteur y concourut avec le Cardinal pour l'accabler enſuite lui-même avec plus de facilité. La Cour s'étant tranſportée en Guyenne, pour ſoûmettre cette Province qui s'étoit déclarée en faveur des Princes, la Fronde s'inſinua auprès du Duc d'Orleans qui étoit demeuré à Paris, & travailla à le détacher de la Reine & à l'indiſpoſer contre le Miniſtre; on ne trouva que trop de moyens d'y réuſſir. La déſunion éclata principalement à l'occaſion du myſtere que

la Cour avoit presque fait au Duc d'Orleans, du dessein de transferer les Princes à Marcoussi d'abord,& ensuite au Havre. Cette démarche fut représentée à l'Altesse Royale comme une adresse du Cardinal, qui vouloit être seul maître de ce dépôt important, & s'en servir habilement pour cimenter sa puissance, & tenir tous ses ennemis en échec. Les Partisans des Princes, ne s'oublierent pas dans des circonstances si favorables. Ils traiterent directement avec les Frondeurs, ils acheverent de déterminer l'esprit assez irrésolu du Duc d'Orleans, & se servirent de son nom pour engager tous les corps à travailler de concert à l'élargissement des prisonniers, & à l'éloignement du Cardinal. La tempête étoit toute formée, lorsque la Cour revint à Paris. Tout presqu'aussi-tôt s'ébranla, & la Reine se vit assaillie de députations & de requêtes. Mazarin prit son parti, & suivant son genie, céda prudemment à un orage dont il sentoit toute la force; mais en cédant, il fit une démarche qui l'auroit fait triom

pher de ses ennemis, si elle eût trouvé le Prince de Condé moins irrité, ou moins fidele aux engagemens qu'il venoit de prendre. Il sortit secrettement de Paris, & se rendit lui-même au Havre. Il y ouvrit la prison des Princes, & dans les entretiens qu'il eut avec eux, il tâcha de les gagner; mais les cœurs étoient trop ulcerés. Tout se passa en politesses froides, ou en protestations de reconnoissance que la crainte dictoit & que la liberté fit oublier sur le champ. Le Cardinal prit ensuite le chemin de Picardie, & les Princes se haterent d'arriver à Paris, où ils furent reçus par le peuple-même, toûjours entraîné par les impressions qu'on lui donne, avec autant de joye qu'il en avoit fait paroître l'année précédente, au moment de leur captivité. Le triomphe des Princes étoit complet, tout parut plier sous leur pouvoir, & la prudence arracha coup sur coup à la Reine des sacrifices qui coûtoient infiniment à son courage; elle fut obligée de donner des déclarations réitérées contre le Cardinal, & de souf-

ce. A quelles persecutions en
quelle foule de demandes inj
ne se vit-elle pas exposée, à
sion des relations qu'elle ent
avec son Ministre? Heureusem
elle, la division ne tarda p
mettre dans les differens pa
s'étoient réunis pour éloigne
dinal. Mr le Prince rompit
qu'il avoit conclu avec les Fr
quelques nouveaux incidens
hazard ou la malice avoient
tre, les broüillerent furieu
dès-lors les deux partis ne p
qu'armés ; Paris ressembloi
Champ de Bataille : ainsi la R
la satisfaction de voir ses e

le négocie successivement, tantôt avec Mr le Prince, tantôt avec le Coadjuteur. Enfin elle se range à ce dernier côté, évitant une extremité plus pressante par une autre qui lui paroît moins dangereuse, affectant pourtant de garder une espece de neutralité : mais les soupçons de Mr le Prince, & les démarches trop violentes qui lui étoient inspirées, déconcerterent bientôt le systême de politique que la Reine avoit pris. La Cour attaqua directement Mr le Prince, & dressa contre lui une déclaration fulminante. Le Prince publie son apologie ; le désordre, la confusion, le tumulte augmentent dans Paris. Enfin la Reine accorde une nouvelle déclaration de l'innocence du Prince de Condé. On s'efforce de regagner ce Prince : des conseils passionnés, les interêts particuliers de ceux qui l'entouroient, l'entraînent, comme malgré lui, dans la guerre civile. Le terme de la majorité arrive : le Roi *va au Parlement*, & deux jours après, *écrit de sa* propre main au Cardinal *Mazarin* pour le rappeller à la Cour.

Le Coadjuteur pou
trigues, obtient la
Cardinalat. C'eſt ici
mémoires. Ce ne fu
on ſçait, que ſe tern
du Royaume. En l
odieux, ne ſeroit-c
ſouhaiter que l'hiſtoi
faſtes. C'eſt une réfl
aſſez naturellement
peu qu'on aime ſa p
faut qu'un peu d'atte
truire: outre l'impoſſ
nir, il eſt exactem
fautes de ceux qui no
nous inſtruiſent pou
qu'auſſi efficacement
Les malheurs attach
retiennent autant aſſ
le devoir, que les
fidelité. Il n'y auroit
juſtice à conclure con
la nation, des troubl
tée quelquefois. C'eſt
manité: il ſe fait dans
révolutions aſſez ſem
qui arrivent dans la n
en puiſſe trop rend

:ſprits les plus forts s'affoibliſſent, es cœurs les plus fideles paroiſſent è démentir, mais l'intervalle eſt ourt, & l'ordre preſqu'auſſi-tôt ſuccede à l'agitation; outre que les troules ſont en France moins fréquens ue par tout ailleurs, ils y ont été ɔûjours moins durables, ſi l'on en ex:pte peut-être les guerres du Calviiſme. Il y a plus, l'Etat n'a point eu our l'ordinaire de plus zélés défen:urs, ni le Roi de Sujets plus ſou.is, que ceux qui avoient pris penant un temps des liaiſons contraires leur devoir. La vie de Mr le Prince epuis ſon retour dans le Royaume, la Cour de Loüis XIV, à la tête des :mées, & dans ſa retraite de Chanlli, fait preſque oublier des écarts, ıxquels les circonſtances & les mauais conſeils eurent plus de part que cœur & l'ambition. La révolte de Ir de Turenne eſt un point preſque nperceptible dans ſon hiſtoire: ſes rands ſervices épuiſent l'admiration. ɔn ne penſe au malheur qu'il eut de ɔmbattre contre l'autorité légitime :e pour le plaindre. Il ſeroit aiſé de

pousser l'induction plus loin & de dire à peu près la même chose de la plûpart de ceux qui figurerent avec le plus d'éclat dans les troubles de la minorité. Au reste nous avertissons en finissant, qu'il s'est glissé plusieurs fautes dans l'impression de cet ouvrage par l'ignorance des Copistes apparemment, ou par l'inadvertance des Editeurs. Nous n'en releverons qu'une qui nous paroît plus considérable. On y fait épouser à Mademoiselle de Neuillant le Marquis de *Noailles*, & le nom de ce Seigneur se trouve constamment répété dans plusieurs endroits de l'ouvrage. C'est le Marquis de Navailles qu'il faut lire : le mari & la femme sont assez connus par les hautes dignités que la faveur du Cardinal Mazarin & l'amitié de la Reine Mere leur procurérent, & par les disgraces qu'ils eurent à souffrir en quelques occasions. Cette confusion dans les noms, en cause souvent dans l'histoire. Le commun des Lecteurs, fait profession de croire ce qu'il lit imprimé, & de le transmettre sans examen à ceux qui viennent dans la suite.

ARTICLE XXV.

ISTOIRE METALLIQUE des XVII Provinces des Pays-Bas, depuis l'abdication de Charles-Quint, jusqu'à la paix de Bréda en 1716. *traduite du hollandois de M. Gerard Van-loon*, 3 *volume in folio.* A la Haye chez P. *Coste*, Jean *Neaulme* & P. de *Hondt* 1732.

ES Medailles ſont de tous les monumens hiſtoriques, ceux ii ſemblent devoir être le plus à uvert de l'injure des temps. Ainſi, n'y a pas lieu de s'étonner, ſi les avans, qui ont voulu connoître ntiquité, ſe ſont attachés, & ſou-nt même bornés à ce genre d'étu- : : mais la plûpart n'ont-ils pas été op loin dans cette recherche ? mé-te-t'elle bien toute la préference s'ils lui ont donnée ? en tire-t'on ıus les avantages qu'on s'en étoit tomis ? ne s'y arrête-t'on pas trop ır quantité de choſes, qui ſeroient re-rdées comme de vrayes minucies

si elles n'avoient le relief de l'Antiquité ? Les Medailles anciennes ont elles véritablement en elles-mêmes quelque chose de plus curieux & de plus interessant que les modernes : Enfin, tandis qu'on veut tant de mal aux Anciens Historiens, de ne nous avoir pas expliqué eux-mêmes leurs Medailles, le goût de l'antiquité ne nous expose-t'il pas au danger d'essuyer le même reproche de la part de ceux qui viendront plusieurs siécles après nous.

Il est hors de doute qu'on trouve dans les Medailles antiques, des secours pour l'histoire des siécles les plus reculés, qu'on ne peut esperer d'ailleurs ; qu'elles sont d'un grand usage pour débroüiller la Chronologie, pour expliquer les passages obscurs des Auteurs contemporains, & pour les redresser même ; car ils n'étoient pas plus infaillibles que ceux qui les ont suivis ; mais M. Van-loon prétend que ce mérite des Medailles antiques est un mérite emprunté, qu'elles ne doivent qu'à l'imperfection des autres monumens, & qui

éclateroit bien plus sur les Medailles modernes, si les Histoires des derniers temps avoient ces mêmes défauts qu'on apperçoit dans celles des temps les plus reculés. De sorte, ajoûte-t'il, qu'on peut les comparer aux bequilles, qui ne sont utiles qu'aux boiteux & aux estropiés. Mais en passant à notre Auteut, la preference qu'il donne aux Histoires modernes sur les anciennes, & la justesse de sa comparaison; ne peut-on pas en conclure contre lui, que les recherches des Medailles antiques sont plus nécessaires que l'étude de celles qui sont plus recentes, par la raison qu'il n'y a que les boiteux & les estropiés, qui ayent besoin de bequilles.

M. Van-loon nous paroît plus heureux à faire sentir que les défauts qu'on peut reprocher aux Medailles modernes, ne se rencontrent pas moins dans les antiques, lesquelles, quoique frappées par l'ordre des Souverains, ou par le soin de quelques *familles, qui en avoient obtenu le privilege, ne nous présentent pas*

toûjours pour cela la vérité sans alteration. En effet, la vanité des Souverains, & la foiblesse des Courtisans & des Favoris à flatter leur orgueil, ont été de tous les siécles; & l'Histoire des premiers Empereurs Romains en particulier nous apprend que ces vices ont été de leur temps portés à des excès, où l'on a rarement donné dans les siécles suivans.

Véritablement l'Ouvrage que nous annonçons ici, doit avoir cet avantage sur les histoires metalliques des anciens Etats, que l'Auteur parlant à un public instruit, ne doit pas esperer de lui en imposer, au moins sur des faits essentiels; soit par un zéle mal entendu pour la gloire de sa patrie, soit par cette prévention, dont il est si mal aisé & si rare de se défaire; & la posterité en tirera l'avantage, que nous regrettons de ne pouvoir trouver pour une plus grande connoissance de l'Histoire ancienne.

On comprend bien qu'un livre de cette nature n'est pas susceptible des grands ornemens de l'Histoire: la

vérité y eſt toute ſimple, on n'y voit que les faits principaux dépoüillés de tout ce qui picque le plus la curioſité du commun des lecteurs, mais par cela même, il ſera plus du goût de ceux, qui ne cherchent qu'à s'inſtruire, d'ailleurs. Ces recits abregés, qui ſe bornent à ce qui eſt de la ſubſtance de l'Hiſtoire, ſont des Memoires bien précieux pour ceux qui entreprendront de la traiter en grand. M. Vanloon déclare qu'il n'a eu que cela en vûë; il ne laiſſe pourtant pas de nous promettre certains détails intéreſſans, qu'une hiſtoire générale ne comporteroit pas, les preuves inconteſtables de tout ce qu'il avance, & une grande attention à relever les fauſſes dates, & les autres erreurs, qui ont échappé aux Auteurs des medailles qu'il raporte, & quelquefois de grands évenemens aſſez circonſtanciés.

Il nous avertit encore, qu'il s'eſt ſouvent ſervi du ſtyle figuré, qu'il a cru le plus convenable à ce genre d'ouvrage, où le récit abregé & la ſucceſſion rapide d'une multitude de faits & des medailles, qui les concer-

liaiſon toute la clarté néceſſair
faire entendre les emblêmes &
ſcriptions des Medailles ſans
cours d'une ennuyeuſe expli
Il ne ſe flatte pas en vain ; mai
bien vrai, comme il le fait ent
que de tels abregés, où les fai
conſtatés par des monumens pu
aſſûrent le Lecteur de l'imparti
l'Ecrivain ? Son plan, à la vé
lui permet point d'entrer d
grandes diſcuſſions, & il eſt c
que par là il évite bien des oc
de ſe montrer partial, mais ce
ſe gliſſe ſi imperceptiblement
trait, ou le ſimple tour qu'on

est propre ; mais comme cette langue n'a pas un cours fort étendu, il a dû prévoir que quelqu'un se chargeroit de lui faire parler un langage plus universel, & sans sortir de Hollande il a trouvé un traducteur, qui en rendant ce service à toute la République des Lettres, & aux Lecteurs curieux, a eu assez de modestie pour ne pas vouloir en partager la gloire avec lui.

Pour venir au plan qu'il a suivi, il distingue les pieces dont il traite, en medailles proprement dites, en jettons, & en monnoyes de nécessité. Les premieres sont remarquables par leur grandeur, leur richesse, la perfection du type, & d'autres agrémens, dont elles sont susceptibles ; aussi sont elles uniquement destinées à transmettre à la posterité, d'une maniere claire, mais abregée, la memoire des évenemens, ou des personnes en l'honneur de qui elles ont été frappées. On pourroit, continuë l'Auteur, les comparer à tous égards, à ces pieces, que l'on *jettoit au peuple*, & que les Romains *appelloient Missilia*, si, comme cel-

les-ci, elles devoient toûjours leur origine à l'autorité suprême. Il ne rejette pourtant pas celles, qui n'ont été publiées que par des particuliers; puisquelles renferment quantité d'évenemens memorables & intéressans, éclaircis par des legendes, dont le style concis & énergique ne plaît pas moins que la beauté des figures.

Il fait observer ensuite qu'on rencontre quelquefois des Medailles fort postérieures aux évenemens, dont elles font mention, & qui sont mises parmi les monumens autentiques par ceux, qui ignorent le temps de leur publication, ce qui l'a déterminé à leur donner place dans son Histoire; mais en y joignant une marque qui les distingue, il a voulu éviter également les reproches de les avoir ignorées, & celui d'avoir produit des piece supposées. Il a néanmoins cru devoir omettre plusieurs estampes de medailles, qu'on trouve dans l'Abbé Bizot, lequel dans son *Histoire metallique de Hollande* imprimée à Paris en 1687. s'étant avisé de faire graver tous les jettons au-delà de leur véri-

table grandeur, & comme des médailles, sans en avertir les lecteurs, Pierre Mortier, qui l'année suivante publia la même Histoire en Hollandois, crut que ces prétenduës medailles étoient differentes des jettons, & les donna séparément : méprise, qui trompa bien des curieux, & les jetta dans des recherches fort inutiles.

A l'occasion des jettons, qui composent la seconde classe des pieces comprises dans cet Ouvrage, l'Auteur observe qu'ils ont été ainsi nommés, parce qu'avant que l'usage des chiffres Arabes fût aussi universellement répandu, qu'il l'est aujourd'hui, on s'en servoit pour les calculs, en les rangeant d'une certaine façon. Cette remarque l'engage insensiblement à traiter de l'origine des jettons. Il ne doute point que la plus ancienne methode ne fût de compter par les doigts; » ce sont, dit il, des » tables arithmetiques, que la nature » nous a fournies; c'est de là qu'est » *venu la* coûtume reçûë chez tous » *les peuples* de la terre de partager » *les nombres* par dixaines. Il ajoute

que dans les premiers temps de la République Romaine on ne comptoit point autrement, qu'on comptoit jusqu'à cent sur la main gauche, & les centaines sur la droite, & que c'est la raison pourquoi les doigts chez les Romains étoient consacrés à Minerve, qui selon Tite Live, inventa l'arithmetique : que dans la suite, ils employerent de petits cailloux, ausquels on a substitué des pieces de metal ornées de differentes figures, & que c'est principalement sous Charles-Quint que l'usage fut bien établi dans les Pays-Bas d'y marquer les principaux évenemens, qui concernoient l'Etat : qu'alors les jettons devinrent des monumens consacrés par l'autorité Souveraine, le choix des emblêmes & des inscriptions, n'étant point abandonné aux Graveurs.

Après un détail fort exact de ce qui s'est passé dans les siécles précedents en cette matiere, & du progrès des changemens qu'on y a faits depuis, sur-tout par raport à la distribution des jettons ; M. Van-loon en conclut, que l'on a grand tort de

préférer l'autorité des medailles de l'ancienne Rome à celles des jettons des Provinces, dont il nous donne l'histoire metallique. Il avance ensuite, qu'on doit ajoûter la même foi aux pieces connuës sous le nom de *Monnoyes Obsidionnales*, qu'on appelle dans ces Provinces *pieces de nécessité* ou *Monnoyes Militaires.* « On les nomme ainsi, dit-il, parceque ce ne sont ni des » medailles, ni des jettons, mais des » pieces irregulieres, frappées dans le » tems d'un siége, ou d'une nécessité » pressante de l'Etat, par ordre du » Souvérain, ou du Gouverneur de la » ville assiegée. Il remarque que M. de Surville est le premier & le seul, qui ait osé faire graver son effigie sur de pareilles pieces qu'il fit faire de sa vaissellle d'argent en 1709. pendant le siége de Tournay; que son procedé déplut extrêmement à la Cour de France; mais que l'Academie des inscriptions, consultée par les Ministres, allégua en sa faveur que ces *sortes de pieces* ne peuvent être appellées *monnoyes* qu'improprement, *que ce sont* plûtôt des especes de me-

reaux ou de gages publics des obligations contractées par le Gouverneur; qu'il n'y a aucune loi à cet égard; & qu'on doit les regarder comme des medailles frappées pour éterniser la gloire que les Gouverneurs ont acquise dans la défense des places, sans préjudicier au droit de battre monnoye, qui appartient à la Couronne.

Il y a des monnoyes *de nécessité*; lesquelles, outre les armes de la ville, ou du Gouverneur, qui font la principale empreinte, ont un petit écusson, ou quelqu'autre marque ajoûtée dans la suite, pour faire voir que ceux, qui avoient reçû ces pieces pour un prix au-dessus de leur valeur intrinseque, ont été dédommagés. Enfin, l'Auteur met au rang des pieces *de nécessité*, certaines monnoyes courantes, dont le prix a été haussé dans le temps qu'on armoit pour secourir *Harlem*, & pendant le siége de *Steenvvic*, & qui pour cette raison, outre le coin ordinaire, ont dans un petit écusson les armes de la Province ou de la Ville, qui en a augmenté la valeur. Au reste, si les pieces qui con-

posent ce Recueil, sont données sous le nom de medailles des Pays-Bas, ce n'est pas qu'elles ayent été toutes frappées dans ces Provinces, mais parce que le sujet en est pris, ou de leur histoire même, ou des évenemens ausquels elle est liée; & toutes sont représentées dans leur veritable grandeur.

M. Van-loon prétend se faire un grand merite d'avoir rassemblé indifferemment toutes les pieces qui ont été frappées dans les tems de prosperité, & celles qui doivent leur naissance aux malheurs des Pays-Bas: mais s'il en avoit usé autrement, il lui auroit fallu changer le titre de son Ouvrage. Nous conviendrons sans peine avec lui, que si le Recueil historique des medailles frappées sous le regne de Loüis XIV. renfermoit sous les échecs, dont les triomphes de ce grand Prince ont été entremêlés, l'Ouvrage seroit plus complet & plus historique; mais il n'étoit pas question de faire une histoire suivie; on ne *donnoit point* cet ouvrage pour tel; on *ne vouloit* que ramasser & mettre dans *l'ordre* chronologique tout ce qui

avoit acquis au Heros de la France le glorieux sur-nom de Grand. On n'est point en droit d'incidenter sur le titre d'un ouvrage, quand il n'a rien en soi de défectueux ; il ne s'agit plus que de voir s'il est bien rempli. La France a pris ses mesures d'ailleurs pour transmettre aux siécles futurs ses disgraces avec ses prosperités pendant le long cours du plus beau regne, qui fût jamais ; & Loüis le Grand lui-même a bien voulu revoir les fastes chronologiques du P. du Londel Jesuite, qui n'y a omis aucune de nos défaites.

Voilà tout ce que la nature de nos Memoires nous permet de remarquer sur cet Ouvrage, qui n'étant qu'une espece d'abregé, ne donne aucun lieu à un extrait dans les formes. Il commence à l'abdication de Charles-Quint ; & on sera sans doute un peu surpris qu'un évenement si considerable, & qui s'est passé dans les Pays-Bas, ne fournisse point de medaille, qui le représente ; car les deux premieres qu'on trouve ici après le recit de l'action, ne font nulle mention de l'Empereur. Les deux premie-

res représentent Philippe II en buste, armé, avec cette legende. *Philippus Rex, Princeps Hispaniarum ætatis suæ anno* XXVIII. 1555. Sur le revers de l'une on voit Apollon, qui mene le char du soleil tiré par quatre chevaux, & qui semble vouloir récréer & animer les régions qu'on apperçoit au bas de ces medailles, avec ces paroles, *jam illustrabit omnia.* Sur celui de la seconde est la Reine Marie, coëffée à la maniere de ce temps-là, avec cette inscription. *Maria I. Regina Angliæ, Franciæ & Hiberniæ, fidei defensatrix.*

Le troisiéme volume finit à l'année 1690. par le combat naval, qui se donna dans la Manche le dix de Juillet entre la flotte de France & les flottes combinées, d'Angleterre & de Hollande, avec les medailles qui furent frappées à ce sujet, & par deux autres medailles, qui marquent le soin que se donna la Reine d'Angleterre pour réparer une perte, qui par la lâcheté de l'Amiral Anglois, étoit presque toute tombée sur les Hollandois. Il n'est pas de l'interêt de M. Van

loon qu'on juge de son exactitude par ce seul endroit de son Ouvrage. Car en premier lieu on doit être surpris ; que nommant tous les Amiraux & Vice-Amiraux des Alliez, il ne nomme ni le Comte de Tourville ; qui commandoit la flotte Fançoise, ni le Comte d'Estrées & de Chateau-Renaud, d'ont l'un commandoit l'avant-garde, & l'autre l'arriere-garde. En second lieu, deux medailles frappées cette même année & la suivante en l'honneur du Comte de Toulouse Amiral de France ; dans l'une desquelles ce jeune Prince est représenté sur un char tiré par deux chevaux, qu'il conduit lui-même avec cette legende. *Mihi Imperium Pelagi*, & dans l'autre, porté sur son char au milieu des flots avec l'emblême de Neptune, le trident à la main, & pour légende, *Frangit tumidos sternitque rebelles* ; ces deux medailles pourront faire juger à la posterité que ce Prince, pour lors âgé de douze ans, étoit en personne à ce combat. Enfin, l'Auteur fait entendre que tous les Anglois firent très mal leur devoir dans cette

ournée ; cependant les relations Fran-
çoises, aussi croyables au moins que
le Mercure Hollandois, qui est seul
cité par M. Van-loon, après avoir
rendu aux Hollandois toute la justice,
qui leur étoit dûë, la rendent aussi au
Commandant Anglois de l'Escadre
Rouge à plusieurs vaisseaux de l'Es-
cadre Bleuë de la même nation. Il y
a dans le reste du recit de cette
action, des faits dont les victorieux
ne sont pas convenus, & des réticences
qui prouvent au moins que l'Au-
teur n'a consulté que les memoires
de sa nation.

ARTICLE XXVI.

RECHERCHES INTERES-*santes sur l'origine, la formation, le développement, la structure, &c. des diverses especes de Vers à tuyau qui infestent les vaisseaux, les digues, &c. de quelques-unes des Provinces Unies, par M. Massuet Docteur en Medecine. A Amsterdam* chez Fran-*çois Changuion.* 1733. vol in 12. pa-ges

OBSERVATIONS sur l'origine, la constitution & la nature des vers de mer qui percent les vaisseaux, les pilliers, les jettées, & les estacades, par M. Rousset membre de la Societé Royale de Berlin. A la Haye, chez Adrien Moëtjens 1733. vol. in-8°. pages 31.

TOUT le monde sçait de quelle importance sont les digues dans les Provinces-Unies pour garentir le plat pays des inondations du Rhin, & des débordemens de l'Ocean. Une digue rompuë inonderoit une Province presqu'entiere, & on se souvient encore qu'il ne tint qu'à Loüis XIV de causer par ce moyen une perte irréparable à la Hollande. Aussi les Hollandois ne negligent-ils rien pour l'entretien de ces digues ; & elles sont en effet si bien faites & si bien entretenuës, que dans des plaines qui sont pour ainsi dire dominées par les eaux de l'Ocean comme par des montagnes, les habitans vivent dans une parfaite securité. C'est là ce qu'on

eller un miracle de l'induſ-
aine ; & on convient aſſez
Hollandois ſont plus capa-
d'autres de ces ſortes de

voici une merveille de la na-
n'eſt pas moins étonnante.
ces digues ſi fortes & ſi ſo-
peuvent réſiſter cent ans à
ureur des flots de l'Ocean,
ver les perce, les mine, &
ace d'un an les met en péril.
ſi en effet que la nature ſe
truire les plus grandes cho-
es plus petites. Ce ſont des
s cirons, de petits animaux
tibles ; diſons encore quel-
plus petit, c'eſt l'action in-
les parties les plus déliées de
la matiére ſubtile, qui non-
t détruit avec le tems, le
& le marbre, mais qui ren-
maſſes d'édifices les plus
, & les montagnes mêmes.
ement dont il eſt ici queſ-
il y a deux ans, beaucoup de
Hollande. En travaillant aux
s ordinaires des digues, on

trouva quelques piliers fort endommagés par une espece de ver inconnu. On soupçonna que le mal pouvoit être encore plus grand, & on voulut s'en éclaircir. On découvrit en effet qu'un grand nombre des plus gros piliers étoient entierement criblés par les vers, & que les autres en étoient attaqués. L'allarme fut bientôt répanduë parmi le peuple, toûjours susceptible de fausses terreurs. La nouvelle de cet accident se répandit dans toute l'Europe, & la renommée à son ordinaire le fit beaucoup plus considerable qu'il n'étoit; jusques-là, qu'on publioit en Allemagne, que les Hollandois alloient incessamment abandonner leur pays pour chercher ailleurs un établissement. Un vil insecte devint ainsi le sujet de l'entretien des peuples, & même des sçavans. Mais on fut bientôt rassuré en Hollande par les observations exactes que l'on fit faire sur tout ce qui regarde cet évenement. C'est ce qui nous a procuré les deux Ouvrages dont nous allons parler.

Le premier est une dissertation en

forme de lettre, de M. Maſſuet Docteur en Medecine à un de ſes amis.
M. Maſſuet Phyſicien curieux, ne laiſſe rien à deſirer ſur cette matiere, ſi ce n'eſt la figure même du ver, qu'il auroit dû faire graver; car il n'eſt guéres poſſible d'y ſuppléer par une deſcription; il ſeroit encore à ſouhaiter qu'il eût donné à ſes obſervations un peu plus d'ordre & de ſuite; car il ſemble qu'il les ait jettées au hazard ſelon qu'elles ſe ſont préſentées à ſa mémoire.

Voici en général où ſe réduiſent toutes ſes obſervations. Ces vers *à tuyau* ſont de différentes grandeurs. Les plus longs ont douze à quatorze pouces de longueur, & leur longueur moyenne eſt de trois à cinq ou ſix pouces. Ils ſont de couleur blanchâtre, avec une petite raye noire depuis la tête juſqu'à la queuë; leur chair eſt molaſſe, viſqueuſe, & fondante. Ils n'ont aucunes ſortes de pattes. Ils ont la tête beaucoup plus groſſe que le corps; le cou fort mince & beaucoup moins gros que le corps qui va *auſſi en diminuant* toûjours de groſ-

ſeur juſqu'à la queuë qui a deux ou trois fourchons. La partie la plus remarquable de ce ver eſt la tête, elle eſt armée de deux corps oſſeux, durs & tranchans qui ſont joints enſemble & qui lui forment une eſpece de caſque. Les deux pieces du caſque ſont mobiles, de façon que le ver peut les mouvoir enſemble ou ſéparément. Pour ce qui eſt de leur tuyau, c'eſt une vraye coquille comme celle des limaçons, & qui à la groſſeur près, reſſemble à un tuyau de pipe à fumer. Un corps auſſi foible & mou que celui de ces vers, avoit beſoin d'une enveloppe qui le mît à couvert de toutes les injures des corps étrangers. Il reſte à ſçavoir d'où viennent ces vers, comment ils entrent dans le bois, comment ils y travaillent, comment ils s'y nourriſſent, comment ils ſe multiplient, & ſi leur multiplication eſt à craindre.

Ces vers n'étoient pas inconnus avant les obſervations de Hollande, comme on ſe l'eſt imaginé. *M. Deſlandes* en avoit déja obſervé dans le port de Breſt, & en avoit envoyé une deſcription exacte & curieuſe à l'A-

...demie des Sciences de Paris. *V. les Memoires de l'Academie des Sciences, année* 1720. Dès l'an 1666. on en avoit obſervé dans les digues de la Zelande ; & Jonſton dans ſon hiſtoire naturelle des inſectes, nous apprend que des vaiſſeaux Venitiens, après avoir ſejourné long-tems dans le port d'Alexandrie en étoient revenus tout percés de vers qui étoient de la groſſeur du pouce & qui avoient une coudée de longueur. Il raporte encore que le fameux François Drak, aprés avoir long-temps erré ſur diverſes mers, revint enfin à bon port, ayant ſon vaiſſeau tout criblé par des vers dont quelques-uns avoient douze pouces. Il eſt vrai qu'il y a quelques differences entre les vers de mer dont parlent les differens Auteurs ; & ſi on veut, avec M. de *Réaumur*, les ranger tous dans deux claſſes principales, il faudra dans chaque claſſe diſtinguer differentes eſpeces ; car il y en a dont le corps eſt partagé par anneaux ; il y en a qui ont des pattes ; il y en a dont le tuyau ou la coquille eſt d'une fabrique differente; il y en a qui

different entiérement par la couleur&c.

Ceux qui ont vû tout récemment ces vers en Hollande, & qui ignoroient qu'on les connût auparavant, se sont encore imaginé que c'est une vermine originaire des Indes. Mais ce fait n'est pas bien sûr. Il est même assez vraisemblable, à en juger par les régles ordinaires de la nature, que puisque cet insecte se plaît assez dans les ports de l'Europe pour s'y multiplier si prodigieusement; c'est une vermine commune à toutes les mers; & que si les vaisseaux n'en paroissent incommodés qu'au retour des Indes, c'est parce qu'il faut un voyage de long cours pour donner le tems à ces vers de grossir, & de travailler d'une maniere sensible, ou parce qu'ils ne s'attachent qu'au bois qui a longtems trempé dans l'eau de mer.

La façon dont ces vers entrent dans le bois est remarquable. On n'apperçoit en dehors des piliers qu'ils ont percés que de fort petits trous, ce qui d'une part empêche de reconnoître quels sont les piliers endommagés; & ce qui de l'autre part prouve,

que lorsque ces vers entrent dans le bois, ils sont encore extrêmement petits. C'est toûjours par le bas du pilier qu'ils commencent leur entrée, par un petit trou dans lequel ils s'insinuent, & d'où en suivant toûjours le fil du bois ils montent en haut précisément à fleur d'eau. De là ils descendent jusqu'en bas par une autre route qu'ils se font, & puis ils remontent encore jusqu'à la même hauteur, continuant toûjours leur promenade de la même maniere jusqu'à ce que la mort termine leur course faute de nourriture ou autrement. Comme le ver grossit à mesure qu'il s'avance dans le bois & qu'il y prend de la nourriture, on remarque aussi que le chemin qu'il s'y fait, devient toûjours de plus en plus large & profond.

Leur façon de travailler dans le bois n'a rien de plus singulier que ce qu'on voit dans tous les autres vers ou insectes, qui rongent & qui percent les corps. Car comme la nature a armé tous ces insectes de dents, ou pour ainsi dire d'outils dont les uns sont des scies, ou des limes, les au-

tres des pics, des marteaux pointus, des ciseaux & d'autres instrumens semblables, ceux-ci ont eu la vrille en partage, avec cette difference, que leur vrille naturelle est plus parfaite que notre vrille artificielle, en ce qu'elle est composée de deux pieces mobiles, qui comme nous l'avons déja dit, peuvent se mouvoir ensemble ou séparément, selon le besoin de l'animal. Que nos arts nous paroîtroient imparfaits, si nous connoissions la méchanique de l'action de la plûpart des animaux! Comme c'est le bois vermoulu qui sert de nourriture à l'animal, on peut dire qu'il n'a rien à désirer pour les besoins de la vie; mais il est pourtant en cela moins heureux que d'autres, puisqu'il ne mange aucun morceau qui ne soit le fruit de son travail & de sa peine.

Il semble d'abord qu'il y ait quelque difficulté à expliquer la multiplication de ces insectes; parce qu'une fois entrés dans une piece de bois, ils n'en sortent plus, & que la trace qu'ils s'y font ne communique ja-

mais

mais avec celle d'aucun autre: Cette derniere obſervation eſt fondée ſur le fait, ſçavoir, que dans tous les piliers qu'on a ouverts, on n'a jamais trouvé de communication d'une route à l'autre, quoiqu'elles ne ſoient quelquefois ſéparées que par une cloiſon auſſi mince qu'une carte à joüer. La premiere eſt déduite d'un autre fait; qui eſt que les traces s'élargiſſant toujours & les vers groſſiſſant à meſure qu'ils s'enfoncent dans l'interieur du bois, ils ne peuvent pas revenir ſur leurs pas; il faudroit donc qu'ils ſe fiſſent une ſortie proportionnée à la groſſeur qu'ils ont acquiſe; or nous avons déja obſervé qu'on n'apperçoit ſur la ſurface exterieure des piliers que de fort petits trous qui ſont ceux par où les vers ſont entrés. De-là il s'enſuit que les vers entrent dans le bois comme dans leur tombeau pour n'en jamais ſortir. Mais comment donc ſe multiplient-ils? Nous ne voyons pas que pour répondre à cette queſtion, il ſoit néceſſaire de recourir au ſyſteme non prouvé des deux ſexes réü-

nis en un ſeul animal pour ſe multiplier lui-même ſans aucun accouplement ; & nous croyons qu'il eſt beaucoup plus ſimple de dire que ces vers commencent par s'accoupler & dépoſer leurs œufs quelque part ; & que ce n'eſt qu'après avoir ainſi pourvû à la propagation de leur eſpece qu'ils ſe retirent dans la ſolitude, pour s'y revêtir d'un tuyau, & y vivre tranquilles à couvert de tous les dangers auxquels ils ſeroient expoſés dans une mer libre & pleine d'animaux voraces.

Pour ce qui eſt de la formation de leur tuyau, c'eſt préciſément la même que celle què M. de Reaumur a ſi bien expliquée de la coquille des limaçons, dans les Mémoires de l'Academie des Sciences. 1709.

Enfin la derniere queſtion qu'on peut faire ſur cette matiere, c'eſt de ſçavoir ſi la multiplication de ces inſectes eſt à craindre, & quels peuvent être ſes effets. On ne peut pas douter que cet animal ne fît d'étranges ravages dans tous les ports &

dans toutes les digues, s'il se multiplioit jusqu'à un certain point; mais il en est de ce dangereux insecte comme de tous les animaux pernicieux. La providence en les créant leur a ôté les moyens de se multiplier au-delà de certaines bornes qu'elle leur a marquées. C'est ainsi qu'elle a borné la multiplication des serpens, des mouches & de mille reptiles incommodes. Si quelquefois ils se multiplient d'une maniere extraordinaire, c'est ou une punition miraculeuse de Dieu, comme la multiplication des grenoüilles & des mouches dans l'Egypte du tems de Moyse, ou l'effet d'un concours singulier de causes naturelles, qui dans l'ordre des Loix générales, doit arriver quelquefois comme les éclipses, mais que les mêmes loix générales empêchent d'arriver souvent, & sur-tout successivement d'une année à l'autre. C'est ainsi que nous voyons quelquefois les sauterelles, les chenilles & les hannetons se multiplier extraordinairement; mais il n'est peut-être jamais arrivé qu'on ait vû de pareilles multiplications dans deux an-

nées consécutives. Les Hollandois peuvent donc se rassurer sur leurs vers à tuyau ; & sans autre don de prophetie que celui que donne la connoissance de la nature, on peut leur prédire à coup sûr que leurs digues ne seront jamais détruites par cet insecte. Elles pourront bien être quelquefois endommagées par une multiplication extraordinaire de ces vers ; mais ce sera pour un an au plus, & peut-être que d'icy à cent ans, ils n'en entendront plus parler.

L'autre ouvrage dont nous avons annoncé le titre & qui roule sur la même matiere est de M. Rousset, membre de la Societé Royale des Sciences de Berlin. On y trouve deux planches gravées de la figure des vers de mer de plusieurs especes avec une description exacte des differentes parties qui les composent. Mais comme nous ne pourrions rendre compte de ce second ouvrage sans répéter ce que nous avons déja rapporté en parlant du premier, nous croyons devoir nous en dispenser.

ARTICLE XXVII.

HISTOIRE DES DECOUVERTES & conquêtes des Portugais, par le R. P. Jos. Fran. Lafitau, tome second.

LA découverte, la conquête & la possession paisible d'un nouvel Empire, sont à la guerre & dans tout systême de politique, trois opérations fort differentes, & tout-à-fait indépendantes l'une de l'autre. Tel qui est capable des premieres, ne l'est pas toûjours de la derniere. C'est le génie qui fait les découvertes; les conquêtes sont dûës à la valeur. Mais l'établissement solide & la possession constante, outre le genie & la valeur, demandent une certaine force de tête, une fermeté d'ame, une sagesse consommée.

Il est douteux si Alexandre, ou même en général, les Grecs dont le genie & la valeur ne sont point équivoques, avoient cette force, cette fermeté, cette sagesse qui mettent la

dernier ſceau à l'héroïſme. Pour les Romains, il eſt aſſez inconteſtable qu'ils ont eu ſouverainement toutes ces grandes Parties. Un peu plus d'âpreté & de conſtance rendroient ſans doute les François capables de tout en fait de conquêtes brillantes & héroïques; il n'y a rien au-deſſus de celles de la Terre ſainte & de l'Egypte au tems des Croiſades, ni de celles des Royaumes de Sicile & de Naples, & des autres parties de l'Italie, de l'Allemagne & de la Hollande en divers tems.

Les Anglois ne manquent pas d'âpreté, ni les Hollandois de conſtance. Ils ont paru les derniers ſur la ſcéne du nouveau monde, qu'ils n'ont ni découvert, ni même acquis par une certaine forme de conquête rapide & étenduë : Mais la derniere & immuable poſſeſſion de la plûpart de ces vaſtes pays pourroit bien les regarder.

Les Portugais, ou ſi l'on veut plus généralementles peuples des Eſpagnes ont paru au moins dans ces derniers ſiécles, tout auſſi propres à établir & à poſſeder des conquêtes qu'elles fai-

re & à les découvrir. Ils n'ont en effet jamais passé pour manquer de constance & de fermeté.

On peut regarder la conquête & la découverte des Indes comme achevée sous le regne de Dom Emmanuel. C'est le sujet du premier volume du P. Lafitau & du premier Extrait que nous en avons donné au mois précedent. On voit dans le volume dont nous donnons ici l'extrait, l'établissement entier de ce nouvel Empire des Portugais sous le Roi Dom Jean III. Ils y ajoûtent encore, si l'on veut, quelques nouvelles terres, quelques nouvelles isles, & même quelques Royaumes, comme pour arrondir leurs premieres acquisitions. Mais le plus fort étoit fait, lors qu'ils se furent assurés de Goa, d'Ormus & de Malaca.

Ce fut en 1521. que Dom Jean succeda à Dom Manuel, qui avoit nommé Gouverneur des Indes Dom Edoüard de Menesés. Les premiers mois de ce gouvernement furent signalés par une révolution qu'occasionna *à Ormus* l'avidité des Portu-

gais. Ceux - ci y firent d'abord égorgés par tout à un signal pareil aux Vêpres Siciliennes : le Roi d'Ormus en fut ensuite la victime, & tout finit par une chaine un peu plus pesante que la premiere, imposée par les Portugais aux Ormusiens & à leur Roi.

Par les mêmes raisons, de l'avidité & des exactions de ces nouveaux conquérans, Goa & Malaca devinrent à leur tour les théatres de quelques mouvemens assez vifs de la part des Rois voisins, qui ne pouvoient s'accoutumer à se voir gourmandés ainsi par de nouveaux venus, que personne n'avoit appellés, & qui par voye de fait donnoient la loi à tous les Rois de l'Inde, au nombre peut-être de plus de deux ou trois cens : car sûrement jamais les Romains n'en ont eu tant de tributaires, ou d'alliés, ou d'ennemis.

Mais les Moluques peuvent disputer à toutes les Indes, le triste desavantage d'avoir été le théatre des passions les plus noires, & de la plus cruelle tyrannie dont les Portugais ayent usé

dans tous ces nouveaux établissemens. Et si on remonte à l'origine de ces excès, on trouve que de tous les peuples qui ont subi ce joug, ces Insulaires sont pourtant ceux qui l'ont reçû de meilleure grace.

Les Portugais n'y abordérent que par un naufrage, dont le bon accueil des Rois de Tarnate & de Tidor les dédommagea dès leur arrivée. Les interêts particuliers sont toûjours la grande ressource des ennemis communs. Les deux Rois en differend, s'empresserent à l'envi d'attirer chez eux ces étrangers sans trop s'informer qui ils pouvoient être. Ils firent plus : chacun d'eux envia à son rival la gloire de loger les Portugais dans des forts, ne prenant pas garde qu'ils en seroient les premiers dominés. D'abord les Castillans disputerent les Moluques aux Portugais. Ceux-ci y étant devenus ensuite absolus, & se voyant presque aussi éloignés des Gouverneurs & des Vicerois des Indes, que les Gouverneurs des Indes étoient éloignés des Rois du Portugal encherirent sur tous les desor-

dres que ces ſortes d'éloignemens ſemblent autoriſer dans des Chefs ſubalternes.

On pouvoit en quelque ſorte compter l'étenduë de la Monarchie Portugaiſe par les degrés de vûë qui ſe multiplioient à meſure qu'on s'éloignoit de Lisbonne. A Ormus, c'étoit une avarice inſatiable, à Goa, un luxe effrené, à Malaca, un débordement auquel on n'auroit pû rien ajoûter, ſi les Moluques ne s'étoient trouvés au-delà de ce periode monſtrueux.

Le célébre Vaſco de Gama, qui ſucceda en qualité de Viceroi à Dom Edoüard de Meneſés, parut au Roi de Portugal un homme propre à rétablir les mœurs du gouvernement des Indes. Il en étoit très-capable: Mais il mourut en arrivant, & Dom Henriques de Meneſés fut Gouverneur après lui. C'étoit un grand homme, ſage & vertueux. La guerre qu'il eut avec le Zamorin, & le ſiége de la fortereſſe de Calicut qu'il lui fit lever, lui firent bien de l'honneur. La défenſe des Portugais dans ce ſiége tient du prodige. Le Gouverneur mourut

à la veille d'une grande expedition à l'âge de trente ans, & il mourut fort pauvre, ce qui est un grand éloge pour les Gouverneurs des Indes. Ce fut une grande perte pour la Couronne de Portugal.

Pedro Mascaregnas devoit lui succeder, mais Lopés de Samraïo usurpa le gouvernement. Il étoit homme de merite d'ailleurs, & fit d'assez belles actions : mais un usurpateur a toûjours bien des crimes à commettre & bien des vertus à sacrifier pour soutenir son usurpation. Il en fut puni, & Nugno d'Acugna prit sa place. Un peu trop de lenteur lui fit manquer la ville de Diu dont la prise l'auroit comblé de gloire, vû l'importance & la reputation de ce poste que les Portugais avoient déja souvent manqué. Nugno avoit fait tous ses préparatifs, & pris les plus justes mesures : mais à la guerre & dans les grandes expeditions, il faut connoître le prix d'un moment perdu. Il le perdit, & Diu lui échappa comme des mains. Mais quelque tems après il eut *par la voye* de la negociation, ce

qu'il n'avoit pû emporter par la force des armes. Le Roi de Cambaïe voulant s'aſſurer des Portugais dans la guerre qu'il avoit avec le Grand Mogol, qui recherchoit auſſi ces Européans, leur permit de bâtir une citadelle à Diu. Cette nouvelle portée, fit tant de plaiſir au Roi Dom Jean III. que ſur le champ il en donna avis au Pape, & en fit faire des rejoüiſſances extraordinaires.

Le Roi de Cambaïe en fut la victime. Il ſe repentit un peu tard de ſa condeſcendance, il uſa de fineſſe pour rentrer dans ſes droits. Les Portugais furent les plus fins, ou peut-être les plus fourbes. Le Sultan s'étant livré trop imprudemment à eux, fut miſérablement égorgé dans la viſite dont il voulut honorer le Gouverneur. La ville de Diu témoin de cette execution & tout le Royaume de Cambaïe ſe revoltérent avec fureur contre les Portugais. Le cri de cet attentat retentit jusqu'à la Porte Ottomane. Le Grand Seigneur ſe prépara à le venger.

Enfin l'orage éclata : Antoine Sylveira de Meneſés étoit Gouverneur

de Diu, Mahmud en vint faire le siege avec quinze mille hommes de troupes d'élite. Sylveïra n'ayant pas assez de monde, abandonna l'isle & la ville, & se renferma dans la citadelle. *Aln-Can* se rendit au siege, & bientôt la flotte des Turcs parut composée de beaucoup de Sultanes & d'un nombre comme infini d'autres moindres bâtimens. Les Portugais n'en furent pas les seuls allarmés. La Cour de Cambaïe craignit d'avoir appellé des défenseurs capables de lui donner à elle-même la loi.

On ne voit point ailleurs de plus grands prodiges de valeur & de vraïe valeur que dans la défense de cette citadelle. Car dans une attaque la valeur est toûjours équivoque : souvent elle peut n'être qu'un excès de témérité, & la difficulté de l'entreprise soutient dans l'exécution ; au lieu que l'idée même d'une simple défense humilie l'esprit & abat le courage. L'agresseur choisit son champ de bataille, ses armes, ses momens. Le défenseur ne combat qu'à son ordre & *comme à sa solde.*

Cependant la défenſe a des avantages réels, & lorſqu'un Commandant ſait & oſe vouloir en profiter, le moindre rempart, le moindre parapet, le moindre monceau de terre eſt capable de faire périr des bataillons & des brigades qui s'obſtinent à l'emporter de la main de dix ou douze braves déterminés & intrepides qui s'opiniâtrent à le diſputer : On en voit la preuve démonſtrative dans ce ſiege, où l'on peut dire que les aſſiegeans étoient cinq ou ſix cens contre un.

La place fut attaquée dans toutes les régles, & par terre & par mer: la tranchée pouſſée à la contreſcarpe & juſqu'à l'eſcarpe même de la place; les batteries établies, nombreuſes & & bien ſervies; le corps de la place de toutes parts battu en brêche, & ruiné par l'effet des mines; vingt, trente, cinquante, & cent aſſauts donnés à ce corps de place; aſſauts particuliers, aſſauts généraux; de jour, de nuit, opiniâtrés, renouvellés, joints à la ſurpriſe & à mille ſtratagêmes de guerre: Et cependant le ſiege fut levé, n'y ayant peut-être pas encor

vingt Portugais en état de défense, de six cens qu'ils étoient au commencement.

Que ceux qui s'imaginent que toute la force d'une place consiste dans son chemin couvert & dans ses demi-lunes, & qu'elle est sans ressource dès que le fossé est franchi, que le mineur est attaché, & que la mine est prête à joüer, lisent ce siege de Diu, & ils verront quel est l'avantage de l'assiégé, lorsqu'il sçait mettre en œuvre toutes les pieces d'une fortification, & la terre seule dont il est naturellement couvert. La réputation de cette belle défense fut si grande dans les Indes & dans toute l'Europe, que François I. Roi de France envoya exprès en Portugal pour avoir le portrait de Sylveïra.

Ce siege avoit au reste, si fort allarmé le Portugal, que le Roi Dom Jean III. fit à la premiere nouvelle partir la plus belle flotte qu'on eût encore équipée pour les Indes, sous les ordres de Dom Garcie de Norogna, à qui il donna le titre de Vice-roi pour cette expedition. Celui-ci

s'en acquitta très-mal, n'ayant pas tenu à lui ni à ses retardemens, que Diu, & peut-être toutes les Indes n'échapassent à la Couronne de Portugal. Il fut peu estimé, & mourut bientôt. Dom Estevan de Gama lui succeda. C'étoit le fils de l'Amirante, qui avoit découvert les Indes. Son gouvernement fut sage, & plein de probité. Martin Alfonse de Sosa le releva, menant avec lui dans les Indes un Conquerant d'une espece bien différente de tous ceux qui l'avoient précedé.

C'étoit le Grand Xavier, l'Apôtre des Indes & du Japon, qui le premier fit voir qu'on pouvoit aller aux Indes dans le dessein de les enrichir.

Le Grand d'Alburquerque avoit mis dix ans à conquerir ce nouveau monde à la Couronne de Portugal : Xavier en mit autant à le conquerir à Dieu ; & les Indes charmées de la douceur de ce nouveau joug, pardonnerent à celui qui leur avoit imposé la dureté du premier. Tout le monde connoît l'histoire de cet Apôtre.

Sosa céda la place à Dom Jean de

Castro, qui vint aux Indes avec le titre de Viceroi. A peine fut-il arrivé, que recommença le second siege de Diu. Cojé Sofar, ennemi secret des Portugais en fit fort à loisir tous les préparatifs, & de très grands préparatifs, & vint se présenter devant la place avec trente mille hommes de troupes réglées & une multitude infinie de pioniers & de travailleurs. Mascaregnas Gouverneur de la citadelle n'eut pas beaucoup de tems pour se préparer, mais il n'omit rien de tout ce qui pouvoit aller au bien de la défense invincible qu'il méditoit de faire.

On a fort vanté la maniere de conduire une attaque par des paralleles. C'est la methode ordinaire en Europe depuis le siege de Mastricht, où M. de Vauban la mit en œuvre dans la guerre de Hollande.

On avoit déja remarqué que cet Ingenieur célébre n'en étoit pas l'inventeur & les avoit nommément empruntées des Turcs. Cojésofar avoit bien des Turcs dans son armée. Aussi voit-on dans ce siege de Diu que son

premier travail fut une parallele, bastionnée avec des parapets en guise de remparts revêtus de bonnepierre cruë & séche.

Après avoir embrassé le front qu'il attaquoit par cette parallele, il fit ses approches par une tranchée bien remparée & maçonnée aussi, n'épargnant point les travaux selon les maximes des Turcs & conduisant son zigzag par mille détours en forme de labyrinthe. Arrivé à la contrescarpe, qu'il paroît qu'on ne défendoit point alors par un chemin couvert ni par aucune palissade; il termina encore la tête de sa tranchée par une nouvelle parallele remparée, revêtuë & bastionnée comme la premiere. Or tous ces remparts, & bastions étoient couverts d'une nombreuse & forte artillerie.

Il arriva un petit secours aux assiegés avec lequel ils se trouverent quatre à cinq cens hommes. Mais en même tems le Sultan ou Roi de Cambaïe arriva au camp & dans la ville de Diu avec dix mille chevaux. Rien n'intimidoit les assiegés. A une attaque plus vive, ils opposoient une

ive défenſe. On ruinoit leurs
rts, on ouvroit leurs baſtions,
trouvoit derriere de nouveaux
as, de nouveaux remparts bor-
un nouveau foſſé. Maſcaregnas
ême de la maxime de changer de
ie,&de tranſporter ſans ceſſe ſon
d'un poſte à l'autre. Il fit plus:
mi ayant comblé le foſſé, il le
juſqu'à deux fois; une fois en
ant les materiaux, & l'autre en
it les bois dont ils étoient mê-
foſſé étant comblé pour la troi-
fois, tous les boulevards ab-
, & les chemins préparés pour
t; l'ennemi propoſe les con-
s les plus honorables; Maſcare-
es refuſe avec une fierté plus que
ne. On donne donc l'aſſaut &
urs aſſauts: on fait plus, on prend
e; & elle n'eſt point priſe. On ſe
ur les bréches, & on eſt délogé,
netre dans les maiſons, & on
chaſſé. Les femmes eurent la
de cette derniere opération &
en d'autres. L'on reprit une ſe-
fois la moitié de la citadelle:
infidéles s'étant établis dans l'E-

glise, Mascaregnas la partagea par un mur, & en retint opiniâtrement la moitié, tandis que l'autre moitié fut convertie en Mosquée. On fut ainsi plusieurs jours à se regarder de bien près, & toûjours aux mains. Un secours que reçut enfin le Gouverneur, mit les Indiens hors de l'Eglise & de la forteresse.

Ce fut à cette occasion que Mojatecan, l'un des Généraux ennemis, étonné d'une si prodigieuse défense, dit qu'on voyoit bien que les Portugais, d'une espece superieure aux autres hommes, détruiroient le genre humain si la Providence ne les faisoit naître en petit nombre comme les animaux féroces & venimeux. Enfin le grand secours arriva, conduit par le Viceroi. C'étoient quatre mille hommes de troupes. Les ennemis s'étoient accrus jusqu'à cinquante mille. Malgré cela, dans une sortie générale que fit le Viceroi avec le Gouverneur, l'ennemi fut repoussé de la tête à la queuë de tous ses travaux, & de là dans la ville de Diu, qui fut prise & saccagée tout de suite par les Portu-

esquels ne cesserent d'être assie-
u'après avoir détruit ou mis en
ous les assiegeans.
fut l'an 1546. que les Portugais
rterent une si grande victoire.
Lafitau conduit son histoire
en 1581. où la Puissance & l'Em-
le ces Conquerans des Indes
t peu à peu tombées, les Mogols
: rendus maîtres de tout l'In-
, les Perses s'étant étendus du
de l'Arabie, les Anglois s'em-
nt d'Ormus, les Hollandois de
a, de Ceylan & des isles de la
; & réduisirent les Portugais
ie à rien. Les révolutions du
gal occasionnerent celles des In-
nais la grande raison en est qu'il
rien de stable dans ce monde,
'un Empire n'est jamais monté
our descendre, d'autant plus
i'il s'est élevé plus haut.

ARTICLE XXVIII.

SYSTEME TIRE' DE l'Ecriture Sainte sur la durée du Monde, depuis le premier avenement de Jesus-Christ jusqu'à la fin des siecles. A Paris chez Huart, rue saint Jacques, près la Fontaine S. Severin, à la Justice, *in* 12. 1731.

MOnsieur Lesquevin, Chanoine de l'Eglise Cathedrale de Noyon, auteur de ce Systeme, paroît avoir senti toute la force de la prevention publique contre les ouvrages de la nature de celui-ci, & quoiqu'il se flatte que sa nouveauté & sa singularité pourront picquer la curiosité des Lecteurs, il a cru devoir le commencer par répondre à ce qu'on pourroit lui objecter contre son entreprise. Jesus-Christ a dit qu'il ne nous appartient point de connoître le jour & l'heure de son dernier avenement, n'est-il pas contre le respect dû à la parole de ce Divin Sauveur, d'entreprendre de le découvrir? Cette

recherche doit-elle être regardée comme une tentative téméraire, ou une occupation louable & digne d'un Theologien ſtudieux ? L'Auteur répond à ces deux queſtions en prouvant. 1°. Qu'il y a dans l'Ecriture des révélations ſur le dernier avenement de J. C. 2o. Que les textes de l'Evangile, où J. C. dit que le jour & l'heure de ſon dernier avenement n'eſt connu que de Dieu ſeul, & celui des Actes des Apôtres, où il dit à ſes Diſciples qu'il ne leur appartient point de connoître les momens que Dieu a mis en ſa puiſſance, n'emportent pas une défenſe abſoluë de rechercher dans les Livres SS. la circonſtance du tems de ce grand evenement.

Il convient en premier lieu que l'Egliſe ne reconnoît dans l'Ecriture aucunes révélations immédiates & formelles qui obligent de croire que cet evenement ſera aprés la révolution d'un certain nombre d'années ; qu'il n'en eſt pas même de médiates ou virtuelles, telles que la Theologie en demande pour tirer une con-

clusion théologique ; mais il prétend que l'Eglise a toûjours reconnu dans les livres saints quelques révélations implicites & obscures, c'est-à-dire, des textes, où le tems de ce dernier avenement se trouve désigné par des indices, qui le doivent précéder, exprimé sous des emblemes & des allégories, enveloppé dans des nombres symboliques. Au reste il s'autorise en cela de l'exemple des Peres, dont il cite un grand nombre de passages.

Il prétend en second lieu prouver par l'explication qu'il fait avec les Interpretes de l'Ecriture des textes qu'on peut lui objecter, que dans le 17^e chapitre de S. Luc, il ne s'agissoit que du Royaume temporel d'Israël, que dans le 24^e chapitre de S. Matthieu, & dans le 13^e de S. Marc, le Sauveur du monde ne désaprouve pas ses Disciples de l'avoir interrogé sur le tems de son dernier avenement, & que par la condescendance qu'il a euë de leur déclarer lui-même les indices les plus certains de la proximité de ce tems, il autorise ceux qui en font la recherche, & leur donne

la

la confiance de pouvoir le découvrir, s'ils ne le cherchent commme les Apôtres que dans les trésors de sa sagesse & dans les divines Ecritures. Il observe encore que J. C. n'ayant pas jugé à propos d'aprendre à ses Disciples le tems précis de l'année, du jour & de l'heure de sa venuë, ceux qui essayeront de le sçavoir dans cette précision, ne feront que d'inutiles efforts. Mais il n'a point trouvé mauvais que les Apôtres s'adressassent à lui pour le connoître indéfiniment, que ce n'est donc pas un crime que d'avoir la même curiosité.

L'Auteur après avoir de nouveau justifié sa conduite par l'exemple de plusieurs Peres de l'Eglise, nous déclare le principal motif, qui l'a engagé à publier son systême. » Il » faut convenir, dit-il, qu'il n'y eut » jamais un tems, où il ait été plus » nécessaire d'essayer de faire connoî- » tre aux Fideles l'éloignement où » notre siecle est encore de celui, où » la fin du monde doit arriver : rien » n'est plus à craindre pour la reli- » gion que les suites, que peuvent

» avoir tant d'écrits, qui ont paru
» depuis quelques siecles sur la pro-
» ximité du dernier avenement de J.
» C. Le commun des Chrétiens qui
» n'a qu'une foi superficielle, ne se
» persuade que trop aisément qu'un
» évenement si considérable, dans la
» fixation duquel tant de personnes
» sçavantes & instruites dans les sain-
» tes Ecritures, se sont trompées tant
» de fois, est une hypothese qui n'arri-
» vera jamais. Il dit un peu plus
» haut, que, s'il a le malheur de se trom-
» per en le reculant encore (l'ave-
» nement de J. C.) de 705 ans, il a
» du moins la consolation de sçavoir
» de saint Augustin que son erreur
» n'a rien que d'heureux, & qu'elle
» est à l'abri des inconveniens de cel-
» les, qui le fixent à un tems moins
» éloigné. «

L'Auteur après ce préambule, & après avoir exposé son systême, suivant lequel il doit y avoir un intervale de 2401 ans entre les deux avenemens de J. C. commence a développer ses preuves. Il établit d'abord que la fin du monde est le commence-

ment du grand repos, dans lequel Dieu doit entrer & faire entrer ses Elûs, & il s'applique sur-tout à faire voir par plusieurs passages de l'Ecriture, en quoi ce repos differe par rapport à Dieu de celui, où il est entré après la création; & par rapport aux Justes, de celui, dont les Juifs infideles dans le desert se sont rendus indignes. Il montre ensuite 1°. Que tous les repos sanctifiés, dont il est parlé dans les livres de l'ancien Testament, étoient la figure de celui-ci. 2°. Qu'ils figuroient aussi le repos tout spirituel que J. C. devoit procurer aux ames dans la loi de grace. 3°. Que les repos, dont l'observance étoit plus rigoureusement commandée aux Juifs, étoient pour la plûpart fixés au nombre de sept, soit de jours, soit de semaines; soit de mois, soit d'années, soit de semaines d'année; d'où il conclut que l'usage que faisoit la loi de ce nombre septenaire ne peut avoir qu'une signification mysterieuse, & que c'est pour le moins autant à ce nombre, auquel tous ces différens repos

sont attachés, qu'au repos même, que doit être attribuée la signification des mysteres qu'ils figurent. L'on trouvera ici toutes les observations que les Peres ont faites sur le nombre de sept, & l'excellence qu'ils y ont découverte.

Après cela l'Auteur observe que dans les repos commandés aux Juifs au septiéme jour de la semaine, qui étoit le Sabbat; au septiéme mois & à la septiéme année, c'étoit à ce nombre précisément que le repos étoit attaché, mais que dans ceux de la Pentecôte & du Jubilé le jour consacré à ces fêtes ne faisoit point partie des semaines de jours, ni d'années, dont elles étoient le terme: qu'il falloit que ces semaines fussent révoluës, que le septiéme nombre n'en étoit pas l'échéance, qu'il l'indiquoit seulement, & qu'il n'en étoit que l'avant-coureur. Ce fait par raport à l'année jubilaire n'est pas sans conteste, mais l'Auteur s'attache à le prouver, & en effet le texte de la loi paroît formel en sa faveur: *Sanctificabitisque annum quinquagesimum.* (Levit. 25. 10.) Il

s'enfuit, dit-il, de cette difference, qu'on a un juste fondement de conclure que ces deux repos avoient une signification particuliere de quelques évenemens futurs, que les autres ne signifioient que par analogie; & que si ceux-ci avoient été destinés, même dans le sens de la lettre, pour signifier le repos, dans lequel Dieu entra après la création du monde; ceux-là paroissoient aussi suivant la lettre-même destinés à signifier & figurer quelque autre sorte de repos de Dieu, que l'Ecriture veut faire entendre, sans le marquer expressément; d'autant plus que Dieu n'aporte pas pour motif de leur institution, d'honnorer le repos, où il entra après la création, comme il fait dans l'institution des autres.

Aussi les PP. de l'Eglise, ajoûte-t-il, se sont persuadés que la Pentecôte & le Jubilé étoient des figures bien plus précises & bien plus significatives des deux avenemens de J. C. c'est-à-dire, qu'ils étoient la figure du vrai repos que J. C. devoit *procurer aux* ames fideles dans son

premier avenement, ce que l'Auteur dit être une vérité appartenante à la foi, & dont il prétend trouver la preuve dans l'Ecriture; & du repos que le même Sauveur doit procurer aux Elûs dans son second avenement. Pour démontrer ceci par raport au Jubilé, l'Auteur fait un assez long parallelle du texte du Lévitique, où il est parlé de l'institution de cette fête, avec d'autres passages des Evangiles & de S. Paul, & il appuye le rapport qu'il y trouve de l'autorité de plusieurs Peres, qui en cela lui ont servi de guides.

De-là il passe plus avant, & entreprend de faire voir que les semaines de jours, qui précédoient la Pentecôte, & les semaines d'années, qui précédoient le Jubilé, ne figuroient pas moins expressément la durée du tems, qui devoit s'écouler depuis une certaine époque, jusqu'à la venuë de J.C. & depuis la venuë de J. C. jusqu'à son second avenement, que ces deux fêtes ne signifioient ces deux évenemens, & avant que d'entrer en preuve, il observe que par la venuë de J. C. il ne

faut point entendre sa naissance, mais conformément à la prophetie de Daniel, qui sert de base à son systeme, l'époque de son regne dans l'Eglise, en qualité de chef du peuple, que l'on doit fixer suivant cette même prophetie à la trente-huitiéme année depuis l'incarnation; année qui suivit immédiatement l'expiration des semaines de Daniel, & pendant laquelle S. Pierre eut la vision qui précéda le baptême du Centurion Corneille. C'est le sentiment de Tirin, de Cornelius *A lapide*, & du P. Labbe cités par le P. Airolle autre Jésuite, dans sa dissertation sur la prophetie de Daniel : sur quoi notre Auteur fait ce raisonnement.

La Pentecôte & le Jubilé des Juifs n'eussent été qu'une figure imparfaite du premier & du second avenement de J. C. si les semaines, qui précédoient l'une & l'autre fête, n'eussent aussi signifié la durée du tems, après lequel ces deux avenemens devoient se faire; d'autant plus que les six jours, les six mois, les six années après lesquels ces Juifs célebroient leurs sab-

bats ou fêtes ne ſignifioient pas moins le temps, que Dieu avoit employé à l'ouvrage de la création, que ces ſabbats ou fêtes ne ſignifioient le repos dans lequel il étoit entré enſuite. Or s'il eſt vrai, comme on l'a fait voir, que ces mêmes ſabbats ſignifiaſſent, quoique d'une maniere moins parfaite que la Pentecôte & le Jubilé, le repos ſpirituel de la loi de grace, & le repos de la gloire, il n'eſt pas moins vrai que le nombre de ſept, auquel ils étoient fixés, ſignifioient auſſi, quoiqu'imparfaitement, la durée du tems, qui devoit s'écouler juſqu'à l'un & l'autre repos; de même ſi la Pentecôte & le Jubilé ſignifient & figurent auſſi parfaitement les deux avenemens de J. C. il s'enſuit néceſſairement que la durée des ſept ſemaines de jours & d'années, qui précédoient ces deux fêtes, ſignifie & figure auſſi parfaitement le tems qui devoit s'écouler depuis une certaine époque juſqu'à la venuë du Meſſie, & enſuite depuis ſa venuë juſqu'à ſon ſecond avenement. Car il paroît certain que ces deux durées

doivent être égales. Tout consiste ici à prouver que les sept semaines, qui précédoient la Pentecôte & le Jubilé, figuroient ces durées intermédiaires ; mais les bornes, qui nous sont prescrites, ne nous permettent pas de suivre notre Auteur dans le détail de ses preuves. On pourra consulter le neuviéme chapitre de son ouvrage.

Mais qu'elle est donc cette époque de la durée du tems figuré par les sept semaines, qui précédoient la Pentecôte & le Jubilé ? C'est le Deluge, ou plûtôt le sacrifice que Noé offrit à Dieu au sortir de l'Arche, & l'alliance que Dieu fit alors avec ce Patriarche, & en sa personne avec toute sa posterité. Il faut sans doute de grandes preuves pour la fixer là préférablement à la création ; mais l'Auteur en avoit besoin pour établir, suivant son systeme, le milieu des années, dont parle Habacuc au premier avenement de J. C. Car sans cela en s'arrêtant à ce point fixe, il auroit fallu reculer le second avenement au-delà des 2401 ans d'autant de siecles

tion du monde jusqu'au deluge. Voyons néanmoins les preuves, sur lesquelles il établit son époque. On peut, dit-il, avec d'autant plus de raison regarder l'alliance de Dieu avec Noé, comme l'époque de la durée du tems figuré par les sept semaines qui s'écouloient d'un jubilé à l'autre, que plusieurs anciens l'ont regardé comme un véritable jubilé, & comme le premier de tous. Cela supposé, il est certain, c'est toûjours l'Auteur qui parle, que les sept semaines de jours, qui précédoient la Pentecôte, & les sept semaines d'années, qui précédoient le jubilé, ne peuvent être une figure parfaite de la durée du tems, qui devoit s'écouler depuis une certaine époque jusqu'au premier avenement de J. C. & depuis ce premier avenement jusqu'au second, qu'autant que cette durée pourra se réduire en sept semaines d'une autre espece, dont la révolution aura été & sera suivie immédiatement de l'un de ces deux grands évenemens, chacun dans leur tems.

Sans cela ce seroit inutilement que

Dieu auroit fixé le tems, qui précédoit ce cinquantiéme jour, & cette cinquantiéme année à ce nombre de sept semaines. Si ce nombre est mysterieux, comme il le paroît par l'Ecriture & les PP., il faut qu'il se retrouve dans la chose figurée, comme dans la figure. Il est maintenant question de sçavoir quelles sont ces semaines, dont les sept peuvent remplir une pareille durée depuis le déluge, jusqu'au premier avenement de J. C. Il est certain que ce ne peut être que des semaines d'années multipliées jusqu'à un certain nombre, dont la totalité revienne à sept semaines. Il est remarquable, dit l'Auteur, que dans toute l'Ecriture il ne se trouve que la seule prophétie de Daniel, où il soit parlé de cette espece de semaines employées dans le Levitique pour fixer l'année sabbatique & jubilaire, d'où il semble qu'on puisse inferer que l'intention de Dieu en employant cette sorte de semaines pour le jubilé, & voulant que l'Ange Gabriel s'en servît pour marquer le tems de la venuë du Messie, dont

le jubilé étoit la figure, ait été que les hommes se servissent aussi de cette maniere de compter pour parvenir à trouver la durée du tems, qui devoit s'écouler depuis une époque plus reculée, que la publication de l'Edit du Roi de Perse jusqu'à ce premier avenement; car on peut dire que cette prophétie est exprimée en des termes, qui dans le premier sens qu'ils présentent, font entrevoir une autre époque plus reculée depuis laquelle il s'étoit déja écoulé un plus grand nombre de ces semaines.

C'est sur le terme d'*abbreviata* au lieu duquel quelques versions portent *concisa* ou *decisa* que l'Auteur fonde principalement ce qu'il avance ici. Ces termes paroissent exprimer que les sept semaines, qui devoient s'écouler jusqu'à la venuë du Messie, sont comme coupées & détachées d'un plus grand nombre, & que l'époque plus reculée qu'ils indiquent est le deluge, voici comment il le prouve. Le jubilé des Juifs, qui arrivoit après la révolution de 49 années, ou de sept semaines d'années, étant la figure du

l'avenement du Messie, & les sept semaines, qui s'écouloient d'un Jubilé à l'autre, étant aussi la figure du tems, qui devoit s'écouler depuis une certaine époque jusqu'à ce même avenement, s'il se trouve un point fixe d'un évenement remarquable, depuis lequel jusqu'à la venuë du Messie, il se seroit écoulé une durée de tems, qui comprenne un nombre juste de semaines d'années, lesquelles réduites en une autre sorte de semaines multipliées par sept, remplissent exactement toute la durée du tems écoulé depuis ce point fixe jusqu'à ce terme; on doit conclurre que c'est de ce point fixe qu'il faut commencer à compter ces sept semaines figurées par celles, qui précédoient le Jubilé des Juifs: or c'est ce qui se trouve en fixant cette époque au deluge. Donc.

Passons à l'Auteur la majeure de cet argument: en fait de systéme, on ne demande que de la vrai-semblance dans les suppositions. Il ne s'agit donc ici que de prouver la mineure, & pour cela il faut fixer la chronologie *depuis le deluge* jusqu'à la trente-

pour y trouver 2401 ans, & c'eſt ce qui n'eſt pas aiſé. Les difficultés n'embarraſſent pourtant pas l'auteur, il croit pouvoir emprunter le calcul de ceux des chronologiſtes, dont la ſupputation approche le plus de ſon ſyſtéme : étant certain, ajoûte-il, que ſi par les inductions qu'on tire des écritures pour l'établir, on prouve qu'il a dû effectivement s'écouler depuis le deluge juſqu'à la venuë du Meſſie une durée intermédiaire d'un certain nombre d'années fixe & déſigné expreſſément dans les livres SS. Les ſupputations de ceux des chronologiſtes qui approchent le plus du ſyſtéme propoſé, doivent auſſi être cenſées approcher le plus de la vérité. Or il en trouve trois qui ſont Pererius, Conradus & Pavellus, ſuivant leſquels, depuis l'année de l'alliance faite entre Dieu & Noé, il s'eſt écoulé 2401 ans.

Ces trois Chronologiſtes rencontrent-ils plus juſte que les autres? Ouy, ſelon notre Auteur, ſi ces 2401 ans peuvent être la durée figurée par les ſept ſemaines d'années, qui précedoient le jubilé des Juifs. Or cela eſt

certain, car 2401 ans font 343 semaines d'années: que l'on réduise ces 343 semaines en semaines de 49 années chacune, en faisant une semaine de sept semaines d'années, les sept semaines composées de 49 années feront 343 ans; qu'on fasse ensuite une autre sorte de semaines composées chacune de 343, on trouvera que sept de ces semaines feront 2401 ans, & il est d'autant plus vrai-semblable, dit-il encore, que cette derniere sorte de semaines étoit figurée par celles, qui précédoient l'année jubilaire, que celles-ci au nombre de sept font 49 fois 49 ans. Les supputations détaillées, qui font la preuve de ceci, nous meneroient trop loin. Le Lecteur y pourra voir des observations assez curieuses sur la prophetie de Daniel, dont l'explication, qu'en donne l'Auteur, fait le principal fondement de son systéme. Mais suivant cette explication J. C. doit être mort au milieu de la derniere des 70 semaines d'années, que l'Auteur fait finir avec la 37^e année de l'Ere chrétienne; il faut donc qu'il place la naissance de

née, & sa mort à la 33^e, ce que tout le monde ne lui passera pas, non plus que la construction du Temple de Jupiter à Jerusalem, & du Temple de Venus à Bethléem à la 138^e année, puisque tout le monde convient que ces Temples furent dédiés en l'année 135.

Au reste l'Auteur avertit que ce n'est point sur les années jubilaires, que roule son systême, mais sur les sept années, qui devoient s'écouler d'un jubilé à l'autre; & que quand il dit que la premiere époque, d'où doivent commencer les semaines du jubilé, paroît devoir être fixée au deluge, ce n'est que pour commencer à supputer la durée de ces sept semaines d'années, c'est-à-dire, de 49 seulement, la cinquantiéme devenant la premiere des 49 suivantes, à commencer depuis le deluge jusqu'à la venuë du Messie. Il déclare encore qu'il ne prétend pas que les Juifs ayent compté leurs années jubilaires depuis le deluge, il infere seulement de la durée constatée du tems écoulé depuis cette époque jusqu'à J. C. que

le jubilé étant la figure de ſon premier avenement, & les ſept ſemaines, qui précédoient le jubilé, la figure du temps, qui devoit s'écouler depuis une certaine époque juſqu'à ce grand évenement, cette époque ne peut être autre que le deluge.

Il s'applique enſuite à faire voir qu'il s'enſuit de tout ce qu'il a établi, que la durée du monde depuis le premier avenement de J. C. c'eſt-à-dire, comme il l'entend, depuis la trente-huitiéme année de l'Ere chrétienne juſqu'à ſon ſecond avenement, ſera auſſi de 2401 ans. Puis il entreprend de prouver de nouveau par l'Apocalypſe expliquée par la prophetie de Daniel, les deux durées intermédiaires de 2401 ans. Il s'eſt bien attendu, ſans doute, que toutes ſes explications ne ſeront pas également goûtées de tout le monde; mais il faut convenir qu'on y trouvera, auſſi-bien que dans tout le reſte de ſon ouvrage, beaucoup de juſteſſe, de pénétration, & d'érudition.

L'Auteur remarque fort judicieuſement que comme il y a des

propheties, qui regardent le fondement & la subſtance de la religion, & d'autres, qui n'en regardent que les acceſſoires, le ſens des premieres peut bien être éclairci & perfectionné dans la ſuite des tems, mais que le fond doit s'en trouver dans les écrits des Peres; que l'explication des ſecondes dépend de l'hiſtoire, & autant de la lecture des Auteurs prophanes, que de celle des livres SS. Que ſur ces ſujets, il eſt permis d'aller pour ainſi dire à la découverte, que quand on dira qu'on y a pénétré plus loin; que n'ont fait les Peres, on manquera d'autant moins au reſpect, qui leur eſt dû, qu'il faudra encore avoüer de bonne foi, que les progrès qu'on y a faits, ſont en partie le fruit des lumieres qu'on a tirées de leurs ouvrages: enfin que s'il arrive aux Orthodoxes, en interprétant ces prophéties, de dire des choſes nouvelles, il ne faut pas s'imaginer qu'on puiſſe ſe donner la même liberté, lorſqu'il eſt queſtion des dogmes.

ARTICLE XXIX.

SAPPHUS POETRIÆ Lesbiæ fragmenta & elogia quotquot in Autoribus antiquis Græcis & Latinis reperiuntur cum virorum Doctorum notis integris. Curâ & studio Joan. Christiani Volfii in gymnasio Hamburgensi Professoris publici qui vitam Sapphonis & indices adjecit, c'est-à-dire. *Fragmens des poësies de Sappho & les éloges qu'en ont fait les Auteurs anciens Grecs & Latins, avec les notes de divers Sçavans. Edition nouvelle par M. Jean Christien Volff, Professeur au College de Hambourg, augmentée par l'Editeur de la vie de Sapho & de trois tables.* A Hambourg *sous l'indication de* Londres chez Abraham *Vandenboek* 1733. 4°. 253 pages, sans la préface, la vie de Sappho & les tables.

LE mérite de Sapho a été trop singulier & trop reconnu dans l'an-

tiquité pour ne pas animer les modernes à recueillir tout ce qui peut avoir raport à elle. Aussi-tôt après le rétablissement des Lettres, on fit connoître cette illustre Grecque par les Fragmens qui portent son nom, & par les éloges que tous les anciens se sont empressés de lui donner. Les exemplaires de cette édition, faite en 1568. chez Plantin, étoient devenus extrêmement rares, & c'est pour réparer cette espece de vuide dans la Republique des Lettres, que M. Volff, Professeur, vient de ramasser dans une nouvelle édition ; le peu qu'on nous a conservé de Sapho, & tout ce qu'on a jamais dit d'elle.

L'Editeur fait d'abord l'aveu de la protection & du secours que lui ont donné d'illustres sçavans qu'il nomme, c'est M. Stanheil, Résident de l'Electeur de Saxe à Francfort. M. d'Uffenbach frere du Senateur de Francfort, & M. Veyssiere de la Corze, Conseiller-Bibliothecaire & Antiquaire de S. M. le Roi de Prusse. Il déclare qu'il leur est redevable de quantité d'additions & de corrections

qui enrichissent cette Edition.

Pour donner ensuite une juste idée de son travail, il nous apprend qu'il a augmenté la Collection de 1568. en plus de cent endroits, qu'il a pris soin de citer plus exactement les anciens Auteurs qui ont parlé de Sapho; qu'en faveur de la jeunesse, il a rendu en Latin tous les morceaux tirés des Auteurs Grecs, & qu'il en a même traduit quelques-uns en vers; qu'il a détaillé tous les traits de la vie de Sapho; & qu'enfin, il a dressé trois tables; la premiere des Auteurs anciens qui citent quelques fragmens de Sapho; la deuxiéme, des mots Grecs répandus dans tout l'Ouvrage; la troisiéme, des mots Latins, & des choses les plus remarquables.

La vie de Sapho suit la préface. On place sa naissance à la 36 ou la 37. Olympiade, un peu plus de six cens ans avant J. C. Sa patrie de l'aveu de tous les Auteurs, étoit Metelin ville située dans l'isle de Lesbos. Son pere s'appelloit Scamandronyme, sa mere Cléis, son mari Cercolas & non Cercale comme l'ont écrit M. Bayle &

Madame Dacier. On agite la question, s'il y a eu plusieurs Sapho, & l'on convient que tous les Anciens n'en ont connu qu'une. L'envie de justifier l'illustre Sapho sur les soupçons desavantageux à sa conduite, avoit fait croire à quelques Modernes que plusieurs Grecques avoient porté le même nom. Ceux même qui ne reconnoissoient qu'une Sapho, comme Madame Dacier, s'étoient fait ses Apologistes, & avoient fait en sorte de donner un sens favorable à ce qu'Horace & les Anciens ont écrit d'elle. Mais les témoignages contraires sont trop forts; & quand on juge sans prévention, on est obligé d'avoüer que Sapho porta la débauche à des excès qui font horreur; ceux qui l'excusent le plus, n'ont pû dissimuler le foible extrême qu'elle eut pour Phaon. Elle le suivit en Sicile, & desespetant de le ramener, elle se précipita du Promontoire de Leucate dans la mer. On cite en sa faveur plusieurs traits qui marquent le cas qu'elle faisoit de la vertu; son mépris pour les richesses; sa pieté envers les

Dieux, ſa haine pour les fauſſes douceurs de l'amour ; mais en tout cas, ce ne ſeroit pas la premiere fois que d'inſignes débauchés auroient penſé ſainement ſur la morale. On n'oublie rien de ce qui peut donner quelque idée de la fameuſe Grecque ; elle étoit de petite taille, agréable ſans être belle ; elle avoit le teint brun, les yeux vifs & brillans. On a fait graver à la tête de cette Edition les pierres & les medailles, où les Sçavans conjecturent que Sapho eſt repréſentée. De tous ces monumens il n'y a que le *Hermes* de Gronovius & la medaille d'argent de Goltzius qui ſoient bien ſûrement de Sapho. Les autres lui ſont attribuées par quelques Antiquaires, mais ils ne ſont pas tous d'accord ſur ce point. On donne enfin la liſte des Poëſies que Sapho avoit composées ; c'étoit des Pieces Lyriques, des Epithalames, des Hymnes, des Epigrammes, des Elegies, des Iambes, des Odes d'une même meſure. L'élégance & les graces naïves qui caractériſoient

toutes ces pieces, avoient fait dire à plus* d'un bel esprit de la Gréce & de Rome, qu'elle étoit une dixiéme Muse. . De tant de richesses, il ne reste que les Fragmens de deux Odes, avec deux Epigrammes & quelques morceaux épars dans divers Auteurs anciens. Précieux restes qui nous font regretter davantage la perte de tous les autre Ouvrages.

On donne ici ces Fragmens enrichis des corrections, des notes, & des inductions de plusieurs Sçavans que le Professeur cite exactement. Ces Sçavans sont Vossius, Sylburgius, Portus, Ursinus, M. le Fevre, M. Boivin, Madame Dacier & plusieurs autres. Leurs remarques comparées entr'elles, ont servi à restituer par-tout le Dialecte Eolique que Sapho parloit; & c'est une beauté que les éditions précedentes n'avoient point. Par exemple. Le peu de gens qui ont encore quelque goût pour la poésie Grecque, aimeront

* *Antholog.* l. 1. c. 67. *Auson. Epigram.* 32.

mieux

mieux lire une Ode Eolique φιλὸτατα que φιλότητα, ὠ̓ϑέρος que αἰϑέρος, &c...

Dans la premiere adressée à Venus, & conservée à la posterité par Denis d'Halicarnasse. On trouve une correction considerable à la sixiéme strophe où Venus dit à Sapho.

Si celui que tu veux engager ne t'aime point encore, il t'aimera bientôt : Ensuite le Professeur de Hambourg, lit sur la correction de Vossius, Κ'ὤυκι ἐϑέλοις, *quand même tu ne le voudrois pas*, ce qui fait un sens plus beau que Κ'ὄτλι κελύης, & *se soumettra à tes loix*, comme le portent toutes les autres Editions.

Après cet endroit de l'Ode où Sapho dit à Venus : *Vous étiez montée sur un char que de légers passereaux traînoient avec rapidité dans l'air.* Madame Dacier rend ces deux mots Grecs αἶψα δ'ἐξίκοντο, *ils s'en retourneront aussi-tôt qu'ils vous auront amenée :* elle loüe même beaucoup la délicatesse de cette piece, parce qu'elle marque que la Déesse n'étoit pas venuë chez Sapho pour un moment. Mais les trois traductions Latines

raportées dans l'édition dont on donne ici l'extrait, traduisent ἐξίκοντο *pervenerunt*, & non pas *redierunt*, & il paroît que cela touche de plus près la véritable signification d'ἐξίκοντο.

La deuxiéme Ode, tirée de Longin, les Epigrammes, & les autres petits morceaux de Sapho, ont aussi quelques corrections qui leur donnent un air plus Eolique, on lit; par Ex. τεθνάκην pour τεθνᾶναι. ἄγρει pour αἱρεῖ. γεοθᾶγι σιλάφω pour γεοθηγέι χαλκῶ &c.... On trouve à la suite de la deuxiéme Ode l'excellente traduction que M. Despréaux en a faite, & qu'il a inserée dans son Traité du sublime. Toutes les beautés de l'Ode Grecque sont conservées dans les strophes Françoises, & sans avoir aucune connoissance de la langue de Sapho, on est en état de juger de la delicatesse de son genie.

Après toutes ces petites pieces, viennent les endroits recueïllis des Auteurs anciens qui ont cité quelques vers de Sapho, ou qui ont parlé d'elle. Ces Auteurs sont Hérodote, Pausanias, Plutarque, Lucien, Stra-

bon, Athenée, Demetrius Phalereus, Philoſtrate, Sineſius, Suidas, Euſtathe, Demochares, Maxime de Tyr, Hephæſtion, Julius Pollux, Ariſtide, Menandre & pluſieurs autres. On a ramaſſé ſur les endroits rapportés de ces Auteurs, les notes les plus ſçavantes & les plus recherchées des modernes.

A la fin des témoignages glorieux à la memoire de Sapho; le Profeſſeur a placé la belle Lettre de Sapho à Phaon, qui eſt la quinziéme des Héroïdes d'Ovide. Ce n'eſt pas un des moindres ornemens de cette édition, où l'on trouve d'ailleurs pluſieurs Epigrammes qu'on n'avoit point encore données au public. Il n'y en a qu'une qui ait rapport à Sapho. L'éditeur en eſt redevable à M. d'Orville Profeſſeur à Amſterdam. Cette piece n'a d'autre avantage que de rendre l'édition de Sapho plus complete; car elle eſt en elle-même très-obſcure & très-inſipide. Son titre eſt Εἰς Σαπφὼ παρὰ τῶν μουσῶν κοιμωμένην, *contre Sapho dormant auprès des Muſes.*

Enfin pour ſatisfaire le goût de ceux

qui se piquent d'érudition, le Professeur a ajoûté des notes & des citations sçavantes sur les endroits de Sapho qui lui ont paru meriter quelque explication. Par exemple, sur le mot Καλλιόπα. Il dit que Calliope est la Muse qui a inventé le poëme héroïque, & que dans les medailles elle est représentée, tantôt avec un livre, tantôt avec une plume à la main. Sur l'épithete λυσιμελὴς que Sapho donne à l'Amour; il raporte quelques endroits d'Homere où la même épitéte est donnée au sommeil, & d'autres de l'anthologie où elle est donnée à Bacchus. Toutes ces notes marquent dans le Professeur une grande lecture des Anciens, & une érudition qui fait honneur à la place qu'il occupe.

ARTICLE XXX.

NOUVELLES LITTERAIRES.

DANNEMARK.

DE COPENHAGUE.

Ceux qui ont quelque connoissance de l'Histoire Litteraire, n'ignorent

pas que Jean-Isaac Pontanus, originaire de Harlem & né en Dannemark, est Auteur d'une Histoire de ce Royaume, accompagnée d'une Chorogrographie Danoise, estimée des Sçavans. Mais il en est peut-être qui ne sçavent pas, que cet Ecrivain avoit composé une suite de son Histoire du Dannemark. Comme son volume imprimé ne passe pas l'avenement de la Maison d'Oldembourg à cette Couronne, le volume suivant comprenoit six Regnes de cette Maison. Ce morceau d'Histoire avoit été caché jusqu'à présent dans la Bibliotheque Royale de Copenhague. Enfin M. Des Roches a obtenu du Prince aujourd'hui regnant, la permission de le publier après en avoir tiré une copie collationnée sur l'Original par M. Gramme Bibliothecaire de Sa Majesté Danoise. A la tête de l'Ouvrage sera une Préface. On y joindra la vie de Pontanus & quelques autres pieces intéressantes.

M. Bussæus continuë sans relâche son Ouvrage sur le Groenland ancien & moderne. Il ne perd point

de vûë le Dictionnaire Islandois de Résénius. Les additions & les corrections seront de sa façon ; après quoi on aura un Dictionnaire passable d'une Langue néçessaire à tout Sçavant qui voudroit approfondir les Antiquités du Nord.

ALLEMAGNE.

De Vienne en Austriche.

Il y a quelques années (huit ou neuf) que parut dans nos memoires une lettre de M. Vairinge, Mathematicien de S. A. S. M. le Duc de Lorraine. Cette lettre adressée au P. Castel, étoit pour lui communiquer la figure de deux miroirs concaves que M. Vairinge tenoit des Jesuites de Vienne, qui l'avoient apprise eux-mêmes des Jesuites de Prague. Monsieur Vairinge vouloit aussi sçavoir quelle étoit l'espece de cette figure concave. Le P. Castel dans sa réponse lui apprit que c'étoit une parabole. Quelque tems après ces lettres il parut dans les mémoires de l'Academie des sciences un écrit où M. du Fay rendoit compte des expériences

'il avoit faites de ces miroirs. :s expériences étoient curieuses & ien raisonnées : mais ces miroirs toient bien éloignés de porter leur mpression à la grande distance où les Jesuites de Prague & de Vienne les avoient portés. Voici l'extrait d'une lettre écrite de Vienne sur ce sujet.

Extrait d'une Lettre écrite de Vienne au sujet de deux Miroirs paraboliques qui produisent des effets merveilleux à de grandes distances.

LES Jesuites de Prague, comme l'histoire de l'Academie de France l'avouë, furent les premiers qui rendirent sensible la doctrine des Sections Coniques par les merveilleux effets de ces miroirs paraboliques. A leur exemple; je fis moi-même construire, il y a quelques années, deux miroirs de même figure, & je ne me suis pas repenti de m'être attaché à les rendre parfaits.

Le fond est de bois : ce sont plusieurs petites planches collées ensemble & liées avec des cercles de fer qui forment une concavité à peu près

parabolique. Cette concavité est pleine d'une matiere propre à recevoir la dorure. J'ai donné à cette matiere une figure parabolique très-exacte, avec une parabole formatrice de fer ; & je l'ai couverte ensuite de feüilles d'or avec les attentions & les soins que la précision de la figure demande.

Le limbe extrême de chaque miroir fait un cercle, dont le diamétre est de trois pieds. L'axe qui en mesure la profondeur est d'un pied. La distance du foyer au sommet de la parabole est d'environ six doigts.

Ces miroirs ont deux effets, selon mes experiences : l'un acoustique, l'autre caustique.

L'effet acoustique est tel que celui qui applique l'oreille au foyer d'un de ces miroirs, entend tout ce que dit une autre personne, quelque bas qu'elle parle, au foyer de l'autre miroir, & cela à la distance de 20. toises ou cent vingt pieds, ou même beaucoup plus loin ; & il l'entend comme si on lui parloit de près à l'oreille.

Or cela est arrivé dans des tems où *nos plus* grosses cloches sonnoient à

deux pas de là, & empêchoient de s'entendre les gens qui parloient à l'ordinaire, sans empêcher ceux qui se parloient ainsi, par l'entremise de ces miroirs.

On faisoit plus : on mettoit un manteau étendu entre-deux, sans que celui qui parloit à un foyer fût obligé d'élever la voix, ni que celui qui écoutoit à l'autre, y perdît une parole ni une syllabe. Plusieurs personnes se mettoient dans cet entre-deux & s'entretenoient tout haut d'autres choses, & l'experience pendant ce tems-là, conservoit toute sa précision, comme lorsqu'il n'y avoit personne entre-deux.

Ceux qui sont ainsi dans l'entre-deux n'entendent rien. Assez près même des miroirs on n'entend rien d'articulé au moins & de distinct. Les simples battemens d'une montre mise à un foyer s'entendent fort clairement à l'autre dans la même distance de plus de vingt toises.

L'effet caustique de ces miroirs s'étend à soixante pieds & au delà. On met quelque chose de combustible à

un foyer ; & à l'autre foyer, on tient un petit globe de fer ardent d'un doigt & demi de diametre. Il ne faut qu'en-viron une seconde pour mettre le feu à l'autre foyer.

Notre très-auguste Empereur avec sa très-auguste Epouse & les sérénissimes Archiduchesses, suivies de toute la Cour, ont bien daigné venir voir ces expériences.

Outre cela, si on présente au soleil un de ces miroirs, un petit brin de fer y rougit au foïer & le verre s'y fond dans l'espace d'un petit nombre de secondes. (*cela prouve l'adresse de l'Auteur à faire des miroirs*) Une bougie mise au foyer d'un miroir, porte sa lumiere fort nette & très-suffisante pour lire à la distance précédente.

J'ajoûterai que le P. Vincent de la Maison des Cordeliers de Vienne, après avoir vû mes miroirs, en a fait un dont l'ouverture est de sept pieds. Il met à son foyer un fond d'encensoir, le remplit de charbon dont il ranime le feu par le moyen d'une éolipile : & vis-à-vis de ce miroir, il en met à la distance susdite, un petit

dont l'ouverture n'eſt que d'un pied & demi avec des matieres combuſtibles au foyer : & l'experience réuſſit fort bien.

Il faut remarquer que la profondeur du grand miroir n'eſt que d'un pied, & que ſon foyer eſt hors de la concavité du miroir, ayant un pied & demi de diſtance du ſommet. Le P. Vincent croit ſon miroir parabolique ; mais je penſe que par une heureuſe erreur, il a perdu cette figure ſur le tour, & en a acquis une plus favorable encore que la parabolique.

D'INGOLSTAD.

Le Pere Grammatici Jeſuite mettra inceſſamment au jour ſa Diſſertation Chronologique ſur les trois grandes époques de la création du monde, de la naiſſance, & de la mort de J. C. L'Ouvrage a pour titre :

De Æra conditi & per natales ac mortem Filii Dei, reparati terrarum orbis Diſſertatio Chronologica, in quâ è ſacra Scriptura infallibilibus oraculis, nec non indubiis Aſtronomiæ charačteri-

bus; ostenditur mundi ætas verumque nati ac passi Christi Domini tempus. Cette Dissertation est partagée en trois Sections; chaque Section a ses chapitres particuliers. Voici le plan & la méthode de tout l'Ouvrage.

Le but de la premiere Section est de prouver.

Cap. 1. Qu'entre la création du Monde & le déluge, il y a eu un intervalle de 1656 ans.

Cap. 2. Qu'il s'est passé depuis le déluge jusqu'à la promulgation de la Loi écrite, 797 ans.

Cap. 3. Depuis la Loi écrite jusqu'à la construction du Temple de Salomon, 520 ans.

Cap. 4. Depuis la bâtisse du Temple, jusqu'à son embrasement, 421 ans.

Cap. 5. Depuis la ruine du Temple, jusqu'à ce qu'il ait été rébâti, 71 ans.

Cap. 6. Depuis le rétablissement du Temple, jusqu'à l'Ere vulgaire des Chrétiens, 535 ans.

Cap. 7. L'Auteur s'attache à prouver par l'Eclipse du Soleil observée à

la Chine, l'année même du déluge, qu'Abraham nâquit la 70e. année de Tharé & non pas la 130e.

Cap. 8. Le P. Grammatici démontre par les semaines de Daniel, & par les années Sabbatiques des Juifs, qu'entre la création du Monde & l'Ere vulgaire, on ne doit compter que quatre mille ans révolus.

La seconde Section comprend neuf chapitres.

Cap. 1. L'Auteur prétend que pendant tout le cours de la vie mortelle de J. C. il ne s'est fait aucun changement dans le Calendrier de Jules-César.

Cap. 2. On y recherche l'année & le tems précis de la Passion de J. C.

Cap. 3. & 4. On a recours au calcul Astronomique pour fixer l'année Paschale qui concourt avec la mort du Sauveur.

Cap. 5. On détermine le commencement de l'Empire de Tibére pour avoir au juste l'année de la mort du Sauveur conformément à ce texte de l'Evangile de saint Luc. *Erat incipiens quasi annorum triginta.*

Cap.6. L'annnée 29. de l'Ere vulgaire ou la quatriéme année de la 210e. Olympiade est celle de l'Eclypse du Soleil qui annonça à l'Univers la mort du Rédempteur.

Cap. 7. Le jour de la mort du Sauveur est fixé au 18. de Mars.

Cap. 8. Ce sentiment est appuyé des autorités les plus respectables & des plus solides raisons.

Cap. 9. On examine l'opinion des anciens Peres de l'Eglise qui avoient placé la mort du Sauveur au 25. de Mars,

Dans les cinq chapitres qui ont raport à la Section troisiéme. Le Pere Grammatici prouve, 1°. Que le Sauveur du monde célébra quatre fois la Pâques depuis son baptême jusqu'à sa mort. 2°. Qu'il mourut à l'âge de 33 ans 3 mois & un peu plus. 3°. Il justifie la Chronologie de Joseph, en ce qui concerne les principaux evenemens de la vie d'Herodes. 4°. Il place la mort d'Herodes au mois de Novembre de la 42e année Julienne. 5°. De toutes les preuves avancées par le Pere Grammatici, il résulte que le temps

de la naissance de J. C. ne peut convenir qu'avec la quarantiéme année Julienne expirante, & qu'entre ce terme & l'Ere vulgaire, il y a cinq ans de différence.

Telle est l'œconomie de cette dissertation. A l'égard des preuves que l'Auteur employe pour établir la suite de sa Chronologie; on en rendra compte dès que l'ouvrage sera imprimé.

ITALIE.

DE VENISE.

Le second & le troisiéme volume du grand ouvrage de M. Antonio Valisnieri, paroissent depuis peu à la suite du premier sous le titre d'*opere Fisico-Mediche*, *&c.* A Venise, chez Sébastien Coleti.

DE GENEVE.

Projet d'un supplement à la Collection des Conciles du P. Labbe qui doit s'imprimer incessamment à Geneve chez Fabri & Barillot, & à Par-

ris chez Briasson, Libraire, rue saint-Jacques, à la Science.

Il sembloit que la Collection des Conciles du P. Labbe & du P. Hardoüin ne laissoit plus lieu aux recherches des Sçavans en cette matiere. Le premier après avoir réuni les compilations de Merlin, de Crabbe, de Surius, & de Binius, enrichit la sienne des divers Conciles qui se trouvent insérés dans les ouvrages de MM. Ughelli & De Marca. Il en ajoûta plusieurs autres qui avoient échappé aux premiers Compilateurs. Enfin il publia cette vaste collection en 1671. M. Baluze avoit mis au jour dès l'année 1668 le recueil des Conciles de la Gaule Narbonnoise, qui fut suivi en 1683 de son premier Tome d'une nouvelle collection des Conciles avec des Notes. Trois ans après on vit paroître une Table & une Notice des Conciles d'Espagne, composée par le Cardinal d'Aguire, qui fit imprimer enfin cette collection à Rome en 1693. On est redevable des Conciles de Normandie au travail du P. Bessin, de la Congregation de S. Maur,

ui les a recueillis à part dans un vo-
ume in folio. Les découvertes de Co-
.elier & de Bollandus n'ont pas été
d'un moindre secours.

Le P. Hardouin sçut mettre à profit une récolte si abondante pour donner une édition des Conciles plus complette que les précédentes. Rien n'auroit manqué à ce grand ouvrage, si aux Conciles qu'on lui adressa de différentes Provinces de l'Europe, il eût joint, à l'exemple du P. Labbe, les Conciles dispersés dans un grand nombre d'Auteurs Ecclésiastiques. Mais les préjugés de ce Pere sur ces sortes de pieces, lui fournissoient bien des motifs pour s'épargner un travail qu'il jugeoit inutile, & peut-être dangereux selon sa façon de penser.

Dans le dessein de remplir ce qui manque encore à l'édition du Pere Hardoüin, M. Coleti a publié depuis peu à Venise la plus ample de toutes les collections sur le fond du Pere Labbe, après avoir emprunté du P. Martene, & de plusieurs autres Compilateurs, les Conciles & les Statuts *Synodaux*, qui n'avoient point trou-

vé place dans les éditions précédentes.

Cependant un nouvel Editeur se met sur les rangs & renchérit sur M. Coleti. La collection qu'il promet rassemblera un nombre considérable de Conciles & de Synodes ou inconnus jusqu'à present, ou non encore imprimés, sans perdre de vûë le projet du Pere Labbe, dont la collection servira de base à celle-ci, ou plûtôt au supplement qu'on annonce. Il renfermera tous les actes des Conciles, qui manquent aux dernieres éditions. Voilà pour la premiere partie du supplement Les notes pour l'intelligence du texte, les corrections, les variantes, les tables des matieres, &c. formeront la seconde partie.

L'Editeur avertit que pour l'interêt de ceux qui ont déja dans leur Bibliothéque le volûme publié par M. Baluze, sous le titre de *Nova collectio Conciliorum*, les Libraires ne l'inséreront point dans le supplement; si cependant les Sçavans en jugeoient autrement, on se fera un plaisir de déférer à leurs conseils.

On imprimera ce supplement de même forme, grandeur & caractere que les Conciles du P. Labbe, & on n'en tirera qu'un petit nombre d'exemplaires sur le prix desquels on accordera un benefice à ceux qui en retiendront par avance. L'Ouvrage ne sera imprimé en grand papier que pour ceux qui auront eu la précaution d'en retenir des exemplaires.

PAYS-BAS.

D'AMSTERDAM.

On imprime, chez Jean Frederic Bernard » l'Histoire des Yncas, Rois » du Perou, depuis Manco-Capac Fon» dateur de cette Monarchie, jusqu'à la » conquête qu'en firent les Espagnols » sous Atahualpa dernier Ynca, avec » l'Histoire de la Floride & de la con» quête des Provinces de l'Amérique » Septentrionale qui portent ce nom, » par Ferdinand de Soto. Les deux histoires ont été écrites en Espagnol par l'Ynca Garcilazzo de la Véga, & enrichies de figures gravées d'après

les deſſeins de Bernard Picard le Romain, in 4° 3 vol. Le prix de cet ouvrage ſera de neuf florins pour ceux qui auront retenu des exemplaires, & de 14 florins pour ceux qui n'auront point formé d'engagement avec le Libraire. On n'imprimera que 75 exemplaires de grand papier à 15 florins pour chaque exemplaire, à condition que la moitié de cette ſomme ſera payée d'avance. Les planches ſont au nombre de 25. ſans compter une vignette & deux cartes. Cet ouvrage ſera mis au jour dans le courant du mois de Septembre de cette année 1734.

FRANCE.

DE TOULOUSE.

N. Caranove Imprimeur a mis en vente, un ouvrage intitulé » Obſer-
» vations ſur les Arrêts remarquables
» du Parlement de Toulouſe, recueil-
» lis par M. Jean Catellan, Conſeil-
» ler au même Parlement, enrichies des Arrêts nouveaux, rendus ſur les mêmes matieres, par Gabriel de Vedel,

Ecuyer, Docteur & Avocat au Parlement de Toulouse, in 4° 2 vol.

De Paris.

Un nouvel ouvrage de M. l'Abbé Du Bos l'un des quarante & Secretaire perpetuel de l'Academie Françoise, se débite avec succès sous le titre d'Histoire critique de l'établissement de la Monarchie Françoise dans les Gaules. A Paris, chez Osmont, Huart l'Ainé, Clousier, ruë S. Jacques, Hourdel, David le Jeune, Chaubert, Quay des Augustins, & Giffey, ruë de la vieille Bouclerie. On en parlera bientôt dans nos mémoires.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le present Journal aiant pour titre: *Memoires pour l'histoire des Sciences & des beaux Arts*, dans lesquels je n'ai rien trouvé qui en puisse empêcher l'impression. A Paris ce 5 Mars 1734.

Signé, LE ROUGE.

TABLE DES ARTICLES.

ART. XX. *Tractatus Historico-Chronologicus*, &c. Traité Historico-Chronologique des Patriarches de Constantinople, &c. Par le P. Guill. Cuper d. l. c. d. j. page 385.

ART. XXI. *Vantaggi della Scuola publica Sopra la privata*, &c. Les avantages des Ecoles publiques sur les particulieres, &c. p. 413.

ART. XXII. Histoire universelle depuis le commencement du monde jusqu'à present traduite de l'Anglois, &c. p. 424.

ART. XXIII. *Galliæ Antiquitates quædam selectæ*, &c. Antiquités choisies de la France, &c. p. 452.

ART. XXIV. Mémoires secrets de la Cour de France, contenant les intrigues du Cabinet pendant la minorité de Loüis XIV. p. 461.

ART. XXV. Histoire Métallique des XVII Provinces des Pays-Bas, &c. traduite du Hollandois de M. Gerard Vanloon. p. 475.

ART. XXVI. Recherches intéressantes sur l'origine, la formation, le développement, la structure, &c. des diverses especes de vers à tuyau qui infestent les vaisseaux, les digues, &c. Par M. Massuet... Observations sur la même matiere par M. Rousset. p. 492.

ART. XXVII. Histoire des découvertes & conquêtes des Portugais par le P. Lafitau d. l. c. d. j. p. 505.

ART. XXVIII. Systeme tiré de l'Ecriture Sainte sur la durée du monde, &c. p. 522.

ART. XXIX. *Sapphus Poetriæ Lesbiæ fragmenta*, &c. p. 543.

ART. XXX. Nouvelles litteraires. p. 552.

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

PAGE 338. *ligne* 11. il croit *ôtez ces mots.*

Page 397. *ligne* 28. ſont *liſez* font.

Page 403. *ligne* 1. & quoi *liſez* & qui bien. *Ligne* 5 Menée, *ajoutez* *

Page 407. *ligne* 19 Βρυξολάξυς *liſez* Βρυκολάκυς

page 419 *ligne* 25 enſans *liſez* enfans.

page 429 *ligne* 19 perſuadé, *liſez* perſuadés.

page 479. Jes *liſez* les.

page 487 *ligne* 1. ſou *liſez* ſous.